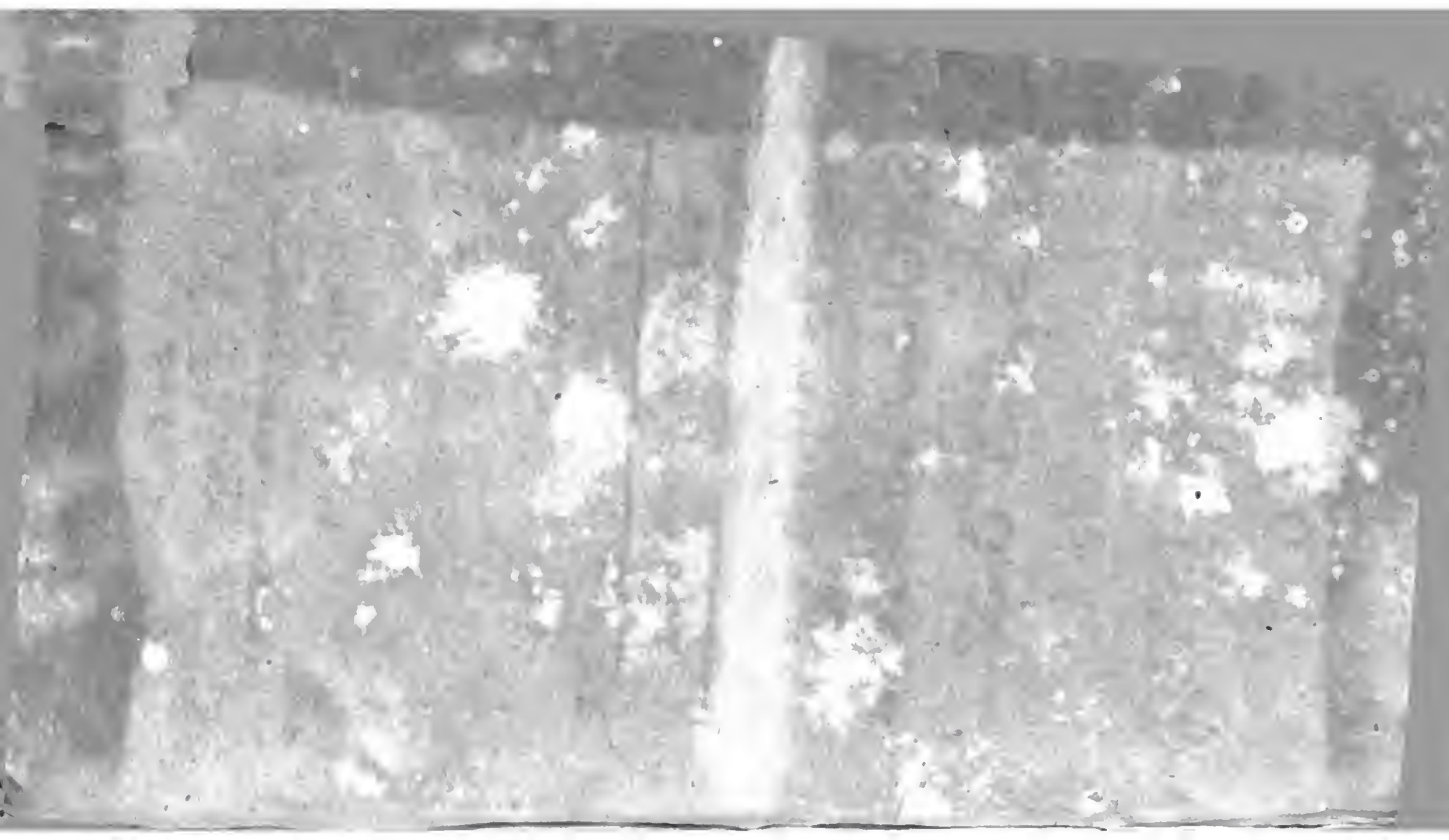
5099

Palat. LVIII-5



COURS
D'INSTRUCTIONS
FAMILIÈRES.

TOME QUATRIÈME.

SBN

COURS D'INSTRUCTIONS FAMILIÈRES,

Pour les Dimanches, les Fêtes et autres jours remarquables de l'Année.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée et augmentée.

Veni non in sublimitate sermonis.
I. Cor. 2.

SECONDE ANNÉE.

Depuis la fête de la Pentecôte jusqu'à l'Avent.

TOME QUATRIÈME.

A LYON,

Chez RUSAND, Imprimeur-Libraire.

1809.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE" NAPOLI

INSTRUCTIONS
POUR LES DIMANCHES
ET FÊTES DE L'ANNÉE.

POUR LE JOUR DE LA PENTECOTE.

Sur l'excellence de la Religion catholique.

Spiritus Sanctus quem mittet Pater in nomine meo, ille vos docebit omnia. Le Saint-Esprit que mon Père vous enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses. *S. Jean*, 14.

Quoiqu'il n'y ait rien qui ne soit infiniment admirable dans tout ce que J. C. a fait pour le salut des hommes, nous pouvons dire néanmoins, M. F, que le mystère de la descente du Saint-Esprit est le plus grand de tous ses ouvrages, puisqu'il en est la fin et le dernier accomplissement. Car tout ce qu'il a fait dans sa naissance, dans sa vie, dans sa mort, et dans sa

résurrection, n'a eu pour but que la formation de son Eglise ; et c'est le jour de la Pentecôte qu'il l'a formée, en l'animant de son Esprit. C'est proprement en ce saint jour que les Apôtres sont devenus Apôtres, que le corps de l'Eglise a été formé, et que cette assemblée sainte, qui a commencé, il y a plus de dix-huit siècles, et qui doit durer jusqu'à la fin du monde, a paru d'abord toute divine et toute céleste, étant remplie de l'Esprit de Dieu envoyé du Ciel.

O divin Esprit, que vos œuvres sont admirables ! que la religion sainte que vous établissez en ce grand jour sur la terre, est digne de notre vénération et de notre amour ! Comment pourrions-nous vous méconnoître en elle, et ne pas nous y attacher par les sentimens les plus tendres et les plus forts ?

Cette fête est donc comme la naissance de l'Eglise, et par conséquent celle de notre bonheur. Bénissons le Seigneur de nous y avoir appelés, et de nous avoir élevés dans son sein. C'est la plus grande de toutes les faveurs. Pour en estimer le prix, examinons ensemble, M. F., combien l'Eglise est aimable dans les vérités qu'elle nous enseigne, dans les commandemens qu'elle nous fait, et dans la tendresse qu'elle a pour nous.

Esprit saint, l'Eglise est votre ouvrage ; apprenez-nous à la connoître, et faites-nous pratiquer fidèlement tout ce qu'elle nous ordonne. Et vous, M. F., honorez-moi, etc.

L'Eglise catholique est aimable dans les vérités qu'elle nous enseigne. Vous les connoissez, M. C. F., ces vérités précieuses qui font la gloire, l'espérance, et la consolation des Chrétiens. Venez, mes chers Enfans, nous dit-elle, prêtez l'oreille et soyez attentifs à la voix de votre Mère. Le Dieu que je propose à votre foi, est infiniment digne de vos adorations, de votre reconnoissance et de votre amour, et vous n'avez rien vous-mêmes, excepté le péché, qui ne vienne de lui, et que vous ne deviez lui rapporter.

Il vous a créés, non pas comme des animaux sans raison, mais à son image, en vous donnant une ame immortelle comme lui, capable de le connoître et de l'aimer. Ce n'est point par hasard que vous êtes venus au monde; il avoit marqué, de toute éternité, le moment de votre naissance. Il a compté vos jours, et jusqu'au nombre de vos cheveux. Il veille sur vous avec une bonté infinie; il veut que vous l'appeliez votre Père, et vous lui êtes chers comme la prunelle de son œil. Il ne vous a tirés du néant et placés sur la terre, que pour vous faire mériter une vie éternellement heureuse, à laquelle il ne tient qu'à vous de parvenir.

Il donne à tous les hommes des secours suffisans pour éviter le mal et faire le bien, parce qu'il veut sincèrement le salut de tout le monde, parce que toutes les ames lui

sont également chères, et qu'il ne hait rien de ce qu'il a fait. Il souffre les méchans avec une patience dont lui seul peut être capable ; il ne punit qu'à regret, et parce que s'il ne punissoit pas le crime, il seroit aussi injuste que s'il ne récompensoit pas la vertu. Quand il s'agit de répandre ses grâces, il étend la main et déploie toutes les richesses de sa bonté. Quand il faut punir, il semble que sa main se resserre et que son bras soit raccourci.

Levez les yeux, ajoute-t-elle, et voyez ce Médiateur puissant placé entre Dieu et les pécheurs ; J. C. qui s'est fait homme pour servir de modèle à tous les hommes, qui a souffert, et qui est mort pour vous sauver de la mort éternelle ; J. C. qui non-seulement est assis à la droite de Dieu son Père, pour vous servir d'avocat auprès de lui, mais qui habite réellement au milieu de vous dans le très-saint Sacrement, continuant de s'offrir en sacrifice par les mains des Prêtres, comme une victime sainte, toujours immolée et toujours vivante, pour effacer les péchés du monde ; J. C. dont le sang une fois répandu, ne cesse de crier vers le Ciel, non pas pour demander vengeance comme celui d'Abel, mais pour demander grâce et miséricorde. Mon Dieu ! que vous me paroissez aimable, lorsque l'Eglise me parle de vous.

Qu'elle est aimable cette Religion qui me donne de telles idées de vous et de moi-même. Vous m'avez créé à votre image,

mon ame est votre souffle, je viens de vous, je ne suis fait que pour vous, vous êtes mon premier principe et ma dernière fin. Rempli de cette pensée, je n'ai que du mépris pour la terre, je n'ai que du dégoût pour le monde; et tout ce qui n'est pas vous, ô mon Dieu! je le trouve indigne de moi. Vous vous êtes fait homme, vous avez été pauvre, vous vous êtes humilié, vous avez souffert, vous êtes mort. Quelle source de consolation ne trouve-je pas dans ces vérités! Les afflictions, la douleur, les humiliations, la mort elle-même, réunies et consacrées dans la personne de Jésus mon Sauveur et mon Dieu, changent pour ainsi dire de nature et de nom. Elles se font désirer, et il y a véritablement des chrétiens qui les désirent, qui les aiment, et qui en font leurs délices; des chrétiens qui se dépouillent de tout pour ressembler à J. C. pauvre; des chrétiens qui maltraitent leur propre corps, pour ressembler à J. C. souffrant; des chrétiens qui se réjouissent au milieu des tribulations, qui regardent la mort comme un gain, et comme la démolition du mur qui les sépare de leur Dieu. Qu'elle est aimable cette Religion, qui change ainsi l'amertume en douceur, les afflictions en joie, et la douleur en plaisir! Qu'elle est aimable encore dans les commandemens qu'elle nous fait?.... Seconde réflexion.

COMMENT pourroit-on ne pas aimer une Religion qui ne prêche que la charité, qui n'est elle-même que charité, qui fait le bonheur de tous ceux qui la pratiquent, et qui feroit le bonheur de l'univers entier, si tout le monde la pratiquoit? Parlez vous-même, Religion sainte; quels sont vos commandemens? que faut-il que je fasse pour avoir la vie éternelle?

Vous aimerez Dieu de tout votre cœur, et votre prochain comme vous-même. Voilà l'abrégé de toutes mes lois. Ce commandement renferme tous les autres; je ne vous en demande pas davantage. Aimez Dieu de tout votre cœur, c'est-à-dire, en tout et partout, parce qu'en tout et partout il est infiniment aimable. S'il souffre les méchans, vous aimerez sa patience; s'il les punit, vous aimerez sa justice; s'il leur pardonne, vous aimerez sa miséricorde. Vous l'aimerez dans les richesses, parce qu'elles viennent de lui; vous l'aimerez dans la pauvreté, parce qu'il a été pauvre lui-même; vous l'aimerez dans les afflictions, parce qu'elles sont les marques de son amour.

Vous l'aimerez dans vos amis, parce que sans lui il n'y en a pas de véritables; vous l'aimerez dans vos ennemis, parce qu'ils sont ses enfans comme vous; vous l'aimerez dans vos persécuteurs, parce qu'ils sont ou les instrumens dont il se sert pour vous éprouver, ou les verges avec lesquelles il

vous châtie. Vous l'aimerez dans tous les hommes, parce qu'ils sont faits à son image; vous l'aimerez dans toutes les créatures, parce que toutes sont l'ouvrage de sa puissance, de sa sagesse, de sa Providence et de sa bonté.

Vous l'aimerez dans vos pensées et dans vos désirs, dans vos paroles et dans vos actions. Tout cela ne seroit pas digne de lui, s'il ne s'y trouvoit au moins une étincelle de ce feu divin qu'il est venu apporter sur la terre. Sans cet amour, la foi languit, et l'espérance chancelle. Si cet amour ne commence pas au moins à naître dans un cœur, la pénitence est fausse, les confessions nulles, les communions sans fruit. Aimez donc: tout ce que vous ferez par amour, sera précieux devant Dieu. Dans quelqu'état que vous soyez placés, dans quelque situation que vous vous trouviez, vous serez nécessairement heureux si vous aimez Dieu de tout votre cœur, et votre prochain comme vous-mêmes.

Oui, aimez votre prochain comme vous-mêmes, M. C. E., aimez-vous les uns les autres en J. C. et pour J. C. Que votre charité s'étende généralement, et sans exception, sur tous les hommes. Grands ou petits, riches ou pauvres, parens ou étrangers, amis ou ennemis, bons ou méchans, chrétiens ou infidèles, n'importe: que votre amour les embrasse tous dans le cœur de Jésus, parce qu'ils sont tous renfermés dans ce divin cœur, parce que J. C. les aime

tous, et qu'il a donné son sang pour les racheter tous. O mon Dieu ! qui pourroit ne pas aimer une Religion qui prêche une telle morale !

Voulez-vous sentir, en un mot, combien notre sainte Religion est aimable dans les commandemens qu'elle nous fait ? Supposez un pays où chaque particulier les accomplisse de point en point; dès-lors vous verrez disparoître tous les vices et régner toutes les vertus. Les supérieurs seront justes, affables, humains, bienfaisans. Les inférieurs, soumis, obéissans, tranquilles. Tous les riches seront charitables et désintéressés ; tous les pauvres seront laborieux et contens. Vous ne verrez ni procès, ni disputes, ni trouble, ni division, ni fraude dans le commerce, ni médisance dans les conversations, ni excès dans les repas, ni liberté dans les paroles ; point de libertinage dans la jeunesse, point d'infidélité dans le mariage. Les pères feront le bonheur de leurs enfans ; les enfans la consolation et la joie de leurs parens ; tous les ménages seront unis. La vérité, la bonne foi, la paix règneront partout. C'est-à-dire, qu'un pays dans lequel tout le monde suivroit de point en point, chacun dans son état, ce que la Religion nous commande, un tel pays, dis-je, seroit la véritable image du Ciel. O Eglise sainte, comment peut-on ne pas vous aimer, quand on a le bonheur de vous connoître ? Que vous êtes aimable encore, dans tous les soins que vous prenez de nous !... Troisième réflexion,

Dès l'instant que nous sommes venus au monde, l'Eglise nous reçoit entre ses bras ; elle verse sur nos têtes l'eau salutaire du Baptême, pour effacer la tache de notre origine, et dès-lors elle ne nous perd plus de vue. A peine avons-nous l'usage de la raison, qu'elle nous confirme dans la foi par un autre Sacrement, qui nous donne le Saint-Esprit avec l'abondance de ses grâces. Sommes-nous en âge de discerner le corps de J. C., elle nous fait asseoir à sa table ; et quand une fois nous avons goûté sa chair et son sang, elle ne cesse de nous exhorter à nourrir souvent notre ame de ce pain des Anges. Si nous avons le malheur de tomber dans quelque péché qui nous fasse perdre la grâce, elle nous appelle, et nous montre ce tribunal de miséricorde qu'elle ouvre dans tous les temps aux plus grands pécheurs, et dans lequel elle les enfante de nouveau en J. C. Elle préside à vos alliances, elle bénit et sanctifie vos mariages, d'où elle espère recevoir de nouveaux enfans. Elle entretient un grand nombre de Ministres qui se succèdent, sans interruption, les uns aux autres, et à qui elle partage les différens emplois que chacun doit remplir auprès de vous.

Pasteurs, Prédicateurs, Docteurs, leur dit-elle, travaillez sans relâche à l'instruction et à la sanctification de mes chers Enfans. Offrez sans cesse, pour eux, le Corps

et le Sang de J. C. Expliquez-leur la loi de Dieu ; éclaircissez leurs doutes ; instruisez, reprenez, corrigez : perfectionnez les forts, encouragez les foibles, rappelez ceux qui s'écartent, courez après ceux qui fuient, comblez de tendresse ceux qui reviennent ; remettez les péchés, distribuez le pain de la parole à temps et à contre-temps ; donnez à cette nourriture spirituelle toute sorte de goût, apprêtez-la de mille manières, suivant le caractère, les dispositions et la portée de chacun ; soyez simples avec les simples, foibles avec les foibles, forts avec les forts, savans avec les savans ; accommodez-vous avec tous les esprits, faites-vous tout à tous, pour les gagner tous à J. C. ; allez, venez, le jour, la nuit, dans tous les temps, dans tous les lieux ; veillez, ah ! veillez à la conservation des ames ; je vous le recommande, ne les perdez pas de vue ; vous m'en répondrez au péril de la vôtre.

Oh ! la bonne mère que l'Eglise catholique ! qu'elle est tendre pour ses enfans ! Sont-ils malades ? elle vient auprès d'eux, elle se tient auprès de leur lit pour adoucir leurs maux, pour sanctifier leurs maladies ; elle leur administre d'autres Sacremens, elle leur prodigue de nouvelles grâces ; elle reçoit leur dernier soupir, et remet leur ame entre les mains de son Créateur. Cependant elle ne les perd pas de vue, et tandis qu'elle rend à la terre le corps qui lui appartient, elle prie avec une tendre inquiétude, le Père des miséricordes, de place dans son

repos éternel, cette ame qui est son image et le prix du sang de Jésus-Christ.

Son zèle ne se borne pas à ceux qui vivent dans son sein, il s'étend encore sur toutes les brebis qui ne sont pas dans sa bergerie. Elle traverse les mers, elle court, elle vole d'une extrémité de la terre à l'autre, pour les y amener. Elle ne cesse de prier le bon Pasteur pour la conversion des Juifs, des Païens, des Hérétiques, des Schismatiques, pour ses plus cruels ennemis, et pour ses persécuteurs.

Enfin, tout ce qui nous intéresse devient l'objet des empressemens et des sollicitudes de cette Mère commune des fidèles. Ses prières continuelles et ferventes, appellent l'abondance dans nos campagnes, la paix dans notre patrie, le succès dans nos entreprises. Si des fléaux destructeurs menacent notre fortune et notre vie, elle se hâte de lever des mains suppliantes pour apaiser la justice de Dieu, et pour désarmer ses vengeances.

Fut-il jamais une Mère si tendre ? pourrions-nous oublier des témoignages de son amour, si réitérés et si propres à pénétrer notre cœur ? Quelle seroit notre ingratitude, si nous méprisions ses soins et ses bienfaits ? Prenez garde, M. F., ce n'est pas tout de connoître l'Eglise; les pécheurs, les impies, les démons eux-mêmes la connoissent. Ce n'est rien de convenir qu'elle est belle, il n'y a que des hommes aveuglés par leurs passions qui puissent en dis-

convenir. Il ne suffit pas de l'aimer ; il faudroit avoir toute la malice de l'enfer pour haïr une Religion qui n'a rien que d'aimable, et qui ne hait elle-même que le mal. Connoître l'Eglise, ce n'est rien ; la trouver belle, c'est peu de chose ; l'aimer, ce n'est point assez ; mais pratiquer ce qu'elle ordonne, et mener une vie conforme à ses commandemens, c'est là l'essentiel.

Est-ce là ce que vous avez fait jusqu'ici, M. F. ? L'Eglise vous ordonne d'assister à la sainte Messe les jours de Dimanche et de Fêtes, et d'y porter un esprit recueilli, un cœur pénitent. Est-il vrai qu'en y assistant, vous avez eu ces saintes dispositions ? Ne l'avez-vous pas, au contraire, fait gémir par votre dissipation, et plus encore par la dépravation de votre cœur ? Elle vous ordonne encore de venir pendant ces saints jours dans nos temples pour écouter, avec docilité, les instructions que font ses ministres, pour y bénir le nom du Seigneur, pour y chanter ses louanges ; elle vous ordonne, en un mot, d'en faire des jours de recueillement, de prière et de bonnes œuvres. Est-ce ainsi que vous les sanctifiez ? Hélas ! ne les profanez-vous pas, au contraire, par l'oisiveté, par le jeu, par un travail mercenaire, par la fréquentation des cabarets, et par la débauche.

L'Eglise vous ordonne de faire, au moins une fois chaque année, l'humble aveu de vos fautes au tribunal de la pénitence, et d'y mériter, par un cœur contrit, la rémis-

sion de vos péchés. Mais, pour n'avoir pas suffisamment examiné votre conscience, ou par une fausse douleur, n'avez-vous pas ajouté un sacrilége à vos autres péchés, bien loin d'en obtenir le pardon ? ou bien, n'avez-vous pas été parjure, en violant les promesses que vous aviez faites au ministre du Sacrement ?

L'Eglise vous ordonne de recevoir, au moins à Pâques, votre Créateur et votre Sauveur, dans la sainte Communion. Hélas ! quelle douleur pour elle et pour moi d'en voir plusieurs parmi vous qui n'ont pas satisfait à ce devoir ! Elle vous ordonne d'apporter à la sainte table un cœur purifié de tout péché, au moins mortel, et un esprit de foi et d'amour. Ah ! quel malheur digne de larmes, si vous n'en avez approché que pour sauver les apparences ; si vous avez changé le remède en poison ! Ne devez-vous pas au moins gémir d'éprouver toujours les mêmes foiblesses en recevant le pain des forts, et de ne ressentir que tiédeur et dégoût, en approchant de la fournaise d'amour !

Pour expier vos iniquités, pour mortifier et purifier vos sens, l'Eglise vous prescrit des jours de jeûne et d'abstinence. N'avez-vous pas transgressé ce précepte, ou du moins n'en avez-vous pas adouci la rigueur, par une coupable délicatesse et par des prétextes frivoles ?

Enfin, l'Eglise ne cesse de vous recommander d'épouser ses intérêts, de partager sa joie, d'être sensibles à sa tristesse, d'ap-

plaudir à ses triomphes, de la faire connoître à vos enfans et à tous ceux qui vivent dans l'ignorance. Quelle est votre fidélité à remplir des devoirs si sacrés ? Hélas ! quelle indifférence n'avez-vous pas pour ses empressemens ! quelle négligence extrême à instruire vos enfans et vos domestiques ? avec quelle insensibilité n'avez-vous pas vu ses maux, ses persécutions et ses pertes ? O chrétiens, à ce souvenir, vos regrets pourront-ils être assez amers, et votre douleur assez vive ?

Mon Dieu ! pénétrés de cette juste douleur, nous nous appliquerons désormais à faire la consolation et la joie de l'Eglise notre tendre Mère. Attachez-nous de plus en plus à elle par une foi vive, qui produise toutes sortes de bonnes œuvres. Faites que nous trouvions notre consolation et notre gloire dans les vérités qu'elle nous enseigne ; notre bonheur, dans l'observation de ses commandemens ; notre salut, dans l'abondance des secours qu'elle nous procure, et par lesquels nous espérons, qu'après avoir été appelés et sanctifiés sur la terre, nous serons glorifiés à jamais dans le Ciel.

Ainsi soit-il.

LE LUNDI DE LA PENTECOTE.

Sur les dons et les fruits du Saint-Esprit.

Nisi quis renatus fuerit ex Spiritu Sancto, non potest introire in regnum Dei. Si un homme ne renaît du Saint-Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. *S. Jean.* 3.

TELLE est pour son ame la nécessité d'être animée du Saint-Esprit, que, sans cela, elle ne peut être amie de Dieu, ni entrer dans son Royaume. Oh ! que celui-là est donc malheureux, qui est privé du Saint-Esprit ! mais qu'heureux est celui qui le possède ! Il est enrichi de ses dons précieux ; et rien désormais ne lui est difficile.

Considérez les Apôtres ; à peine eurent-ils reçu ce divin Esprit, qu'ils furent subitement éclairés de cette lumière admirable, qui s'est répandue, par leur ministère, dans toutes les parties de l'univers ; revêtus de cette puissance surnaturelle qui a résisté aux puissances de l'enfer, et soumis les nations au joug adorable de l'Evangile ; embrasés enfin de ce feu sacré que J. C. avoit apporté sur la terre, et que le souffle de son Esprit devoit allumer dans le cœur des fidèles.

C'est cet Esprit de vie dont nous recevons nous-mêmes les prémices dans le Baptême, qui nous donne un accroissement de

grâce dans la confirmation, qui crée en nous un cœur nouveau dans la pénitence; qui se communique sous des symboles différens, dans tous les Sacremens de l'Eglise. C'est lui qui, par la variété de ses dons, enrichit notre ame des trésors spirituels dont il est la source inépuisable.

Esprit de science et de sagesse, Esprit de courage et de force, Esprit de douceur et de consolation, éclairez mon entendement, enflammez mon cœur, purifiez mes lèvres, et mettez dans ma bouche des paroles de feu, qui jointes à l'onction de votre grâce, inspirent à mes Paroissiens le désir de vous recevoir, en leur faisant connoître les effets merveilleux que vous produisez dans ceux qui vous reçoivent. Et vous, M. F., honorez-moi, etc.

Esprit de science et de sagesse : dès l'instant que les Apôtres en sont remplis, ces hommes grossiers, sans lettres, sans éducation; ces hommes qui ne comprenoient rien aux discours les plus simples de J. C., deviennent tout-à-coup les plus éclairés, les plus sages de tous les hommes. Ils entendent, ils parlent toutes les langues, et ils parlent avec une sagesse qui confond les Docteurs de la loi, ferme la bouche des Philosophes, dissipe les ténèbres du paganisme, éclaire les nations, ouvre les yeux à l'univers, et le force, pour ainsi dire, de chercher, et de reconnoître dans la Croix de J. C.,

les trésors de la vraie science et de la véritable sagesse.

Esprit de vérité, qui avez apporté sur la terre un rayon de cette lumière éternelle, dont vous êtes le principe, heureux celui que vous instruisez et qui vous écoute! Vous seul pouvez dissiper nos doutes, fixer nos incertitudes, détruire nos erreurs; et vous répandez en un instant plus de lumières dans nos ames, que nous ne pourrions en acquérir par un temps infini d'étude, de travail et de recherches. Avec vous, tout se dévoile aux yeux de l'ame chrétienne, qui s'abaisse humblement sous le joug de cette foi simple, qui est le plus précieux de vos dons, et la racine de tous les autres.

En effet, M. C. F., lorsque nous sommes remplis de cet esprit de discernement et d'intelligence, nous distinguons, sans crainte de nous tromper, le bien d'avec le mal, la vérité d'avec le mensonge. L'homme fidèle, éclairé par cette lumière divine, ne se laisse point aveugler par les préjugés, ni conduire par les passions, ni entraîner par la coutume. Regardant toutes choses avec les yeux de la foi, jugeant de tout suivant les principes de la foi, il découvre en Dieu l'abîme infini de toutes les perfections, il sent que c'est une folie de vouloir comprendre ce qui est infiniment au-delà de toutes les pensées humaines; il sent que la Religion ne seroit pas divine, si elle n'avoit pas des mystères qui fussent au-dessus de notre raison; et que l'homme seroit égal à Dieu,

s'il ne trouvoit rien en Dieu d'incompréhensible.

Intimement convaincu de cette vérité, le vrai fidèle s'abaisse profondément à la vue de cette Majesté infinie. Il adore les nuages respectables qui voilent à ses yeux le soleil de justice : il se borne à croire ce qu'il a plu à Dieu de nous révéler, sans avoir la hardiesse de demander pourquoi il ne lui a pas plu de nous en révéler davantage.

De là, toujours conduits par la lumière du Saint-Esprit, nous descendons dans notre propre cœur pour considérer ce profond abîme d'aveuglement, de corruption et de misères, ce réceptacle de toutes les passions, cette pépinière de tous les vices, cette source féconde de toutes les foiblesses qui humilient et avilissent notre misérable humanité. Nous levons alors les yeux vers J. C., cherchant dans sa croix et dans son évangile un remède efficace et universel, qui ne se trouve point hors de lui.

Tels sont, M. C. P., les premiers fruits du Saint-Esprit, et les premiers pas qu'il nous fait faire dans le chemin de la véritable sagesse. Connoître Dieu, et nous connoître nous-mêmes ; connoître la distance infinie qu'il y a de lui à ses créatures, l'entière dépendance où nous sommes à l'égard de cet Etre suprême, sans lequel nous ne savons rien, nous ne pouvons rien, nous ne sommes rien.

De là tous les sentimens d'humilité et d'abnégation que l'Esprit saint imprime dans

'ame d'un chrétien, lorsqu'il y habite; se léfier de soi-même, et n'avoir de confiance ju'en Dieu par J. C.; se détacher de soi-nême, et ne s'attacher qu'à Dieu par J. C.; enoncer à ses propres pensées, ne voulant ien connoître de Dieu et de sa religion que ar J. C.; faire profession de ne rien savoir, le ne rien croire qu'en J. C. et par la croix le J. C. Esprit d'humilité, il n'y a que vous ui puissiez poser dans notre ame ce fonde-nent de toutes les vertus, qui rendent les rais chrétiens si aimables.

Et qu'y a-t-il de plus aimable que cette louceur, cette affabilité, cette patience qui narchent toujours à la suite de l'humilité hrétienne? Douceur, bonté, charité, qui mbrassent tous les hommes, méchans et ons, ennemis et amis, dans le cœur d'un Dieu fait homme; douceur, bonté, charité ue les Païens même ne purent s'empêcher l'admirer dans les fidèles des premiers siècles. C'est là qu'ils reconnurent le doigt du Saint-Esprit, et une vertu surnaturelle. Ils com-rirent que les lumières de la raison et toute a sagesse humaine n'étoient point capables, ni d'atteindre à des vérités si sublimes, ni l'inspirer des sentimens si relevés, ni de soutenir une conduite si admirable.

O vous qui résistez avec tant d'opiniâtreté à cet Esprit, dont la lumière vous environne, qui prétendez vous donner du relief et passer pour philosophes, en traitant la religion de J. C. de superstition, et qui tombez dans un amas d'absurdités et de contradictions, ouvrez

enfin les yeux. Et quelle science, quelle sagesse que la vôtre ! Est-on bien éclairé, lorsqu'à force de raisonner, on ne sait plus ni d'où l'on vient, ni où l'on va, ni ce qu'on doit devenir ? Est-on bien sage, lorsqu'à force d'étouffer les lumières et les remords de sa conscience, on s'est enfin déterminé à vivre à tout hasard, comme s'il n'y avoit rien après la mort ?

Venez, Esprit saint, vous qui êtes la vraie source de la science et de la sagesse ; venez répandre dans nos ames une lumière pure, qui en les éclairant, les remplisse de courage et de force, pour mettre en pratique les vérités que vous nous avez enseignées, pour surmonter tous les obstacles que le démon, le monde et la chair opposent à notre salut... Seconde réflexion.

JAMAIS on ne vit rien de semblable au changement que le Saint-Esprit opéra dans le cœur des Apôtres. Ces hommes foibles et si timides, deviennent tout-à-coup des prodiges inouis de courage et de force. Ces mêmes Disciples, qui avoient abandonné leur Maître au temps de sa Passion, lui rendent aujourd'hui témoignage, le prêchent avec une hardiesse et une intrépidité qui étonnent la Synagogue, et bravent tous ses efforts. Ce même Pierre qui avoit tremblé devant une servante, porte publiquement la parole au nom de tous les Apôtres, préside à leurs assemblées, convertit les Juifs par milliers,

passe de Jérusalem à Antioche, y établit son siége, le transporte à Rome, prêche la foi jusque dans le palais de l'Empereur, et convertit ses officiers; élève la Croix sur les débris des idoles, et place dans le centre même de toutes les erreurs, le centre de la vérité dont il est le premier Apôtre.

Douze hommes de la lie du peuple, sans autre science que J. C., sans autre livre que la croix, sans autre talent que la patience, sans autres armes que la vertu du Saint-Esprit, et la parole qu'il a mise dans leur bouche, poussés, emportés par le souffle impétueux de cet Esprit tout-puissant, parcourent la terre, ruinent les temples des idoles, font taire leurs oracles, détruisent les erreurs, abolissent l'iniquité, font régner la vérité, la justice et toutes les vertus. L'Esprit saint qui les anime, donne à leur parole une force, un attrait, une vertu toute divine qui change les cœurs, crée des hommes nouveaux, et renouvelle la face de la terre. Quelle force, grand Dieu! qui, ayant à combattre le monde, les passions, les démons eux-mêmes, ne s'étonne de rien, résiste à tout, surmonte tous les obstacles, triomphe de toutes les puissances, et de tout l'enfer réuni contre le Seigneur et contre son Christ!

Ce courage, cette force animent également les premiers chrétiens. Dès qu'une fois ils ont reçu le Saint-Esprit, la sévérité de l'Evangile ne les effraie point; les exercices de la pénitence ne les rebutent point; les tentations ne les ébranlent point; la fureur

des tyrans, la rage des bourreaux, la cruauté des supplices ne font que ranimer leur courage, et leur inspirent une nouvelle fermeté.

Alors le sang des Martyrs, dont la terre fut si long-temps arrosée, rendit un témoignage éclatant à cet Esprit de force, qui leur faisoit braver les horreurs de tous les supplices ensemble. Débris respectables de ces victimes innocentes, de ces corps qui avoient été les temples du Saint-Esprit; reliques saintes et vénérables, qui paroissez sur nos autels à côté de l'Agneau sans tache, qui fut immolé pour vous, et à la gloire duquel vous fûtes immolées à votre tour; vous dont la vue réveille notre foi et ranime notre piété; monumens augustes de la force invincible dont le Saint-Esprit avoit revêtu vos ames, vous lui rendez témoignage encore aujourd'hui; vous montrez encore à l'univers ce que peuvent les hommes, lorsqu'ils sont animés de cet Esprit, et comment ce qu'il y a de plus foible, devient par sa vertu, ce qu'il y a de plus fort et de plus héroïque. Hélas! vous êtes passés, jours de triomphe et de gloire pour l'Eglise de J. C.! Siècles heureux, vous êtes passés! et il semble que l'Esprit saint se soit retiré de dessus la terre.

Non, M. F., non, il ne s'est point retiré. Quoique les effets ne soient pas si communs, à cause de notre peu de foi, ni si éclatans, parce que la Religion une fois établie, n'a plus besoin d'autres miracles que de celui par lequel elle se soutient; le Saint-Esprit

n'opère pas moins au milieu de nous des merveilles, dont lui seul peut être le principe; je veux dire, le changement des cœurs et la conversion des ames. Interrogez les Pasteurs, les Directeurs, les Missionnaires, il n'y en a guères qui n'aient vu de leurs propres yeux quelques changemens de cette nature; qui n'aient eu la consolation de voir régner la vertu dans des cœurs qui auparavant étoient dominés par le vice.

Quel est le principe de l'heureux changement qui se fait ainsi dans l'ame d'un pécheur? Comment est-ce que cet impudique est devenu chaste? cet orgueilleux, humble et modeste? cet homme emporté, violent, colère, si patient, si doux, si pacifique? S'il s'est ainsi changé de lui-même; si par les seules forces de la nature, il a vaincu tous les penchans de la nature, d'où vient que ses penchans se réveillent et reprennent le dessus, aussitôt qu'il compte sur ses propres forces, et qu'il cesse de demander à Dieu la persévérance, en s'écriant avec David: *Seigneur, ne m'abandonnez point, ne me rejetez pas loin de votre face, et que votre Esprit saint ne se retire point de moi.*

Il peut arriver qu'une passion soit surmontée par une autre. Mais les vaincre toutes, changer de volonté, subjuguer le cœur et se rendre maître de tous ses mouvemens; un tel miracle n'appartient qu'à vous, ô Esprit tout-puissant, qui, dès la naissance de l'Eglise, avez changé les loups en brebis, et les persécuteurs en apôtres. Eh! quel autre

que vous pourroit donner à un homme foible le courage avec lequel il embrasse les austérités de la pénitence ? la force avec laquelle il brise la longue chaîne de ses anciennes habitudes ? la piété avec laquelle il passe des heures entières aux pieds de Jésus-Christ ; lui, à qui une Messe de demi-heure paroissoit insoutenable ?

Ah ! divin Esprit, que vos effets sont admirables ! que vos impressions sont puissantes, et qu'elles sont douces ! Le feu sacré qui éclaire nos ames, qui leur donne la force de tout entreprendre et de tout souffrir pour votre service, nous y fait trouver en même temps la douceur et la consolation... Troisième réflexion.

QU'ELLE est abondante, s'écrie le Prophète, *la douceur des consolations secrètes que vous répandez, ô mon Dieu ! dans une ame qui marche avec crainte dans la voie de vos commandemens !* C'est une joie céleste qui la dilate, une paix intérieure qui la ravit, et qui est au-dessus de tout sentiment et de toute expression.

Dans ces heureux momens, les passions se calment, les goûts de la chair se dissipent, les affections terrestres s'évanouissent sous les impressions de la grâce. Ce que le monde a de plus flatteur, ce que les plaisirs ont de plus séduisant, devient insipide, et paroît méprisable à celui qui peut goûter le vin mystérieux de ces divines consolations.

Il

l trouve ses richesses dans la pauvreté, sa oie dans les afflictions, sa gloire dans les umiliations. La retraite, la prière, la mor- ification, les gémissemens, les larmes, sont s délices et son bonheur.

M. C. P., rendez hommage à cet Esprit de ouceur et de consolation. Il n'est pas possible ue vous n'ayez goûté, au moins quelque- ois, combien le Seigneur est doux, et que ous n'ayez senti quelques mouvemens de tte joie spirituelle. Lorsque vous avez dé- osé aux pieds de J. C. et dans le sein de os Pasteurs, le fardeau de votre conscience, avez-vous pas éprouvé au dedans de vous- êmes une certaine satisfaction, bien plus réable et plus douce que le faux plaisir la satisfaction misérable dont vous aviez ui en contenant votre passion? Lors- l'après vous être purifiés par la pénitence, sirant de vous unir à J. C., vous vous êtes prochés de la sainte Table, n'avez-vous s trouvé, ce jour-là, dans vos prières, ns les saints Offices, dans la parole de ieu, dans vos lectures de piété, un cer- in goût, un certain sentiment de dévo- n, qui vous a quelquefois attendri jusqu'à ire couler vos larmes? et lorsqu'ayant été saillis par quelque tentation violente, vous ez eu le bonheur de la surmonter avec le cours de la grâce, et que l'esprit tentateur laissé votre ame tranquille, n'avez-vous s goûté au dedans de vous une douceur licible? Au lieu des remords qui vous au- ent déchirés, si vous eussiez succombé

à la tentation, n'avez-vous pas senti une joie pure qui a augmenté votre amour pour J. C.?

Dépositaires sacrés des foiblesses et des vertus, des peines et des consolations, et de tous les sentimens d'une ame fidèle, qui vous ayant donné sa confiance, vous découvre tous les mouvemens de son cœur; Ministres de J. C., combien de fois n'avez-vous pas été les témoins des opérations ineffables de l'Esprit saint, qui change en douceur et en joie ce que la pénitence a de plus amer, ce que la Religion a de plus pénible?

Tels sont, M. C. P., les dons et les fruits précieux du Saint-Esprit, qui est la lumière, la force, la douceur et la consolation des ames qui le reçoivent. Sans cette lumière, nous ne savons rien; sans cette force, nous ne pouvons rien. Privés de ces divines consolations, nous avons beau faire, l'inquiétude, l'affliction, les remords, l'amertume, viendront nécessairement, au milieu même de nos plaisirs, troubler le repos de notre vie.

Puissent ces réflexions vous faire désirer, par-dessus tout, les richesses abondantes de ce divin Esprit. Mais souvenez-vous qu'il ne se communique point aux ames superbes, ni à celles qui cherchent leur satisfaction, et prétendent trouver le bonheur dans les créatures. Puissiez-vous donc, M. C. P., l'attirer et le faire descendre en vous par la vivacité de vos désirs, par la ferveur et la persévérance de vos prières, par un détachement absolu de tout ce qui est mal.

Envoyez-nous votre Esprit, grand Dieu;

renouvelez encore une fois la face de la terre, et que nous devenions des hommes nouveaux. Nouveaux désirs, nouvelles affections, nouveaux goûts, nouveaux sentimens ; cœur nouveau, vie nouvelle.

Venez donc, Esprit saint, ah ! venez éclairer mon esprit, échauffer mon cœur, fortifier ma volonté, soutenir ma foiblesse, combler mon ame de vos dons, l'enrichir de vos fruits, et la remplir de vos célestes consolations : *Veni, Sancte Spiritus.* Hélas ! j'ai souillé par le péché la robe d'innocence que vous m'aviez donnée au jour de mon baptême. Venez, ah ! venez la laver, et lui rendre sa première blancheur : *Lava quod est sordidum.* Mon misérable cœur est semblable à une terre sèche et aride. Hélas ! point de ferveur dans mes prières, point de goût pour votre parole, pas un soupir, pas une larme pour tant de péchés. Venez, ah ! venez l'arroser de votre grâce, et y faire revivre les fruits de votre divin amour : *Riga quod est aridum.*

Le péché a fait mille plaies à mon ame. Venez, ah ! venez les panser et les guérir : *Sana quod est saucium.* Ma volonté, toujours rebelle, ne cesse de vous résister et de se roidir contre vos divines inspirations. Venez la fléchir, la rendre docile, la faire plier sous le joug aimable de mon Sauveur : *Flecte quod est rigidum.*

Dès qu'il s'agit d'entreprendre ou de souffrir quelque chose pour votre gloire, je ne

sens aucun zèle, aucune ardeur; je n'ai que de l'indifférence, presque toujours du dégoût pour votre service; je suis froid comme la glace. Venez la fondre cette glace, et rallumer en moi le feu de votre amour: *Fove quod est frigidum.* Enfin, mes inclinations vicieuses m'entraînent continuellement vers le mal, elles m'aveuglent; je m'égare; je m'éloigne de vous: venez, ah! venez ramener dans le bercail cette brebis imprudente et égarée: *Rege quod est devium.* Faites que je revienne de mes égaremens; que je cherche le bien, que je l'aime, que je le pratique, que j'y persévère jusqu'au dernier soupir, et qu'à l'heure de ma mort, je puisse vous présenter, dans mes bonnes œuvres, les fruits des dons de votre divin Esprit, ô mon Dieu! pour recevoir la couronne éternelle, qui doit en être la récompense.

Ainsi soit-il.

POUR LE PREMIER DIMANCHE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur la Charité fraternelle.

Nolite judicare et non judicabimini; nolite condemnare, et non condemnabimini. Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés; ne condamnez pas, et vous ne serez pas condamnés. *S. Luc.* 6.

VOILA, M. F., le sujet le plus important de la morale chrétienne, et celui néanmoins sur lequel il n'y a presque personne qui n'ait quelque reproche à se faire. Je veux dire l'indulgence et la charité dont nous devons user à l'égard de notre prochain.

Oh! que cette vertu est aimable, mais qu'elle est rare! Oui, qu'ils sont rares les Chrétiens qui pensent toujours favorablement sur le compte du prochain; qui parlent toujours à son avantage; qui le traitent dans toutes les occasions avec cette indulgence, cette bonté que J. C. notre maître et notre modèle nous recommande par-dessus tout, et dont il nous a donné des exemples si sensibles!

Puissé-je, par les détails familiers dans lesquels je vais entrer là-dessus, vous rendre plus réservés, plus indulgens, plus charitables dans votre façon de penser, de parler et d'agir les uns à l'égard des autres.

IL n'y a pas grand mérite à bien penser de quelqu'un dont la conduite extérieure n'a rien que de bon et de louable. Lorsque voyant votre frère pratiquer les œuvres de la piété; lorsque le voyant distribuer l'aumône et rendre des services au prochain, vous pensez qu'il a le cœur bon, qu'il est charitable et bienfaisant, vous ne faites que lui rendre justice. Quand même intérieurement et devant Dieu il ne seroit pas tel qu'il paroît être, la bonne opinion que vous en auriez, ne seroit pas moins la chose du monde la plus raisonnable et la plus juste. Penser autrement, prêter des vues criminelles à quelqu'un qui a toutes les apparences de la vertu et de la piété, c'est là, M. F., la plus criante de toutes les injustices; et je ne vois pas qu'on puisse porter plus loin la bassesse, la malignité et la noirceur.

Mais, direz-vous, l'on a vu souvent le vice caché sous les dehors et le voile de la vertu? Cela est vrai. Mais sur quoi fondé, pensez-vous que cette mauvaise intention se trouve dans telle personne nommément, et nommément dans la bonne œuvre que vous lui voyez faire?

Pour juger que l'intention de votre frère est mauvaise, pendant que ses actions paroissent bonnes, il faut avoir lu dans son cœur; il faut avoir fouillé dans sa conscience; il faut avoir pesé ses pensées et ses désirs. Or, qui est-ce qui vous a ouvert ce

livre ? D'où avez-vous reçu le don de connoître ce qui se passe dans le cœur d'autrui? Quoi ! nous savons à peine ce qui se passe dans le nôtre, et vous voulez juger de celui des autres? Y a-t-il là, je ne dis pas de la justice, mais de la raison et du sens commun ?

Ne lui donnez pas, à la bonne heure, une entière confiance, quand il s'agit de vos intérêts ou de ceux d'autrui. Ne vous fiez pas tout de suite à un domestique dont vous n'avez pas assez éprouvé la fidélité. Ne faites pas des confidences à une personne avec qui vous êtes lié depuis peu; c'est prudence, c'est sagesse. Mais donner des tournures malignes à ce que le prochain fait de bon et de louable en soi; juger, condamner l'intention que l'on ne voit pas, et qu'on ne peut voir, ah! M. F., je le répète, c'est une injustice criante, une malice diabolique; et j'aime à croire que personne d'entre vous ne s'en rend coupable.

Mais, êtes-vous assez charitables pour excuser les défauts du prochain, et pour ne pas le condamner sur les apparences? Prenez garde, dit S. Bernard, d'examiner curieusement la conduite de votre prochain, à moins que vous n'en soyez responsable, et ne jugez témérairement qui que ce soit. Veiller sur la conduite de ceux qui sont à votre charge, vous y êtes obligés; mais examiner la conduite du prochain, pour y trouver à redire, c'est une curiosité criminelle, c'est s'arroger les droits de Dieu, à qui seul il appartient de faire ce discernement.

Si vous aviez vu Suzanne publiquement accusée d'avoir été surprise dans le crime, et accusée par deux vieillards, dont le témoignage devoit paroître d'autant moins suspect, qu'ils étoient eux-mêmes juges en Israël, qu'auriez-vous pensé ? Cependant Suzanne étoit chaste; elle avoit mieux aimé s'exposer à être diffamée et lapidée, que de consentir au péché. C'est ainsi que l'on juge, que l'on condamne tous les jours des innocens sur de simples apparences. De là il suit, M. F., remarquez-le en passant, qu'il faut éviter, avec le plus grand soin, tout ce qui pourroit donner la moindre occasion à ces jugemens téméraires. Je ne doute point, jeune personne, que vous n'ayez le vice en horreur, et que vous ne soyez sage, mais vous avez des manières trop libres. Vous allez dans certaines compagnies, que vous devriez éviter. Je veux croire que vous n'ayez pas de mauvaises intentions, mais vous vous exposez à passer pour ce que vous n'êtes pas, et vous donnez lieu à des soupçons désavantageux et à des jugemens téméraires.

Ce ne seroit point assez de ne penser pas le mal, à moins qu'on ne le voie; il faut encore éviter de le voir : il faut le dissimuler, si on le voit; et quand on ne peut pas le dissimuler, l'excuser du moins. Le Chrétien vraiment charitable, pense toujours que son frère a péché ou par ignorance, ou par surprise, et comme par hasard, dit S. Bernard. Eh! nous sommes si ingénieux, quand il s'agit d'excuser nos propres fautes! J'ai

fait telle chose, il est vrai, mais ça été par ignorance. Si j'avois su, cela ne seroit pas arrivé. Je ne savois pas, je ne croyois pas, je ne pensois pas. Voilà ce qu'on dit; et quand on ne trouve pas d'excuse, on en revient à la foiblesse humaine. Que voulez-vous? je suis homme; je suis foible; chacun est sujet à faire des fautes. Eh! pourquoi ne pas raisonner de même, quand il est question des fautes de votre prochain?

Que si la faute de votre frère est telle qu'il ne soit pas possible de l'excuser, ah! c'est alors que vous devez imiter votre Père céleste, devenir miséricordieux comme lui: il se souvient de la poussière et du misérable limon dont nous sommes pétris. Souvenez-vous aussi de cette poussière dont vous avez été formés vous-mêmes; que votre cœur est susceptible de la même corruption et de la même malice; que si vous vous étiez trouvés dans les mêmes circonstances, que si Dieu ne vous avoit pas soutenus, vous en auriez fait autant et peut-être pis.

Eh! que savez-vous, si pendant que vous jugez votre frère, il ne s'humilie pas devant Dieu, pour lui demander miséricorde? Que savez-vous, si dans le moment même où vous le condamnez, Dieu ne le renvoie pas absous? Peut-être est-il au nombre des élus, et vous au nombre des réprouvés. Cette seule réflexion ne devroit-elle pas vous retenir, toutes les fois que vous êtes tentés de juger votre prochain? Attendez-donc, dit l'Apôtre, attendez l'arrivée de ce grand Juge, qui

découvrira aux yeux de l'univers, le secret des consciences, et rendra pour lors à chacun la confusion ou la louange, la récompense ou le châtiment qu'il mérite.

Jusque-là, M. F., suspendons notre jugement, et respectons cette justice suprême, qui seule a le pouvoir de sonder les cœurs, et ne jugeons qui que ce soit : ayons de tous les hommes une opinion favorable. Avec cette façon de penser, nous ne dirons du mal de personne. Second devoir que nous inspire la Charité.

N'ouvrir la bouche sur le compte du prochain, que pour parler à son avantage; prendre hautement sa défense vis-à-vis de ceux qui en disent du mal; y paroître aussi sensible que si l'on étoit personnellement offensé soi-même, c'est la marque la plus certaine d'une belle ame. Au lieu que la langue maligne, les propos mordans, les railleries piquantes, les paroles injurieuses, sont le signe certain d'un mauvais cœur, d'une ame basse.

Permettez-moi là-dessus, M. C. F., une réflexion bien familière : que penseriez-vous d'une personne qui auroit la fureur de se promener çà et là dans vos jardins, pour le seul plaisir d'y faire du mal, arrachant vos légumes, abattant vos fruits encore verts, brisant les branches de vos arbres, n'épargnant rien, en un mot, de tout ce qui lui tomberoit sous la main? Eh bien! les personnes sujettes à médire, sont infiniment plus dange-

reuses, elles font encore plus de mal ; parce que la réputation et l'honneur du prochain qu'elles attaquent, sont le plus précieux de tous les biens. Ah ! que de jugemens faux ! que de réputations perdues ou blessées, que de disputes dans les ménages ! que de divisions dans les familles ! que de brouilleries ! que d'inimitiés ! que de vengeances n'occasionnent-elles pas ? .... Ecoutons-les.

Cet homme vous paroît vertueux : ah ! si vous saviez ce que je sais, vous trouveriez bien à rabattre sur son compte. Vous croyez cet autre de vos amis, mais, prenez-y garde, il a tenu tels propos contre vous.

Vous êtes nouveau dans ce pays ; je vous mettrai au fait de tout : celui-là n'a pas toujours été aussi au large que vous le voyez ; il est riche aujourd'hui, et Dieu sait comment ; cet autre est un avare ; celui-ci a mangé son bien ; ce jeune homme est un libertin ; cette fille a fait parler mal d'elle ; ce marchand est un fripon ; cet ouvrier ne sait pas travailler. Que sais-je enfin ? j'en connois, de ces langues diaboliques, qui déchirent, qui n'épargnent qui que ce soit.

De là, on porte le trouble dans l'intérieur des ménages ; on fait suspecter la fidélité des époux ; on décrie un domestique ; on divise des enfans ; on aigrit des cœurs que l'on devroit porter à l'esprit de paix et de concorde.

Je me souviens, M. F., de ce qui arrive presque toujours, quand on parle de quelque mariage. Dès le moment qu'il en

est question, on diroit qu'il y a des gens gagés pour décrier et les prétendus époux, et leur famille. C'est une grêle de propos qui ne finissent point sur les biens et les facultés, sur la personne et le caractère des parties. Or, quel préjudice ne leur porte-t-on pas très-souvent? et, dans ce cas-là, qui est-ce qui réparera le tort qu'on leur a fait?

Il y a plus : on répand quelquefois le venin de la plus noire médisance, sous prétexte de rendre service. Mon intention n'est pas, dira-t-on, de vous aigrir contre cette personne, mais seulement de vous la faire connoître. A Dieu ne plaise que je veuille vous brouiller avec votre mari, avec votre femme, avec votre frère, avec votre ami! ce que je dis, n'est que par amitié pour vous, et par l'intérêt que je prends à ce qui vous regarde; c'est-à-dire, que l'on médit, et que l'on calomnie par charité. Mon Dieu! quel aveuglement! quel rafinement de malice!

Je sais que l'on doit donner de bons conseils à ceux qui les demandent, et à ceux dont on est chargé, quoiqu'ils ne les demandent pas; mais, dans ces occasions, et dans d'autres semblables, qu'est-il nécessaire de décrier telle et telle maison, telle et telle personne, dans l'esprit de ceux à qui l'on donne des ordres ou des conseils? La charité est prudente, elle est adroite, ingénieuse pour procurer le bien des uns, sans nuire à celui des autres, et ce n'est point là ce dont il s'agit.

Je parle de certains esprits inquiets,

curieux, pleins d'indiscrétion, qui aiment à se mêler de tout, qui rapportent ce qu'ils n'ont ni vu ni entendu, qui donnent lieu à des soupçons injustes, à des jugemens faux, et à de fausses démarches. De tels gens font des maux incalculables. Eh! mon C. F., de quoi vous mêlez-vous? qui est-ce qui vous a chargé de publier ce que l'on dit sur cette famille, sur la façon de penser de celui-ci, et sur la conduite de celui-là? Et comment pourrez-vous réparer toutes les suites de tant de médisances? n'est-ce pas une chose presque aussi impossible, qu'il l'est à un voleur de grand chemin, de réparer les dommages qu'il a causés par ses vols, ses assassinats, et tous ses brigandages?

Voyez-donc, M. C. F., de quelle circonspection, de quelle réserve nous devons user dans nos discours, quand il est question du prochain. N'en parlons donc jamais que d'une manière avantageuse : il y a toujours, même dans les plus vicieux, quelque bonne qualité, quelqu'endroit favorable qui donne lieu d'en dire du bien.

Vous vous trouvez dans une compagnie où l'on médit de quelqu'un? prenez hautement sa défense, et plaidez sa cause comme vous seriez bien aise qu'en pareille occasion, on plaidât la vôtre. — Il a des défauts : — cela est vrai; mais il a aussi des qualités estimables. — Un tel auroit dû faire ceci; il n'auroit pas dû faire cela; il s'est mal conduit; il a tort. — Eh! mon C. F.,

qu'en savez-vous? seriez-vous bien aise qu'on vous jetât ainsi la première pierre, et qu'on vous fît votre procès sans vous entendre? Mais enfin, et après tout, n'avez-vous pas vos défauts, comme il a les siens? êtes-vous moins sujet que lui à faire des fautes?

C'est à quoi nous devons penser, quand on médit en notre présence. Mais, hélas! bien loin de prendre le parti des absens, nous nous joignons à ceux qui les attaquent, nous allumons le feu, au lieu de l'éteindre: sur quoi je me borne à une réflexion.

Il y a des gens qui, lorsqu'on les a offensés, racontent leurs griefs, et portent leurs plaintes à tout le monde, comme s'ils vouloient que tout le monde prît part à leur ressentiment. Mauvaise et ridicule façon de penser, dans laquelle, outre le manque de charité, il y a de l'injustice, et même de la bassesse. Quand on n'a pas le cœur assez généreux pour pardonner, il faudroit, du moins, avoir assez de bon sens et d'équité pour ne pas étourdir le premier venu, de je ne sais quelles histoires qui ne le regardent point, qui ne l'intéressent en rien, et pour ne pas exiger qu'il entre dans vos sentimens, et qu'il épouse vos querelles.

Mais, ce qui est encore pis, c'est qu'ordinairement, les personnes à qui ces gens-là s'adressent, au lieu de les apaiser, ne font que les aigrir davantage. Quoi! il vous a fait ceci? il vous a dit cela? il s'est conduit de cette manière! je ne suis pas surpris de vous en voir irrité. M. F., ce n'est pas ainsi

qu'il faut répondre : hélas! devez-vous dire, il y a bien des choses qui échappent dans un moment d'humeur ; il y a des circonstances malheureuses ; il ne faut pas croire tout ce qu'on dit ; il faut savoir dissimuler, souffrir, pardonner, oublier, si nous voulons que Dieu nous pardonne. En répondant de la sorte, qu'arrivera-t-il ? cette personne vous écoutera d'abord avec peine, il est vrai ; vous la fâcherez pour le moment ; mais, réflexion faite, elle goûtera vos avis, elle en profitera. Vous avez adouci sa plaie, elle vous en saura bon gré. C'est ainsi que nous devons être pleins de charité dans notre façon de parler du prochain. Nous devons l'être encore dans notre manière d'agir avec lui.

Tous ceux avec qui vous avez affaire, sont à votre égard ou supérieurs, ou inférieurs, ou égaux. Respectez sincèrement les premiers, obéissez-leur, s'ils ont le droit de vous commander, non pas par crainte, ni par des vues d'intérêt, mais par un principe de charité ; parce que c'est Dieu qui les a placés au-dessus de vous, qui leur a donné autorité sur vous : voilà le vrai motif du respect et de la soumission que nous devons à nos supérieurs. Avec une telle façon de penser, vous ne porterez jamais envie aux personnes qui, par leur naissance, ou par leur fortune, sont placées dans un rang plus élevé que le vôtre ; vous ne manquerez point aux égards qui leur sont dûs ; vous

ne critiquerez jamais leur conduite ; vous souffrirez avec patience la hauteur, les mépris, la dureté de ceux qui auroient le malheur d'oublier que vous êtes leur frère et leur semblable ; vous ne murmurerez jamais contre vos supérieurs, parce que vous saurez qu'en leur résistant, vous résisteriez à Dieu, et qu'en vous soumettant à eux, vous vous soumettez à Dieu même.

Quant à vos inférieurs, n'oubliez pas qu'ils ont été tirés, avec vous, du même limon, et que vous rentrerez, avec eux, dans la même poussière. Ah! que les airs de hauteur et de dédain sont odieux ! qu'il est ridicule et bas de chercher à faire sentir à quelqu'un la supériorité qu'on a sur lui ! qu'il est aimable, au contraire, de traiter toujours avec bonté ses inférieurs ! qu'il est doux de commander au cœur, d'être respecté par amour !

Quant aux égaux ; écoutez ce que dit S. Paul : *Soumettez-vous les uns aux autres, humiliez-vous les uns devant les autres, dans la crainte de J. C.*, parce que vous êtes tous frères en J. C., parce que J. C. regarde comme fait à lui-même ce que vous faites au moindre des siens.

Ne perdez donc jamais de vue, qui que vous soyez, les droits que votre prochain a sur vous. Il a droit d'exiger que vous pensiez, que vous parliez, que vous agissiez à son égard, comme vous seriez bien aise qu'on pensât, qu'on parlât, et qu'on agît au vôtre, si vous vous trouviez dans

même état, dans la même position, dans
s mêmes circonstances. Il a droit, par
nséquent, d'exiger que vous ne le jugiez
int sans l'avoir entendu, que vous ne le
ndamniez pas sur de simples rapports;
a droit, par conséquent, d'exiger que vous
disiez du bien devant ceux qui en disent
mal, que vous l'excusiez quand on
:cuse; il a droit, par conséquent, d'exiger
e vous lui pardonniez quand il vous
ense, que vous lui rendiez tous les ser-
es qui sont en votre pouvoir, que vous
traitiez, en tout et partout, comme un
tre vous-même.

Adorable Jésus, inspirez-nous cette divine
arité qui, voyant tous les hommes en
us, les embrasse tous dans vos entrailles;
pirez-nous cette charité qui ne pense point
mal, qui excuse, souffre, et pardonne
it, qui n'est ni envieuse, ni intéressée,
i ne s'enfle point d'orgueil, qui ne se
éfère à personne, ni ne choque, ne re-
te, ne mortifie personne, qui se fait tout
ous par sa douceur, sa bonté, sa bien-
sance. C'est alors que nous serons vrai-
nt les disciples de J. C., les enfans de
tre Père céleste, et que nous mériterons
prouver, pendant notre vie et après
tre mort, les effets de ses éternelles misé-
ordes. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE

DE LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ.

Sur la reconnoissance envers Dieu.

Pater, Verbum, Spiritus Sanctus, et hi tres unum sunt. Le Père, le Fils, le Saint-Esprit; ces trois personnes ne font qu'un seul Dieu. *I. Jean.* 5.

C'est aujourd'hui, M. C. F., qu'il faut adorer, et trembler. Un Mystère, le fondement de tous les autres, le principe de tous les dogmes de notre Religion, exige de notre part une entière soumission. Dieu a daigné nous dire ce qu'il est, sans nous le donner à comprendre. Croyons sur sa parole. Au lieu de chercher à pénétrer un mystère si relevé, livrons-nous à la reconnoissance de ce qu'il a plû à Dieu de nous révéler de lui-même, et de tout ce qu'il a fait pour nous.

C'est à ce devoir de reconnoissance envers la très-sainte Trinité, que je vais me fixer dans cette instruction : devoir très-peu connu, et encore plus mal pratiqué.

Dieu a fait pour nous tout ce qu'il a fait; il nous a créés; il nous conserve; il nous a rachetés, et sauvés. Quels bienfaits, mes Frères, notre vie ne devroit-elle pas être une action de grâce continuelle? et nous ne sommes touchés de rien? Ecoutez-moi, et vous en conviendrez.

QUAND nous considérons l'univers, pous-nous ne pas nous écrier avec le Pro-te : *O mon Dieu, que vos ouvrages sont nds ! votre sagesse reluit en tout ce que s avez fait ; la terre, remplie de vos s, étale à nos yeux votre magnificence. le Seigneur soit donc glorifié à jamais !* Providence nous soutient, nous protége, s conduit pendant le jour : elle veille nous pendant la nuit ; elle pétrit elle-ne le pain que nous mangeons ; elle rime, du sein de la terre, l'eau et le vin nous buvons ; elle a donné aux fruits ux plantes, ainsi qu'à la chair des ani-ix, un suc propre à notre nourriture ; pour tout dire en un mot, elle pour-sans cesse à nos besoins avec une bonté nie. Les créatures sont comme les mes-ers qui nous viennent journellement de part, et qui nous apportent tous les biens t nous jouissons.

Touchés de cette immense bonté de Dieu, premiers Chrétiens ne cessoient de lui rimer leur reconnoissance. Ils ne se ren-troient jamais sans se dire les uns aux res : *Deo gratias ;* rendons grâces à Dieu. loit le premier compliment qu'ils se fai-nt à tout propos et en toute occasion. Ah ! que nous avons dégénéré de la piété nos pères ! Aujourd'hui, la plupart des étiens ne songent point à remercier Dieu, ne dans leurs repas. Dans un grand nombre

de maison où l'on se met à table, et l'on en sort, sans donner à Dieu le moindre signe de reconnoissance. Ne pourroit-on pas appliquer à ces gens-là, ces paroles d'Isaïe : *Le bœuf connoît celui qui le nourrit ; l'âne connoît la crêche de son maître ; et Israël mon peuple, ne me connoît pas ?* Ils ne daignent pas seulement lever les yeux vers le Ciel ; ils rougissent de bénir hautement la main paternelle de Dieu, à la vue des biens qu'il leur distribue, et de remuer les lèvres pour dire : Seigneur, que votre saint Nom soit béni ! *Que la main droite de mon Sauveur bénisse elle-même la nourriture que je vais prendre !* S'entretenir de ce qui est bon ; de ce qui est meilleur, de ce qui ne vaut rien, de ce que l'on aime, de ce que l'on n'aime pas ; murmurer, quand on n'a pas tout ce que l'on voudroit ; chercher ses goûts ; contenter non-seulement son appétit, mais sa gourmandise : c'est à quoi se réduisent à peu près les dispositions avec lesquelles on se présente devant Dieu, pour prendre la nourriture qu'il nous a préparée. Mais le bénir, et lui rendre grâces, il n'en est pas plus question à table qu'ailleurs.

Cela nous arrive même lorsque Dieu nous accorde certaines grâces que nous lui avons instamment demandées. Par exemple : la sécheresse, l'abondance des pluies, ou d'autres fléaux détruisent-ils les récoltes, on a recours aux prières de l'Eglise ; mais, une pluie bienfaisante, un temps serein et propice nous est-il donné, on ne pense plus

à vous, ô mon Dieu ! Une mère, voyant son enfant dangereusement malade, fera des vœux, des aumônes, pour obtenir sa guérison. Dieu l'exauce-t-il ! elle ne pense plus à l'en remercier. Réduit à quelque extrémité fâcheuse, ou menacé de quelque malheur, vous vous adressez à Dieu, mon cher Frère ; il arrive, à peu près en même temps, je ne sais quoi, qui vous paroît la chose du monde la plus naturelle, et qui vous tire d'embarras : que dites-vous alors ? Sans une telle personne, j'étois perdu ; si telle chose n'étoit point arrivée, j'étois l'homme du monde le plus à plaindre. Eh ! vous ne voyez pas que c'est Dieu qui est venu à votre secours ?

Et remarquez, M. C. F., que ce défaut de reconnoissance, qui vient presque toujours d'un défaut de réflexion, est une des principales sources de nos désordres ; car, quel est celui d'entre nous qui n'aimât Dieu de tout son cœur, et qui ne tremblât de lui déplaire, s'il réfléchissoit sur cette infinie bonté, qui surpasse toute la tendresse du meilleur de tous les pères, et toute l'affection de l'ami le plus sincère ? Les cœurs, même les plus insensibles, ne se laissent-ils pas toucher à force d'attention, de soin, de caresse et de bienfaits ?

Si le matin, en vous éveillant, vous pensiez à cette bonté de Dieu qui, pendant votre sommeil, a écarté tous les dangers qui pouvoient vous étouffer au lit, comme tant d'autres. Si vous regardiez, je ne dis pas

chaque jour, mais chaque instant du jour, comme une nouvelle faveur que Dieu vous accorde, puisqu'il peut vous faire mourir à chaque instant; auriez-vous assez peu de cœur pour l'offenser journellement, comme vous faites? Si, à la fin de chaque semaine, et lorsque le Dimanche est arrivé, vous disiez en vous-mêmes: nous avons travaillé pendant six jours; qui est-ce qui nous a donné la force et la santé? qui est-ce qui a béni notre travail? qui est-ce qui a fait germer le grain que nous avons répandu sur la terre? d'où sont venus les fruits que nous avons cueillis? Ah! M. F., si vous faisiez la moindre réflexion là-dessus, profaneriez-vous, comme vous faites, ce jour que Dieu s'est réservé pour que vous l'employiez à son service? manqueriez-vous aux divins Offices! les trouveriez-vous jamais trop longs! ou plutôt, ne voudriez-vous pas rester tout ce jour-là aux pieds des saints Autels, pour témoigner à Dieu votre reconnoissance et votre amour?

Nous sommes naturellement portés à aimer ceux qui nous font du bien; il n'est personne qui veuille déplaire à son bienfaiteur, et l'insulter; qui ne réponde à ses bienfaits que par des injures. Si donc il y en a tant qui négligent le service de Dieu, qui l'abandonnent tout-à-fait, qui méprisent sa Loi, qui se moquent de ses Commandemens, c'est qu'ils ne voient point la tendresse de Dieu pour eux; et qu'ils attribuent les biens dont ils jouissent, ou à leur

industrie, ou à leur travail, ou au cours ordinaire de la nature.

De là viennent encore nos plaintes et nos murmures, lorsque nous n'avons pas tout ce que nous voudrions avoir, ou que nous faisons quelque perte. En effet, lorsque me mettant à table, je n'y trouve que du pain ou très-peu de chose avec ; lorsqu'en prenant mes habits, je les trouve grossiers, usés ou presque hors de service ; si, dans ce moment-là je regardois ce pain et ces habits comme une aumône que Dieu me fait, oserois-je me plaindre de ce que cette aumône n'est pas plus abondante ? Vous aviez de beaux troupeaux, M. C. F., des terres, des prés, des vignes qui promettoient beaucoup, un accident vient enlever vos espérances : si vous faites réflexion alors que ces troupeaux, que ces récoltes ne sont point à vous, mais à Dieu qui les donne et les reprend quand bon lui semble, ne penserez-vous pas plutôt à le remercier de ce qu'il veut bien vous laisser, qu'à vous plaindre de ce qu'il vous ôte ? Et quand il vous ôteroit tout, vous n'oseriez ouvrir la bouche, que pour lui dire avec Job : Seigneur, vous êtes le maître ; et vous ne prenez que ce qui vous appartient. *Vous m'aviez donné ces biens par un effet de votre bonté ;* c'est toujours par cette même bonté que vous m'en privez, parce que cette privation m'étoit nécessaire. *Que votre saint Nom soit béni !*

Je dis plus, M. C. F. ; c'est que, si vous reconnoissiez que tout ce que vous avez est

un don de Dieu, vous seriez plus fidèles que vous n'êtes au devoir de l'aumône. Seigneur, lui diriez-vous, vous m'avez donné, cette année, cinquante mesures de blé; en voici cinq pour vos pauvres; vous m'avez donné vingt tonneaux de vin, en voici un pour vos pauvres; j'ai gagné trois cents francs sur mon bétail ou dans mon commerce, en voici dix pour vos pauvres et pour votre sainte maison. Oui, M. F., quand vous sacrifieriez, chaque année, une certaine somme au soulagement des misérables et à la décoration des saints Autels, vous ne feriez que rendre à Dieu une portion de ce qu'il vous donne. Et certainement vous seriez plus charitables, soit envers les pauvres, soit envers la maison de Dieu, si vous regardiez vos possessions et vos revenus comme une aumône que Dieu vous fait, et dont il peut vous priver aussitôt, et de telle manière que bon lui semblera. En regardant tout ce qui est à votre usage, comme une aumône que Dieu vous fait, vous vous écrieriez: mon Dieu, que vous êtes bon! En prenant vos habits, en vous mettant à table, en ramassant votre récolte, vous ne pourriez vous empêcher de dire: mon Dieu, que je vous dois de reconnoissance! Quand vous ne cueilleriez qu'un fruit, la branche où il est attaché, vous paroîtroit comme la main de Dieu qui vous l'offre, et qui vous le donne: et vous baiseriez cette aimable main qui vous présente des fleurs dans un temps, des fruits dans un autre,

et

régulièrement, chaque jour, votre nour-
ture et vos vêtemens.
Avec cette façon de penser, vous ne vous
indriez jamais, quelque perte que vous
siez. Prenez, Seigneur, diriez-vous; pre-
z, emportez tout ce qu'il vous plaira;
ulez-vous mes troupeaux? les voilà; ma
olte? la voilà; mes enfans? les voilà;
santé? vous en êtes le maître. Tout est à
is; je n'aurois qu'un peu de pain: eh
n! je le mangerai en vous bénissant,
en baisant la main qui me le donne.
i, M. F., avec cette façon de penser,
is seriez toujours contens, vous serviriez
u de bon cœur, vous lui demeureriez
les dans toutes les épreuves, vous seriez
ours reconnoissans de ses dons.
t si telle doit être notre reconnoissance
r les biens temporels dont nous lui sommes
vables, que sera-ce des biens spirituels
l répand sur nous avec encore plus de
usion et de magnificence: c'est ce que
ois encore vous rappeler.

---

oïse, peu de jours avant sa mort, ras-
ble les enfans d'Israël, et, après avoir
s sous leurs yeux, les bienfaits et la
re prédilection de Dieu, qui les avoit
is parmi toutes les nations de la terre,
en faire son peuple bien-aimé, il les
ble des reproches les plus sanglans, et
nenace de tous les malheurs qui devoient
qui furent en effet, et qui sont encore

aujourd'hui la juste punition de leur ingratitude. Le Cantique, vraiment divin, qu'il prononça à cette occasion, et qui est un des plus beaux morceaux de l'Ecriture, nous regarde encore plus que les Juifs; j'y ai puisé quelques réflexions dont j'espère que vous serez touchés.

Nous avons le bonheur d'être Chrétiens et de vivre dans le sein de l'Eglise catholique. Est-ce par hasard? Non, M. F.; mais par un choix spécial de la divine Providence. Remontez d'une génération à l'autre, jusqu'au temps où Dieu séparoit les différentes nations: descendez ensuite de génération en génération, et voyez la main de Dieu vous conduire à travers les siècles, fixer le temps et le lieu de votre naissance, vous tirer de la masse, et vous mettre au nombre de ceux qu'il avoit choisis et appelés pour être saints, avant même la création du monde. Ah! si vous pouviez interroger vos ancêtres; si vous pouviez comprendre toutes les voies par lesquelles vous êtes arrivés au baptême, par lesquelles la Providence vous a conduits jusqu'à ce moment heureux où vous avez été enfantés en J. C., où votre ame a été enrichie du don précieux de la foi et de la grâce!

Après avoir écarté tous les accidens qui auroient pu vous étouffer comme tant d'autres dans le sein de votre mère, le Seigneur aussitôt que vous en avez été sortis, vous a reçus dans ses bras, il a mis sur vous sa main paternelle, en vous disant: vous

êtes à moi : *meus es tu.* Dès ce moment, il ne vous a jamais perdus de vue, il vous a fait instruire de sa sainte loi. A l'âge de douze ou quinze ans, vous avez été plus éclairés sur la connoissance du vrai Dieu et de vos véritables devoirs, que ne l'étoient les philosophes païens après une vie entière d'études et de recherches. Ses pasteurs n'ont cessé de vous instruire d'âge en âge, et il a lui-même veillé sur votre ame comme sur la prunelle de son œil.

Le Seigneur faisant sortir son peuple de l'Egypte, et le conduisant par des voies miraculeuses dans la terre promise, se compare à un aigle qui vole au-dessus de ses petits, qui les excite à voler, qui étend ses ailes, les prend et les porte sur ses épaules : *expandit alas suas.* N'est-ce pas ce que J. C. a fait pour nous ? Ne vous semble-t-il pas le voir élevé en croix, étendant les bras pour nous recevoir, nous excitant par ses leçons et par ses exemples à nous détacher de la terre, et à nous élever au ciel avec lui ?

Les Israélites furent établis par une faveur singulière de Dieu, dans le pays de Chanaan, pour y sucer, dit l'Ecriture, le miel excellent qu'ils trouveroient dans les trous de la pierre, pour se nourrir de la pure fleur du froment, et pour boire le vin le plus exquis. Ce n'est ici qu'une foible image des biens spirituels dont nous sommes rassasiés dans le sein de l'Eglise. N'est-ce pas là que nous trouvons, que nous suçons le vrai

miel, les vraies consolations dans les plaies de J. C.? N'est-ce pas là que nous sommes nourris du froment des élus, du vin délicieux qui fait la vraie joie de l'homme, je veux dire du corps et du sang de notre Sauveur?

Qu'est-ce que Dieu pouvoit faire de plus pour nous? Lorsque le prophète Nathan fut envoyé vers David pour le reprendre de son péché, il lui dit: écoutez, Prince, voici ce que dit le Seigneur: Je vous ai sauvé des mains de Saül pour vous faire régner à sa place; je vous ai donné tous ses biens et toutes les richesses de la maison de Judas et d'Israël; que si vous comptez cela pour peu, ajouta-t-il, je suis prêt à vous en donner bien davantage.

Mais à nous, ô mon Dieu! que pouvez-vous donner de plus? en nous donnant votre fils, en nous faisant membres de son corps, n'avez-vous pas en quelque sorte épuisé les trésors de votre miséricorde? Cependant, M. F., où est notre reconnoissance, pensons-nous à remercier Dieu de tant de bienfaits? ou plutôt quel mépris, quel abus n'en faisons-nous pas?

Quel cas, quel usage faites-vous de la parole de Dieu que nous vous annonçons si souvent? Ah! combien de malheureux qui ne connoissent pas J. C., à qui sa parole n'a jamais été annoncée, et qui deviendroient des saints, s'ils avoient seulement les miettes de ce pain sacré que nous vous prodiguons ici, et que vous laissez perdre?

Quel usage faites-vous de la confession?

hélas! la plupart s'approchent à peine une fois l'année de ce tribunal de miséricorde, où J. C. appelle les pécheurs pour leur pardonner et pour leur rendre l'innocence qu'ils ont perdue. Quel usage faites-vous de la sainte Communion et de la sainte Messe? S'il n'y avoit dans tout le monde chrétien qu'une seule Eglise où l'on célébrât cet auguste sacrifice, où l'on consacrât, et où il fût permis de visiter et de recevoir le corps et le sang de J. C., nous porterions une sainte envie à ceux qui seroient à la portée de visiter souvent cette Eglise, d'assister tous les jours à ce divin sacrifice, et de nourrir leur ame du pain des Anges. Nous avons ce bonheur: qui est-ce qui en paroît touché? qui est-ce qui sent le prix d'un si grand bienfait? Combien parmi ceux qui m'écoutent, qui paroissent faire plus de cas (oserai-je le dire!) de leurs troupeaux que de J. C. Ils les visitent plusieurs fois le jour; et J. C. ils le visitent à peine le Dimanche. Si le Dimanche n'arrivoit qu'à la fin de chaque mois, ils ne paroîtroient ici qu'une fois le mois. Si la Messe n'étoit d'obligation qu'une fois dans l'année, ils en feroient comme des Pâques, ils n'y viendroient qu'une fois l'année. O peuple ingrat! quel jugement vous préparez-vous? Lorsque Dieu viendra juger le monde, un juif, un idolâtre, un mahométan pourra dire: Ah! si j'avois eu le bonheur de vivre dans le sein de l'Eglise catholique! si j'avois été chrétien! si j'avois reçu les grâces qu'avoit ce peuple choisi!

Vous les avez, M. F., ces grâces, ces faveurs de prédilection; mais encore une fois, quel usage en faites-vous ? où est votre reconnoissance ? Mais pensez-vous que votre ingratitude demeurera impunie ? Il viendra un temps où Dieu vous arrachera, dans sa colère, ces biens dont vous avez si peu de reconnoissance, et que vous faites même servir au péché. Je ne dis pas que la sécheresse, les inondations, la grêle, la tempête, les maladies et tous les fléaux de sa justice viendront fondre sur vous: tout cela n'est rien, quoique tout cela soit la juste punition de votre ingratitude; mais un temps viendra où les richesses de sa grâce dont vous faites si peu de cas, vous seront enlevées. Que dis-je ! elles diminuent chez vous d'un jour à l'autre, à mesure que vous les méprisez. Comme Dieu les multiplie en faveur de ceux qui les reçoivent avec reconnoissance, il les retire aussi peu à peu à ces ames ingrates qui ne sont touchées de rien, et à qui il a prodigué inutilement la rosée du ciel et la graisse de la terre. Il s'éloigne de vous insensiblement : à la fin, il vous abandonnera tout-à-fait. Voilà les terribles effets de l'ingratitude.

Pénétré de cette terrible vérité ou plutôt touché de la bonté infinie de Dieu, un vrai chrétien fait de la reconnoissance un de ses principaux devoirs. Il ne passe aucun jour sans bénir le Seigneur de ce qu'il a le bonheur de vivre dans le sein de l'Eglise catholique. Les réflexions qu'il fait là-dessus

'excitent fortement à profiter de tous les ava-
tages que cette sainte Religion lui procure,
et à recueillir le fruit de grâces, qu'elle lui
offre. Il se confesse et communie souvent;
l ne laisse pas mourir de faim son ame,
andis qu'il a journellement à sa disposition
a table des Anges. Il assiste à la Messe tous
es jours, autant qu'il peut, sans manquer
ux devoirs de son état; il n'est pas des
emaines entières sans entrer dans la maison
le Dieu. Il écoute toujours sa parole avec
n nouvel empressement; il la reçoit, il
a conserve soigneusement dans son cœur,
t il la pratique. Ce sont là les fruits, les
narques, les preuves de sa reconnoissance.

Quand serai-je dans ces dispositions,
) mon Dieu! Ah! ne permettez pas que je
ois plus long-temps insensible aux bienfaits
ans nombre dont vous m'avez comblé jus-
u'ici. Touchez, attendrissez mon cœur, dé-
iez ma langue, afin que je publie sans cesse
os louanges, afin que j'aie pour vous toute
a reconnoissance qu'exigent vos bontés
mon égard. Mais, Seigneur, que puis-je
aire pour cela? Rien, sinon d'en user de
a manière dont vous voulez que j'en use,
'est-à-dire, pour ma sanctification et pour
otre gloire; vous offrant continuellement
n sacrifice de louanges en cette vie, en
ttendant que je vous glorifie à jamais dans
e Ciel. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE-DIEU.

Sur les vertus dont Jésus-Christ nous donne l'exemple dans le Saint-Sacrement, et sur les Bénédictions.

Hic est panis qui de Cœlo descendit. C'est ici le pain qui est descendu du Ciel. *S. Jean.* 6.

Qu'il est auguste le mystère que l'Eglise célèbre aujourd'hui, M. F., et quelle sainte joie il doit répandre parmi les Chrétiens! On ne peut comprendre l'amour ineffable que J. C. nous a témoigné en descendant du Ciel sur la terre, en cachant sa divinité sous les voiles de l'humanité. Mais n'a-t-il pas mis le comble à cette miséricorde infinie, en se donnant pour toujours à son Eglise dans le très-saint Sacrement, en nous offrant pour nourriture ce pain sacré dont les Anges se nourrissent dans le Ciel, et qui n'est autre chose que lui-même? Ne nous étonnons donc pas si l'Eglise déploie aujourd'hui tout ce qu'elle a de plus riche et de plus pompeux, pour lui faire honneur dans ce Sacrement; si elle le porte en triomphe dans nos rues, pour lui faire rendre les hommages, les adorations qui lui sont dûs, et pour réparer les outrages qui lui sont faits; si elle l'expose sur ses autels pendant cette Octave, pour ranimer l'amour des fidèles envers ce Dieu d'amour.

Entrons dans ces vues de l'Eglise notre

mère ; rendons glorieux et éclatant, autant qu'il est en nous, le triomphe de J. C. *réellement* présent dans le très-saint Sacrement ; et solennisons cette Fête dans les *trans*ports de l'alégresse la plus sainte et de la reconnoissance la plus vive.

Nous n'entrerons pas aujourd'hui dans le détail des dispositions que nous devons *appor*ter à la procession du S. Sacrement : nous le fîmes l'année dernière. Nous nous *con*tenterons de faire quelques réflexions simples qui puissent vous occuper utilement pendant ces jours où nous aurons le bonheur de paroître souvent devant J. C. présent sur nos autels ; et de vous instruire des vertus dont il nous donne l'exemple dans cet auguste Sacrement. Rien de plus digne de votre attention.

Il n'y a personne qui ne désirât ardemment d'avoir été témoin de la conduite adorable de J. C. pendant sa vie mortelle, et d'avoir eu sous les yeux l'exemple de ses vertus divines et de ses saintes dispositions. Eh bien ! M. F., nous retrouvons cet avantage dans le sacrement de nos Autels. J. C. nous y donne l'exemple de toutes les vertus qu'il a pratiquées sur la terre : il est le modèle parfait de la vie que nous devons mener. Qui n'admirera dans ce mystère sa charité infinie, son humilité profonde, sa vie cachée, son silence, sa pauvreté, sa douceur, sa patience, son obéissance !

Sa charité infinie.... *J. C.*, dit saint Jean ; *ayant aimé les siens durant sa vie, les aima jusqu'à la fin*, c'est-à-dire, qu'il mit le comble à son amour pour eux, en instituant la sainte Eucharistie. En effet, elle est une preuve éclatante de sa charité envers nous. Ce divin Sauveur ne s'est pas contenté de livrer son corps à la mort pour nous ; il veut encore que ce corps adorable soit la nourriture de nos ames, une source abondante de grâces et de bénédictions. Il veut qu'il soit immolé tous les jours sur nos Autels, pour l'expiation de nos péchés. O excès incompréhensible de la bonté de J. C. envers les hommes pauvres, misérables et pécheurs !

Que cet amour de Jésus envers nous, M. F., nous apprenne celui dont nous devons être embrasés pour lui. J. C. dans l'adorable Eucharistie se donne tout entier à nous ; son amour y est sans réserve. Ah ! comment pourrions-nous mettre des bornes à celui que nous avons pour lui ! mais c'est sur-tout lorsqu'il s'agit de nous présenter à la sainte Table que ce feu divin doit brûler dans nos cœurs. C'est le Dieu d'amour qui s'y donne ; c'est donc un cœur brûlant d'amour qui doit le recevoir.

Cette divine charité est aussi le modèle de celle que nous devons avoir pour nos frères. J. C. se donne entièrement à nous dans ce Sacrement ; il nous y nourrit non-seulement de sa chair, mais encore de sa divinité. Et nous refuserions à ses membres l'assistance et les secours nécessaires à la

vie ? Il s'immole sans cesse sur nos Autels pour nous, et nous refuserions de faire quelques sacrifices pour le salut de nos frères ? J. C. s'unit à nous par la communion ; il ne veut avoir avec nous qu'un même cœur, qu'une même ame, et n'être qu'un avec nous ; et nous conserverions pour ses membres, des sentimens de haine, de jalousie, d'antipathie, de dissension, et de discorde ? Ah ! Seigneur, préservez-nous d'un si grand malheur. Que notre charité réponde à celle que vous nous témoignez dans ce mystère d'amour ! que nous aimions sincèrement tous nos frères, et que nous soyons embrasés d'amour pour vous ! première vertu dont Jésus-Christ nous donne l'exemple dans le très-saint Sacrement. La seconde est une humilité profonde.

Il n'y a rien de comparable à l'abaissement de J. C. dans le mystère de nos Autels. Il est vraiment anéanti ; puisque sa personne, sa puissance, sa gloire, y sont si cachées qu'il n'en paroît rien. Non-seulement il ne paroît rien de sa divinité, mais même on n'y aperçoit rien de son humanité. Quel excès d'humilité.

Ah ! M. F., seroit-il possible que la vue de J. C. ainsi humilié et anéanti, ne fît pas sur nos cœurs une vive impression, et ne nous apprît pas à nous humilier et à nous anéantir continuellement ? Travaillons donc à nous dépouiller de tout amour et de toute estime de nous-mêmes. Consentons volontiers à vivre dans l'obscurité et l'hu-

miliation. Craignons, fuyons l'éclat, l'estime et la gloire. Cachons tout ce qui peut nous attirer des louanges et de la considération de la part des hommes.

Mais ce profond abaissement d'esprit et de cœur, ce mépris de nous-mêmes, ce vif sentiment de notre indignité et de notre misère, doivent se renouveler en nous, particulièrement, lorsque nous avons le bonheur de nous approcher de la sainte Table. Approchez-vous, dit saint Augustin, d'un Dieu humilié et anéanti, avec les sentimens d'une profonde humilité. Oui, M. F., c'est dans ces sentimens que nous devons nous approcher de J. C. : nous devons nous tenir toujours en sa présence avec un saint tremblement, avec une crainte religieuse. Il nous donne dans son auguste Sacrement l'exemple de l'humilité la plus profonde. Il nous y donne encore celui d'une vie cachée, et d'un silence admirable.

Ne pouvons-nous pas dire en effet à J. C. dans l'Eucharistie : *vous êtes véritablement un Dieu caché.* Sa vie n'y est-elle pas toute intérieure ? Ah ! son silence y étonne les Anges même. C'est ce qui doit nous le rendre d'autant plus aimable et plus adorable. Nous admirons, M. F., le silence que J. C. a fait paroître dans sa passion ; mais que celui qu'il garde sur nos Autels est bien plus digne d'attention ! Quelle leçon il nous donne de retraite, de silence, de recueillement ! Daignez, Seigneur, réprimer en nous cette avidité insatiable de

voir, d'entendre, de parler, de nous répandre dans les compagnies si dangereuses du monde! Il nous enseigne également la pauvreté.

La pauvreté de J. C. dans l'Eucharistie, consiste en ce qu'il y est dépouillé de sa gloire et de sa majesté, et qu'il n'y paroît que sous les symboles les plus simples. Ah! que nous serions heureux, M. F., si son exemple nous apprenoit le peu de cas que nous devons faire des biens et des richesses de ce monde! combien nous devons les craindre! avec quelle confusion nous devons les posséder! combien la pauvreté nous rend conformes à ce divin Sauveur! et combien ceux qui y sont réduits, doivent s'estimer heureux d'avoir ce trait de ressemblance avec J. C. pauvre! Que cet état de pauvreté où J. C. se trouve sur nos Autels, est capable de confondre ceux qui désirent les biens de la terre avec tant d'ardeur; qui porte envie à ceux qui en ont davantage, et qui même emploient toutes sortes de voies pour en acquérir! Ce ne sont pas les seules leçons que J. C. nous donne dans le très-saint Sacrement. Mais pour les saisir mieux, arrêtons-nous un instant en fixant les yeux sur la divine hostie.

Qui peut dire, M. F., tout ce que J. C. souffre sur nos Autels? blasphèmes, mépris, railleries, outrages, profanations, irrévérences, indifférence, négligence; il n'y a point d'indignité qu'on ne commette contre lui dans ce mystère. Quels outrages n'a-t-il

pas à souffrir de tant de chrétiens qui profanent son corps et son sang pas des communions sacriléges, en le recevant dans des consciences souillées par le péché ? combien J. C. ne souffre-t-il pas encore de tant de chrétiens qui assistent à la sainte Messe par habitude, par respect humain ; sans piété, sans recueillement, sans modestie, sans dévotion ? Et ce qui est encore plus terrible, que ne souffre-t-il pas de tant de pécheurs qui y sont présens de corps et non d'esprit, sans douleur de leurs péchés, sans désir de se corriger et de faire pénitence, et même avec la disposition de continuer leurs dérèglemens ? Combien J. C. ne reçoit-il pas d'humiliations, des communions faites sans respect et presque sans attention ; des moindres irrévérences qui arrivent dans l'Eglise, et des distractions volontaires où l'on se laisse aller si souvent ? Eh ! M. F., qu'y a-t-il de plus contraire au respect dû à la majesté de J. C. qui réside dans nos temples, à la vénération et à la sainte frayeur qu'exigent des mystères si redoutables, lorsqu'on y est présent, et lorsqu'on y participe ? Et J. C. souffre tout cela avec une douceur, avec une patience incompréhensibles, et il le souffre de toutes sortes de personnes, des infidèles, des hérétiques, des catholiques, des prêtres, du peuple, de ses ennemis, de ses amis, de ses enfans.

Apprenons de là, M. F., à souffrir patiemment et persévéramment tout ce qui peut nous arriver de plus pénible et de plus

humiliant ; les froideurs, les indifférences, les foiblesses, les défauts, les indiscrétions, les humeurs, les contradictions, les antipathies, les jalousies, les médisances, les calomnies, la malignité, les injustices, les mauvais traitemens. Apprenons aussi à souffrir de la part de toutes sortes de personnes ; ennemis, amis, proches, gens à qui nous faisons du bien, supérieurs, égaux, inférieurs ; ne disons jamais : je souffrirois de tout autre, mais je ne le saurois de cette personne. Un chrétien vraiment patient, et qui veut imiter J. C., est incapable de tenir un pareil langage, et il sait que c'est un devoir indispensable de souffrir de tous ceux à qui Dieu permet de nous contredire et de nous affliger. Apprenons de l'exemple de J. C. à souffrir sans jamais nous plaindre du mal qu'on nous fait. Les plaintes viennent de l'orgueil et de la délicatesse de l'amour-propre : elles sont une espèce de vengeance, et font perdre le fruit des souffrances. Enfin, apprenons de lui l'obéissance.

Oh ! quelle obéissance dans J. C. ! Il se rend présent sur nos Autels à la voix d'un homme qu'il a revêtu de son autorité, et il y est dans une si grande dépendance, qu'il n'a d'autre mouvement que celui qu'il reçoit des mains de ses ministres qui le touchent, le portent et le distribuent. Quelle importante leçon pour nous, M. F. : qu'à l'imitation de notre divin Maître, nous aimions à dépendre de ceux à qui il nous a assujettis ; que notre obéissance soit prompte, simple, entière et volontaire ; que nous ne crai-

gnions rien tant que de suivre notre volonté propre. C'est l'avis que le Sage nous donne: *Ne suivez pas vos désirs*, nous dit-il, *et aétournez-vous de votre propre volonté.* Suivons cet avis, imitons l'exemple d'obéissance que J. C. nous donne dans le très-saint Sacrement. Enfin, c'est là qu'il est le modèle parfait de la vie du Chrétien.

Vous le savez, M. F., Jésus-Christ est dans la sainte Eucharistie, tout ensemble vivant, et dans un état de mort. Il y est *vivant*, parce que ce Sacrement contient le corps glorieux et immortel qu'il a repris dans sa résurrection; et ce corps adorable et plein de vie, y devient même pour nous une source de vie. Mais en même temps il est *comme mort*, parce qu'il ne donne aucun signe de vie, parce que sa mort y est représentée d'une manière sensible par la séparation des espèces eucharistiques.

Voilà le modèle de la vie du Chrétien. Il faut que, comme J. C., nous soyons tout ensemble morts et vivans : morts au péché, que nous ne devons plus commettre; morts au monde, que nous devons avoir en horreur; morts à nous-mêmes, par un renoncement sincère aux désirs de la concupiscence. Nous devons représenter cette mort par toute notre conduite, et en exprimer les traits dans toutes nos actions, par la mortification de notre chair, de nos sens, et même de notre esprit et de notre volonté.

Mais, d'un autre côté, nous devons être vivans de la vie de la grâce, de la vie de Dieu. Nous devons conserver cette vie di-

vine au-dedans de nous-mêmes, et la faire paroître au-dehors par toutes nos œuvres, de sorte que nous nous conduisions toujours d'une manière digne de Dieu, et que nous n'agissions que par son esprit et pour sa gloire.

Voilà, M. F., le fruit que nous devons retirer du grand mystère que nous célébrons, et ce que nous devons méditer tous *les jours* de cette Octave, aux pieds de J. C. présent sur nos autels. En vain l'honorerions-nous par nos assiduités, par nos prosternemens, et toutes les autres marques extérieures de respect, si toutes ces pratiques ne servoient à nous rendre meilleurs, et à *nous* faire entrer dans les dispositions et les vertus dont J. C. nous donne l'exemple dans *l'ad*orable Eucharistie.

Nous finirons cette Instruction par une réflexion sur les bénédictions du Saint-Sacrement. Rien de plus louable que l'empressement avec lequel vous y assistez. Mais prenez garde, M. F., à ne pas y mettre une fausse confiance, comme on ne le fait, hélas ! que trop. On croit souvent que tout est fait, lorsqu'on est resté à genoux durant quelque temps, que l'on a joint les mains, et fait l'inclination du corps. Tel se fera un cas de conscience de manquer à une bénédiction, et ne se reprochera point de ne pas faire ses Pâques. Cependant ces marques extérieures d'adoration ne peuvent être agréables à J. C., qu'autant qu'elles sont accompagnées de sentimens intérieurs de piété. Ces pratiques extérieures ne sauvent pas, si elles ne sont soutenues d'une vie

vraiment chrétienne. Lors donc que vous assistez aux bénédictions, que ce soit toujours avec un renouvellement de piété, de modestie et de recueillement, que ce soit toujours avec une foi vive. Que la coutume et la routine n'y aient point de part; unissez-vous alors à J. C. par la confiance, l'amour et la reconnoissance. Profitez de ces heureux momens pour lui exposer vos différens besoins, et pour lui demander de nouvelles grâces. Imitez ces malades de l'Evangile, qui surent mettre à profit la rencontre et les visites de ce bon Sauveur. Et que le fruit que vous en retirerez, se fasse sur-tout remarquer par la manière édifiante dont vous emploirez le reste de la journée.

Divin Sauveur, répandez sur nos ames les grâces les plus abondantes, lorsque nous recevons la bénédiction de votre auguste Sacrement ! Mille actions de grâces vous soient rendues de ce que, pour rester toujours au milieu de nous, vous l'avez institué, de ce que vous vous y donnez pour nourriture à de misérables créatures comme nous; ah ! c'est là que nous sommes admis à une même table avec les Anges avec cette différence, à la vérité, qu'ils voient à découvert, ce que nous ne voyons que par la foi. C'est là que vous nous donnez l'exemple des vertus que vous pratiquâtes pendant votre vie mortelle. O divin Jésus ! faites-nous la grâce de les imiter, afin que nous devenions vos véritables adorateurs, et que nous méritions de vous posséder un jour dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

POUR LE DIMANCHE

'S L'OCTAVE DU SAINT-SACREMENT.

Sur les visites au Saint-Sacrement.

ce ego vobiscum sum usque ad consummationem i. Voici que je suis avec vous jusqu'à la fin onde. *S. Matth.* 28.

'EST la promesse que J. C. fit à ses tres, avant de se séparer d'eux, pour ıter au Ciel: promesse qu'il nous a faite ous-mêmes en leur personne, et qu'il mplit par sa présence réelle dans le très- t Sacrement. O le bon Pasteur! il ne t se séparer de ses chères brebis. Non tent d'avoir donné sa vie pour elles, il re le plus grand des miracles, afin de er toujours avec elles après sa mort. voici, brebis chéries, nous dit-il, me i pour toujours avec vous. C'est pour s que je demeure dans le Tabernacle. ıs m'y trouverez toujours pour vous r et pour vous consoler. Non, je ne vous terai point; tant que l'homme sera sur rre, j'y serai avec lui. *Ecce ego vobis-*, *etc.*

)e là, M. F., l'obligation, de visiter sou- t, et dans de saintes dispositions, le très- t Sacrement. C'est ce qu'a prétendu J. C. y restant toujours présent; et rien ne

nous est plus utile et plus avantageux que ces visites. Je vais vous le faire voir; ensuite je vous parlerai des dispositions que nous devons porter aux pieds du Saint-Sacrement.... Accordez-moi votre attention.

JÉSUS-CHRIST a choisi nos Eglises pour sa demeure. Il est réellement présent sur nos Autels, et comme Dieu et comme homme; il y est présent tel qu'il est au plus haut des Cieux, à la droite de son Père; il y est au milieu d'une multitude infinie d'Anges qui lui rendent sans cesse les plus profonds hommages; il y est prêt à toute heure à recevoir nos adorations et nos vœux, toujours prêt à pourvoir à nos besoins, toujours prêt à satisfaire pour nous à son Père. Quelle bonté! M. F., pouvons-nous y penser, et ne pas nous écrier avec un Saint: O Dieu d'amour, qu'une ame demeure étrangement étonnée, lorsqu'à l'aide de la grâce, elle découvre une vérité si consolante? Son esprit reste tout interdit. Elle sent que quand une créature parleroit le langage des hommes et des Anges, elle ne pourroit donner qu'une foible idée de la bonté d'un Dieu qui s'est choisi une demeure parmi les hommes. Les Païens, quand on leur parloit de la présence réelle de J. C. dans le Saint-Sacrement, s'écrioient: O qu'il est bon le Dieu des Chrétiens!

Mais est-il facile d'approcher J. C.? veut-il bien recevoir dans son palais tout le

nde, et n'y a-t-il pas quelques heures
rquées pour cela ? Non, M. F., non : J. C.
pas, comme les Princes de la terre, des
ires marquées, ni des gardes qui écartent
x qui veulent l'aborder ; toutes les ave-
s du Palais du Roi des Rois sont libres.
st toujours prêt à nous recevoir ; le jour,
uit, le matin, le soir. L'entrée n'est fer-
à personne ; on a audience quand on le
t ; et l'on est toujours bien reçu quand
se présente.

Comment est-il donc possible que des
étiens qui savent ces vérités, qui les
ent, n'y fassent point d'attention, aient
d'indifférence pour J. C. présent sur
Autels ; qu'ils passent des semaines en-
s sans le visiter, quoiqu'ils n'aient que
ques pas à faire, et qu'ils aient tout le
ps nécessaire pour cela ? Ah ! mon Dieu !
-il que vous ayez pour les hommes un
ur si excessif, et que les hommes aient
d'indifférence, disons plus, tant de
ris pour vous ? On se fait un honneur
aire sa cour aux Rois de la terre, et le
du Ciel reste seul. On voit dans la
on des Juges une foule de supplians
citer des affaires temporelles ; et presque
onne ne vient auprès de J. C., le juge
erain, pour le supplier et solliciter l'af-
du salut. Votre auguste Sacrement,
eu d'amour, devroit être le rendez-vous
cœurs affligés, le trésor de tous les
res, l'asile de tous les malheureux, le
spirituel de tous ceux qui ont faim,

Une seule heure passée à vos pieds, vaut mieux que mille autres passées dans la maison des pécheurs. Cependant vous n'êtes ni visité, ni adoré, ni aimé. O incompréhensible prodige d'aveuglement et d'ingratitude!

Dites-moi, M. F., s'il y avoit un lieu dans le monde où J. C. se fît voir à découvert, quelle ardeur n'aurions-nous pas pour l'y aller trouver? ne serions-nous pas disposés à entreprendre pour cela les plus longs voyages? Et croirions-nous pouvoir mieux lui témoigner notre zèle et notre attachement. Mais il ne seroit pas plus présent partout ailleurs qu'il l'est dans le Saint-Sacrement. Et sans qu'il soit nécessaire de le chercher bien loin, nous l'avons auprès de nous et parmi nous. Nous ne le voyons pas, il est vrai, mais nous savons par la foi qu'il y est, et ce que nous connoissons par la foi est plus certain que ce que nos yeux peuvent découvrir. D'où peut donc venir l'indifférence de tant de Chrétiens pour J. C. dans le Saint-Sacrement, sinon de leur peu de foi et d'amour.

David ne souhaitoit rien plus ardemment que de venir dans le temple du Seigneur, et il se seroit estimé heureux de n'en sortir jamais. Daniel éloigné de la Judée et captif à Babylone, ouvroit chaque jour trois fois les fenêtres de sa chambre, du côté de Jérusalem, et de là fléchissant le genoux, il adressoit sa prière au Dieu d'Israël, comme s'il eût été dans son Temple. Les premiers

rétiens vouloient toujours avoir avec eux Saint-Sacrement. Il y a eu des Saints qui ıt passé presque toute leur vie en sa pré- ıce. Sainte Gertrude passoit quelquefois nuits aux pieds des Autels, en disant à C. : O Sauveur du monde, pourquoi les mmes pensent-ils si peu à vous, vous qui nsez continuellement à eux ?

Hélas ! M. F., que nous connoissons peu tre bonheur ! Un Dieu est au milieu de us, et nous n'y pensons pas ! un Dieu toujours sur nos Autels ; de là il ne cesse nous inviter à venir à lui, et nous n'y nons pas ! O insensibilité ! ô aveugle- ınt inconcevable ! Sa maison et son cœur ıt ouverts à tout le monde, il ne rebute ısonne ; petits, pauvres, malades, il vous ıt tous au nombre de ses favoris les plus ers ; et tandis que les grands du monde us rebutent, le Dieu du Ciel et de la re vous donne toute l'audience que vous uvez souhaiter ; il reçoit même avec bonté plus grands pécheurs qui viennent s'hu- lier devant lui : *Venez à moi*, dit-il, *vous s qui êtes chargés, et je vous soulagerai.* pondez donc à sa tendresse ; venez tous les ırs lui rendre vos respects si vous le pouvez ; i l'éloignement des lieux, ou les obligations votre état vous empêchent d'y venir aussi ıvent, venez-y au moins les Dimanches et Fêtes. Pourriez-vous employer plus uti- ıent ces saints jours, que d'en passer ; partie aux pieds de votre Sauveur ! C'est ır cela qu'il demeure dans nos Eglises ;

il attend que vous veniez le visiter; et si vous le faites, il vous comblera de grâces.

Une des coutumes les plus établies dans le monde, est de se visiter les uns les autres. Mais qu'est-ce que la plupart de ces visites, et qu'en retire-t-on? On y perd beaucoup de temps, et quelque innocentes qu'elles puissent être, elles sont du moins fort inutiles. La paix y est quelquefois troublée par les chagrins qu'on y reçoit; plus souvent encore la conscience y est blessée, par les discours médisans qu'on y tient et qu'on y entend. Enfin, ce sont presque toujours des visites dangereuses et pernicieuses, par la dissipation qu'elles causent.

Il n'en est pas de même des visites qu'on rend à Jésus-Christ dans son divin Sacrement. Ce sont des visites toutes saintes, toutes salutaires, toutes consolantes; une ame y trouve mille avantages, et en remporte des fruits inestimables.

Visites toutes saintes, puisque c'est le Dieu de toute sainteté qu'on y va voir, et que l'on pratique les actes de toutes les vertus, d'une foi vive, d'une ferme confiance, d'une humilité profonde, d'une ardente charité, d'une contrition sincère. Car voilà de quoi l'on doit s'y occuper.

Visites toutes salutaires, puisqu'on y va à la source même des grâces. En effet, comme la plénitude de la divinité habite en J. C. corporellement, c'est aussi dans le Sacrement de son Corps et de son sang que toutes les grâces sont renfermées; et c'est de là que

que ce divin Sauveur les répand avec plus d'abondance. De sorte que les mêmes miracles qu'il opéroit autrefois à l'égard des maladies du corps, en parcourant la Judée, il les opère à l'égard des maladies de l'ame, en demeurant dans son Tabernacle. Il y éclaire les aveugles, il y fortifie les foibles, il y guérit les infirmes, il y ressuscite les morts. O grâces précieuses ! qui ne se mettra pas en devoir de les obtenir ?

Visites toutes consolantes : il n'y a que ceux qui se mettent en état de l'éprouver, qui puissent le connoître. Toute la vie de l'homme n'est que misères et affliction d'esprit. Mais qu'heureuse est l'ame affligée qui sait où elle peut trouver le remède à ses maux, et qui va chercher auprès de J. C. sa consolation ! Il ne faut quelquefois qu'une visite au Saint-Sacrement, pour changer tout d'un coup la disposition d'un cœur. On étoit venu tout triste, tout languissant, et l'on s'en retourne tout rempli de force, de courage, et même de joie. Oh, M. F., que de grâces ne recevriez-vous pas si vous alliez visiter souvent ce divin Sauveur dans le Sacrement de son amour ! Jamais vous ne sortiriez de sa présence, sans recevoir quelques faveurs nouvelles. Mais pour cela, il faut y apporter les dispositions nécessaires. Et quelles sont ces dispositions ?... Renouvelez, etc.

BIEN convaincus de la présence réelle de J. C. dans le Saint-Sacrement, nous devons le visiter avec respect et humilité, avec foi et confiance, avec amour et persévérance.

Avec respect et humilité. Abraham étoit tellement pénétré de la grandeur et de la majesté de Dieu, que quand il se présentoit devant lui, il s'écrioit : Comment oserai-je parler à mon Dieu, moi qui ne suis que cendre et poussière ! Moïse quitta sa chaussure, se couvrit le visage, fut saisi d'une religieuse frayeur quand il approcha du buisson ardent d'où le Seigneur lui adressoit la voix. Mes Frères, soyons pénétrés des mêmes sentimens, lorsque nous venons auprès du Saint-Sacrement. N'entrons dans l'Eglise qu'avec ce profond respect que demande la majesté de J. C. qui y demeure. Humblement prosternés à ses pieds, adorons celui devant qui tout ce qu'il y a dans le Ciel, sur la terre et dans les enfers, fléchit le genou. Demeurons quelques momens en silence, pensons devant qui nous sommes. Entrons dans les sentimens du Publicain ; le cœur contrit et humilié, au souvenir de ses fautes, il se tenoit au bas du Temple, n'osant lever les yeux au Ciel et frappant sa poitrine, il disoit : *Mon Dieu, soyez propice à ce pauvre pécheur.* Faisons de même, c'est le moyen d'attirer sur nous les regards de J. C. ; car il ne jette les yeux que sur les humbles.

Nous devons visiter J. C. dans le même esprit et pour la même fin que les Anges, les Bergers et les Rois le visitèrent d'abord après sa naissance ; ou comme les Apôtres et les Disciples pour l'entendre prêcher ; ou comme Magdelaine pour pleurer nos péchés ; ou enfin comme tant de malades qui accouroient à lui pour demander la santé. Mais ils le faisoient toujours avec foi et confiance. Et c'est la seconde disposition que J. C. veut que nous apportions à ses pieds.

Oui, M. C. F., il faut devant le Saint-Sacrement réveiller notre foi et notre confiance, et pleins de ces sentimens, il nous faut répandre notre ame devant J. C., lui exposer nos infirmités, nos besoins et nos foiblesses ; tantôt lui disant avec la sœur de Lazare : *Seigneur, celui que vous aimez*, oui, divin Jésus, celui pour qui vous vous êtes fait homme, pour qui vous êtes mort sur la Croix, pour qui vous demeurez continuellement dans ce Sacrement, *est malade.*

Quelquefois pensons que nous sommes aux pieds de J. C., comme Magdelaine ; et si nous n'avons pas assez de dévotion pour verser autant de larmes que cette sainte pénitente, demeurons du moins en silence ; ou si nous parlons, que ce soit pour exprimer, comme saint Thomas, les sentimens d'admiration, de foi et d'amour dont nous devons être pénétrés, en lui disant : *Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu* : et ajoutons avec l'homme de l'Evangile,

Vous êtes le Fils de Dieu. Je le crois, oui, Seigneur, je le crois; *mais augmentez ma foi.*

Si nous éprouvons de l'ennui, du dégoût, des sécheresses, ne nous décourageons pas; restons constamment aux pieds de notre divin Maître, attendant avec patience qu'il daigne jeter les yeux sur nous. Il ne nous rebute pas pour cela, il veut seulement éprouver notre foi, ou nous humilier davantage; si nous persévérons, nous sommes assurés qu'à la fin il nous exaucera. En voici une preuve:

Une femme du pays et de la race des Cananéens, peuples proscrits de Dieu, ayant une fille possédée du démon, vint en demander à J. C. la délivrance. Ce charitable Sauveur, contre son ordinaire, ne lui répondit rien. Cette femme redoubla ses instances. Les Apôtres ennuyés de l'entendre, prièrent J. C. de la renvoyer. La réponse de J. C. fut encore plus accablante que son silence. Bien loin de se rebuter, la Cananéenne redoubla ses prières; et au lieu qu'elle s'étoit contentée jusque-là de suivre J. C. de loin, elle vint se jeter à ses pieds et l'adora, en disant: *Seigneur, secourez-moi.* A une prière si humble, si pressante, J. C. répondit. *Il n'est pas juste de prendre le pain des enfans et de le jeter aux chiens.* Une réponse si dure et si injurieuse en apparence, devoit, ce semble, rebuter cette femme. Au contraire, elle s'en servit comme d'un titre pour obtenir ce qu'elle

demandoit. *Il est vrai*, *Seigneur*, répliqua-t-elle, *mais les petits chiens mangent au moins les miettes qui tombent de la table de leur maître.* Quel fut l'effet d'une si courageuse persévérance ? *O femme*, s'écria J. C., *que votre foi est grande ! qu'il vous soit fait comme vous le désirez.*

Faisons comme la Cananéenne, M. F. Quoique J. C. diffère de nous exaucer, quoiqu'il paroisse même nous rebuter quand nous sommes en sa présence, persévérons, ne nous lassons pas de le prier, redoublons nos instances, à la fin nous obtiendrons ce que nous lui demandons.

Dans les visites que nous faisons au Saint-Sacrement, il faut encore prier pour les autres. Si vous avez une famille, recommandez-la à J. C., et dites : Ne permettez pas, ô Jésus, que ces enfans que vous m'avez donnés se perdent ; faites, ô mon Dieu, que jamais ils ne vous offensent, et qu'ils vous servent toujours fidèlement.

Si vous avez des ennemis, des gens qui vous aient fait tort, qui aient parlé mal de vous, qui vous aient maltraité, regardez-les dans le cœur de Jésus qui les aime, pardonnez-leur de tout votre cœur, et priez pour eux.

Si vous avez scandalisé ceux de votre famille, vos voisins, ou quelqu'autre personne, conjurez J. C. de ne pas les condamner à cause de vous, et de leur pardonner les fautes que vous leur avez fait commettre.

Enfin, dans ces momens si précieux, priez J. C. pour l'Eglise, pour vos parens, pour vos amis, pour toute la paroisse, et pour les fidèles trépassés, et ne sortez point du lieu saint, sans avoir demandé au divin Sauveur sa bénédiction, en disant ces paroles de l'Ecriture : *Seigneur, je ne vous quitterai point que vous ne m'ayez donné votre bénédiction.*

Si nous nous occupions ainsi devant le Saint-Sacrement, trouverions-nous les momens que nous y passons trop longs, serions-nous embarrassés de trouver de quoi nous occuper ? Ah ! que de grâces à demander ! que de besoins à exposer ! et quelles faveurs J. C. nous accorderoit, si nous le visitions dans ces bonnes dispositions ! Prenons-en aujourd'hui la ferme résolution, M. F. ; que ce soit le fruit que nous retirions de cette sainte Octave. Ajoutons encore à ce devoir, les autres moyens d'honorer J. C. dans le Saint-Sacrement, je veux dire, l'assiduité à la sainte Messe, la fréquente communion, un saint zèle à accompagner le Saint-Sacrement, quand on le porte aux malades ; l'empressement à contribuer à la décoration de ses Autels, et enfin à entrer dans les confréries établies en son honneur. Heureux, M. F., heureux ceux qui auront aimé, adoré, et servi J. C. sous les voiles de son Sacrement ; ils le verront face à face, *ils l'aimeront, ils le loueront dans le Ciel pendant toute l'éternité.*

POUR LA FÊTE

DU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS.

Sur l'amour du Cœur de Jésus pour les hommes.

Voluit Deus notas facere divitias Sacramenti. Dieu a voulu faire connoître les richesses de son amour. *Coloss.* 1.

DIEU, dans tous les temps, avoit accordé aux hommes différens bienfaits. Au commencement, il leur avoit accordé les miracles de sa puissance : le monde tiré du néant, le firmament et l'éclat de ses astres, toutes les productions de la terre. Sous Moïse, il leur avoit donné ses commandemens, ses promesses, ses prophéties, qui les préparoient à de plus grands évènemens. Dans la plénitude des temps, étant venu sur la terre, il leur avoit accordé, avec encore plus d'abondance, ses grâces, ses sacremens, ses mystères, ses vertus, ses exemples. La veille de sa mort, il leur avoit accordé et laissé sa personne sacrée dans la sainte Eucharistie. Enfin, prévoyant les ravages que l'impiété feroit dans notre malheureux siècle, il a fait connoître à son Eglise, d'une manière plus sensible, les richesses de son Cœur ; il lui a inspiré d'établir une fête en son honneur, pour réveiller la Foi presque éteinte, pour

réchauffer les cœurs devenus si languissans, et pour réparer les outrages si multipliés et si sanglans, qu'il devoit recevoir de la part des Chrétiens.

Telles sont, M. C. P., les miséricordes de ce divin Cœur envers tous les hommes. Mais il nous a favorisés d'une manière plus particulière, en se faisant, dans ce temps si malheureux, notre médiateur auprès de son Père; en nous rendant le bienfait de la Religion, que nous méritions de perdre à jamais, et en devenant le protecteur de notre Paroisse. Car, pourrions-nous méconnoître que c'est au Cœur de Jésus que nous devons toutes ces grâces? et ne nous a-t-il pas protégés sensiblement depuis que nous sommes voués à lui? Livrons-nous donc aux sentimens de l'amour le plus vif et le plus reconnoissant envers ce divin Cœur; méditons aujourd'hui son excessif amour pour nous, et voyons ce que nous lui devons de reconnoissance pour tant de bienfaits.

Mais comment parler de vous, ô divin Amour, puisqu'on ne sauroit vous comprendre? vous êtes une mer immense, un abîme où l'on se perd. Suppléez donc à mon impuissance, et faites sentir aux cœurs de mes chers Paroissiens, ce que tous les discours des hommes ne pourroient faire connoître à leur esprit.

M. C. F., je vous dis avec l'Apôtre saint Jean: Le Cœur de Jésus nous a aimés jusqu'à l'excès. Aimons-le donc par-dessus tout et sans bornes.

POUR concevoir combien Jésus-Christ nous a aimés, suivons-le dans le cours de sa vie, et voyons à quoi l'a engagé son amour pour nous.

Dans sa vie cachée, depuis le moment qu'il s'est incarné, jusqu'à l'âge de trente ans, quelles preuves d'amour ne nous a-t-il pas données ! Il s'est fait homme comme nous. Dans son Incarnation, il est devenu notre frère ; dans sa Naissance, notre Sauveur ; dans sa Circoncision, notre victime ; dans son Epiphanie, notre lumière ; dans sa Présentation, notre maître ; dans le Temple, au milieu des Docteurs, notre modèle dans l'obéissance que nous devons à nos parens, et dans la patience que nous devons avoir dans nos travaux et dans les exercices de notre état.

Dans sa vie agissante, tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour nous. Ses prières, ses veilles, ses jeûnes, ses prédications, ses voyages, ses conversations, ses miracles ont été pour nous. Avec quel zèle ne nous a-t-il pas cherchés dans la personne de la Samaritaine ? avec quelle tendresse ne nous a-t-il pas reçus dans la personne de l'Enfant prodigue ? avec quelle bonté n'a-t-il pas pris notre défense dans la personne de la Pécheresse ?

Dans sa vie souffrante, hélas ! il n'y a pas d'injures, pas de tourmens, pas de supplices qu'il n'ait endurés pour nous ! Garotté pour nous, souffleté pour nous, accusé pour nous,

condamné pour nous, crucifié pour nous : il est mort pour nous au milieu des opprobres et des douleurs les plus violentes.

Entrons plus avant dans ce divin Cœur. J. C. pouvoit satisfaire pour nos péchés par une seule goutte de son sang, par une seule de ses larmes; que dis-je! par un seul soupir. Mais ce qui suffisoit à la justice de son Père, ne suffisoit pas à l'amour de son cœur. C'est cet amour qui lui fit anticiper, augmenter ses souffrances au jardin des Olives. O amour! peut-on vous approfondir sans se perdre!

Mais J. C. s'est-il contenté de nous aimer à cet excès jusqu'à la fin de sa vie! Non, aimable Sauveur; non. Après votre mort, l'amour nous ouvre encore votre cœur. O excès de charité! Pénétrons dans ce divin Cœur les motifs de cette profonde plaie. Il veut, ce divin Rédempteur, pour nous laver de plus en plus, répandre jusqu'à la dernière goutte, tout ce qui reste de sang dans ses veines. Ayant expié nos péchés de pensées, par les épines de sa couronne; nos péchés de langue, par le fiel et le vinaigre; ceux de la chair, par les coups de fouets; toutes nos mauvaises actions, par ses plaies et par sa mort, il veut expier tous nos péchés ensemble, par la blessure de son cœur, parce que tous les péchés ont leur origine dans le cœur. O prodige d'amour! ô Jésus! que vous nous aimez! Il est offensé par nous, M. F., et il est puni pour nous. C'est sur lui-même qu'il venge les offenses que nous lui avons faites. Ce sont nos mains qui l'im-

molent, et il se laisse immoler. Pourquoi ? pour nous délivrer de nos maux, pour nous combler de ses biens. Est-il un amour comparable à celui-là ?

Enfin, lorsqu'après tant d'amour de sa part, nous venons à l'offenser, il est toujours prêt à nous pardonner, à oublier le passé, à nous combler de faveurs, pourvu que nous l'aimions. O amour incomparable de ce Cœur sacré, pour des coupables et des ingrats.

Son amour va encore plus loin. Triomphant et glorieux, vainqueur de la mort et de l'enfer, ce divin Rédempteur va monter au Ciel. Nous laissera-t-il orphelins et privés de sa présence ? Non, M. F. : pour satisfaire l'amour qui le presse, sa sagesse et sa puissance se réunissent pour opérer le plus grand des miracles. O admirable invention de l'amour ! il institue le Sacrement auguste de son corps et de son sang ; et par ce chef-d'œuvre d'amour, il reste toujours avec nous, quoique assis à la droite de son Père : il s'unit substantiellement à nous ; il nous nourrit de sa propre substance ; il nous fait vivre de sa propre vie ; il s'offre continuellement en sacrifice pour nous ; et en qualité de victime, il arrête la colère de Dieu, il fait descendre sur nous les grâces les plus précieuses. O Jésus ! quel amour ! Ne vous épuisez-vous pas pour nous, tout Dieu que vous êtes ? car, que pouvez-vous nous donner de plus que vous-même. Nouveau prodige d'amour ! pendant votre vie mortelle,

vous n'étiez présent que dans un seul lieu du monde, maintenant votre amour vous reproduit dans toutes les contrées de l'univers, tous les jours et à chaque instant, et il vous reproduira jusqu'à la fin des siècles, c'est-à-dire, tant qu'il y aura des hommes.

Mais ces hommes ingrats ne répondront point à un amour si excessif : J. C. en sera même insulté, outragé, dans ce Sacrement d'amour.... Il l'a prévu, et son amour n'en a point été arrêté. Et cette vue n'a pas empêché l'exécution de ses desseins; il n'a écouté que la voix de son cœur. Sous ces foibles espèces, Jésus se tient captif pour l'amour de l'homme, toujours prêt à l'écouter et à s'entretenir avec lui; tous les jours prêt à se donner à lui, si tous les jours il est en état de le recevoir. O amour incompréhensible ! ô Jésus ! que vous nous aimez ! Je le dirai mille fois : que vous nous aimez !

Le Fils de Dieu expirant sur une croix pour l'amour et le salut de l'homme, se donnant pour nourriture à l'homme, et lui préparant dans le Ciel un bonheur éternel : voilà comment ce cœur sacré nous aime; voilà le prodige de ce cœur blessé d'amour pour nous; voilà le miracle d'amour que les Anges et les Saints, sans se lasser jamais, admireront et loueront pendant toute l'éternité. Je vous le redis, avec le Disciple bien-aimé, puisque J. C. nous a tant aimés, aimons-le par-dessus tout.... Seconde réflexion.

L'AMOUR produit ordinairement trois effets, dit S. Justinien. Quand on aime quelqu'un véritablement, on pense volontiers à lui, on donne volontiers pour lui, on souffre volontiers pour lui. Voilà ce que nous devons faire pour J. C., si nous l'aimons véritablement.

Nous devons souvent penser à J. C.; rien de plus naturel que de penser à ce que l'on aime. Voyez un avare, il n'est occupé que de son bien, que des moyens de l'augmenter. Seul, en compagnie, rien ne le détourne de cette pensée. Voyez un libertin, un ivrogne; celui-ci met son plaisir dans le vin, celui-là dans l'objet de sa passion; il y pense sans cesse. Ah! si nous aimions J. C. autant que l'avare aime son argent; le libertin, l'objet de sa passion; l'ivrogne, son ventre, nous penserions souvent à cet aimable Sauveur. Mais y pensons-nous? Hélas! nous nous occupons continuellement de bagatelles, de minuties, de mille frivolités; il n'y a que J. C. que nous oublions. Il n'y a qu'à son égard que nous sommes ingrats. Hé! M. F., à quoi pouvons-nous donc penser, quand nous ne pensons pas à notre aimable Sauveur, ce Sauveur qui nous aime si tendrement, qui nous comble de tant de bienfaits? N'est-il pas le plus constant de tous les amis, le plus grand de tous les bienfaiteurs?

Pécheurs, si vous aviez pensé, lorsque le démon vous portoit à ce péché; si vous aviez pensé qu'en écoutant ce malin esprit,

vous affligiez sensiblement J. C., que vous faisiez à son cœur une nouvelle plaie, auriez-vous péché? Eh ! si du moins vous y pensiez dans ce moment, si vous vouliez considérer qu'actuellement J. C. présent sur cet autel, pense à vous, soupire après vous, et jette continuellement sur vous les regards de sa miséricorde, vous condamneriez votre ingratitude ; vous accuseriez votre indifférence à son égard ; vous feriez le sacrifice qu'il vous demande de cette passion ; vous lui diriez avec larmes : ô aimable Sauveur, à quoi pensé-je, quand je ne pense pas à vous ; et que puis-je aimer plus que vous ? Mais c'en est fait, je veux penser désormais à vous ; et je veux y penser, s'il est possible, en tout temps, en tous lieux, le jour, la nuit, afin que cette pensée salutaire me retienne dans le devoir, me détourne du péché, me fasse vaincre les tentations. Telle est la première preuve que nous devons donner à J. C. de notre amour. La seconde, c'est de lui donner beaucoup.

Que dis-je, M. F. ? nous devons donner beaucoup à Jésus-Christ ? Mais la créature peut-elle rien donner à son Créateur ? Oui, Chrétiens ; Jésus-Christ, il est vrai, est la source de tous les biens, et cependant il veut bien agréer nos pensées. Donnons - lui donc tout ce qui est en notre pouvoir, quoique tout ce que nous avons vienne de lui. Vous qui avez du bien, partagez - le avec les pauvres. J. C. est extrêmement touché de leurs misères. Si vous donnez aux pau-

vres une partie de vos biens, vous les donnez à J. C. même. C'est lui qui nous l'apprend dans l'Évangile. Tout ce que vous avez fait en mon nom au moindre des miens, je le regarde comme fait à moi-même : *Mihi fecistis*. Quel bonheur à une créature de pouvoir être libérale envers son Créateur et son Dieu ! Ah ! si les riches y pensoient, qu'ils s'estimeroient heureux de pouvoir si aisément faire du bien à celui de qui ils ont tout reçu !

Ce ne sont pas seulement les riches qui peuvent donner à J. C. ; tous les chrétiens, même les plus pauvres, ont de quoi lui donner. Eh ! quoi ? Leur cœur. C'est là le présent dont il est jaloux ; c'est là ce qu'il demande avec la plus grande tendresse à chacun de nous. Mon fils, nous dit-il, donnez-moi votre cœur. Je ne me suis pas contenté de vous donner mes biens ; ceux que vous possédez ne peuvent me satisfaire. Je vous ai donné mon cœur, ne me devez-vous pas le vôtre ? *Præbe, fili mi, cor tuum.*

Le lui refuserions-nous, M. F., ce cœur qu'il nous demande avec tant d'instance ? Ah ! Seigneur, assez, et trop long-temps nous vous l'avons refusé ; mais aujourd'hui nous ne différons plus. Nous vous donnons nos cœurs irrévocablement ; nous vous les consacrons tous.

Donner nos cœurs à J. C., c'est être dans la résolution de l'aimer par-dessus tout, et de garder fidèlement ses Commandemens. Entrons dans ces dispositions, M. C. F. ;

et puisque, se réjouir des biens qu'un ami possède, est, selon S. Thomas, la meilleure marque qu'on l'aime, réjouissons-nous de savoir que le cœur de Jésus est si bon, si saint, si parfait. Elançons-nous vers lui de temps en temps, et protestons que si, par impossible, nous pouvions lui donner quelque chose, nous le ferions de grand cœur; que nous désirons de le voir connu, aimé, servi, béni, adoré de toutes les créatures. Mais affligeons-nous aussi de ses douleurs, et participons à ses souffrances. C'est la troisième preuve qu'il exige de notre amour.

La meilleure marque de l'amour est de souffrir pour ceux que l'on aime; c'est ce que J. C. a fait pour nous. Il a souffert pour notre amour la mort, et la mort de la croix. Si donc nous voulons correspondre à l'amour de J. C. pour nous, il faut, quoi qu'il nous en coûte, nous déterminer à souffrir pour lui. Hélas! M. F., qui ne s'affligeroit à la vue de ce que ce divin Sauveur a souffert pendant sa vie mortelle, et de ce qu'il souffre encore chaque jour dans le Sacrement de son amour.

Ses souffrances pendant sa vie mortelle, sans doute, ont été excessives. Mais croyez-vous que l'indifférence, le mépris, les outrages des hommes à l'égard de son auguste Sacrement, ne lui soient pas aussi sensibles? O Dieu! quelle ingratitude! J. C. réside toujours sur nos Autels pour l'amour de nous, et on ne vient pas le visiter; ou si on le visite, c'est pour lui insulter par toute sorte

d'irrévérences ! J. C. se sacrifie chaque jour pour nous à la sainte Messe, et la plupart n'y assistent pas, ou s'ils y assistent, c'est pour renouveler, par la mauvaise disposition de leur cœur, les outrages qu'il reçut sur le Calvaire ! J. C. se donne à nous dans la sainte Communion, il ne cesse de nous inviter à sa table sainte, et la plupart sont insensibles à ses tendres invitations ; ou ils ne communient pas, ou s'ils communient, c'est pour renouveler le crime de Judas, c'est pour placer le Dieu de toute sainteté dans un cœur souillé par le péché ! Anges du Ciel, pleurez amèrement de si horribles attentats ; et nous, M. F., pleurons, fondons en larmes, séchons de douleur à la vue de toutes les indignités qu'on fait, et dont nous nous sommes nous-mêmes rendus coupables envers le cœur de J. C. au très-saint Sacrement. Efforçons-nous de le dédommager de tant d'outrages, par notre assiduité à le visiter, par notre ferveur à la sainte Messe, par des communions fréquentes, mais faites toujours avec de saintes dispositions. Enfin, renouvelons-lui la consécration que nous lui avons faite de notre paroisse et de nos personnes.

Oui, divin Cœur de Jésus, nous nous consacrons de nouveau à vous, avec tout ce que nous avons et ce que nous sommes. La lance, ou plutôt l'amour vous a ouvert sur la croix, pour recevoir les cœurs contrits : recevez les nôtres. Sincèrement affligés de tous les outrages que vous avez reçus de

notre part, nous vous en faisons amende honorable. Sincèrement résolus de vous servir et de vous aimer, nous ne voulons plus vivre que pour faire votre volonté très-sainte. Affermissez-nous dans cette résolution, afin qu'après vous avoir rendu ici-bas amour pour amour, nous ayons le bonheur de vous aimer pendant toute l'éternité. Nous ne voulons plus vivre et respirer que pour vous adorer, pour vous aimer et réparer les outrages que nous vous avons faits. Voilà notre promesse, voilà nos vœux.

Je l'avois désiré depuis bien long-temps, M. C. P., ce jour heureux, où le divin cœur de Jésus déployant en notre faveur les richesses de sa miséricorde, daigneroit recevoir nos réparations et l'hommage public de notre reconnoissance et de notre amour. Je ne pourrois pas vous exprimer tout ce que mon cœur sent en ce moment, et tous les vœux qu'il forme pour vous. Mais vous les connoissez, ô divin Cœur, et je vous conjure de les exaucer. Dans les jours de nos tribulations, vous avez été le dépositaire de mes larmes, de mes soupirs, et de mes vœux pour ce cher peuple. Vous les avez essuyées, ces larmes; vous les avez exaucés, ces vœux. Ah! mille et mille actions de grâces vous soient rendues. Mais, je vous en supplie, achevez votre ouvrage. C'est moins la restauration de ce temple matériel, que la conversion solide et durable de tous les cœurs, qui a fait l'objet de mes vœux. Convertissez-les donc tous à vous, et con-

servez-les toujours dans votre grâce. Je vous offre les vieillards, faites qu'ils terminent saintement leur vie, et qu'ils rendent leur dernier soupir dans votre divin cœur. Je vous offre les jeunes gens et les enfans; faites que formés à l'école de votre cœur sacré, ils deviennent de fervens chrétiens, et que de génération en génération, la piété se perpétue dans ma paroisse. Je vous offre toutes les familles; faites qu'animées de l'amour de votre cœur adorable, elles vivent toutes dans la sainteté et dans la paix. Je vous offre cette Eglise, préservez-la à jamais de toute profanation. Elle est à vous maintenant, ô divin cœur de mon Sauveur. Dieu vengeur, si nos péchés vous irritent encore, si de nouveaux crimes provoquent encore une fois votre colère, jetez, jetez les yeux sur le cœur de votre Fils, et à la vue de ce digne objet de vos complaisances, apaisez votre colère et pardonnez-nous. O cœur de Jésus, soyez à jamais notre défenseur, notre force et notre amour.

Divine Marie! dont le cœur a été si ressemblant à celui de votre Fils, recevez aussi mes hommages. Vous avez été la première dépositaire de mes vœux; et je ne doute pas que ce ne soit vous qui m'ayez fait trouver accès auprès du cœur de Jésus. Je vous les renouvelle, et je vous conjure de prendre sous votre protection, cette Eglise, cette Paroisse, et son Pasteur. Ainsi soit-il.

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur l'Eglise et ses Ministres.

Ascendens in unam navim quæ erat Simonis, et sedens docebat de naviculâ turbas. Jésus étant entré dans une barque qui étoit celle de Simon, et s'étant assis, il enseignoit le peuple de dessus la barque. *S. Luc.* 5.

CETTE barque de Pierre, de laquelle J. C. enseignoit le peuple, est l'image de l'Eglise Catholique par laquelle J. C. annonce, et annoncera jusqu'à la fin des siècles, la vérité à tous les peuples de la terre. Oh ! que nous sommes heureux, M. F., d'être portés dans cette barque ! que nous serions plus heureux encore, si nous sentions notre bonheur, et si nous avions, pour l'Eglise notre mère, tous les sentimens qui lui sont dûs à tant de titres !

Mais hélas ! accoutumés, dès l'enfance, à sa tendresse et à ses bienfaits, à ses menaces, ainsi qu'à ses promesses, nous y paroissons comme insensibles. Elle ne trouve chez la plupart des chrétiens, que froideur, qu'indifférence, que mépris et ingratitude. Divin Esprit, qui êtes, dans cette Eglise, le principe de la vérité, de la beauté, de la bonté qu'elle déploie à nos yeux, et en notre

faveur, inspirez-nous donc, et gravez profondément dans nos cœurs, le respect, la soumission, l'attachement que nous lui avons jurés dans notre Baptême : c'est, M. F., le fruit que j'attends de cette exhortation.

S'IL y a une société sur la terre qui soit digne d'attirer les regards, l'admiration, le respect de tous les hommes, c'est, sans contredit, mes Frères, l'Eglise Catholique. Où trouverez-vous, en effet, une société dont les fondemens soient plus solides, les lumières plus pures et plus étendues, les lois plus sages, les maximes plus saintes et plus utiles, les vertus plus héroïques, et, en même temps, plus communes, je veux dire, moins rares? une société dont les membres soient unis entr'eux par des liens plus respectables, plus forts, plus indissolubles? une société dont le gouvernement soit plus humain, plus doux, plus aimable? L'Eglise, il est vrai, voudroit régner sur tous les peuples; mais elle règne par la justice, par la douceur, par la patience, par la charité, par les bénédictions qu'elle donne à ceux même qui la persécutent. Pour me borner à un point qui renferme, en quelque façon, tous les autres, où trouverez-vous une société dont la vigilance et la sollicitude embrassent, dans un aussi grand détail, tout ce qui peut contribuer au vrai bien, à la perfection et au bonheur de ceux qui la composent?

Les Ministres de l'Etat, les Préfets, les Officiers de guerre, les Magistrats, ceux qui sont chargés de la levée des impôts, et toutes les personnes préposées aux différentes parties du Gouvernement, ont des occupations relatives au bien public; mais ces occupations différentes sont bornées chacune à un objet particulier; au lieu que le ministère ecclésiastique s'étend généralement à tout, et embrasse tout; il travaille à rendre les Magistrats intègres; à inspirer aux militaires une vraie valeur; à bannir l'usure, les fraudes, la mauvaise foi du commerce; il travaille à ce que les impôts soient levés sans rapine, sans concussions; à ce qu'ils soient payés fidèlement, et sans murmure; il travaille à ce que les sujets soient soumis et attachés à leurs Princes; à ce que les Princes eux-mêmes fassent le bonheur des peuples qui leur sont soumis : extirper le vice; faire régner la vertu, non-seulement dans toutes les conditions, mais chez tous les particuliers de chaque condition; voilà le but du ministère ecclésiastique, et il tend à ce but avec d'autant plus de force et de douceur, avec d'autant plus de succès et de gloire, qu'il a l'inspection sur les ames, et qu'il les tient, pour ainsi dire, dans sa main. Les états les mieux policés, les plus puissans n'ont de pouvoir que sur les corps, et les citoyens ne sont comptables au ministère public que de leur conduite extérieure; mais les chrétiens sont comptables à l'Eglise de leurs plus secrètes pensées,

quand elles sont mauvaises ; du moindre de leurs désirs, quand il est criminel ; elle a la clef des consciences ; elle fouille dans le cœur ; elle remonte jusqu'à la source du bien et du mal ; elle atteint jusqu'à la première racine des vices et des vertus ; elle exerce l'autorité de Dieu même.

Jetez les yeux sur ce Diocèse, et jugez de tous par un seul. Pourquoi cet Evêque à la tête, et quel est le but des fonctions épiscopales ? pourquoi ces Séminaires, et qu'y fait-on ? pourquoi ces Docteurs et ces écoles de Théologie ? Pourquoi ces Confesseurs, ces Prédicateurs, ces Missionnaires ? Et, pour ne pas vous perdre dans l'immense détail du ministère et des fonctions ecclésiastiques, bornez-vous à une Paroisse ; qui en voit une, les voit toutes : interrogez son Pasteur ; demandez-lui pourquoi il est placé là : *Quid tu hìc ?* Is. 22.

Il vous répondra : l'Eglise m'a envoyé dans cette Paroisse pour veiller sur les mœurs de tous ceux qui la composent ; pour les éclairer sur leurs véritables devoirs ; pour les instruire de leurs obligations ; pour les porter à l'observation des lois divines et humaines ; pour les exhorter sans cesse à la pratique de la vertu et des bonnes œuvres ; pour faire régner l'innocence, la justice, la paix dans chaque famille ; pour rappeler continuellement aux pères et mères ce qu'ils doivent à leurs enfans, et aux enfans ce qu'ils doivent à leurs pères et mères, pour dire aux maîtres, commandez avec

douceur; aux domestiques, soyez fidèles; pour dire aux riches, ne vous enorgueillissez point, faites bon usage de vos biens, partagez-les avec les pauvres; et aux pauvres, ne murmurez point, sanctifiez-vous par le travail, par la résignation et la patience. Je dis, et je ne cesse de dire à tous: N'offensez personne; ne faites tort à qui que ce soit; pardonnez à vos ennemis; aimez-vous sincèrement les uns les autres; et traitez toujours votre prochain comme vous voudriez qu'il vous traitât, s'il étoit à votre place, et vous à la sienne.

Mon ministère, ajoutera-t-il, ne se borne point à instruire, à reprendre, à exhorter mes Paroissiens en général; je suis obligé de veiller sur les mœurs de chacun en particulier, de manière que, parmi ceux qui s'écartent, il n'y en ait aucun qui se perde par ma faute. Je dois avertir, en particulier, tous ceux qui sont dans l'erreur, qui manquent à quelque devoir essentiel, ou qui ont quelque vice notable, dans la conduite desquels il y a quelque chose de scandaleux; mettant en usage, pour les rappeler au bien, tous les moyens que la charité inspire, que le vrai zèle suggère, que la prudence permet, et qui sont en mon pouvoir; prévenir ou accorder les différends; apaiser les querelles; terminer les procès; réconcilier les ennemis; consoler les affligés; visiter les malades; soulager les pauvres, soit par moi-même, si je le puis, soit par mes tendres et vives instances auprès de ceux qui peuvent

et

et qui doivent les secourir ; avoir sans cesse les yeux sur mes Paroissiens, comme un bon père les a sur ses enfans, comme un vrai Pasteur les a sur son troupeau : voilà, diroit ce Pasteur, quelles sont mes obligations, et pourquoi je suis ici.

Combien donc les Ministres de l'Eglise sont-ils utiles et respectables, à ne les regarder même que des yeux de la raison ; mais, aux yeux de la foi, qu'ils le sont bien plus encore ! ils sont réellement des ambassadeurs que le Ciel nous envoie, et les représentans de J. C. ; ils sont placés entre Dieu et nous, non-seulement pour nous révéler ses secrets, pour nous communiquer ses ordres, pour nous conduire dans la voie du Ciel ; mais encore pour plaider sans cesse, auprès de sa Majesté souveraine, la cause des foibles humains ; pour lui exposer nos besoins ; pour l'attendrir sur nos misères ; pour l'apaiser, quand il est irrité ; pour arrêter le bras de sa justice ; pour faire descendre sa miséricorde ; pour nous réconcilier avec lui ; pour lui offrir journellement, en notre faveur, un sacrifice, source de toute grâce et de toute bénédiction ; pour lui payer, à toutes les heures du jour, en notre nom et à notre décharge, le tribut d'adoration, de louanges, d'actions de grâces que nous lui devons.

Les montagnes distilleront le miel, et des ruisseaux de lait couleront des collines, s'écrioit Isaïe, en voyant l'abondance des biens spirituels que le Sauveur devoit pro-

curer aux hommes, par le ministère des Pasteurs qu'il a choisis pour les dispensateurs de ses grâces et de ses mystères. Oui, grand Dieu, c'est par les Pasteurs de votre Eglise que nous mangeons le pain des Anges; c'est par eux que vous enivrez nos ames de ce vin mystérieux qui les remplit de joie, de force et de consolation; c'est par eux que vous versez dans nos cœurs, cette huile céleste, cette onction divine qui les dilate et les réjouit, qui rend le joug de votre Evangile doux et aimable, qui nous fait sucer le lait et le miel, dans le sein même des tribulations et de l'amertume; c'est là ce pain de vie, cette huile, ô Jésus! par la vertu desquels vous créez, vous conservez, vous multipliez les vrais justes sur la terre : *A fructu frumenti, vini et olei sui multiplicati sunt.* Mes Frères, disons tout, en un mot, et sans figure : l'Eglise Catholique nous porte jusques dans le Ciel, soit par la grandeur des mystères qu'elle nous découvre, soit par la sublimité des sentimens qu'elle nous inspire; et elle fait descendre, en quelque façon, le Ciel sur la terre, par les bénédictions infinies et ineffables qu'elle nous procure.... Seconde réflexion.

Nous lisons, dans les Actes des Apôtres, que S. Paul et S. Barnabé ayant fait marcher un homme qui étoit perclus de ses jambes dès sa naissance, les peuples, saisis d'admi-

ration, s'écrièrent : ce sont des Dieux qui sont descendus vers nous, en forme d'hommes : *Dii similes facti hominibus descenderunt ad nos.* Ne pourroit-on pas dire la même chose à la vue de ceux par le ministère desquels le Sauveur du monde continue l'ouvrage de sa rédemption ? J. C. n'est-il pas reproduit, en quelque sorte, et multiplié dans la personne de ses Ministres ? ne sont-ils pas sa bouche, ses yeux, ses mains? l'Eglise n'est-elle pas son corps? Elle annonce son Evangile ; elle distribue ses grâces ; elle arrose la terre de son sang ; elle opère invisiblement sur les ames, tous les prodiges que J. C. opéroit en conversant visiblement parmi les hommes ; elle éclaire les ignorans ; elle fortifie les foibles ; elle console les affligés ; elle nourrit les pauvres ; elle convertit les pécheurs ; elle ressuscite les morts. J. C. parut sur la terre comme une source intarissable de bienfaits : *Pertransiit benefaciendo.* Et cette même source coule du sein de son Eglise avec encore plus d'abondance, comme il l'avoit lui-même prédit : *Majora horum faciet.*

Représentez-vous cette foule de Pasteurs répandus dans tout le monde chrétien ; veillant chacun à la garde du troupeau qui lui est confié. Voyez cette multitude de Ministres dont l'existence et les occupations ont pour but la gloire de Dieu, la sanctification des ames, le bonheur du genre humain. Les uns, offrent chaque jour des sacrifices pour les péchés ; les autres, chantent

nuit et jour des Psaumes, des Cantiques de louanges et d'actions de grâces. Ceux-ci, renfermés dans l'intérieur du Tabernacle, lèvent continuellement les mains vers le Ciel, pour attirer les bénédictions de Dieu sur son peuple; ceux-là combattent pour la vérité, défendent le dépôt sacré de la Foi, contre les efforts de l'erreur, et ne souffrent pas qu'on donne la moindre atteinte à la pureté de la morale. Les uns, prêchent publiquement, et sur les toits; les autres, parlent à l'oreille, développent le secret des consciences, remettent les péchés, et dirigent chaque fidèle en particulier dans les voies de la justice. Les uns, visitent les malades, assistent les mourans, leur rendent les derniers devoirs, et recommandent leur ame à celui qui l'a créée; les autres, veillent sur les besoins du pauvre, et répandent dans son sein les aumônes dont ils sont les dépositaires. Il y en a qui parcourent sans cesse les villes et les campagnes, pour le soulagement des Pasteurs et la plus grande édification des Fidèles. Il en est d'autres dont le zèle ne pouvant se contenir dans les bornes de leur patrie, les emporte au-delà des mers, chez les infidèles, et jusques dans les antres des sauvages, pour y allumer le flambeau de la Foi, et y faire régner toutes les vertus dont elle est la source. A cette vue, ne vous écrierez-vous pas comme un Prophète, lorsqu'il jetoit les yeux sur le camp d'Israël : *Que vos pavillons sont beaux, ô Jacob! ô Israël, que vos tentes*

sont magnifiques ! Eglise Catholique, que vous êtes admirable ! la vérité coule de votre sein ; en vous est le principe de la vraie justice et de la véritable sainteté ! Que votre doctrine est pure ! que votre morale est sublime ! que votre charité est étendue ! qu'elle est tendre et efficace ! qu'elle est aimable, et digne de vous gagner tous les cœurs ! que vos mystères sont augustes ! que votre culte est majestueux ! que vos cérémonies sont belles ! que votre sacerdoce est divin ! que le caractère, l'autorité, les fonctions de vos Pontifes et de vos Prêtres sont respectables et précieux à l'humanité ! vous seule enfantez les véritables justes ! heureux l'homme qui vit et qui meurt entre vos bras ! *Quàm pulchra Tabernacula tua, Jacob ! et tentoria tua, ô Israel !*

Quel doit donc être votre respect pour l'Eglise, pour ses cérémonies et pour ses Ministres ? Quelle doit être votre soumission à ses lois ? Mais, hélas ! que de reproches n'avez-vous pas à vous faire à cet égard ? La sanctification des Fêtes, le jeûne du Carême, l'assistance à la Messe paroissiale, la Confession et la Communion pascale semblent n'être plus, pour ainsi dire, que de simple conseil ; on s'en dispense pour des raisons si légères, sous des prétextes si frivoles, qu'on diroit, en vérité, que ce sont des pratiques de pure dévotion, que les Fidèles peuvent indifféremment observer ou ne pas observer ; comme si la transgression volontaire des préceptes de l'Eglise ne

damnoit pas aussi-bien que la transgression de la loi de Dieu ; comme si, par exemple, faire gras un jour maigre, sans nécessité, n'étoit pas un péché mortel ; et enfin, comme si désobéir à l'Eglise, n'étoit pas désobéir à Dieu. Mais, je ne m'arrêterai point à ces différens articles, et je finis par la plus triste de toutes les réflexions.

C'est qu'on ne trouve plus aujourd'hui, chez la plupart des Chrétiens, qu'une indifférence, une insensibilité mortelle pour les biens et les maux de l'Eglise. Que ses ennemis triomphent, ou qu'elle triomphe de ses ennemis ; qu'elle fleurisse, ou qu'elle soit opprimée, on voit tout cela de sang froid. Qu'on voie ses Pasteurs humiliés, leur caractère avili, leur autorité méprisée ; les vérités les plus saintes, les mystères les plus augustes, exposés aux insultes, aux profanations, aux blasphèmes, à l'impiété de ses ennemis ; la vertu, la piété calomniées, troublées, persécutées ; tous ces objets, qui semblent annoncer la ruine prochaine de la Foi, ne nous touchent point : on diroit que nous sommes étrangers dans l'Eglise.

Mais, est-il naturel que des enfans ne prennent aucune part, ni à la joie, ni aux afflictions de leur mère ? Est-ce que nous ne sommes plus chrétiens, enfans de Dieu et de son Eglise ? Ah ! M. C. F., nous le sommes encore, et un temps, un moment terrible viendra où il vaudroit mieux, pour nous, que nous ne l'eussions jamais été. Nous sommes des membres morts de l'Eglise,

puisque nous ne sentons plus ni le bien, ni le mal du corps dont nous faisons partie. Nous sommes des branches mortes, puisque nous ne sentons plus les secousses violentes, les coups redoublés, les atteintes mortelles que souffre cet arbre divin qui nous soutient. Et voilà ce qui doit nous faire trembler; car, cet état d'indifférence et d'insensibilité n'est-il pas le signe et l'avant-coureur d'une réprobation certaine?

Chaste Epouse de mon Sauveur, qui m'avez reçu et nourri dans votre sein, c'est à vos soins et à votre tendresse, que je suis redevable de ce qu'il y a de bon en moi. Vous avez fait briller à mes yeux, dès mon enfance, les rayons de la véritable lumière; vous m'avez appris à connoître les mystères du royaume des Cieux; vous m'avez prodigué tous les trésors spirituels dont le céleste Epoux vous a enrichie. Vos oracles sacrés dissipent mes doutes, et, par eux, je suis certain d'embrasser la vérité. Si je m'égare, vous me cherchez, et me ramenez; si je tombe, vous me relevez; si je suis dans l'affliction, vous me consolez; votre doctrine m'encourage, vos promesses me soutiennent, vos Sacremens me fortifient, vos lois saintes me fixent dans les bornes de la vérité et de la vertu.

Après tant de bienfaits, comment ne pourrois-je pas vous aimer, ô la plus tendre et la plus aimable de toutes les mères? Ah! que ma langue s'attache à mon palais, qu'elle se dessèche, plutôt que de proférer une

seule parole contre vous, contre vos Ministres, contre vos lois : vos cérémonies, vos usages, et tout ce qui a rapport au culte que vous rendez au vrai Dieu, par J. C. votre Epoux et notre Seigneur, dont le saint Nom soit béni à jamais.

Ainsi soit-il.

POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur les ennemis que nous nous faisons, et sur le pardon des ennemis.

Si offers munus tuum ad altare, et ibi recordatus fueris, quid frater tuus habet aliquid adversùm te; relinque ibi munus tuum ad altare, et vade priùs reconciliari fratri tuo. Si lorsque vous présentez votre don à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous; laissez là votre don devant l'autel, et allez vous réconcilier avec votre frère. *S. Matth.* 5.

IL ne suffit donc pas, pour observer le grand commandement de la charité, de n'avoir rien sur le cœur contre personne, il faut, de plus, nous comporter de manière que personne n'ait rien sur le cœur contre nous; et tenter, par toutes sortes de voies honnêtes, de rétablir la charité dans le cœur de ceux chez qui nous savons qu'elle est détruite, ou blessée à notre égard, soit que nous ayons mal à propos donné lieu

aux griefs qu'ils ont contre nous, soit que nous n'ayons là-dessus aucun reproche à nous faire; car, si nous avons des torts, il est juste de les réparer; si nous sommes innocens, il est juste de détromper notre frère, afin que la charité soit rétablie. Voilà le sens des paroles que je viens de citer: Dieu nous déclare qu'il ne veut pas écouter nos prières ni recevoir nos offrandes, jusqu'à ce que nous nous soyons réconciliés avec ceux que nous savons avoir quelque chose contre nous, quand même, dans le fond, nous ne serions pas coupables. D'où il faut conclure, M. C. F., que nous ne saurions éviter, avec trop de précaution, tout ce qui peut aigrir le prochain contre nous. Les imprudences que nous commettons, à cet égard, étant une des principales causes de nos inimitiés; de sorte que, si nous avons des ennemis, c'est presque toujours notre faute. Réflexion bien propre à diminuer la vaine et orgueilleuse répugnance que nous avons pour l'accomplissement d'un précepte qui d'ailleurs est aussi juste, qu'il paroît difficile à remplir; je veux dire, l'amour des ennemis, et le pardon des injures. Soyez attentifs, s'il vous plaît.

Vous avez des ennemis, mon C. F., et pourquoi? C'est la première question que vous devez vous faire à vous-même. Quand une personne en hait une autre, elle a ses raisons: Esaü haïssoit Jacob, à cause de

la bénédiction que son père lui avoit donnée à son préjudice. Saül haïssoit David, parce que David avoit été choisi pour régner à la place de Saül. Les Pharisiens haïssoient J. C., parce qu'il démasquoit leur hypocrisie, et qu'il prêchoit une morale bien différente de celle que pratiquoient ces gens-là. Si votre vertu et votre piété, un vrai zèle pour le bien, une juste défense de vos droits légitimes, une probité à toute épreuve, vous attirent des ennemis, *vous êtes heureux*, dit l'Evangile, *parce que ceux-là sont heureux qui sont persécutés, et qui souffrent pour la justice.* Il est beau d'avoir des ennemis de cette espèce, et cette espèce n'est pas aussi rare qu'elle est odieuse. En un mot, si ce n'est qu'en bien faisant et pour bien faire, que vous avez des ennemis, ne craignez jamais d'en avoir à ce prix-là. Mais, il faut que votre charité aille jusqu'à ménager leur foiblesse, en les prévenant, en faisant tous vos efforts pour les adoucir; et pour vous concilier leur bienveillance.

Quoi de moins fondé et de plus injuste, que la haine de Saül contre David! et néanmoins Saül étant tombé plusieurs fois entre les mains de David, celui-ci, non content de ne point faire de mal à cet implacable ennemi qui vouloit lui arracher la vie, profite de ces occasions pour lui ouvrir les yeux, pour le faire rentrer en lui-même: il n'est rien qu'il ne dise et qu'il ne fasse pour l'apaiser. Voilà ce que doit faire un Chrétien: le vrai Chrétien souffre bien plus

de n'être point aimé de ses ennemis, qu'il ne lui en coûte pour les aimer lui-même. J. C. verse des larmes de tendresse sur l'ingrate Jérusalem; et, au lieu de se plaindre sur la croix, il demande grâce pour ceux qui l'y ont attaché. Eh! que ne fait-il pas pour les ramener dans les bras de sa miséricorde. D'où je conclus que la charité n'est pas vraie, si elle ne cherche à gagner le cœur de ses ennemis. Quand on les aime sincèrement, on n'oublie rien pour s'en faire aimer; et celui-là ne les aime point, qui ne fait pas tous ses efforts pour vaincre leur haine.

Que si tels doivent être nos sentimens et notre façon d'agir, à l'egard de ceux-là même qui nous haïssent gratuitement; que sera-ce donc, si, comme il arrive presque toujours, nous n'avons des ennemis que parce que nous nous en faisons par nos imprudences, par notre orgueil, par notre défaut de charité? Savez-vous, mon cher Frère, ce qui vous fait des ennemis? vous vous mêlez trop de ce qui ne vous regarde pas; vous parlez trop ouvertement, et avec trop de vivacité, sur le compte de votre prochain; vous épousez des querelles, où vous ne devriez être pour rien; vous parlez à tort et à travers, sans prévoyance, sans faire attention aux personnes qui vous entendent; vous tenez des propos qui sont ensuite répétés, exagérés, envenimés; vous cherchez à humilier vos égaux; vous regardez avec peine ceux qui sont au-dessus

de vous ; vous reprenez, avec trop de dureté et de hauteur, ceux qui sont au-dessous : est-il étonnant, après cela, que vous ayez des ennemis ?

C'est ainsi, M. C. F., pour ne pas entrer dans un plus grand détail, que l'aigreur, l'animosité et la haine de notre prochain contre nous, sont ordinairement notre propre ouvrage. Je sais qu'il n'est pas possible de plaire à tout le monde, à cause des sentimens, des intérêts différens ; mais, plus cela est difficile, plus nous devons prendre de précautions pour ne rien faire et ne rien dire dont notre prochain puisse se tenir offensé. Ne dites-vous pas vous-mêmes qu'on se fait quelquefois des ennemis pour un rien ? Une plaisanterie, un défaut de complaisance, une parole un peu dure, un accueil un peu froid ; tout cela ce sont des riens ; et tous ces riens amènent quelquefois des querelles, des brouilleries, des inimitiés de la plus grande conséquence. Pourquoi donc plaisanter avec quelqu'un qui n'entend pas la plaisanterie ? pourquoi disputer avec quelqu'un qui se fâche et s'aigrit aisément ? pourquoi contredire avec chaleur ou avec un air de mépris, certaines opinions, en présence de ceux qui les soutiennent ? Ah ! quand on n'ouvre la bouche que pour dire des choses obligeantes à tout le monde, et de tout le monde, on ne se fait guères d'ennemis.

Qu'est-il nécessaire encore, pour vous, de prendre parti dans la dispute qui s'est

élevée entre ces deux personnes? — Cet homme-là est mon ami — Soit; mais, votre ami exige-t-il, a-t-il droit d'exiger que vous vous brouilliez avec ses ennemis, que vous haïssiez ceux qui le haïssent? Que gagnez-vous d'ailleurs, et quel service rendez-vous à votre ami, en prenant part à ses brouilleries? vous aigrissez ses ennemis, ils deviennent les vôtres; au lieu qu'en gardant une sage neutralité, vous auriez pu devenir le médiateur de leurs différends. Mais il y a des gens qui ont la manie de se mêler des affaires d'autrui, et de là naissent souvent des inimitiés. Une autre source d'inimitiés, c'est l'esprit d'intérêt et de chicane.

On se brouille pour des affaires d'intérêt, parce qu'on est trop attaché à son propre sens, aussi-bien qu'à ses droits, vrais ou prétendus; parce qu'on ne connoît pas le prix de la charité et de la paix, les plus inestimables de tous les biens. Les uns veulent exiger plus qu'il ne leur est dû: les autres ne veulent pas rendre tout ce qu'ils doivent. De là les procès, et des procès quelquefois où l'amour-propre, l'humeur, l'entêtement, le faux point d'honneur, sont les motifs dominans. On sacrifie des sommes à la misérable satisfaction de ruiner, d'humilier sa partie; et, pour acheter la paix, on ne sacrifieroit pas une obole.

Je ne vous dirai pas, M. C. P., comme le disoit notre Sauveur à ses Disciples, de donner votre robe à celui qui vous arrache

votre manteau ; je ne dirai point avec saint Paul, qu'il est honteux de voir des Chrétiens se traîner les uns les autres dans les tribunaux de la justice. Je ne dis pas que vous deviez renoncer à vos biens et à vos droits légitimes, plutôt que de plaider avec ceux qui vous les enlèvent ou qui vous les disputent. Mais je dis : pourquoi ne pas épuiser toutes les voies de douceur et d'accommodement à l'amiable, avant d'en venir à des poursuites juridiques ? Et, quand on y est forcé, pourquoi ne pas corriger, par des manières honnêtes, par un ton d'amitié et de cordialité, tout ce que ces poursuites peuvent avoir de désagréable ? pourquoi ne plus se fréquenter, ne plus se voir, ou ne se regarder que de mauvais œil, dès le moment que l'on plaide ensemble ?

Quoi, M. C. F., vous ne sauriez conserver vos biens, soutenir vos droits, vous faire rendre justice, sans vous brouiller, sans vous haïr ? Les tribunaux établis pour faire rendre à chacun ce qui lui appartient, ne devroient-ils pas être comme un point de réunion pour ceux que l'intérêt a malheureusement divisés ? Les juges ne sont-ils pas des arbitres que le Prince a choisis pour terminer les différens, pour établir, pour maintenir la concorde entre les citoyens ? pourquoi faut-il donc que le temple de la justice devienne comme un champ de bataille, où les plaideurs se déchirent les uns les autres ? pourquoi les arrêts, qui émanent de ces tribunaux, et qui en terminant les disputes,

devroient ramener la paix et la cimenter, cimentent-ils, au contraire, les inimitiés, et les éternisent-ils quelquefois dans les familles ?

Elles passent, ces inimitiés, d'une génération à l'autre, elles se partagent entre les frères ; et la haine du père devient un sentiment commun à ses enfans. Vous les leur inspirez, pères et mères, en déchargeant devant eux tout le fiel que vous avez sur le cœur ; vous les accoutumez, dès l'enfance, à regarder vos ennemis de travers ; vous leur apprenez à les déchirer, à les noircir par vos discours, par vos conseils, et par vos exemples. De là vient cette antipathie que nous voyons régner entre certaines familles, et dont la première cause fut un petit intérêt, une tracasserie, une misère, un rien.

Telles sont, M. C. P., les principales sources de nos inimitiés ; et s'il est vrai, comme on le dit ordinairement, que chacun a ses ennemis, il faut convenir aussi, qu'il y a très-peu de personnes qui, en regardant les choses de près, et se rendant justice, ne puissent et ne doivent dire : c'est ma faute ; si, dans une telle occasion, je m'étois conduit avec plus de prévoyance, plus de sagesse, et moins de vivacité ; si dans une autre, je n'avois pas été si dur et si inflexible ; si, dans une autre, j'avois gardé le silence au lieu de parler ; si je ne m'étois pas mêlé dans cette affaire ; si je n'avois pas pris parti dans cette querelle ; si j'étois plus

discret et plus réservé, plus prévenant et plus officieux, ou, pour mieux dire, et dire tout en un mot, si j'étois plus rempli d'une véritable charité; si je traitois les autres comme je voudrois qu'ils me traitassent, je n'aurois point d'ennemis, ou je n'en aurois que fort peu; si donc les autres manquent de charité à mon égard, c'est parce que je manque de charité à l'égard des autres.

Voilà, M. C. F., l'aveu que vous serez obligé de faire devant Dieu, lorsque vous aurez bien examiné votre conscience. Quel motif, pour vous, de réprimer vos désirs de vengeances, d'étouffer vos ressentimens, de chercher à répandre le baume divin de la charité sur toutes les blessures que vous pouvez avoir faites au cœur de votre prochain! Quel motif de vaincre, de surmonter là-dessus toutes les répugnances de la nature, indépendamment de ce qui me reste à vous dire, pour vous y engager.

Je conviens d'abord, afin que vous ne m'accusiez pas d'en exiger trop, que l'obligation de vous réconcilier avec votre ennemi, n'emporte pas celle de le voir, et de le fréquenter, comme vous faisiez avant que vous fussiez brouillés ensemble; pourvu néanmoins que vous remplissiez toutes les bienséances qui sont d'usage; pourvu que vous lui rendiez service dans l'occasion; pourvu que vous ne parliez jamais de lui sur un ton qui annonce du mépris ou du

ressentiment ; en un mot, pourvu qu'il ait tout lieu de penser que vous lui souhaitez du bien, et non pas du mal.

Je conviens encore que vous n'êtes pas tenu, à la rigueur, de faire des avances vis-à-vis de quelqu'un qui a tout le tort de son côté, lorsque vous ne pouvez les faire sans vous compromettre, et sans lui donner lieu de vous manquer avec plus de hardiesse. Remarquez néanmoins que la charité n'y regarde pas toujours de si près, et que dans ces sortes de cas, on ne sauroit trop se défier des illusions de l'amour-propre. Après cette observation, voici les réflexions qui me restent à vous faire ; et pour vous dire, sur cet important sujet, des choses auxquelles vous ne puissiez pas trouver de réplique, permettez-moi de vous demander : sur quoi fondé, prétendez-vous être en droit de vous venger de votre ennemi, ou d'être dispensé de l'aimer ?

Vouloir se venger, c'est vouloir punir son ennemi du mal qu'il nous a fait. Or, pour punir quelqu'un, il faut en avoir l'autorité. Qui vous l'a donnée, cette autorité ? vous est-il permis d'être juge dans votre propre cause ? Quoi ! M. C. F., parce que mon prochain me vole, il m'est permis de le voler ? parce qu'il m'insulte, il m'est permis de lui insulter ? parce qu'il m'a calomnié, il m'est permis de le calomnier ? parce qu'il cherche à me nuire, il m'est permis de lui nuire à mon tour, si je le peux ? Défendre et conserver mes biens, ma réputation, ma

vie : voilà qui est permis ; mais punir de ma propre autorité celui qui attente à mes biens, à ma réputation, à ma vie, en lui rendant le mal pour le mal ; si cela étoit permis, où en serions-nous ? Il n'y auroit donc chez les hommes d'autre loi que celle du plus fort ? Ayez recours aux tribunaux établis pour rendre à chacun ce qui lui appartient. Demandez-y la réparation de l'injure et du dommage que vous avez soufferts ; à la bonne heure. Mais vous ériger en juge des torts que l'on vous a faits, et les punir vous-mêmes, soit en rendant la pareille, soit autrement, cela n'est point permis, et ne sauroit l'être, parce que cela n'est pas juste.

Mais il en coûte, il est dur d'aimer ceux qui nous haïssent. M. C. F., soyez de bonne foi : ne vous en coûte-t-il rien, n'est-il pas encore plus dur de les haïr ? cette haine n'est-elle pas la plus cruelle de toutes les passions qui tyrannisent le cœur humain ? n'est-elle pas comme un serpent qui le pique, le ronge, le déchire sans cesse ? Au lieu qu'en faisant à J. C. le sacrifice de tous vos griefs ; de votre haine et de vos ressentimens, vous rendez la paix à votre ame.

Mais, il m'a fait du mal, il m'a offensé, il me hait, il me persécute. En vous offensant, en vous haïssant, en vous persécutant, il offense, il persécute Dieu même. Cependant, Dieu le souffre, il l'aime, il le prévient, il lui offre son pardon. Qui êtes-vous, pour le haïr, et pour lui refuser ce pardon ? qui êtes-vous, pour le poursuivre,

jusque dans les bras de la miséricorde de Dieu, qui le prend sous sa protection, et qui vous crie : Ne le touchez point, c'est à moi que vous avez à faire ; ce que vous lui ferez, je le regarderai comme fait à moi-même ; il est fait à mon image, et racheté au prix de mon sang.

Approfondissez bien cette réflexion, et voyez donc ce que vous faites, lorsque vous haïssez votre prochain, et que vous cherchez à lui nuire. Oh ! qu'il est beau de pardonner, et de faire du bien à ses ennemis ; d'aimer ceux qui nous haïssent, de bénir ceux qui nous maudissent, de prier pour ceux qui nous persécutent ! Rien ne nous donne plus de ressemblance avec celui qui prodigue à ses plus grands ennemis, et la rosée du Ciel, et la graisse de la terre ; et J. C., qui est notre maître, nous l'ordonne : et il nous déclare que si nous ne pardonnons pas du fond de notre cœur, quelle que soit l'injure qu'on nous ait faite, il n'y aura point de pardon pour nous. Il nous assure, au contraire, que si nous pardonnons, du fond du cœur, tout ce que les hommes auroient pu faire contre nous, il nous pardonnera toutes les offenses que nous lui avons faites à lui-même, quelque grandes qu'elles puissent être. Oh ! quel puissant motif, pour nous engager à pardonner à nos ennemis, et pour les aimer !

Toutes les fois que je me présente devant vous, ô mon Dieu, je suis couvert de confusion à la vue de ma misère. Les péchés

sans nombre dont je me suis rendu coupable à vos yeux, viennent se retracer en foule dans ma mémoire. Mon ame tombe dans la tristesse, mon esprit se trouble, la crainte de vos jugemens me pénètre jusques dans la moëlle de mes os; et je m'abandonnerois au désespoir, si je n'étois rassuré par la grandeur de votre miséricorde. Mais, parce qu'elle n'est promise qu'à ceux qui feront eux-mêmes miséricorde; et que vous ne pardonnerez jamais à quiconque n'aura pas pardonné, je tremble encore, je sonde mon cœur; et je me dis à moi-même: n'ai-je point une aversion secrète pour quelqu'un de mes ennemis? Je ne voudrois pas me venger; mais, ne serois-je pas bien aise que Dieu me vengeât. Je leur pardonne de bon cœur; mais ne crains-je pas de les voir, ne les vois-je pas avec peine? Est-il bien vrai qu'il n'y ait chez moi ni fiel, ni froideur, ni aucune espèce de ressentiment? Prenez garde, mon ame, prenez garde: si le pardon que vous leur accordez n'est pas sans restriction; si l'amour que vous leur portez n'est pas sincère, il n'y a point de miséricorde pour vous.

Heureux, M. C. F., heureux celui qui peut dire comme S. Grégoire de Nysse: Seigneur, faites ce que j'ai fait: *quod ego feci, fac.* J'aurois pu me venger, et je ne me suis pas vengé; ne vous vengez point. J'ai prévenu mon ennemi, prévenez-moi par votre grâce. J'ai oublié le mal qu'il m'a fait, oubliez les péchés que j'ai commis. Je l'aime comme

je l'aimois avant qu'il m'eût offensé; aimez-moi donc, ô mon Dieu, comme si je ne vous avois jamais offensé. Traitez-moi comme je le traite, et ne me traitez pas autrement; *quod feci, fac.* J'ai fait ce que vous m'avez commandé; faites ce que vous m'avez promis : *Pardonnez, et l'on vous pardonnera.* La voilà, ô mon Dieu, cette parole sortie de votre bouche; c'est cette parole qui dissipe mes craintes, qui ranime mon espérance, qui fait ma consolation, qui me répond de vos miséricordes.

Oh! M. C. F., qu'il est donc avantageux de pardonner! et qui de nous s'y refuseroit?

Au reste, pour finir par où nous avons commencé, plus il nous paroît difficile de pardonner à nos ennemis et de les aimer, plus nous devons être attentifs à éviter tout ce qui pourroit nous en attirer quelqu'un, plus nous devons craindre de rien dire, et rien faire qui puisse indisposer qui que ce soit contre nous.

Accordez-moi cette prudence, et cette sagesse, ô mon Dieu! Que si, malgré cela, il y a des gens qui me haïssent ou me fassent du mal, faites que je leur pardonne sincèrement, et que je les aime véritablement, pour que je reçoive de votre libéralité la riche récompense que vous avez promise à ceux qui pardonneront. Ainsi soit-il.

POUR LE SIXIÈME DIMANCHE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur l'attache aux biens de la terre.

Undè illos quis poterit hîc sâturare panibus ? Comment pourroit-on trouver ici de quoi nourrir toute cette multitude? *S. Marc.* 8.

TEL est, M. C. F., le langage de la défiance en la Providence. On ne reconnoît pas ses ressources; mais le plus grand mal est qu'on abuse des biens qu'elle donne, qu'on y attache son cœur, qu'on croit toujours n'en avoir pas assez, et qu'on en désire davantage. Hélas, cet esprit d'intérêt, cet attachement aux biens de la terre est un des plus grands obstables au salut des hommes; et de tous les vices qui règnent dans le monde, il n'en est aucun qui rende notre ministère plus infructueux, parce qu'il n'est personne qui s'en croie coupable. Lorsque nous parlons sur d'autres sujets, on s'en fait encore l'application à soi-même; les médisans, les orgueilleux, les ivrognes, les impudiques, rougissent intérieurement, et disent tout bas : c'est pour moi que notre Pasteur a parlé. Mais, quand il est question d'avarice, l'avare est le premier à dire : ce n'est pas moi. Il n'est guère de passion sur laquelle on se fasse plus aisément illusion, que

sur celle-là, et qui soit cependant plus commune. Vous en serez convaincus, M. F., si vous pesez attentivement les réflexions suivantes; hélas! j'ai tout lieu de craindre que vous ne veuillez pas même vous y arrêter. N'importe, j'aurai fait mon devoir; malheur à vous, si vous ne faites pas le vôtre; je vous prie donc de m'écouter, et de sonder votre cœur, à mesure que je vous parlerai.

Si, par un avare, vous entendez un homme qui a la fureur de thésauriser; qui va jusqu'à s'épargner le nécessaire; qui n'est ni logé, ni nourri, ni vêtu, comme il devroit l'être dans son état; qui pense nuit et jour à son argent; qui le visite et le compte sans cesse; chez qui les domestiques mangent toujours trop, et ne travaillent jamais assez; qui, étant malade, ne veut ni médecin, ni remède, parce qu'il faudroit mettre la main à la bourse: si c'est là ce que vous entendez par un avare, je conviens que ce genre de folie, quoiqu'on en trouve quelques exemples, n'est pas une chose bien commune. Ah! qu'un tel homme est détestable, dit le Saint-Esprit; il a le cœur plus insensible que le rocher; il se laisse manquer de tout; il n'a nulle pitié pour les malheureux; la raison lui dit: voilà de quoi te nourrir, de quoi te loger, de quoi te vêtir décemment; il n'ose pas toucher à son argent: voilà de quoi nourrir les malheureux, de quoi faire du bien à tes semblables;

il s'imagine toujours n'avoir pas de quoi faire l'aumône. Mon Dieu, quelle dureté! quelle folie! aimer l'argent, parce qu'avec lui on peut se procurer les honneurs, les plaisirs, les commodités de la vie : cela se conçoit; mais, quand on n'en fait rien, pourquoi l'aime-t-on? quels charmes peut-il avoir? Aussi, rien de plus malheureux qu'un tel avare; ce qui fait son plaisir, fait aussi son supplice; plus il a, plus il est affamé; il n'est jamais content, jamais tranquille; son argent devient son bourreau. Mais, je le répète, cette espèce d'avarice n'est pas bien commune; aussi n'est-ce pas celle-là dont je veux parler.

J'entends par l'avarice, tout attachement déréglé aux biens de la terre. Je dis un attachement déréglé, car il y a un attachement raisonnable, un attachement permis et qui est dans l'ordre. Recevoir les biens et en jouir avec reconnoissance, comme venant de la main de Dieu; les conserver par conséquent, bien loin de les dissiper et de les perdre; non-seulement cela est permis, mais on le doit, et il le faut. Car si vous ne mettez point de règle dans l'administration de votre bien; si vous dépensez en habits, en bonne chère, au cabaret, ou en d'autres superfluités, plus que votre revenu ne le comporte, outre que cette conduite vous mettra à la misère, elle est très-injurieuse à la Providence.

L'homme sage a pour principe de mettre le plus grand ordre dans ses affaires. Il ne dépense rien sans savoir ni comment ni pourquoi,

quoi; il est généreux, mais il ne souffre point que son bien soit au pillage. Il remplit avec honneur toutes les bienséances, mais il retranche toutes vaines superfluités: il conserve en tout les règles d'une honnête et prudente économie. Voilà comme il est attaché à son bien. Les motifs de cet attachement et des soins qu'il se donne pour le conserver, pour l'améliorer et pour l'augmenter, sont la reconnoissance dont il est rempli envers Dieu qui les lui a donnés, le compte qu'il sera obligé de lui en rendre, l'établissement de sa famille, les bonnes œuvres qu'il doit faire, et d'autres motifs semblables, qui tous se rapportent à la gloire de Dieu et à son salut; c'est-à-dire, qu'il aime les biens de la terre par rapport à Dieu, et non autrement.

De là vient qu'il les acquiert sans passion, qu'il les possède sans inquiétude, qu'il les perd sans murmurer. Il bénit le nom du Seigneur quand il les lui donne; il en jouit pour en faire du bien, toujours prêt à les rendre à Dieu, quand il le voudra; toujours disposé à lui en faire le sacrifice, s'il l'exige. Voilà, M. F., dans quel sens il nous est permis d'être attachés aux biens que nous avons reçus de la Providence.

Mais si, pour les acquérir ou pour les conserver, vous négligez le service de Dieu et le soin de votre salut; si vous les aimez à cause de la facilité qu'ils vous donnent de contenter vos désirs et de satisfaire vos passions; dès-lors cet amour est déréglé,

cette attache est criminelle : et voilà ce qu'on appelle avarice. Oh ! que d'avares en ce sens-là ! Les pauvres le sont aussi-bien que les riches. Les prodigues même dans ce sens sont avares ; ou plutôt dans ce sens-là, qui est-ce qui ne l'est pas du tout ? Venons au fait, et répondez-moi.

D'où viennent ces usures criantes que nous trouvons partout, et chez le marchand qui vend à crédit, et dans le commerce des troupeaux, et dans les services prétendus que le riche rend aux pauvres, soit en argent, soit en denrées ? usures auxquelles on donne toutes sortes de noms, et que l'on déguise de mille manières.

D'où viennent toutes les rapines et toutes les injustices ? rapine dans la levée des impôts, rapine dans les tutelles : où sont les mineurs qui ne s'en plaignent point ? Rapine chez les praticiens qui ruinent les plaideurs.

Parcourez toutes les conditions ; je n'en excepte pas une seule. Examinez-en tous les désordres, cherchez-en l'origine. Vous les verrez naître presque tous de l'amour des richesses.

Si les cabarets sont remplis pendant les Offices, à qui faut-il s'en prendre ? A l'avidité des cabaretiers qui, pour gagner un écu, foulent aux pieds toutes les lois divines et humaines. Si presque tous les gens de commerce profanent le saint jour de Dimanche, courant aux foires, faisant des marchés, employant aux affaires de leur

négoce, le temps consacré au service de Dieu, n'est-ce pas l'envie de gagner ou la crainte de perdre, qui leur fait mépriser les lois les plus saintes de la Religion ? D'où vient que vous ne croyez jamais avoir le temps d'approcher des Sacremens, tandis qu'il ne vous manque jamais, quand il s'agit de faire quelque profit ? D'où vient que pendant les Offices et pendant vos prières, votre esprit n'est occupé que de vos affaires, de votre travail, de votre négoce ? Tout cela ne peut venir que d'un trop grand attachement aux biens de la terre.

Quelle est la cause la plus ordinaire de vos impatiences et des emportemens auxquels vous vous laissez aller dans votre maison, contre vos enfans, vos domestiques, les ouvriers qui travaillent pour vous ? N'est-ce point parce que les ouvrages, soit du dedans, soit du dehors, ne se font jamais ou assez bien ou assez vîte à votre gré ? D'où viennent les disputes que vous avez les uns contre les autres, tant de procès, tant de mauvaises chicanes ? D'où viennent vos brouilleries, vos divisions ? N'est-il pas vrai que pour quelques pouces de terre, pour un écu de plus ou de moins, pour le moindre dommage, vous criez à ne plus finir ; ce sont des juremens, des malédictions qui font trembler. Hélas ! M. F., l'attachement aux biens de ce monde vous perd ; presque tous vos péchés viennent de là. Pourquoi êtes-vous toujours les mêmes, malgré vos confessions et vos promesses ? même dé-

faut de douceur et de charité, même défaut de résignation et de patience, même négligence, même froideur dans le service de Dieu ? Pourquoi tant de dureté envers les pauvres ? tant de mensonges, si peu de bonne foi ? La racine de tous vos péchés, dit S. Paul, est un attachement désordonné aux biens de ce monde.

De là vient encore que la perte de ces biens vous cause tant de douleur, et que vous y êtes si sensibles. Lorsqu'on annonça au saint homme Job, qu'il avoit perdu tout ce qu'il possédoit au monde, il ne jeta pas un seul soupir ; et pourquoi ? parce que son cœur ne tenoit à rien de ce qu'il possédoit. Pour vous, M. F., lorsque Dieu trouve bon de vous enlever, par quelque accident, une petite portion du bien qu'il vous a donné, votre cœur s'afflige, vous vous désolez, vous n'ouvrez la bouche que pour vous plaindre, pour murmurer contre la grêle, contre la gelée, contre les pluies, la sécheresse, contre toutes les créatures dont Dieu s'est servi pour éprouver votre patience.

Ecoutez, écoutez cet oracle de notre divin Sauveur : *Quiconque ne renonce pas à tout ce qu'il possède*, quiconque n'a pas le cœur sincèrement détaché de tous les biens dont il jouit, *ne sauroit être mon disciple.* Ces paroles sont comme l'abrégé de tout l'Evangile, et cependant il n'est aucun point sur lequel on s'aveugle davantage que sur celui-là. Combien qui ont

des mœurs, de la piété, de la religion ; (si cependant la religion et la piété peuvent s'accorder avec l'amour des richesses,) et qui thésaurisent, amassent, grossissent leur fortune, pendant qu'il y a des pauvres qui manquent de tout ; et qui néanmoins se tranquillisent sur cela ! Non, non, jamais ils n'entreront dans le royaume des Cieux. *Je vous le déclare*, dit l'Apôtre, *les avares n'auront point de part au royaume de Dieu.*

Voici d'autres réflexions, qui, jointes à celles que vous venez d'entendre, pourront vous servir soit de remède, soit de préservatif contre l'avarice.

Nous ne sommes si fort attachés aux biens de la terre, que parce que nous leur attribuons une vertu qu'ils n'ont pas. Nous nous imaginons que plus nous en aurons, plus nous serons heureux. Et il est de fait, au contraire, que plus on en a, plus on est malheureux, parce que plus on a, plus on veut avoir, et que par conséquent on a plus de soucis, plus de désirs, plus de besoins, plus d'embarras. C'est donc une folie de désirer les biens de ce monde, c'est un abus de s'y attacher. Voyez maintenant les choses du côté de la religion.

La pauvreté est une grande croix, j'en conviens, mais c'est une croix que la religion adoucit, et qu'elle aide à porter. La pauvreté a ses dangers, j'en conviens encore ; mais les richesses ne sont-elles pas infini-

ment plus dangereuses ? Le pauvre est après tout dans la voie du salut ; il n'a qu'à s'y tenir pour sauver son ame. La plus grande tentation à laquelle il soit exposé, est de manquer de patience et de résignation. Au lieu que les riches sont sujets à des tentations de toute espèce, et à toutes les tentations à la fois. Ils ont des piéges partout ; dans leur table, dans leurs habits, dans leurs meubles, dans leurs jeux, dans leurs plaisirs, dans l'administration de leurs biens. Quelle précaution n'ont-ils pas à prendre, quelle retenue ne leur faut-il pas, pour ne pas tomber dans ces piéges ? Quelles violences n'ont-ils pas à se faire, pour ne point se livrer à leurs passions, ayant l'occasion et les moyens de les contenter toutes ? Comment pratiquer l'humilité, quand tout contribue à flatter l'amour-propre et à le nourrir ? Comment garder la tempérance et pratiquer la mortification, lorsqu'on a sous la main tout ce qui excite les appétits de la chair, et les irrite ? Et cette pauvreté, ce détachement, ce renoncement de cœur, sans lequel il n'y a point de salut à espérer, sont-ils bien faciles pour quelqu'un qui est accoutumé à ne manquer de rien ? Ah ! je ne suis plus surpris d'entendre J. C. s'écrier : *qu'il est difficile que les riches se sauvent !* En effet, parcourez toutes les conditions, et vous verrez que là où il y a le plus de richesses, il y a ordinairement le moins de vertu. Où sont les grandes passions, les grands vices, les grands excès ? chez les riches. Qui sont

ceux qui sont moins assidus aux saints Offices, qui approchent plus rarement des Sacremens, qui sont moins compatissans envers les pauvres et les malheureux ? ne sont-ce pas les riches ? Voici quelque chose de plus effrayant encore.

Les biens que nous avons appartiennent à Dieu. Ce n'est pas nous qui en sommes les maîtres ; nous n'en avons que le maniement. Il ne nous est pas permis d'en disposer comme bon nous semble, et si nous en usons mal, nous serons perdus pour l'éternité ; vérité incontestable. Cependant qu'il est difficile d'en bien user, c'est-à-dire, conformément aux lois et à l'intention de la Providence, qui veut que le riche use de ses biens, sans y attacher son cœur ; qu'il se borne au nécessaire, et que du superflu il en soulage les malheureux. Cela est juste ; car d'un côté il ne faut s'attacher qu'à Dieu, n'aimer que lui ; n'aimer rien que par rapport à lui. D'un autre côté, le superflu ne nous appartient pas, mais à ceux qui n'ont pas le nécessaire ; l'intention de la Providence, en nous donnant plus, étant que nous donnions ce plus à ceux qui ont moins, si nous pouvons nous en passer, et s'il est nécessaire aux autres. Sans cela, il n'y auroit ni justice, ni sagesse dans le partage que Dieu a fait des biens de la terre. Cependant rien de plus sage et de plus admirable, puisque par-là les hommes sont étroitement unis les uns aux autres. Le pauvre a besoin du riche, le riche a besoin du pauvre. Le riche

regarde le pauvre comme quelqu'un que la Providence à confié à ses soins, et qu'il est chargé de nourrir; et le pauvre regarde le riche comme l'économe de la Providence, comme l'administrateur des biens que la terre produit pour la subsistance de tous les hommes, dont vous êtes le père commun, ô mon Dieu! et qui ne vous sont pas plus les uns que les autres.

Mais, que cette sage administration est difficile! et quels sont les riches qui s'en acquittent comme il faut? quelle charge! quel sujet de frayeur et de tremblement! quelle source de damnation! Ah! je ne suis plus surpris, si un grand nombre de chrétiens, sur-tout dans les premiers siècles de l'Eglise, se dépouilloient de tous leurs biens. Ils craignoient l'abus qu'on en peut faire; ils redoutoient le compte terrible que le souverain Juge en demandera, au grand jour, à ceux qui les auront possédés. Que nous sommes donc insensés de désirer les biens de ce monde!

D'ailleurs, nous n'avons à jouir de ces biens qu'un très-petit nombre d'années; ils nous appartiennent moins qu'à nos héritiers, et à des héritiers qui attendent, avec impatience peut-être, le moment de notre mort pour s'emparer de ce qui nous tient au cœur. Encore une fois, que nous sommes aveugles et insensés!

Ce n'est pas que je condamne une sage prévoyance; il est permis d'amasser une certaine somme, pour ne pas se voir réduit à

mendier son pain. On peut amasser pour le temps où l'on ne pourra plus travailler ; ce n'est pas manquer à la Providence ; c'est au contraire répondre à ses vues. Mais, quelle folie de chercher toujours à amasser, d'accumuler écu sur écu, de joindre terre à terre, comme si l'on ne devoit jamais avoir assez de quoi vivre, comme si l'on ne devoit jamais mourir : *Insensé*, dit J. C., *cette nuit même, on va te demander ton ame ; pour qui seront les richesses que tu as amassées !* Tu laisseras tes biens à d'autres, et il ne te restera qu'un sépulcre. Le pauvre Lazare fut transporté dans le Ciel par les Anges, et le mauvais riche fut enseveli dans les enfers : Voilà le sort de ceux qui sont attachés d'une manière désordonnée aux biens de la terre, ou qui en font un mauvais usage.

Prenez donc garde, vous dirai-je, avec J. C., défendez-vous de toute avarice : *Videte et cavete ab omni avaritiâ.* Sondez votre cœur, examinez si vous n'êtes point trop attachés aux biens de ce monde : *videte.* Les pauvres sont aussi-bien sujets que les riches à cette attache. Cette passion détestable règne dans presque toutes les conditions. Elle est la cause de presque tous les péchés qui souillent la terre ; gardez-vous-en donc : *cavete.* Et pour cela, soyez contens de ce que vous avez ; faites de vos biens l'usage que Dieu veut que vous en fassiez ; ne soyez point attachés à ces biens périssables ; pensez souvent que vous n'avez rien apporté dans

ce monde, et que vous n'en remporterez rien, si ce n'est vos bonnes et vos mauvaises actions.

Faites luire ces vérités à mes yeux, Seigneur; ne permettez pas que je me laisse jamais séduire par l'appât des biens fragiles de ce monde : mais faites que je soupire et que je travaille sans cesse pour ceux du Ciel, où vous vous donnerez vous-même à vos élus. Ainsi soit-il.

POUR LE SEPTIÈME DIMANCHE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur la duplicité et le mensonge.

Attendite à falsis Prophetis. Gardez-vous des faux Prophètes. *S. Matth.* 7.

RIEN n'est plus indigne de l'honnête homme et du Chrétien, que la fourberie. Aussi J. C. nous enjoint-il d'éviter tous ceux qui l'emploient; et l'apôtre saint Pierre veut que, semblables aux petits enfans, tous les Chrétiens aient horreur du mensonge et de la dissimulation. La duplicité en effet et le mensonge, sont la source d'une infinité de maux qui désolent le monde. Arrêtons-nous, M. F., à cette morale si peu connue, et néanmoins si essentielle. Il n'est pas de vice plus répandu que le mensonge et la duplicité; et c'est dans le sens le plus strict et le

plus littéral qu'on peut dire, que tout homme est menteur. On ment par orgueil, pour excuser ses fautes; on ment par avarice, dans les marchés que l'on fait; on ment par oisiveté, c'est là ressource la plus ordinaire de ceux qui n'ont rien à faire.

Craignons, M. F., de contracter une habitude que tout favorise, que tous les vices fomentent, et qui les entretient tous. Comme les petits enfans, n'ayons de goût que pour le lait pur de la vérité, de la simplicité, et de la candeur. C'est le fruit que j'attends de cette Instruction.

La première réflexion qui se présente à mon esprit sur cette matière, regarde les marchés que vous faites les uns avec les autres. Sur quoi je trouve une expression singulière dans l'Ecriture. *Comme un morceau de bois*, dit le Saint-Esprit, *demeure enfoncé entre deux pierres; ainsi le péché sera comme resserré entre le vendeur et l'acheteur.* (Eccli. 27.) C'est-à-dire, que le vendeur et l'acheteur se pressent en quelque sorte contre le péché; c'est à qui y aura plus de part; à qui aura plus de ruse et de dissimulation; à qui aura le moins de bonne foi, et fera le plus de mensonges. Il n'est rien qu'on ne dise pour rabaisser le prix d'une chose que l'on veut acheter; il n'est rien qu'on ne dise ensuite pour en exagérer la valeur, quand on veut la vendre. On a une langue double qui dit,

en achetant, cela ne vaut rien; puis en vendant la même chose, cela est bon. Eh! pour justifier cette duplicité, que de faux raisonnemens ne fait-on pas?

N'est-il pas naturel, dites-vous, de vanter sa marchandise? oui, quand on ne dit rien que de vrai. Mais, est-il naturel de mentir, et de se tromper mutuellement? La première loi de la nature ne dit-elle pas: Ne faites jamais aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-même? Il n'est pas naturel de dépriser sa marchandise, je le veux: mais est-il naturel d'être un trompeur, j'ai presque dit un fripon? Je n'aurois pas osé me servir de ce terme, si vous ne vous en serviez pas vous-mêmes à l'égard de celui qui vous a trompé dans quelque marché. C'est un fripon, dites-vous, parce qu'il vous a trompé. Vous en trompez un autre; êtes-vous un honnête homme?

Vous poursuivez: est-ce que le vendeur est obligé de découvrir les défauts de sa marchandise? oui, sans doute, quand ce sont des défauts que l'acheteur ne voit pas et qu'il ne peut pas voir; oui, parce qu'il est contre la justice de profiter de l'ignorance ou de l'inadvertance de quelqu'un; pour lui survendre, et de vendre une chose pour ce qu'elle n'est pas. Ces finesses, ces ruses, ces déguisemens se réduisent au fond à une pure friponnerie.

Et cependant, à vous entendre dire, vos mensonges n'ont fait tort à personne. Y avez-

vous pensé, mes C. F.; prenez tous les marchés que vous avez faits, les uns après les autres, souvenez-vous de tous les mensonges qui les ont accompagnés, et voyez donc que vous n'avez jamais ou presque jamais menti à votre profit, sans que cela ait été au préjudice d'autrui. La réparation de ces injustices seroit juste, elle est indispensable. L'avez-vous faite? pensez-vous à la faire?

Quelle conduite devez-vous donc tenir quand vous achetez ou que vous vendez? Il faut agir simplement et avec droiture: vous mettre à la place de celui qui vend, lorsque vous achetez, et à la place de celui qui achète, quand vous vendez: ne point vendre au-dessus du plus haut prix, ni acheter au-dessous du plus bas, quand même on vous l'offriroit, et qu'il ne tiendroit qu'à vous de le faire. Vous pouvez, à la vérité, prendre toutes les précautions que la prudence exige pour n'être pas trompé; mais vous ne devez rien dire, à dessein de tromper les autres. Vous devez bannir des marchés que vous faites, cette abondance de raisonnemens faux, de réflexions inutiles, de paroles perdues, de mensonges enfin et de duplicités qui les accompagnent ordinairement. Tel est le devoir d'un honnête homme, d'un Chrétien.

Cette duplicité si commune dans les marchés, on la retrouve encore dans la société, dans les conversations. On a l'art de s'y montrer sous des formes différentes, sui-

vant le temps, les lieux, les personnes. On dit d'une façon quand on pense d'une autre; on allie le langage et tous les dehors de l'estime, de la bienveillance, de l'amitié, avec les sentimens de haine et de mépris que l'on a dans le cœur. Si vous entrez dans une maison, si vous paroissez dans une compagnie où l'on étoit occupé à vous déchirer; dès qu'on vous aperçoit, tous les visages changent; on vous reçoit, on vous accueille avec un air gracieux, on vous accable de politesses. Etes-vous sorti, les railleries, les médisances recommencent. Quoi de plus faux, de plus indigne du Chrétien, de l'honnête homme! et cependant quoi de plus commun dans le monde!

Dans le discours, presque tous sont amis. Faut-il en venir aux effets, il n'y a presque plus d'amis. Beaucoup de protestations d'amitié, et très-peu d'amitiés sincères. C'est là, direz-vous, le ton et le langage de la politesse. Je le sais. Mais la politesse n'est-elle donc chez nous qu'un mensonge, une dissimulation continuelle? Nous sommes donc convenus de nous tromper les uns les autres, de ne point compter sur les démonstrations extérieures de bienveillance qui sont d'usage. La politesse est une vertu, et cette vertu se réduit donc à montrer au dehors le contraire de ce qui est dans le cœur. Mordre, accueillir avec un air riant ceux dont la vue nous déplaît; embrasser ceux que l'on voudroit mordre, et que l'on mord

en effet quand on le peut : quelle vertu, mon Dieu ! quelle politesse !

Il faut donc bannir du commerce de la vie cet extérieur poli, honnête ? Non, mes Frères, mais il faut mettre dans le cœur les sentimens que l'extérieur annonce, cette charité chrétienne, par laquelle nous aimons sincèrement tous nos frères, par rapport à Dieu. Alors il n'y aura rien que de vrai dans ce que nous appelons politesse. Votre extérieur annonce l'estime, la vénération, le respect ; ayez dans le cœur ce qu'il signifie, et il n'y aura plus en vous qu'un seul homme et non point *un homme double*, un homme qui se voit, et un homme qui se cache.

L'homme double paroît bon avec les bons, méchant avec les méchans ; avec les personnes pieuses, il vante la piété ; avec ceux qui n'ont point de piété, il parle comme s'il n'en avoit point lui-même. Lorsqu'il est avec des gens qui ont des mœurs, il loue les bonnes mœurs ; s'il est avec des libertins, il fait gloire d'en avoir de mauvaises. Avec les vrais croyans, il a le langage de la foi ; avec les incrédules, il parle comme s'il n'avoit point de foi ; et cela par des vues d'intérêt, d'ambition, de vanité, d'amour-propre, de respect humain. Il vous loue en votre présence, il vous déchire quand vous êtes absent ; il dissimule son ressentiment, pour mieux se venger, si l'occasion s'en présente. Quoi de plus odieux !

L'artifice inspire aux mauvais pauvres des moyens indignes pour exciter la compassion ;

et en faisant paroître réels des maux imaginaires, ils envahissent la substance du véritable indigent. L'hypocrisie, compagne inséparable du mensonge, fait passer pour justes ceux qui ne le sont pas. Que sais-je enfin ? la duplicité, le mensonge, prennent mille formes différentes, et se trouvent presque partout. Dieu veuille que dans tout ce détail, le plus grand nombre de ceux qui m'écoutent, ne se soient pas trouvés répréhensibles. O mon Dieu, créez en nous un cœur simple et droit; et renouvelez en nous l'esprit de vérité et de candeur. Mais, hélas ! M. F., cette duplicité, cet esprit de mensonge, nous nous en rendons coupables à l'égard de Dieu même.... Seconde réflexion.

Voyez, M. F., écoutez l'avare parlant à Dieu. Mon Dieu ! dit-il, je vous aime pardessus toute chose : je méprise les richesses, elles ne sont que comme la boue, en comparaison du Royaume éternel que vous me promettez. Au sortir de là, c'est tout autre chose. Ces biens si vils, il les préfère à Dieu, au Paradis : il ne fait attention ni aux pauvres, ni aux malades. Diriez-vous que cet homme est le même qui parloit tout-à-l'heure à Dieu ?

Appliquez la même réflexion au vindicatif, à l'ambitieux, à l'impudique, à l'ivrogne, à tous ceux qui joignent les pratiques extérieures du Christianisme avec tous les goûts, toutes les inclinations, tous les désirs

de la chair. Vous trouverez des hommes à deux faces, des hommes doubles, qui parlent à Dieu comme s'ils étoient sincèrement et uniquement attachés à lui, et qui agissent ensuite comme s'ils avoient renoncé à l'Evangile.

En effet, comment traitez-vous l'Evangile, quand vous conversez avec le monde; et comment traitez-vous le monde, quand vous conversez avec J. C. Comparez, je vous en prie, de personnage que vous faites dans les pratiques extérieures du culte que vous rendez à J. C. avec votre manière de vivre dans le monde. La contradiction saute aux yeux. Les prières que vous récitez, les instructions que vous entendez, les Sacremens que vous recevez, le saint Sacrifice et les cérémonies auxquelles vous assistez, tout cela signifie précisément le contraire de ce que vous dites, de ce que vous pensez, de ce que vous faites dans le monde.

Ici, je veux dire dans l'Eglise, vous dites: Gloire, honneur et louange à Dieu, à J. C. Là, je veux dire dans le monde, vous applaudissez aux ennemis de J. C.; ici, vous offrez de l'encens à Dieu; là, vous encensez les créatures. Ici, vous dites que le joug de J. C. est doux, qu'heureux est celui qui le porte dès sa jeunesse; là, vous dites que sa morale est trop sévère, qu'il faut s'élever, s'enrichir, se procurer ses aises. Ici, vous offrez votre cœur à Dieu; là, vous le donnez au démon, vous l'abandonnez à vos passions. Ici, vous accu-

sez vos fautes ; là, vous les excusez. Ici, vous faites de belles promesses ; là vous les rétractez. Ici, vous dites : Seigneur, j'aimerois mieux mourir que de perdre votre grâce ; là, vous dites : je ne puis pas vivre sans me livrer à mes plaisirs. Ici, vous faites profession d'aimer votre prochain comme vous-même ; là, vous avez pour principe de le haïr, quand il vous nuit ou qu'il vous déplaît. Ici, vous vous appelez tous frères, et vous êtes tous assis à la même table, nourris du même pain qui est J. C. ; là, vous vous regardez comme des étrangers, vous vous traitez comme des ennemis, vous vous portez envie, vous vous déchirez les uns les autres. En un mot, ici vous paroissez chrétiens ; là, vous êtes souvent pires que les infidèles.

Ah ! c'est donc à moi, devez-vous dire, c'est à moi que s'adressent les malédictions prononcées contre les cœurs doubles : *Væ, væ duplici corde.* Si je vous cherchois, ô mon Dieu, dans la droiture et la simplicité de mon cœur, je vous trouverois infailliblement, je m'attacherois à vous seul, et je ne serois point partagé comme je le suis, entre J. C. et le monde ; tantôt à l'un, tantôt à l'autre, voulant servir deux maîtres, quoique J. C. m'assure positivement que cela est impossible, et que quiconque n'est pas tout à lui, est nécessairement contre lui.

C'est donc faute d'avoir le cœur simple, M. F., que nous sommes si lâches, si infi-

dèles dans le service de Dieu ; c'est de là que viennent notre inconstance dans le bien, et nos recherches continuelles dans le péché. De là vient qu'il y a si peu de bonne foi dans nos marchés, tant de duplicité dans la société, si peu de charité envers notre prochain. De là vient que le libertin cherche à justifier ou à excuser son libertinage ; l'avare, son avarice, ses usures ; le vindicatif, ses vengeances ; l'ivrogne, ses excès ; tous les hommes, leurs vices et leurs manquemens ; de là viennent enfin tant de détours, de déguisemens, de dissimulations même dans le tribunal de la pénitence, dans l'accusation que l'on fait de ses fautes.

Ayons horreur de ce défaut, M. F., dépouillons-nous désormais de toute duplicité, comme nous le recommande l'apôtre saint Pierre, devenons simples comme les petits enfans ; et, à l'exemple de notre divin modèle J. C., qu'il ne sorte jamais de notre bouche aucun mensonge ni tromperie ; que notre cœur soit toujours d'accord avec nos lèvres, soit que nous parlions à Dieu, soit que nous nous entretenions avec le prochain.

O Dieu, vérité souveraine, imprimez en nous un amour sincère pour la vérité et la simplicité, afin qu'après avoir pratiqué la vérité par la charité, nous arrivions enfin à ce Royaume qui a pour roi la vérité, pour loi la charité, et pour durée l'éternité.

Ainsi soit-il.

POUR LE HUITIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur le travail.

Redde rationem villicationis tuæ. Rendez compte de votre administration. *S. Luc.* 16.

LA première vérité que vos parens vous ont apprise, M. C. P., la première que vous apprenez vous-mêmes à vos enfans, est que Dieu nous a placés sur la terre, pour que nous travaillions à gagner le Ciel. D'où il suit que l'homme le plus actif, le plus laborieux, le plus occupé, n'est qu'un homme oisif, qui passe sa vie à ne rien faire, lorsque son but principal et sa fin dernière ne sont pas de sauver son ame et de gagner le Ciel. Tous les mouvemens que vous vous donnez ne vous servent de rien, par conséquent, si vous ne travaillez point au salut de votre ame; vous le savez, vous en convenez, vous le dites vous-mêmes. Quelle est donc mon intention en vous adressant aujourd'hui les paroles de notre Evangile? Seroit-ce de vous engager à quitter vos occupations et votre état, pour ne songer qu'à votre salut? Au contraire, je viens vous exhorter au travail, vous en faire sentir la nécessité, vous le proposer comme un

des moyens les plus propres à notre sanctification, parce qu'en travaillant nous faisons la volonté de Dieu, nous sommes utiles au prochain, nous évitons l'oisiveté, qui, comme vous le savez, est la mère de tous les vices.

Ecoutez donc trois réflexions qui vous feront un bien infini, si vous voulez vous donner la peine de vous y arrêter et de les approfondir. Le travail, considéré par rapport à Dieu qui nous y a condamnés, est une suite et une punition du péché; il faut donc travailler en esprit de pénitence. Le travail, considéré par rapport au prochain, est une obligation que les lois de la société nous imposent : il faut donc travailler en esprit de charité. Le travail, considéré par rapport à nous-mêmes, est un remède contre le vice : il faut donc travailler par un esprit de prudence et de précaution.... Je ne serai pas plus long qu'à l'ordinaire.

Le travail auquel Dieu a condamné tous les hommes, est une suite et une punition du péché. C'est ce que Dieu dit à Adam, aussitôt après sa désobéissance : *Parce que tu as mangé du fruit que je t'avois défendu; cette terre qui devoit être pour toi un séjour délicieux, et que j'avois bénie, sera maudite; elle produira des épines de toute espèce, pour te punir et exercer ta patience. Tu ne vivras de ses fruits qu'en travaillant tous les jours de ta vie, et tu mangeras*

ton pain à la sueur de ton front, jusqu'à ce que tu rentres dans la terre d'où tu es sorti.

Telle est, M. C. F., la sentence prononcée dès le commencement, contre la terre et contre tous les pécheurs qui doivent l'habiter. Elle n'a été depuis, qu'un séjour de peines et de fatigues, un lieu d'exil, une vallée de larmes. Les créatures que vous n'aviez faites, ô mon Dieu! que pour nos plaisirs et la douceur de notre vie, sont devenues les instrumens de votre justice, et vous vous en servez, quand il vous plaît, pour répandre l'effroi, le trouble, la consternation sur la terre.

Tantôt vous appelez des quatre coins du monde, ces vents furieux qui abattent nos fruits, déracinent nos arbres, renversent nos maisons. Tantôt vous envoyez les eaux du Ciel, qui tombent avec impétuosité, grossissent nos rivières, inondent nos campagnes, les couvrent d'un sable stérile, pénètrent jusques dans nos maisons, entraînent quelquefois avec elles les hommes et les animaux. Ici, vous commandez aux ardeurs du Soleil de brûler nos moissons. Là, pendant que vous faites gronder votre tonnerre, la grêle, pour obéir à vos ordres, se précipite avec fureur, et ravage tout sans miséricorde. Quelquefois vous rassemblez une multitude prodigieuse d'insectes, qui rongent nos fruits, les dévorent, les perdent.

Que dirons-nous de ces guerres cruelles qui depuis que la terre est habitée par des

pécheurs, l'ont tant de fois abreuvée de leur sang, et engraissée de leurs cadavres? de ces maladies contagieuses qui désolent tour à tour nos provinces, traînant après elles, partout où elles passent, la dévastation, l'horreur et la mort?

Les voilà, M. F., les marques évidentes et les terribles effets de cette malédiction que Dieu prononça contre la terre, après le péché du premier homme. Eh! qu'a-t-elle été depuis, sinon le théâtre des misères humaines qui se succèdent sans interruption de siècle en siècle, et d'une année à l'autre? Terre avare, qui ne donne ses fruits qu'à force de travail, et semble ne les donner qu'à regret; terre d'affliction et d'amertume, qui produit des épines non-seulement à ceux qui ouvrent son sein et la cultivent à la sueur de leur front, mais encore à tous les pécheurs qui l'habitent.

En en effet, M. C. P., nous les sentons, ces épines, dans quelqu'état que la Providence nous ait placés. L'artisan les trouve dans son métier; le marchand dans son négoce; les chefs de famille dans leur ménage; l'homme de loi dans l'étude; le Pasteur dans les fonctions de son ministère; les grands dans leur grandeur; les riches dans leurs richesses. Parcourez toutes les conditions, depuis le Souverain jusqu'au dernier des sujets, et trouvez-moi une place, une charge, un emploi, un métier, un état, en un mot, dans lequel il n'y ait rien qui fatigue, rien qui gêne, rien qui dégoûte,

ou plutôt dans lequel il n'y ait pas mille choses qui lassent, qui déplaisent, qui mortifient ou qui ennuient. Dans le commerce, par exemple, que de mouvemens, que de peines, que de voyages, le jour, la nuit, par tous les temps, et dans toutes les saisons de l'année?

Ceux même dont la condition paroît plus douce ou moins pénible, quand on s'arrête à la superficie, le Juge qui rend la justice, le Prêtre occupé à l'instruction ou à la conduite des ames, quelles peines de corps et d'esprit n'ont-ils pas à essuyer? Combien de choses à savoir, de volumes à parcourir, de difficultés à éclaircir, de nuits à passer? Combien de caractères à étudier, d'esprits à ménager, d'intérêts à concilier, de précautions à prendre? A combien de propos, de reproches, de mortifications ne sont-ils pas exposés? Croyez-moi, M. C. F., les épines les plus piquantes sont attachées aux plus grandes places. Ceux qui veulent en remplir exactement les devoirs, le savent bien, et le sentent encore mieux. Il n'y en a peut-être pas un seul qui, dans certains momens, ne trouve sa condition plus dure que celle du laboureur et du mercenaire, qui portent le poids du jour et de la chaleur. Les Rois eux-mêmes les sentent, ces épines; elles croissent dans leur palais et jusques sur le trône. Salomon rassasié de plaisirs et de richesses, ne trouve partout que peine, que travail et affliction d'esprit.

Exilé

Exilé comme un criminel dans une terre maudite, je m'abaisserai donc en toute humilité, ô mon Dieu ! sous le joug que vous avez imposé à tous les hommes. Les occupations de mon état, les peines de corps ou d'esprit qui les accompagnent, sont la punition de mes péchés. Je vous les offrirai donc pour les expier ; et je travaillerai, non pas simplement pour avoir de quoi sustenter cette misérable vie ; ce seroit travailler comme les Païens, qui ne vous connoissent pas, ô mon Sauveur ! mon travail seroit alors perdu pour le Ciel, et je n'aurois d'autre récompense que ce qu'il me produiroit sur la terre. Je travaillerai, non pas pour amasser des richesses et contenter mon avarice ; non pas pour me faire une réputation et nourrir mon orgueil ; car mon travail alors, au lieu de me servir de pénitence, deviendroit lui-même un nouveau péché. Mais je travaillerai, parce que vous l'avez voulu ainsi ; parce que vous m'avez condamné, ô Dieu souverainement juste, à manger mon pain à la sueur de mon front, tous les jours de ma vie. Mon but principal et la dernière fin que je me proposerai dans mon travail, sera de faire votre sainte volonté. De quelque nature que soient les épines, les peines de mon état, je les dévorerai, je les souffrirai de bon cœur, pour l'amour de vous, et parce que je suis pécheur.

Telle est, M. C. F., la première raison qui doit nous faire embrasser le travail. Nous le devons à Dieu, qui nous y a condamnés

comme pécheurs. Nous le devons aussi au prochain et à la société, dont nous sommes les membres. Il est juste que nous travaillions pour les autres, puisque les autres travaillent pour nous..... Seconde réflexion.

Vous êtes, dit l'Apôtre S. Paul, *les membres les uns des autres*. Comme tous les membres du corps humain s'entr'aident, se nourrissent, se soutiennent mutuellement, de même il y a dans le monde différens états qui sont nécessaires les uns aux autres. Et cela doit être; car si tous les hommes cultivoient la terre, qui est-ce qui rendroit la justice? qui est-ce qui nous défendroit contre les ennemis? qui est-ce qui rempliroit les fonctions du saint Ministère?

Or, remarquez, je vous prie, comme chacun dans son état travaille pour le service d'autrui. Le juge, n'est pas juge pour lui. L'homme de guerre, ne fait pas la guerre pour lui. Le prêtre n'est pas prêtre pour lui. Le marchand, le laboureur, le vigneron, l'artisan, le mercenaire, travaillent tous les uns pour les autres. En un mot, quelque place que vous occupiez, quelque métier que vous exerciez, vous pouvez dire: je travaille pour une infinité de personnes qui travaillent pour moi. Ah! M. C. F., que cette réflexion est bien propre à nous inspirer l'amour du travail, et à couvrir de honte les personnes oisives!

Quelle idée, en effet, peut-on se former

d'un homme oisif ? Il est semblable à ces excroissances de chair, aux loupes qui viennent dans le corps humain, qui se nourrissent du même sang et de la même substance que les membres les plus utiles. C'est un frelon qui dévore le miel des abeilles ; c'est une mauvaise herbe qui consume le suc de la terre, destiné à nourrir les plantes utiles et nécessaires ; c'est un ingrat qui ne fait rien pour personne, pendant que tout le monde travaille pour lui ; qui ne doit pas manger, dit S. Paul, et qui ne mérite pas de vivre, parce qu'il ne travaille point. Et si cet homme oisif occupe malheureusement une place distinguée, il est de plus un voleur public, qui jouit des honneurs et des revenus attachés à cette charge dont il ne remplit pas les obligations. Car ces revenus et ces honneurs ne lui appartiennent pas en bonne justice, lorsqu'il ne remplit pas les engagemens qu'il a contractés envers ses concitoyens.

Je n'ai point d'état, direz-vous, je vis de mes rentes ; je ne suis redevable à personne. Vous n'êtes redevable à personne ! Eh ! regardez autour de vous ; regardez-vous depuis les pieds jusqu'à la tête, et voyez combien de personnes ont travaillé, et travaillent continuellement pour vous nourrir, pour vous vêtir, vous loger, vous procurer toutes vos commodités et toutes vos aises. Combien d'autres travaillent à la conservation de vos biens, de votre santé, de votre vie, à votre instruction et au salut de votre ame ? Tout cela ne mérite-t-il de votre

part aucun sentiment de reconnoissance? Et n'êtes-vous pas un ingrat, si vous ne cherchez point à vous rendre utile, d'une façon ou d'une autre, à cette société qui vous procure tant d'avantages?

N'y a-t-il point de misères cachées à découvrir et à soulager? des malades à visiter, des affligés à consoler, des procès à accommoder, des ennemis à réconcilier? Je ne parle pas de ceux qui ont du bien à faire valoir, une maison à gouverner, des enfans et des domestiques à instruire; mais je dis: quel est le particulier qui, n'ayant ni femme, ni enfant, ni ménage, ni embarras d'aucune espèce, et qui, vivant de son revenu, ne puisse servir le prochain de mille manières, et employer la meilleure partie de son temps à toutes sortes de bonnes œuvres, qui, étant faites pour un motif de charité, l'enrichiront devant Dieu, en même temps qu'elles le rendront précieux au corps de la société dont il est membre?

Vous n'avez point d'état? Tant pis; il faut en prendre un. Si vous eussiez vécu chez les Egyptiens idolâtres, vous auriez été puni de mort; car ils lapidoient quiconque n'avoit ni métier, ni profession. Mais quand vous n'auriez point d'état, quel est l'homme qui ne trouve à s'occuper, quand il le veut bien, et à remplir le temps d'une manière utile aux autres et à lui-même? ce temps qui est si précieux, qui est si court, qui passe si vîte, et dont vous nous demanderez compte, ô mon Sauveur, jusqu'à la dernière minute;

vous qui pendant votre vie mortelle, quoique vous ne fussiez point pécheur, quoique vous ne dussiez rien à personne, avez néanmoins été dans les travaux dès votre plus tendre jeunesse.

Mon Dieu ! comment peut-on vivre sans rien faire ? On vit, non pas en chrétien, non pas en homme, mais comme les animaux sans raison, ou comme les plantes qui végètent, avec cette différence que les plantes et les animaux vivent pour la gloire de Dieu et pour le service de l'homme, au lieu que les gens oisifs ne vivent que pour eux-mêmes, ou plutôt ils vivent pour déshonorer la religion et l'humanité par toutes sortes de vices, presque inséparables d'une vie oisive et inutile. Troisième et dernière raison qui rend le travail nécessaire, et qui doit nous le faire aimer.

Le Saint-Esprit l'enseigne ; tout le monde le dit ; l'expérience le confirme, et rien n'est plus vrai : l'oisiveté est la mère, la source de mille vices et de mille misères. Ne sortons pas de la paroisse.

S'il y a des médisances, de faux rapports, des jugemens téméraires, c'est l'oisiveté qui les produit. Un homme assidu au travail et occupé de ses affaires, une femme laborieuse, appliquée du matin au soir à l'éducation de ses enfans et au soin de son ménage, ne s'amusent point à critiquer leurs voisins, et ne s'embarrassent guères l'esprit

de ce qui ne les regarde pas. S'il y a de l'ivrognerie, c'est l'oisiveté qui en est presque toujours la cause. Quelqu'un qui aime le travail, ne s'avise point d'aller perdre son temps et son argent au cabaret. S'il y a des querelles dans les ménages, elles viennent très-souvent de l'oisiveté. L'oisiveté amène la pauvreté; et c'est ordinairement par la fainéantise que tant de gens sont réduits à la mendicité. Mon cher Frère, je vous le dis, tant que vous ne serez pas occupé, vous serez toujours un impudique. Et vous qui voulez conserver la plus belle et la plus aimable de toutes les vertus, vous la perdrez, si vous demeurez sans rien faire, si vous n'aimez pas le travail. Le travail dissipe les mauvaises pensées, éteint les mauvais désirs; il applique l'esprit, il dompte le corps. On ne songe guères au mal, lorsqu'on est occupé à des choses utiles.

Voulez-vous des exemples! Lisez l'Ecriture. Tandis que Samson est occupé à combattre les ennemis de son peuple, il conserve sa force et sa gloire. Dès qu'il converse inutilement avec une créature, il perd sa force, sa vertu et toute sa gloire. Qui est-ce qui a fait tomber David? L'oisiveté. Tandis qu'il marche à la tête des armées, il est chaste, il est juste. Demeure-t-il oisif dans son palais? le voilà tout-à-coup adultère et homicide. Tant que Salomon est occupé à bâtir le temple, il est le plus sage des Rois; dès le moment qu'il n'a rien à faire et qu'il se repose, il devient aussi insensé qu'il a été sage.

Qui dit un homme oisif, dit un mauvais sujet de toutes façons. Rien de si curieux, de si incommode que ces gens-là. Ils ne s'entretiennent que de niaiseries ou des affaires d'autrui; du temps qu'il fait, des bruits qui courent, des nouvelles qui se débitent, et très-souvent ils en inventent. Rien de si médisant, de si envieux, de moins vrai. Si l'homme oisif est pauvre, il devient un voleur, parce que celui qui n'a rien et qui ne veut point travailler, ne peut vivre qu'aux dépens d'autrui. S'il est riche, il est rempli d'impudicités; son esprit est continuellement occupé de pensées mauvaises ou inutiles; son cœur est toujours rempli de mille désirs, de mille attaches qui n'aboutissent à rien d'honnête, à rien de sérieux; en un mot, il est sujet à toutes sortes de vices. Voilà, M. F., le portrait des personnes oisives, tel que je l'ai trouvé dans le Livre de la Sagesse.

Ne restez donc point dans l'oisiveté. Travaillez du matin au soir, afin que le démon qui tourne sans cesse autour de vous, vous trouve toujours occupé à quelque chose de bon et d'honnête. Accoutumez vos enfans de bonne heure au travail. J'en vois, surtout dans la ville, qu'on n'occupe à rien; aussi ne pensent-ils qu'au jeu, qu'à faire des sottises; ce sont ceux qui sont les plus vicieux, les plus dissipés à l'Eglise, les moins attentifs au catéchisme. Eh! combien de choses utiles et proportionnées à leur âge, ne pourroit-on pas leur faire faire? Les

parens en auroient moins de chagrin, et plus de consolation. Souvenez-vous, M. C. F., que le vice prend naissance, se nourrit et se fortifie dans le sein de l'oisiveté, comme les vers s'engendrent dans une chair morte et corrompue : ne restez donc jamais oisifs. Nous sommes pécheurs, le travail est une pénitence que Dieu a imposée à tous les hommes ; travaillons donc en esprit de pénitence et d'humilité. Nous sommes citoyens et membres les uns des autres, travaillons donc pour nous rendre utiles à la société, de laquelle nous retirons des secours de toute espèce ; travaillons par un esprit de reconnoissance et de charité. Nous sommes naturellement enclins au mal et sujets à mille passions différentes, efforçons-nous de les vaincre par un travail assidu.

Et vous, grand Dieu ! qui ayant établi tous les états et toutes les conditions, avez prescrit à chacun de nous la tâche qu'il doit remplir, faites que votre sagesse préside à tous nos ouvrages ; qu'elle soit la règle de nos pensées ; qu'elle dirige nos entreprises ; qu'elle commence, conduise et finisse toutes nos actions, afin qu'elles se rapportent toutes à votre gloire, à l'utilité de nos frères, et au salut de notre ame. C'est ainsi qu'après avoir travaillé sur la terre, suivant votre adorable volonté, nous pourrons espérer à l'heure de la mort, de recevoir, par votre miséricorde, la récompense de notre travail, en nous reposant avec vous et en vous, ô mon Dieu ! dans l'éternité bienheureuse.

Ainsi soit-il.

POUR LE NEUVIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur la mort du juste et du pécheur.

Videns civitatem, flevit super illam. Jésus jetant les yeux sur la ville de Jérusalem, pleura sur elle. *S. Luc.* 19.

CE n'est pas sur Jérusalem seulement et sur les malheurs affreux qui devoient bientôt arriver à cette ville ingrate et infidèle que J. C. a versé des larmes, c'est encore sur l'ame du pécheur et sur les maux affreux qu'il se prépare pour l'éternité. Insensible pendant la vie aux tendres invitations de son Sauveur, renouvelant autant qu'il est en lui, les plaies d'un Dieu qui n'étoit venu que pour le sauver, le pécheur arrive enfin à ce moment fatal où il faut paroître devant son Juge. Le terrible moment pour lui! Oh! que sa mort est affreuse aux yeux de Dieu! que ses suites sont funestes! Voilà, M. C. F., voilà ce qui fait couler les larmes de Jésus-Christ: *Flevit super illam.*

Je viens vous parler de la mort du pécheur, et de la mort du juste, et vous choisirez entre l'une et l'autre. Ne vous y trompez pas, M. C. F., on meurt ordinairement comme on a vécu. Si donc la mort du pécheur vous effraie, ne vivez pas dans le

péché, autrement vous mourrez comme les pécheurs. Et si vous voulez mourir de la mort des justes, vivez comme les justes.

Mon Dieu! joignez l'onction de votre grâce à mes paroles, afin qu'elles produisent dans tous les cœurs les plus salutaires effets. Et vous, M. C. F., écoutez-moi.

POUR que le spectacle de la mort que je vais mettre sous vos yeux fasse plus d'impression sur vos cœurs, imaginez-vous, M. C. F., que vous êtes arrivés à ce dernier moment. Ce moment arrivera très-certainement, et il n'est peut-être pas bien éloigné. Imaginez-vous donc que vous êtes au lit de la mort; qu'il ne vous reste plus que quelques heures à vivre; que vous éprouvez déjà ce qu'on éprouve dans ce dernier moment; une foiblesse extrême qui ôte presque tout mouvement; une inquiétude mortelle qui ne laisse pas un moment de repos; une crainte affreuse qui trouble l'esprit; des palpitations fréquentes d'un cœur qui se meurt; une sueur froide qui se répand par tout le corps, commençant déjà à sentir le cadavre; les joues abattues, le teint livide, les cheveux humides de la sueur de la mort; les yeux enfoncés et affreusement ouverts, qui commencent à se troubler et à s'éteindre, ne laissant de lumière qu'autant qu'il en faut pour voir l'état pitoyable où l'on est réduit; déjà abandonné de ce qu'on a de plus cher dans le monde; sur le point de rendre le

dernier soupir ; entre le Paradis et l'enfer ; dans un instant appelé au jugement de Dieu, où l'ame seule, sans avocat, sans appui, sans défense, accompagnée seulement de ses bonnes ou de ses mauvaises actions, va être jugée irrévocablement ; ou appelée à un bonheur qui ne finira jamais, ou précipitée dans des feux éternels et incompréhensibles.

Oh ! que cette image est effrayante ! Oh ! que ce moment est terrible pour le pécheur ! Approchez-vous de son lit de mort, M. C. F., et voyez.

Ce pécheur, il n'y a que quelques jours, étoit plein de force et de santé ; il ne pensoit qu'à ses plaisirs, qu'à amasser du bien, qu'à s'attacher les créatures. Et le voilà étendu sur un lit, sans force, dans la nécessité de tout abandonner et d'être abandonné de tout ; que lui sert alors d'avoir joui des plaisirs ? Hélas ! il est déchiré par le regret de s'y être livré. Que lui sert d'avoir du bien ? ah ! ses biens vont lui être enlevés, et il ne lui restera bientôt plus que la pourriture et les vers. Que lui sert d'avoir été aimé, estimé des créatures ? ah ! bientôt on ne pensera pas plus à lui que s'il n'eût jamais été. Ses péchés, sa vie criminelle se présentent à son esprit. Il voit, il craint les jugemens de Dieu qu'il avoit mepriſés, ou du moins auxquels il n'avoit pas voulu penser pendant qu'il jouissoit de la santé. Dieu, les hommes, tout en ce moment conspire à l'affliger, à l'effrayer. Quelle désolation ne causent pas

à ce moribond les yeux pleurans de ceux qui le servent, l'étonnement que témoignent ceux qui l'approchent, les soupirs d'une femme, d'un mari; les pleurs, les gémissemens de ses enfans, de ses amis? Mais sur-tout quels remords, quelle frayeur, au souvenir de ses péchés, à la vue des terribles jugemens de Dieu!

O mort, que ta vue est effrayante! que tes coups sont terribles! Oui, mes Frères, et ces coups sont inévitables. Elle a le bras levé sur nous. Bientôt elle va nous frapper..... En quel état sommes-nous? Si nous mourions à ce moment, notre état ne seroit-il pas celui du pécheur dont je parle?

Au milieu de son trouble, de ses agitations, qui pourra consoler ce pécheur? La vue du Ministre de la réconciliation? Ah! cette vue ne fait qu'augmenter son trouble. Il lui faut décharger sa conscience de toutes ses iniquités! En aura-t-il la force? sa maladie lui laissera-t-elle toute la liberté d'esprit nécessaire pour une affaire de cette importance? Hélas! sa raison est affoiblie, la douleur le presse. Il se confesse cependant; mais quelle confession! Sa bouche prononce les Actes de contrition que le Confesseur lui suggère; mais son cœur est-il vraiment contrit? Il reçoit les Sacremens; mais les reçoit-il avec les dispositions requises? Il dit d'une voix languissante: mon Dieu! je vous aime; mais l'aime-t-il véritablement? Et quels sont ses sentimens, lorsque le Prêtre,

avant de se retirer, lui présentant un crucifix, lui dit : « Mon cher Frère, J. C. seul doit être désormais toute votre consolation et votre refuge. C'est dans ses plaies que vous devez chercher de quoi vous rassurer contre les frayeurs de la mort, de quoi adoucir ses rigueurs et son amertume. Recevez donc, mon C. F., cet objet consolant ; c'est entre ses bras que je vous laisse. »

Mon Dieu ! voilà donc à quoi se voit réduit un mondain, à cette dernière heure. Mais quand on a vécu dans une négligence extrême de son salut, dans une froide indifférence pour J. C., quand on a mené une vie molle, dissipée et mondaine, trouve-t-on beaucoup de consolation, à l'heure de la mort, à retenir un crucifix entre ses bras ? Ah ! si l'on n'a aucune ressemblance avec Jésus crucifié ; si l'on a vécu d'une manière toute opposée à sa doctrine ; si l'on n'a été touché ni de ses paroles, ni de ses exemples, quels sentimens peut-on avoir en collant ses lèvres sur cet objet sacré ?

Encore si ce moribond savoit profiter du peu de temps qui lui reste ! Mais, hélas ! la frayeur, le trouble où il est, lui laissent-ils la raison et la liberté nécessaire pour profiter de ce temps ?

La mort approche ; on espère encore lui donner quelque consolation par les prières de l'Eglise. Mais comment ces prières si consolantes pour les Justes, consoleroient-elles une ame qui n'entend pas un mot qui ne lui reproche les désordres de sa vie ?

Partez de ce monde, ame chrétienne, lui dit-on. Mais que cet adieu est peu agréable; qu'il est dur à qui a aimé le monde, à qui n'a vécu que pour le monde, à qui n'a rien fait pour le Ciel. *Partez;* c'en est donc fait: il faut se séparer de tout, quelque attachement que l'on ait, quelque difficulté que l'on sente. On voudroit ne rien quitter, et il faut mourir à tout!

Ame chrétienne, que vous soyez aujourd'hui dans le séjour de la paix, que votre demeure soit dans la sainte Jérusalem! Ce souhait est bien charitable. Mais ce moribond, qu'a-t-il fait pour le mériter?

Ayez pitié, Seigneur, ayez pitié de ses gémissemens; laissez-vous toucher par ses larmes. Mais s'il n'y a que la douleur de se voir dépouillé de tout ce qu'on chérissoit le plus sur la terre qui arrache ces soupirs, comment Dieu les agréera-t-il?

Reconnoissez, Seigneur, que c'est une créature que vous avez tirée du néant, qu'elle n'a point été formée par des dieux étrangers; elle est l'ouvrage de vos amis: reconnoissez donc votre ouvrage. Mais si cette ame, durant sa vie, a préféré les plus viles créatures au vrai Dieu; des biens fragiles, des plaisirs frivoles à un bonheur, à des biens éternels; si elle est défigurée par le péché; si elle n'a aucune ressemblance avec Jésus-Christ, Dieu voudra-t-il la reconnoître? A quoi doit-elle donc s'attendre? Hélas! tout ce qui se présente aux yeux et à l'esprit de

ce malheureux, tout ce qu'il entend, augmente sa douleur et sa crainte.

Il meurt..... Voilà son sort décidé. En un clin d'œil, toute sa vie a été discutée; il est déjà jugé : son arrêt est prononcé. M. F., ah! M. F.! bientôt nous nous trouverons nous-mêmes dans cette position décisive. Que voudrions-nous alors avoir fait? que voudrions-nous n'avoir pas fait?

Que c'est un spectacle bien triste, mais bien propre à nous désabuser et des plaisirs et des biens de ce monde, qu'une personne qui vient d'expirer! A peine a-t-on rendu le dernier soupir, que chacun garde un morne silence. Fût-ce la personne du monde la plus accomplie, elle n'inspire plus que de l'horreur. On couvre son corps avec le drap, on se retire. Qu'est devenue cette beauté? que va devenir ce corps qui commence à sentir mauvais? Fût-ce le corps de la personne la plus aimable, on ne veut plus le voir; il faut au plutôt s'en défaire. On l'enferme dans quelques planches; on gage des personnes pour l'emporter; on le couvre de terre. Eh! peut-on penser, sans horreur, à ce qui se passe dans le tombeau deux jours après?

O vanité du monde! ô plaisirs trompeurs! ô biens frivoles! ô, M. F., comment pouvons-nous nous y attacher? O terre que tu es vile, ô monde que tu es méprisable! Ah! resterai-je plus long-temps dans le péché? languirai-je encore dans cette mortelle indifférence de mon salut? ne penserai-je pas enfin à me

préserver d'une mort malheureuse ? Mon Dieu ! déchirez le bandeau que j'ai devant les yeux, soutenez ma foiblesse ; aidez-moi à vaincre les passions qui me dominent, à fuir les plaisirs trompeurs qui m'attirent. Préservez-moi, Seigneur, préservez-moi de la mort dans le péché ; faites-moi mourir de la mort des Justes. *Oh ! que la mort des Justes est précieuse devant Dieu ! Heureux sont ceux qui meurent dans le Seigneur.....* Seconde réflexion.

Au moment de la mort, tout est amertume pour le pécheur ; tout alors, au contraire, est consolation pour l'ame fidèle. Ses jeûnes, ses austérités, ses combats, ses épreuves ; tout ce qu'il y avoit de rude et de difficile dans le service de Dieu, tout cela va finir. Oh ! qu'il est doux, après tant d'orages et de tempêtes, de se voir arriver au port !

Ce n'est pas que le juste oublie dans ce dernier moment ses infidélités et ses chutes ; mais il a eu le soin de les expier par des larmes sincères. Il ne voit donc plus en Dieu, un juge irrité, armé pour le punir, comme il le voyoit dans les jours de sa pénitence, mais le Père des miséricordes, le Dieu de toute consolation, qui va changer ses larmes en joie.

Tout ce qui se passe à ses yeux, le monde qui s'enfuit, les créatures qui disparoissent, ce fantôme de vanité qui s'évanouit, tout cela est pour l'ame juste une source de mille

consolations. La mort ne le surprend point : chaque jour, chaque moment lui avoit paru celui où le juste Juge alloit l'appeler à son jugement. Elle s'étoit tous les jours préparée à cette dernière heure. Oh ! qu'elle se sait bon gré d'avoir méprisé le monde, pour suivre son Dieu ; d'avoir fui les plaisirs, pour embrasser la pénitence ; de n'avoir regardé la terre que comme un lieu d'exil, et d'avoir travaillé pour le Ciel, sa véritable patrie. J'ai donc choisi le meilleur parti, se dit-elle; j'avois donc bien raison de ne m'attacher qu'à Dieu seul, puisqu'il ne devoit me rester que Dieu seul. O mon Dieu ! mon unique partage, quand vous possèderai-je ? quand ces liens qui me retiennent encore sur la terre, seront-ils rompus ? quand ce voile qui vous cache à mes yeux sera-t-il déchiré ? quand vous verrai-je face à face, ô le Dieu de mon cœur et mon partage pour l'éternité ?

Rien ne la console comme d'entendre parler de Dieu qu'elle a toujours aimé ; des biens éternels qu'elle a toujours désirés, du bonheur d'une autre vie, après lequel elle a toujours soupiré. Oh ! qu'il fait bon recevoir le saint Viatique à l'heure de la mort, quand on n'a eu durant la vie, de l'amour que pour J. C., et qu'on peut lui dire dans cette dernière visite : *Venez, Seigneur, mon cœur est prêt.* Que le crucifix sied bien à l'heure de la mort à un Chrétien qui a porté sa croix durant toute sa vie ! Quelle consolation, quand on lui annonce sa dernière

heure, et qu'on lui dit au nom de l'Eglise : *Partez, ame chrétienne;* sortez enfin de ce monde où vous avez éprouvé tant de tentations; le temps des épreuves et des tribulations est passé; voici enfin le juste Juge qui vous apporte la récompense de vos travaux. Retournez dans le sein de Dieu, d'où vous étiez sortie. Le Seigneur s'est enfin laissé toucher à vos larmes, il vient vous ouvrir la porte du Ciel. Partez, ame fidèle, allez vous réunir à l'Eglise du Ciel qui vous attend; partez, ceux qui s'endorment dans le Seigneur ne périssent pas. Le corps que vous allez laisser en proie aux vers et à la pourriture, ressuscitera bientôt glorieux et immortel, pour aller vous joindre. Pas un cheveu de votre tête ne périra. Quel bonheur pour vous d'être enfin quitte de toutes les misères de cette vie, de n'être plus exposée, comme nous, à perdre le Dieu que vous allez posséder; de fermer enfin les yeux à tous les scandales qui nous affligent, à la vanité de ce monde qui nous séduit, aux mauvais exemples qui nous entraînent! Quel bonheur enfin de sortir de cette vallée de larmes et de péchés, et d'aller dans le séjour de la paix, de la joie, de la sérénité, où l'on n'a plus d'autre occupation que de jouir du Dieu que l'on aime!

Quel ordre heureux! avec quelle paix, avec quelle confiance elle l'accepte! Elle lève au Ciel, comme le vieillard Siméon, ses yeux mourans, et regardant son Seigneur qui

vient à elle : Brisez, ô mon Dieu, lui dit-elle, brisez ces restes de ma mortalité; j'attends dans la paix et avec une ferme espérance l'effet de vos promesses. Elle ferme les yeux avec une sainte joie à toutes les créatures; elle s'endort tranquillement dans le Seigneur, et retourne dans le sein de Dieu, d'où elle étoit sortie. O mort heureuse! *O mon Dieu! que je meure de la mort des justes, et que ma fin soit semblable à la leur!*

Ce sont là, sans doute, vos désirs, M. C. F. Eh bien, je vous le répète, vivez donc comme les justes. Vous le pouvez; les trésors du Ciel vous sont ouverts; il ne tient qu'à vous d'y puiser. Jésus-Christ vous ouvre son cœur, vous pouvez vous y réfugier; il vous offre ses mérites et son sang, vous pouvez vous y laver de tous vos péchés, y trouver la force de résister aux tentations. O, mes Frères, différeriez-vous encore? Non, non; profitez du temps de sa miséricorde, peut-être ce temps vous sera-t-il bientôt ôté. Rien de plus certain que la mort, et rien de plus incertain que le moment où elle vous frappera. Préparez-vous-y donc par une sincère pénitence, et par une sainte vie. Pensez-y souvent, sur-tout lorsque vous êtes tentés. Dites-vous alors à vous-mêmes : voudrois-je, à l'heure de la mort, avoir fait cette action, avoir consenti à cette pensée, à ce désir?.... Cette réflexion vous fera résister à la tentation; vous

éviterez le péché ; vous persévèrerez dans la grâce ; vous mourrez de la mort des justes, et vous serez éternellement avec eux dans le Ciel, que je vous souhaite. Au nom du Père et du Fils, et du Saint-Esprit.

Ainsi soit-il.

POUR LE DIXIÈME DIMANCHE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur les exercices extérieurs de la Religion.

Duo homines ascenderunt in templum ut orarent, unus Pharisæus, et alter Publicanus. Deux hommes montèrent au temple pour prier ; l'un étoit Pharisien et l'autre Publicain. *S. Luc.* 18.

QUELLE différence, M. C. F., entre ces deux hommes ! L'un, pénétré de confiance en lui-même, et de mépris pour son prochain, ne vient dans le Temple que pour y faire l'orgueilleux étalage de ses vertus et de ses bonnes œuvres. L'autre, vivement pénétré de sa foiblesse et de son néant, ne pense qu'à ses péchés, frappe sa poitrine, et conjure humblement le Ciel de lui être propice. Celui-ci obtient l'effet de sa demande, et s'en retourne justifié ; au lieu que le Pharisien, qui n'a fait que nourrir son orgueil, rentre dans sa maison plus criminel encore qu'il n'étoit, quand il en est sorti. Notre-Seigneur a voulu nous apprendre,

par cette parabole, que les plus grands pécheurs, lorsqu'ils se repentent et s'humilient devant Dieu, attirent sur eux les regards de sa miséricorde; mais qu'il a souverainement en horreur ceux qui se confient en leur propre justice et s'élèvent intérieurement au-dessus des autres. Il a voulu nous apprendre que les pratiques extérieures de la dévotion, n'en sont que l'écorce, et ne servent de rien à celui qui ne travaille point à réformer son cœur, et à régler sa conduite sur les saintes maximes de l'Evangile. Ah! combien de personnes qui se font illusion sur ce point, et s'aveuglent elles-mêmes!

Une autre réflexion, que je fais à ce sujet, c'est que les exercices extérieurs de la piété sont relégués plus ordinairement dans les petits, selon le monde; tandis que ceux qui y tiennent un certain rang, les regardent, pour la plupart, avec indifférence, quelquefois même avec mépris. Voyons d'abord, et en peu de mots, ce qui se passe à cet égard dans le monde; nous verrons ensuite ce qu'il faut en penser.

On trouve partout de vrais Chrétiens; et le Seigneur a ses élus dans tous les états. Il y a parmi les grands et les riches des personnes remplies de religion et de piété, et particulièrement dans cette Paroisse. Il y en a parmi le peuple qui n'ont ni piété ni religion. A Dieu ne plaise que nous voulions juger qui que ce soit, et qu'on fasse l'application de ce

que je vais dire aux riches de ma Paroisse. Les biens et les honneurs de ce monde produisent ordinairement l'orgueil, et l'orgueil engendre une fourmilière de péchés, qui peu à peu, et quelquefois sans qu'on s'en aperçoive, en altérant la simplicité de la foi, détruisent absolument la piété.

En effet, où la trouve-t-on cette précieuse simplicité de la foi ? N'est-ce pas communément chez le peuple ? il croit, sans raisonner sur ce que ses Pasteurs lui enseignent : il s'en tient à son catéchisme; il ne veut pas être plus habile que l'Eglise. Au lieu que les gens d'une certaine façon, assez souvent raisonnent sur la religion et sur ses mystères, critiquent sa doctrine, méprisent ses usages, et se moquent de ce peuple, dont la foi simple et le cœur droit, sont mille fois plus précieux devant Dieu, que toute la science des philosophes.

Ce peuple qu'ils traitent d'ignorant, n'est pas hébété au point d'imaginer, par exemple, qu'il est permis de faire gras les jours d'abstinence, pour ses maladies à venir. Quoiqu'il travaille à des ouvrages pénibles, qui épuisent le corps encore plus que le jeûne et l'abstinence, il ne se croit pas dispensé d'observer, à cet égard, les Commandemens de l'Eglise, à moins qu'il ne soit malade sérieusement.

Si je faisois le Carême, je dérangerois ma santé, ou je l'affoiblirois ; Dieu n'exige pas cela. Pour sanctifier le Dimanche, il suffit d'entendre une Messe basse. On n'est obligé d'assister ni à Vêpres, ni aux autres Offices.

Qui est-ce qui tient de pareils propos et mille autres semblables ? ne sont-ce pas ordinairement les plus apparens d'une paroisse ?

Un pauvre paysan entre modestement dans l'Eglise, se met à genoux, se prosterne et prie avec dévotion; pendant qu'un autre, revêtu d'un habit qui annonce quelqu'un au-dessus du peuple, ne se met qu'un instant à genoux, baisse à peine la tête, quand il devroit se prosterner; se tient debout, quand il devroit être à genoux; assis, lorsqu'il devroit être debout, et paroît quelquefois dans une posture qui blesse non-seulement le respect dû à la maison de Dieu, mais même les lois ordinaires de la bienséance. Vos regards pénétrans, ô mon Dieu, ne s'arrêtent point sur les habits; ils percent jusque dans le cœur, et voient tout ce qui s'y passe. Hélas ! souvent les trésors de votre grâce sont cachés sous de misérables haillons, pendant qu'un corps bien vêtu renferme quelquefois une ame toute couverte de crimes.

C'est par une suite de cet orgueil, que les personnes dont je parle, écoutent la parole de Dieu, non pour s'instruire, parce qu'elles croient en savoir assez; mais par bienséance, ou par des motifs plus mauvais encore. De là vient que cette divine parole, au lieu de les éclairer, les aveugle; au lieu de les toucher, les endurcit; pendant que le peuple, pour l'ordinaire, l'écoute avec respect, avec docilité, et en profite. Vous l'avez dit, grand Dieu ! ceux qui ne voient pas, seront

éclairés ; et ceux qui s'imaginent voir plus clair que les autres, seront aveuglés.

Mais encore, où trouve-t-on la fréquentation des Sacremens ? qui est-ce qui environne nos confessionnaux ? qui est-ce qui remplit la sainte Table ? Le peuple. S'il y a dans nos paroisses des chrétiens qui se contentent d'en approcher une fois l'année, ce sont ordinairement des personnes au-dessus du commun. Le père de famille les avoit invités les premiers ; ils refusent d'y venir ; et la salle du festin se remplit de laboureurs, d'artisans et de domestiques. Vous l'aviez prédit, Vierge sainte, dans cet admirable cantique où vous annonciez tant de merveilles, lorsque vous portiez dans vos entrailles le Dieu d'humilité, le Sauveur des petits, le père des pauvres ; ils ont été rassasiés, pendant que les riches se sont retirés les mains vides. *Esurientes implevit bonis ; et divites dimisit inanes.*

Il n'est pas étonnant, après cela, qu'à l'heure de la mort, nous trouvions si peu de résignation dans les uns, pendant que les autres nous édifient par les sentimens d'une tendre confiance en J. C., dans laquelle ils ont vécu, et dans laquelle ils meurent. Je parle pour avoir été moi-même le témoin et le dépositaire de ces sentimens ; pour avoir reçu les derniers soupirs de ces bonnes ames, qui n'ayant point été souillées par de grands crimes, ni troublées par les passions qui attachent si fort les hommes à la terre, après avoir vécu dans l'innocence, meurent

meurent en paix. Remplis de cette foi simple, dont ils ont l'habitude, ils ne regardent la mort que comme un passage à une meilleure vie. Pour peu qu'ils croient leur maladie dangereuse, ils demandent eux-mêmes les derniers Sacremens, sans attendre qu'on les prévienne. Ils ne craignent rien tant que de mourir sans les recevoir, ou de ne pas les recevoir en pleine connoissance.

Il n'en est pas ainsi des gens d'un état plus élevé. La seule pensée de la mort les trouble. On ose à peine leur en parler, lorsqu'ils n'en sont qu'à deux doigts. Quand il s'agit des Sacremens, ce n'est qu'à l'extrémité qu'on les leur propose. Il faut amener les choses de loin; et, en leur annonçant qu'ils doivent mourir, il faut, pour ainsi dire, leur faire espérer qu'ils ne mourront pas. Et, après cela, mon Dieu! quelles frayeurs! quelle conscience. Ils ne rendent pas leur ame; c'est la mort qui la leur arrache.

Ainsi, nous voyons presque toujours ceux qui, étant plus à portée de connoître les devoirs de la Religion, devroient les remplir avec plus d'exactitude, vivre au contraire, à cet égard, dans une indifférence déplorable. Sur quoi je vous proposerai quelques réflexions courtes, mais solides, qui, avec la grâce de Dieu, feront impression sur les esprits raisonnables, s'ils veulent y faire attention. Il y a beaucoup de personnes qui, sans avoir un mauvais fond, ne laissent pas de donner dans de certains travers, moins par

malice, que par défaut de réflexion. Ecoutez donc, M. C. F.; et si vous trouvez que votre Pasteur dise vrai, ne méprisez pas les avis qu'il vous donne.

N'EST-IL pas vrai, M. F., que les actes de religion et de piété n'ont jamais déshonoré personne ? que les sentimens de religion et de piété, rendent, au contraire, les hommes plus estimables ? Ceux qui sont auprès des Rois et des Grands du monde, ne se font-ils pas honneur de les servir ? ne donnent-ils pas journellement des marques publiques d'attachement et de zèle pour leur service ? Les courtisans ne cherchent-ils pas à se distinguer par leur assiduité, par une exactitude scrupuleuse à s'acquitter de tout ce qu'ils doivent à leur maître, dans les petites choses comme dans les grandes ? Pourquoi donc auriez-vous moins de zéle pour le service du Roi des Rois ? pourquoi traiteriez-vous de momeries, certains usages universellement reçus dans l'Eglise, qui tendent tous à la gloire du souverain Seigneur ? et pourquoi parleriez-vous avec mépris de certaines pratiques de dévotion, qui, à la vérité, n'en sont que l'écorce; mais l'écorce fait partie du fruit, elle en fait connoître l'espèce, elle le conserve.

A force de raffiner sur la dévotion, vous la réduisez à rien. Croyez-moi; donnez-lui un peu plus de corps et de consistance. Mêlez-vous dans la foule, dans toutes les

pratiques de piété chrétienne. Plus vous êtes au-dessus des autres, plus vous serez respectables, plus on sera édifié, si vous avez de la piété. Penser et agir différemment, c'est petitesse d'esprit, c'est foiblesse d'imagination, c'est défaut de sentiment.... Première réflexion. En voici une autre.

C'est une extrême folie de ne faire rien, ou presque rien pour votre salut, pendant que les ignorans et les petits y travaillent, quoiqu'ils aient beaucoup moins de secours extérieurs que vous n'en avez. Ils approchent des Sacremens plusieurs fois l'année, et vous avez toutes les peines du monde à faire vos Pâques. Ils sont assidus à tous les Offices, et à peine entendez-vous la Messe. Ils ne connoissent guères certaines actions honteuses, certains péchés énormes que vous commettez aussi facilement, que s'il n'y avoit aucun mal : n'en disons pas davantage. Votre vigneron, votre domestique, gagnent le Ciel que vous perdez : vous restez bien loin derrière ceux à qui vous commandez; et devant Dieu, ils sont infiniment au-dessus de vous. Oh! quel aveuglement! n'est-ce pas là ce que disoit S. Augustin à un de ses amis : Les ignorans ravissent le Ciel, et nous le perdons, nous qui faisons les entendus et les habiles. Il y a quelque chose de plus, M. F., et vous n'y prenez pas garde; il y a un défaut de justice et de probité.... Troisième réflexion.

C'est manquer à la justice, c'est n'être pas honnête homme que de ne point rendre à chacun ce qu'on lui doit. Or, plus on est

élevé, plus on doit le bon exemple. C'est aux personnes les plus distinguées à se présenter les premiers pour les Pâques; à venir au confessionnal, sans chercher des distinctions, parce que les distinctions ne conviennent pas à des pénitens. Il faut que leur modestie et leur humilité paroissent aux yeux du peuple; qu'ils lui apprennent, par leur exemple, la manière dont il doit s'approcher de ce tribunal si saint et si respectable. C'est à eux à paroître à la sainte Table, non pas un jour ouvrable et comme en cachette, mais les jours les plus solennels, afin que le peuple, à qui ils doivent l'édification, soit édifié.

C'est à eux d'arriver les premiers à tous les Offices, sans attendre que l'eau bénite et la procession soient faites, comme si tout cela n'étoit fait que pour le peuple. C'est à eux à ne pas manger gras les jours défendus, sans que leurs domestiques sachent qu'ils en ont besoin, et qu'ils en ont demandé la permission à l'Eglise. En un mot, c'est à eux de marcher à la tête dans toutes les cérémonies de piété. Le bon exemple n'est pas une œuvre de surérogation et de simple conseil; ils le doivent, et ils manquent à la justice, lorsqu'ils ne le donnent pas. Que seroit-ce donc, s'ils en donnoient de mauvais? Ils seroient semblables à un homme riche, qui devant un écu à un pauvre, lui en voleroit un autre.

Si toutes ces raisons, fondées sur la foi dont vous faites profession, M. C. P., et

sur les sentimens d'honneur dont vous vous piquez, ne suffisoient pas pour vous convaincre et vous persuader, je pourrois ajouter qu'il est de votre intérêt que le peuple aime la religion, et la pratique. Plus il sera chrétien, plus vous aurez lieu d'être contens des services que vous en retirez, et dont vous ne sauriez vous passer. Vos domestiques, ceux qui travaillent pour vous, ceux à qui vous vendez ou de qui vous achetez, ménageront vos intérêts, vous seront fidèles, mériteront votre confiance, plus ou moins, selon qu'ils auront plus ou moins de religion. Donnez-leur donc des exemples de cette piété qui *est utile à tous*, et faites-leur connoître que la véritable gloire consiste à suivre Jésus-Christ, et à remplir avec fidélité les plus petits devoirs du christianisme. Distinguez-vous du peuple par votre dévotion, autant que vous êtes au-dessus de lui par votre rang, ou par vos richesses.

Et vous, petits et pauvres, ouvriers, lorsque ceux qui sont au-dessus de vous, paroissent mener une vie moins chrétienne que la vôtre, gardez-vous bien de les mépriser et de vous préférer à eux pour cela; écoutez les reproches qu'on peut vous faire à vous-mêmes.

PENSEZ, M. C. F., que si la Providence avoit placé les riches et les grands dans votre état, ils seroient plus chrétiens que

vous n'êtes, et que si vous étiez exposés aux mêmes occasions et aux mêmes tentations qu'ils trouvent dans le leur, vous vaudriez peut-être moins qu'ils ne valent. Sachez qu'il y a parmi eux de vrais chrétiens, dont la piété est bien au-dessus de la vôtre, et qui sont dignes de vous servir de modèle. Conduisez-vous de manière à ne pas mériter le reproche qu'on vous fait ordinairement, d'être dévots à l'extérieur, quelquefois jusqu'à la superstition, pendant que vous êtes remplis de mauvaise foi, de mensonge, de tromperie; colères, jureurs, ivrognes, voleurs, ingrats envers ceux qui vous font du bien.

Ils fréquentent les Sacremens, dit-on, mais chez eux la bonne foi et la probité sont rares. Ils ne manqueroient pas un office, ils vont à toutes les processions, ils sont de toutes les confréries, mais ils ne craignent point de nous piller. Ils font bénir des croix pour mettre dans nos fonds, du blé pour ensemencer nos terres; mais ils font manger nos blés, notre herbe à leurs troupeaux, ils détruisent nos bois. Ils sont dévots à l'Eglise, mais, au sortir de là, ils vont au cabaret, ils s'enivrent, ils n'ont dans la bouche que des juremens et des paroles grossières.

Mes chers Frères, voilà ce que j'ai quelquefois entendu dire, et tout cela n'est pas sans fondement. Soyez donc sur vos gardes, pour ne pas tomber dans les vices dont on vous accuse. En général, on voit plus de

dévotion parmi vous, plus de fidélité aux pratiques extérieures de la piété; mais en êtes-vous plus fidèles à l'essentiel? et l'abus que vous n'en faites que trop souvent, ne prouve-t-il pas que les plus saints usages de l'Eglise ne sont pour vous qu'une routine? L'Eglise vous appelle à votre Paroisse, par exemple, et vous allez courir au loin, sous prétexte de dévotion, à tel Saint et à telle Sainte; et c'est l'apport, l'amour de la dissipation et du plaisir qui vous y conduisent. Vous criez contre notre saint Père le Pape et les Evêques, parce qu'ils ont sagement retranché certaines Fêtes, et vous passez les Fêtes à boire et à vous divertir. Vous venez à la Messe ces jours-là, cela est vrai; mais avant et après, et jusqu'à la fin de la journée, à quoi vous occupez-vous? Vous le savez, M. F.; on boit, on mange, on joue, on danse, on s'enivre, on se querelle, on offense Dieu de toute manière. C'est ainsi qu'on fait la Fête, et l'on s'imagine la faire par dévotion. Mon Dieu! quelle dévotion!

Sonner les cloches pour écarter les orages, faire des processions, des neuvaines dans les calamités publiques; vous aimez tout cela, M. C. P., et en effet tout cela est bon. Mais croyez-vous que la dévotion consiste dans toutes ces choses, et que toutes ces pratiques soient agréables à Dieu, si vous ne vous mettez point en peine d'ailleurs de garder ses commandemens? Eh! que signifient vos vœux, vos pélérinages, vos

confréries, vos processions, les croix que vous plantez dans vos champs, le blé que vous faites bénir, les Evangiles que vous faites dire, et d'autres pratiques semblables, si vous ne travaillez point d'ailleurs à corriger vos défauts, et à dompter vos inclinations vicieuses; si vous êtes toujours envieux, vindicatifs, jaloux, ivrognes, emportés, médisans, jureurs, cherchant à vous tromper les uns les autres; si vous ne fréquentez pas les Sacremens, si vous ne sanctifiez pas le Dimanche, si vous en employez la plus grande partie à vos divertissemens et à vos affaires?

Je ne blâme point, à Dieu ne plaise, ces pratiques extérieures de dévotion; je les loue au contraire, je vous les conseille, et je vous y exhorte, parce qu'elles nourrissent la piété, lorsqu'elle est véritablement dans le cœur. Mais c'est dans le cœur qu'elle doit être. Ce qui paroit au dehors, n'est que le signe de ce qui doit être au dedans, et s'il n'y a rien au dedans, toutes ces démonstrations extérieures sont des mensonges. Elles annoncent ce qui n'est pas; elles ne servent qu'à tromper les autres et à vous tromper vous-mêmes. C'est le cœur que Dieu regarde, c'est le cœur qu'il demande. Lorsque ce cœur n'est point à lui, lorsqu'il est plein de vices, que vous ne cherchez qu'à le satisfaire, et qu'il ne se fait aucune violence pour étouffer les désirs contraires à la loi de Dieu, toutes les pratiques de dévotion, tous les exercices exté-

rieurs de piété sont des grimaces, et rien de plus.

Soyez donc fidèles, M. C. P., aux exercices de notre sainte Religion, mais prenez et suivez-en l'esprit. Travaillez à corriger vos cœurs, fuyez les cabarets, soyez sobres, évitez les juremens et les mots grossiers. Travaillez toujours fidèlement, ne trompez qui que ce soit, ne faites tort à personne, honorez tous ceux que la Providence a mis au-dessus de vous; bons ou mauvais, ce n'est point à vous à les juger, ni à les reprendre. Ne soyez point ingrats envers eux, lorsqu'ils vous font du bien, en vous soulageant dans vos maladies, et dans d'autres occasions où vous avez besoin de leurs secours. En un mot, faites connoître par vos œuvres, que vous n'avez pas seulement l'extérieur de la dévotion, mais que vous en avez l'ame, c'est-à-dire, la crainte et l'amour de Dieu, qui consiste à faire ce qu'il commande, à éviter ce qu'il défend, à lui être fidèle dans les plus petites choses comme dans les plus grandes.

Souvenons-nous enfin, M. C. P., que nous servons tous le même maître, que nous sommes les membres les uns des autres, n'ayant qu'un même chef, qui est J. C., qui n'a d'égard ni à la pauvreté, ni aux richesses, ni au rang, devant lequel tous les hommes sont égaux, et qui ne les distingue les uns des autres, que par leur bonne ou leur mauvaise vie. Que les petits honorent les grands; que les grands montrent aux

petits le chemin de la vertu et de la vraie dévotion. Que le maître soit l'exemple de ses domestiques, et de tous ceux qui travaillent pour lui. Que les principaux de la Paroisse soient remarquables par leur piété, en paroissant à la tête des autres, toutes les fois qu'il s'agit de remplir les devoirs de notre sainte Religion.

Donnez-nous donc, ô bon Sauveur, donnez-nous une foi simple, un esprit docile, un cœur droit. Eclairez, touchez, convertissez nos ames, et faites-nous comprendre (ce n'est point assez), faites-nous sentir que la véritable science est de vous connoître; que la véritable gloire est de vous servir; que les véritables richesses sont celles de la grâce; que le vrai bonheur consiste à vous aimer dans ce monde et dans l'autre. C'est là, M. C. P., le bonheur que je vous souhaite. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

POUR LE ONZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur la Médisance.

Solutum est vinculum linguæ ejus, et loquebatur rectè. Sa langue fut déliée, et il parloit très-bien. *S. Marc.* 7.

Qu'il seroit à désirer, M. C. F., qu'on pût dire de chacun de nous, ce que l'Evangile dit aujourd'hui de ce muet, que Jésus guérit, *qu'il parloit très-bien !* Hélas ! ne pourroit-on pas, au contraire, nous reprocher que nous parlons presque toujours mal, sur-tout lorsque nous parlons du prochain ? Critiquer, censurer, noircir, condamner le prochain ; voilà en effet la malheureuse occupation d'un grand nombre de personnes. Voilà de tous les vices, le plus commun, et le plus universellement répandu. Vice odieux, et qu'on ne sauroit assez détester : vice affreux, qui a les suites les plus funestes, et qui porte partout la désolation. Oh ! que n'ai-je un de ces charbons ardens dont se servit l'Ange du Seigneur, pour purifier les lèvres du prophète Isaïe, afin d'en purifier la langue de tous les hommes ! Que de crimes on extermineroit dans le monde, si l'on pouvoit en bannir la médisance ! Puissé-je, mes Frères, vous en inspirer tant d'hor-

reur, que vous l'évitiez à jamais. Je vais donc vous dire ce que c'est que la médisance, quelles en sont les causes et les suites, la nécessité et la difficulté de les réparer. Nul sujet ne mérite mieux votre attention.

Mon Dieu ! touchez les cœurs en même temps que j'éclairerai les esprits. C'est de vous seul que j'attends le succès de cette Instruction.

Médire, c'est faire connoître un défaut, ou une faute du prochain, capable de nuire à sa réputation. Cela se fait en plusieurs manières.

1.° On médit, lorsqu'on impute à quelqu'un un mal qu'il n'a pas fait, ou un défaut qu'il n'a pas; c'est ce qu'on appelle calomnie; crime énorme, et qui n'est cependant que trop commun. Car, M. C. F., de la médisance à la calomnie il n'y a qu'un pas; on ajoute, on change presque toujours au mal que l'on dit du prochain. Un fait raconté par différentes bouches n'est plus le même. Tout médisant est donc presque toujours un calomniateur, et tout calomniateur est un mal-honnête homme et un infâme.

2.° On médit, quand on augmente le mal que le prochain a fait. Votre frère est tombé en faute, il est vrai, mais au lieu de diminuer sa faute, vous la grossissez; de ce qu'il sera tombé une ou deux fois en faute, vous en conclurez qu'il y tombe très-

souvent ; cela s'appelle médire par exagération.

« Ne dites pas, dit S. François-de-Sales, un tel est un ivrogne ou un voleur, pour l'avoir vu voler ou s'enivrer une fois. Noë et Loth s'enivrèrent une fois, et cependant ils n'étoient ivrognes ni l'un ni l'autre. Saint Pierre ne fut pas un blasphémateur, pour avoir blasphémé dans une occasion. Une personne n'est pas vicieuse, pour avoir eu le malheur d'être tombée une fois dans le vice ; et quand elle y seroit tombée plusieurs fois, on courroit toujours risque de mentir dans son accusation. C'est ce qui arriva à Simon le lépreux. Il appeloit Magdelaine une pécheresse, et Magdelaine étoit alors une sainte pénitente ; J. C. prit sa défense contre son accusateur. Cet orgueilleux Pharisien, dont nous parlions Dimanche dernier, se trompoit aussi grossièrement, lorsqu'il disoit que le Publicain étoit un pécheur, puisque le Publicain avoit été justifié à l'heure même. Ah ! M. F., conclut l'aimable Saint, puisque la bonté de Dieu est si grande, qu'un seul instant suffit, pour qu'il pardonne les plus grands crimes, comment oserions-nous dire que celui qui étoit pécheur hier, le soit aujourd'hui ?

3.° On médit, quand on fait connoître sans raisons légitimes, un défaut caché du prochain, ou une faute qui n'est pas connue. Il est des gens qui s'imaginent que quand ils savent quelque mal du prochain, ils peuvent le dire à d'autres et s'en entretenir. Quelle

erreur ! Rien ne nous est tant recommandé que la charité ; la raison même nous défend de faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît. Dites-moi, mes Frères, seriez-vous bien aises qu'on fît connoître vos défauts, qu'on dévoilât vos fautes secrètes ? Ah ! une parole qu'on aura dite sur votre compte, vous irrite et vous offense ; et vous prétendriez que vous pouvez parler de ce que vous savez sur le compte du prochain ! Où est la justice ? Tant que la faute de votre frère demeure cachée, il conserve sa réputation ; mais dès que vous la faites connoître, vous lui enlevez sa réputation. Vous lui faites donc un plus grand tort que si vous lui enleviez une partie de ses biens ; puisque selon le Sage, *la réputation vaut mieux que les richesses.*

4.° On médit, lorsqu'on interprète en mauvaise part les bonnes actions du prochain. Il y a des gens qui, comme l'araignée, changent en poison les meilleures choses. Ah ! M. F., Dieu vous préserve de ces langues maudites. Elles vous prêteront des intentions que vous n'avez jamais eues ; elles empoisonneront toutes vos actions et vos démarches. Si vous avez de la piété, elles diront que vous n'êtes qu'un hypocrite. Si vous faites de bonnes œuvres, elles diront que c'est par ostentation, par orgueil. Fuyez-vous le monde, vous serez un être singulier. Etes-vous économe, vous serez un avare. Avez-vous amassé quelque peu de bien à force de travail et de fatigue, vous serez un voleur.

En un mot, la langue du médisant est un ver qui pique le fruit le plus sain, et le tache. C'est une chenille qui salit les plus belles fleurs, en y laissant la trace dégoûtante de son écume.

5.° On peut même, en ne disant rien, tomber dans la médisance. Voici le cas. On loue en votre présence une personne qu'on sait être connue de vous; et vous n'en dites rien, ou vous ne la louez que foiblement. Votre silence et votre affectation font penser qu'il y a quelque chose sur le compte de cette personne.

D'autres médisent par compassion. Vous ne savez pas, disent-ils, ah! quel dommage! quel malheur! l'auriez-vous cru? Telle chose est arrivée. Une pareille médisance, dit S. François-de-Sales, est comme un trait envenimé qu'on trempe dans l'huile, afin qu'il pénètre plus avant.

Enfin, un geste, un souris, un *mais*, un coup de tête, un petit air de mépris, un dédain, un seul mot en parlant d'autrui, suffisent pour en faire penser plus qu'on ne voudroit, et pour faire tort à sa réputation.

Mais de toutes les médisances, la plus noire et la plus funeste dans ses suites, c'est de rapporter à quelqu'un ce qu'un autre a dit ou fait contre lui. Ces rapports produisent presque toujours dans le cœur de celui à qui on les fait, des haines et des désirs de vengeance qui finissent quelquefois par des inimitiés irréconciliables. Pour montrer com-

bien ces sortes de gens sont coupables, le Sage dit qu'il *y a six choses que Dieu hait, mais qu'il déteste la septième ; et cette septième chose, ce sont les rapports.*

Telles sont, M. F., les différentes espèces de médisances. Sondez ici votre cœur, et voyez combien souvent il vous est arrivé de vous en rendre coupables.

Or, la médisance, quand elle est en matière de conséquence, est un péché mortel. S. Paul la met au nombre de ces crimes qui excluent du royaume des Cieux : le Saint-Esprit dit *que le médisant est maudit de Dieu, qu'il est en abomination à Dieu et aux hommes.*

La médisance est plus ou moins griève selon la qualité, la proximité et la dignité des personnes de qui l'on parle. C'est par conséquent un plus grand péché de faire connoître les défauts et les vices de ses supérieurs, de son père et de sa mère, de sa femme, de son mari, de ses frères et de ses autres parens, parce que nous devons avoir plus de charité pour eux que pour les étrangers. Parler mal des personnes consacrées à Dieu et des ministres de l'Eglise, c'est un péché plus grand encore, et à cause des suites qui en sont si funestes pour la Religion, et à cause de l'outrage qu'on fait à leur caractère. Aussi Dieu dit, par son Prophète, que médire de ses Ministres, *c'est toucher à la prunelle de son œil*, c'est-à-dire, lui faire l'outrage le plus sensible. Ainsi il ne suffit pas de dire en confession,

qu'on a médit du prochain, il faut dire encore par quel motif on l'a fait, si c'étoit par légèreté, ou à dessein de nuire, ou par haine ; de quelle personne on a mal parlé, si c'étoit d'un supérieur, ou d'un égal ; combien il y avoit de personnes présentes, et si la médisance a nui à la réputation du prochain, ou à ses biens.

Beaucoup de personnes se trompent sur ce dernier article. Ils s'accuseront bien d'avoir médit du prochain ; mais ils ajoutent toujours que cela ne leur fait point de tort. Souvenez-vous, M. F., que toutes les fois que vous avez découvert la faute de votre prochain et sans raison légitime, à une personne qui l'ignoroit, vous lui faites tort, puisque vous diminuez au moins dans l'esprit de celui à qui vous faites cette médisance, l'estime ou la bonne idée qu'il avoit de la personne dont vous parlez mal. Voyons maintenant quelles sont les causes de la médisance, et ses suites.

On médit du prochain par différens motifs. Les uns médisent par envie ; c'est ce qui arrive sur-tout parmi les gens de même métier, de même profession. Pour s'attirer des pratiques, on dira que la marchandise d'un tel ne vaut rien ; qu'un tel n'est pas un bon ouvrier. Un laboureur portera envie à son voisin, parce qu'il a un plus beau bien que lui, et il en parlera mal.

D'autres parlent mal du prochain, par vengeance. Avez-vous dit ou fait une chose qui ait déplu à quelqu'un, fût-ce même par devoir, on en aura du dépit, on cherchera à s'en venger en vous décriant.

Plusieurs médisent par orgueil : ils croient se relever en rabaissant les autres. L'amour-propre trouve toujours son compte dans ces sortes de conversations et de médisances.

Mais la plupart médisent par légèreté, par indiscrétion, par une certaine facilité de dire ce qu'ils savent. Quoiqu'ils soient moins criminels que ceux qui médisent par malice ou par envie, par haine ou par orgueil, ils ne sont pas sans péché ; 1.° parce que c'est manquer *à la charité, qui n'est point précipitée, ni téméraire*, dit l'Apôtre ; parce que quelqu'ait été votre motif, vous n'en avez pas moins flétri la réputation d'autrui.

C'est ainsi qu'on trouve dans la médisance le poison de tous les vices, les petitesses de la vanité, le venin de la jalousie, l'aigreur de la colère, le fiel de la haine, et la légèreté si indigne d'un Chrétien. C'est ce qui fait dire à l'apôtre S. Jacques, que *la langue du médisant est pleine d'un venin mortel, qu'elle est un monde d'iniquité.* C'est elle en effet qui sème partout la discorde et la division, qui brouille les amis, qui empêche les ennemis de se réconcilier, qui trouble la paix des ménages, qui aigrit le frère contre le frère, le mari contre la femme, la femme contre le mari. C'est elle qui empoisonne les bonnes actions, qui

met au jour les mauvaises, qui répand quelquefois sur toute une famille des taches qui passent des pères aux enfans, d'une génération à l'autre, et qui ne seront jamais effacées. Elle va même fouiller jusques dans les tombeaux. Elle remue les cendres des morts, et fait revivre des crimes qui étoient ensevelis avec ceux qui les avoient commis. Quelle noirceur, M. C. P. ! De quelle indignation ne seriez-vous pas pénétrés, si vous voyiez un malheureux acharné contre un cadavre à le déchirer en mille morceaux ! Mais n'est-ce pas un crime plus horrible, de déchirer la réputation de ce mort qui vivoit encore par son honneur et sa bonne réputation ? O médisans ! qui est-ce qui pourroit compter tous les maux qu'occasionne votre langue ?

Vous avez tenu à cet enfant des propos indiscrets sur le compte de ses père et mère, ou de ses maîtres, lesquels ont diminué son respect, qui l'ont porté à la désobéissance et à mille sottises. C'est votre langue qui en est cause. Par vos paroles inconsidérées et pleines de malignité, vous avez inspiré à cette personne des sentimens de mépris et d'aversion contre les Ministres de l'Eglise, peut-être même contre son Pasteur ; elle n'approche plus des Sacremens, elle s'endurcit de jour en jour, elle n'aura bientôt plus ni foi, ni loi. C'est votre langue qui l'a perdue. Elle est cause, cette maudite langue, que ce marchand, que cet artisan n'ont plus les mêmes pratiques, ni le même crédit ;

que cette fille n'a pu s'établir avantageusement ; que cette femme fait un très-mauvais ménage avec son mari ; que tels et tels qui vivoient bien ensemble, ne se voient plus et se détestent. O mon Dieu ! que la médisance est donc quelque chose d'odieux, et que les suites en sont terribles ! Mais encore, qu'il est difficile de la réparer !

Lorsque la médisance est considérable, il ne suffit pas de s'en accuser en confession, il faut encore la réparer et rétablir la réputation qu'on a flétrie. En effet, un voleur ne pourra être sauvé, s'il ne restitue ce qu'il a volé. De même un médisant qui a ravi au prochain sa réputation, qui, selon le Sage, est plus précieuse que toutes les richesses, n'entrera point dans le Ciel, s'il ne rétablit la réputation de son frère qu'il a flétrie. Mais comment faire cette réparation ? Voici les règles.

Si ce que l'on a dit contre le prochain est faux, on est absolument obligé de se dédire et de détromper les personnes qui l'ont entendu, dût-on se faire passer pour menteur et imposteur. Si la chose est vraie, on ne peut se dédire, puisqu'il n'est pas permis de mentir ; mais on doit dire de cette personne tout le bien que l'on en connoît, pour effacer ou du moins pour affoiblir les mauvaises impressions que la médisance a causées. Et si cette médisance ou cette calomnie lui ont encore occasionné quelqu'autre tort ou dommage, on est obligé de les réparer. Jugez de là, M. F., combien il est difficile

de réparer les suites d'une médisance. Car quel est celui qui se résout à publier qu'il est un imprudent, un étourdi, un menteur? Ira-t-on se déchirer soi-même, sacrifier son honneur et sa réputation pour rétablir l'honneur et la réputation d'autrui? On le doit en bonne justice; mais le voudra-t-on? Et quand même on le voudroit, le pourra-t-on? Car comment pouvoir dissuader toutes les personnes qui ont entendu la médisance et qui l'ont crue? Est-il possible de les connoître toutes? Hélas! à peine a-t-on eu l'imprudence de faire une confidence à quelqu'un, que celui-ci l'a répétée à un second; celui-ci à un troisième; et ainsi à la fin de la journée, cette faute a été rendue publique. Il ne faut quelquefois qu'une ou deux mauvaises langues pour décrier le plus honnête homme du monde. Eh bien, mon C. F., sentez-vous à présent le mal que vous avez fait par votre langue, et l'impossibilité d'y remédier?

Il faut cependant remarquer que ce n'est pas médisance de découvrir un vice ou un défaut d'autrui, lorsque c'est pour l'honneur de la Religion, pour l'édification du prochain, ou pour l'avantage de celui à qui l'on parle, ou pour empêcher qu'il ne nuise à d'autres, pourvu qu'on n'en parle qu'à des personnes prudentes, qui puissent y apporter du remède. C'est même charité d'en parler de la sorte, et quelquefois il y a obligation. Par exemple, vous savez la mauvaise conduite d'un jeune homme, et qu'il porte les autres au mal; vous êtes obligés d'en donner

avis à ses parens. Vous savez qu'on fait tort à vos maîtres, vous êtes obligés de les avertir. Loin de blesser en cela la charité, vous en remplissez le devoir le plus pressant et le plus naturel.

Non-seulement c'est un péché de médire soi-même, mais encore d'écouter la médisance avec plaisir. Car si personne n'écoutoit la médisance, il n'y auroit point de médisans. La complaisance avec laquelle on écoute les médisans, les autorise et les enhardit, et par-là on se rend complice de leurs péchés. D'ailleurs, c'est toujours une secrète malignité qui fait prendre plaisir à entendre du mal des autres. C'est ce qui faisoit dire à S. Bernard, qu'il seroit très-difficile de décider lequel est le plus coupable, ou de celui qui fait la médisance, ou de celui qui l'écoute; que l'un a le démon à la langue, et l'autre à l'oreille.

Que faut-il donc faire quand on se trouve en la compagnie de quelque médisant? Voici la règle. Ou celui qui médit est votre inférieur, ou votre égal, ou votre supérieur. S'il est votre inférieur, il faut le reprendre avec fermeté, et lui montrer le mal qu'il commet par de tels discours. Si c'est votre égal, il faut le reprendre avec honnêteté, ou détourner adroitement le discours. Si c'est votre supérieur, il faut garder le silence, et montrer par votre air triste et sérieux que vous ne prenez point de part à ses médisances, ou bien, vous retirer de la compagnie.

Mais où l'on fait le plus de médisances, c'est dans les cabarets, dans les veillées et dans certaines assemblées de femmes. Quand les hommes ont la tête échauffée par le vin, ils ne savent plus ce qu'ils disent; ils parlent à tort et à travers; ils s'animent les uns les autres; ils ne respectent pas même la vertu la plus irréprochable. Il en est de même dans les veillées, et lorsque plusieurs femmes sont assemblées. Elles passent en revue toutes les maisons, toutes les personnes du quartier, du village. Il n'est pas d'histoire, quelque scandaleuse qu'elle soit, qui ne fasse la matière de leur conversation: rien n'échappe à la malignité de leur langue. Evitez donc avec horreur toutes ces assemblées, ces veillées et le cabaret. Autrement vous y souillerez votre langue et vos oreilles.

Pour ne rien oublier dans une matière si importante, je dois vous dire encore, mes Frères, qu'il y a trois occasions où l'on peut, sans pécher, écouter le mal qu'on dit du prochain. 1.° Quand la chose est publique et certaine, et qu'il y a quelque nécessité ou utilité d'en parler, et qu'on ne l'écoute pas par malignité.

2.° Quand on n'écoute ce qu'on dit du prochain que par précaution, pour éviter quelque préjudice qu'on a sujet de craindre.

3.° Quand on peut remédier au mal par son autorité, par ses conseils, par ses avertissemens ou remontrances, et qu'en cette vue on écoute le mal qu'on dit du prochain,

Quel fruit, M. C. F., tirerons-nous de ce discours ? disons avec le Prophète : Oui, mon Dieu, je vous le promets, j'en fais la résolution sincère, c'est de veiller si attentivement sur ma langue et sur mes oreilles, que je ne les souille jamais par la médisance : *Dixi, custodiam vias meas, ut non delinquam in linguâ meâ.* Rendez-moi fidèle à cette résolution, ô mon Dieu ! mettez vous-même un frein à ma langue, et une garde de circonspection à mes lèvres, pour que je ne parle jamais mal-à-propos de mon prochain ; environnez vous-même mes oreilles d'épines, de peur que je prenne part aux médisances que l'on fera devant moi. Faites, ô mon Dieu, que je ne me serve de ma langue que pour édifier et instruire mes Frères, que pour louer et bénir votre saint Nom, et dans le temps, et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

POUR LE DOUZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur l'amour de Dieu.

Diliges Dominum Deum tuum. Vous aimerez le Seigneur votre Dieu. *S. Luc.* 10.

En quatre mots, voilà tout l'Evangile : Vous ne déroberez point ; vous ne porterez point de faux témoignage contre votre prochain ; vous ne lui nuirez en rien ; vous ne direz point de mensonges ; vous ne commettrez point d'impuretés. Tous ces préceptes particuliers sont renfermés, dit Notre-Seigneur, dans celui de l'amour de Dieu. D'où je conclus avec saint Paul, que tout l'Evangile bien entendu se réduit à cette seule parole : vous aimerez : *diliges*. C'est aussi à cette seule parole, M. C. F., que se réduira l'Instruction que je viens vous faire aujourd'hui.

Mais, mon Dieu, est-ce à un homme à parler le langage des Anges, et convient-il à un pécheur de raconter les attraits de votre divine beauté ? Ah ! Chérubins, qui entourez le trône de l'Eternel, animez-moi de vos divines ardeurs. Puissé-je, ô mon Dieu, répandre, dans le cœur de tous ceux qui m'écoutent, ce divin amour que je puise

tous les jours à l'Autel ! Puisse le même amour qui consacre J. C. par ma bouche, qui remet les péchés par mon ministère, vous gagner aujourd'hui tous les cœurs ! puissé-je moi-même ne communiquer que de mon abondance, et ressentir, le premier, les saintes ardeurs que j'ai dessein d'allumer dans les cœurs des autres.

Toutes sortes de motifs nous engagent à aimer Dieu. Nous devons l'aimer, 1.° parce qu'il est infiniment aimable ; 2.° parce qu'il nous comble de bienfaits ; 3.° parce que le souverain bonheur est de l'aimer. Rendez-vous attentifs, mes Frères, à un détail aussi intéressant.

DIEU possède toutes sortes de perfections. De là quelle source d'amabilités qui méritent la préférence de notre amour. Tout ce que nous voyons dans ce monde, cet éclat qui nous éblouit, cette grandeur qui nous étonne, toutes ces beautés qui nous ravissent, tout cela n'est qu'un foible écoulement du souverain être, et ne peut lui être comparé. Lors donc, mes Frères, que vous donnez la préférence de votre amour à tout autre qu'à Dieu, vous lui préférez un objet qui, auprès de lui, est infiniment moins qu'une goutte d'eau comparée à la vaste étendue des mers, qu'un atome comparé à la terre et aux Cieux, qu'un rien comparé à tout ce qui est, et qu ipourroit être.

Pourquoi donc courez-vous de tous côtés pour chercher des objets qui vous satisfassent? Pourquoi désirez-vous les honneurs frivoles de ce monde, ses vains plaisirs, ses biens périssables? Ah! que votre cœur est insensé, de s'attacher à de tels objets! Aimez, aimez votre Dieu, et par-là vous aurez les honneurs véritables, les plaisirs purs, les biens qui ne périssent pas. Car, combien faut-il que Dieu soit beau, pour tenir fixés et abîmés, les entendemens des Anges et des Saints, pendant l'éternité toute entière? Quels attraits ne doit pas avoir cette souveraine beauté pour éteindre, dans les bienheureux, l'amour de tout autre objet, pour y allumer des désirs toujours nouveaux, pour y exciter une admiration toujours nouvelle? Elle est, en effet, si admirable, cette divine beauté, qu'elle suffit à Dieu même pour le rendre infiniment heureux. Il la connoît, il la contemple, il l'aime : voilà ce qui fait son bonheur. Elle est si ravissante, que sa seule vue suffiroit pour changer les tourmens de l'enfer en un Paradis de délices.

Concevez, si vous le pouvez, M. F., une beauté dont la vue fait proprement le Paradis, et dont la privation est l'enfer de l'enfer même. Mais, non, cela est inconcevable; et, ce qui ne l'est peut-être pas moins, c'est que, malgré cela, on puisse encore aimer quelqu'autre chose. O enfans des hommes, jusqu'à quand aimerez-vous

la vanité ? *Car, tout est vanité, excepté d'aimer Dieu.*

Aimons-le donc, mes Frères, ce grand Dieu, qui renferme en lui seul tout ce qui est capable d'attirer notre amour. Car, je vous le demande, qu'aime-t-on dans le monde ? un ami aime son ami ; un enfant, son père ; un malade, son médecin ; un captif, son libérateur. Or, Dieu est tout cela : ami fidèle, père tendre, médecin charitable, libérateur tout-puissant. O mon Dieu, comment, avec tant d'amabilités, n'attirez-vous pas tous les cœurs ? Qu'est-il nécessaire que vous fassiez un commandement de vous aimer ? eh ! le moyen de n'aimer pas un Dieu aussi aimable ?

Oui, mon Dieu, j'ose le dire, avec tout le respect qui vous est dû : si, par impossible, vous me défendiez de vous aimer, je serois contraint de vous désobéir, et j'aurois, dans ma désobéissance, une excuse légitime, en vous disant : Seigneur, si vous ne voulez pas que je vous aime, ôtez-moi la connoissance de vos perfections ; car, il est impossible de les connoître, et de ne pas vous aimer. Je vous aimerai donc, ô mon Dieu ; Dieu éternel dans votre durée ; immense dans votre étendue ; excessif dans votre amour ; infini dans toutes vos perfections. Je vous aimerai, et je vous aimerai pour vous-même. Que n'ai-je pour vous, ô mon Dieu, un amour aussi ardent que l'est celui des bienheureux dans le Ciel. Ah ! mon cœur, tu ne mérites pas de

brûler d'un si beau feu ; mais vous, Seigneur, vous méritez bien que mon cœur vous aime de la sorte. Pourquoi donc ne le puis-je pas ? c'est, M. F., qu'un amour si parfait est réservé pour la vie future ; et c'est là ce qui doit nous faire soupirer sans cesse après l'heureux moment qui nous fera commencer une si belle vie. C'est ce qui doit nous engager à produire, à chaque instant, des actes d'amour. Premier motif ; passons au second.

Si nous ne sommes pas assez généreux, pour aimer Dieu, purement par rapport à lui, nous devons du moins l'aimer par rapport à nous. Dieu, M. C. F., a tout fait pour nous : quel droit n'a-t-il donc pas à notre reconnoissance et à notre amour ? Aussi, en voyant toutes les créatures, saint Augustin disoit qu'elles étoient autant de voix qui l'avertissoient d'aimer Dieu. Mes Frères, elles nous tiennent le même langage ; oui, toutes les créatures qui nous environnent, le soleil qui nous éclaire, l'air qui nous rafraîchit, la terre qui nous porte, les alimens qui nous nourrissent, les vêtemens qui nous couvrent, les animaux qui nous servent, toutes ces choses nous disent d'aimer Dieu, parce qu'elles sont toutes autant de bienfaits de sa main libérale, et dont chacun devroit exciter notre reconnoissance.

Mais hélas ! par un funeste prodige, nous sommes dans le sein des lumières, et nous ne voyons pas ; nous sommes au milieu des flammes, et nous ne brûlons pas ; nous sommes tout environnés d'amour, et nous n'aimons pas. Ah ! Seigneur, interrompez-le, ce prodige d'endurcissement, par un miracle de votre grâce, et ne permettez pas que nous soyons plus long-temps insensibles à vos dons. Le Prophète invitoit toutes les créatures à remercier le Seigneur, pour tous les biens qu'il en avoit reçus ; faisons comme lui, M. F., et disons à son exemple :

Bénissez l'auteur de votre être, ouvrages du Seigneur ; exaltez sa grandeur, annoncez son pouvoir, publiez sa magnificence, louez-le, bénissez-le dans tous les siècles. Je voudrois pouvoir achever ce divin Cantique, et m'adresser à toutes les créatures les unes après les autres. Je dirois au firmament et aux astres qui y brillent ; je dirois à la terre et aux animaux qui l'habitent ; je dirois à la mer et aux poissons qu'elle contient ; je dirois aux vents et aux orages, aux montagnes et aux vallées, aux fleuves et aux rivières : O vous, que le Seigneur a faits par amour pour les hommes, louez-le, bénissez-le dans tous les siècles !

Mais pourquoi m'adresser aux créatures inanimées ? puisque c'est pour les hommes que Dieu les a faites, n'est-ce pas aux hommes sur-tout à l'en bénir ? *Bénissez-le donc, ô enfans des hommes ;* car vous êtes la plus belle de ses créatures. Quel

admirable ouvrage, en effet, que le corps humain ! le Prophète en étoit dans une si grande admiration, qu'il souhaitoit que tous ses os changeassent en autant de *langues*, pour bénir Dieu de ce bienfait, et pour lui en marquer sa reconnoissance. Quel chef-d'œuvre sur-tout que notre ame; et, à cette vue, ne devons-nous pas nous écrier avec le même Prophète : *Que mon ame bénisse le Seigneur, et que toutes mes facultés exaltent son saint Nom!*

Que si, de l'ordre de la nature, nous passons à celui de la grâce, nous trouverons des bienfaits plus admirables encore. Oh ! quel amour de notre Dieu, de nous avoir donné son Fils unique, de l'avoir sacrifié pour notre salut ! et combien un amour si excessif n'exige-t-il pas de reconnoissance et d'amour de notre part ? Mais, si notre cœur est encore insensible à cet excès d'amour, voyons ce que ce divin Sauveur a fait dans le monde pour attirer nos cœurs. Son amour l'a porté jusqu'à naître pour nous dans une étable ; jusqu'à vivre pour nous dans la pauvreté et les humiliations ; jusqu'à mourir pour nous sur la croix ; jusqu'à rester toujours avec nous dans nos Tabernacles, et à se donner pour nourriture à nos ames. Que pouvoit-il faire de plus, pour nous témoigner son amour ? Mais, qu'avons-nous fait jusqu'ici pour lui témoigner le nôtre ? J. C. du haut de sa croix, ne cesse de nous tendre ses bras pour nous attirer à lui ; comment répondons-nous à ses amou-

reuses invitations ? O divin Sauveur, vous avez promis que quand vous seriez élevé de la terre, vous attireriez tout à vous ; accomplissez votre promesse, ô mon Dieu ; attirez-nous comme l'épouse des Cantiques ; que nous puissions vous dire comme elle : *Mon bien-aimé est tout à moi, et je suis tout à lui.* Il a tout sacrifié pour moi, il s'est livré sans réserve pour moi ; je veux être de même tout à lui, sans que rien partage mon cœur. Eh ! à quel autre, ô mon Dieu, voudrois-je appartenir, au Ciel et sur la terre, si ce n'est à vous qui avez fait mon cœur, et qui voulez être son partage pendant l'éternité !

A ces grâces, qui vous sont communes avec le reste des Chrétiens, ajoutez, mes Frères, celles qui vous sont particulières. Examinez tant de périls dont il vous a délivrés, tant de secours qu'il vous a accordés ; tant de bons mouvemens qu'il vous a inspirés ; mais sur-tout tant de péchés qu'il vous a pardonnés. Car, plus il vous a remis de péchés, plus vous devez lui témoigner votre amour. C'est ce que J. C. enseigna au Pharisien murmurateur : *Lorsqu'un créancier*, lui dit-il, *remet à deux hommes ce qu'ils lui doivent, à l'un, une somme modique, à l'autre, une somme immense, lequel doit l'aimer davantage ? Sans doute*, répondit le Pharisien, *que c'est l'homme à qui il a le plus remis. Vous avez raison*, répliqua le Sauveur. M. F., voilà notre règle : aimons Dieu, à proportion des péchés qu'il nous a

remis. Si cela est, jusqu'où ne l'aimerons-nous pas ? à quel amour la reconnoissance ne nous portera-t-elle pas ? A ces motifs, se joint celui de notre intérêt personnel..... Encore un moment d'attention.

« Seigneur, disoit S. Augustin, comment me menacez-vous de toutes sortes de malheurs, si je ne vous aime pas? En est-il au monde un plus grand que de ne pas vous aimer ? » Non, M. F., et quand vous auriez tout ce que l'on peut désirer sur la terre ; quand vous auriez même la foi des Martyrs, le zèle des Apôtres ; si avec cela vous n'aviez pas l'amour de Dieu, malgré tout cela, vous seriez le plus malheureux des hommes, parce que, sans la charité, on n'est rien devant Dieu. Mais aussi, par la raison contraire, avec la charité, on est un objet de complaisance aux yeux de Dieu. Avec la charité, dit S. Paul, les plus grands maux deviennent des biens véritables.

Oui, les maladies les plus longues, les pertes les plus sensibles, les affronts les plus piquans, en un mot, les revers les plus fâcheux sont, pour ceux qui aiment Dieu, une source de biens et de consolations. Je dis plus : leurs propres péchés leur sont avantageux, en ce que le souvenir qu'ils en ont, les tient dans l'humilité, et redouble leur ferveur à mesure qu'ils ont été plus infidèles. S. Bernard nous l'apprend : « Tout, jus-» qu'au péché, dit ce saint Docteur, tourne

» à l'avantage de ceux qui aiment Dieu. » Jugeons de là, M. F., quel bonheur c'est que d'aimer Dieu.

Attachez-vous donc, partisans du monde, vous à un objet, vous à un autre ; pour moi, avec la grâce, je ne m'attacherai qu'à Dieu seul ; en lui, je trouverai les richesses, les honneurs, les vrais plaisirs, puisqu'il en est la source ; et si, dans lui, je trouve tout cela, que peut-il manquer à mon bonheur ?

Mais, où Dieu paroît plus libéral encore envers ceux qui l'aiment véritablement, c'est dans le Ciel. Il est si grand, ce bonheur, que l'œil n'a rien vu, que l'oreille n'a rien entendu, que l'esprit de l'homme ne peut rien concevoir qui approche des délices que Dieu destine dans le Ciel à ceux qui l'aiment. C'est donc à l'amour que Dieu réserve ses récompenses ; oui, M. F., et s'il récompense quelqu'autre vertu, c'est toujours parce qu'elle est jointe à la charité. C'est ce qui faisoit dire à S. François-de-Sales, que « la gloire éternelle est montrée à la foi ; » qu'elle est promise à l'espérance, mais » qu'elle n'est accordée qu'à la charité. »

Pourquoi donc sommes-nous si lâches à aimer Dieu ? pourquoi ne pensons-nous pas qu'en négligeant de produire un acte d'amour de Dieu, nous perdons un degré de gloire qui dureroit pendant toute l'éternité ? O que l'insensibilité du cœur humain est incompréhensible ! vous lui commandez de vous aimer, ô mon Dieu ! vous méritez infini-

ment qu'il vous aime ; vous le comblez de biens inestimables, afin d'acheter son amour; vous lui promettez dans le Ciel des biens encore plus grands, pour l'engager à vous aimer souverainement, et il ne vous aime pas ! O Dieu d'amour ! qu'il n'en soit pas ainsi de moi ; je vous aimerai désormais, et je vous aimerai par-dessus tout ; je vous aimerai comme mon Créateur, comme mon père, comme mon bienfaiteur, comme mon Sauveur et mon tout.

Ne sont-ce pas là vos sentimens, mes chers Paroissiens ? je le suppose, et je prie la divine bonté qu'elle les confirme en vous, et qu'elle les augmente. Mon Dieu, mon Dieu, donnez-nous votre amour, voilà notre unique désir ; nous ne vous demandons ni honneurs, ni richesses, ni plaisirs. Donnez-nous votre amour, ô mon Dieu ! et nous serons assez riches.

Pour obtenir cette grâce, M. F., adressons-nous à ceux d'entre les Saints qui ont eu plus d'amour de Dieu, pendant qu'ils étoient sur la terre, aux Prophètes, aux Martyrs, aux Apôtres ; adressons-nous à ceux des Anges qui sont plus embrasés d'amour dans le Ciel, aux Trônes, aux Chérubins, aux Séraphins ; adressons-nous surtout à la très-sainte Vierge, qui a surpassé et qui surpasse en amour tous les Saints et tous les Anges.

Oui, Vierge sainte, nous vous supplions, par cet ardent amour que vous eûtes pour Dieu sur la terre, et que vous avez main-

tenant dans le Ciel, de nous obtenir une étincelle de ce feu sacré qui vous embrase. Ah ! que nous serions heureux, si nous en étions embrasés comme vous! Votre adorable Fils désire qu'il s'allume dans tous les cœurs; vous le désirez également. Que ce soit donc aussi notre plus grand désir; que ce divin amour anime désormais toutes nos pensées, toutes nos paroles, toutes nos actions ! que nous aimions Dieu souverainement, et pendant la vie, et à l'heure de la mort, et dans le temps, et dans l'éternité.

Ainsi soit-il.

POUR LE TREIZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur ce que c'est que croire en Jésus-Christ.

Fides tua te salvum fecit. Jésus dit au lépreux : allez, votre foi vous a sauvé. *S. Luc.* 17.

Oui, M. F., c'est la foi en Jésus-Christ qui nous sauve. Mais quelle foi? une foi vive, une foi qui se manifeste par les œuvres, comme celle du lépreux, qui mérita que Jésus-Christ lui accordât sa guérison. Ah ! qu'elle est rare aujourd'hui cette foi ! hélas ! nous faisons tous profession de croire en Jésus-Christ, d'être chrétiens ; mais le sommes-nous en effet ! Croire en Jésus-

Christ, c'est avoir les mêmes sentimens, le même langage que lui, et désirer du moins de mener une vie conforme à la sienne. Croire en J. C., c'est penser en chrétien, parler en chrétien, vivre en chrétien. Arrêtons-nous à ces trois points; consultons notre conscience, ne nous flattons pas, et voyons si nous pouvons dire comme saint Paul : *Je vis dans la foi du Fils de Dieu qui m'a aimé, et qui s'est livré lui-même à la mort pour l'amour de moi;* voyons si à l'heure de la mort, J. C. pourra nous dire : *votre foi vous a sauvés.*

Il y a bien de la différence, dit saint Augustin, entre croire J. C. et croire en J. C. Les réprouvés, les démons eux-mêmes, croient J. C. Ils savent aussi-bien que nous, qu'il est le Fils de Dieu, qu'il s'est fait homme, qu'il a souffert, et qu'il est mort pour notre salut; mais parce qu'ils ont des sentimens tout opposés à ceux de J. C., on ne peut pas dire qu'ils croient en lui.

Qu'est-ce donc que croire en J. C.? c'est penser comme lui, c'est parler comme lui, c'est agir comme lui.

Mes Frères, dit saint Paul, ayez les mêmes sentimens et les mêmes affections que Jésus-Christ : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu.* Regarder les biens, les maux, et toutes les choses de ce monde, du même œil que J. C. les a regardés. En

penser ce qu'il en a pensé ; en juger comme il en a jugé ; c'est avoir les mêmes sentimens que lui. Si notre façon de penser se trouve contraire à la sienne, il est évident que nous ne croyons pas en lui.

Quoique J. C. fût infiniment riche, ajoute le grand Apôtre, puisque tout a été fait par lui, il a voulu naître, vivre et mourir pauvre : voilà le mépris des richesses et l'amour de la pauvreté. Quoiqu'il fût égal à Dieu son Père, il s'est anéanti lui-même jusqu'à prendre la forme d'un esclave ; il s'est rendu obéissant jusqu'à la mort de la croix : voilà l'amour des humiliations et des souffrances. Mépriser, fuir tout ce qui flatte l'orgueil, l'ambition, la cupidité, la sensualité : voilà les sentimens de Jésus-Christ. Que chacun de nous, M. F., interroge son cœur, et qu'il voie s'il n'a pas des sentimens tout contraires.

Bien loin d'aimer les humiliations, ne cherchez-vous pas, au contraire, à vous élever au-dessus des autres? n'avez-vous pas de l'aversion pour tout ce qui vous abaisse et vous humilie ? n'est-ce pas de là que vient votre peu de soumission et de respect envers vos supérieurs ; votre dureté, votre hauteur, vos mépris à l'égard de vos inférieurs ; ces airs de distinction que vous affectez parmi vos égaux ; cette sensibilité ridicule pour une parole, un geste, un rien qui choque dans votre esprit la bonne opinion que vous avez de vous-mêmes ? Je ne dis pas que vous aimiez à vivre dans l'oubli et le mépris,

ni que vous couriez au-devant des humiliations : c'est là la perfection ; et je ne vous demande pas si vous êtes parfaits ; mais je demande : êtes-vous chrétiens ? c'est-à-dire, regardez-vous les louanges et tous les honneurs de ce monde, comme un peu de fumée qui aveugle et étourdit la plupart de ceux qui les aiment et qui s'y attachent ?

Etes-vous contens de l'état bas ou médiocre, dans lequel la Providence vous a fait naître ? Si la chose étoit à votre choix, ne préféreriez-vous pas un état qui vous relevât et vous mît au-dessus de ce que vous êtes ? et s'il arrive qu'on vous méprise et que vous soyez humilié, le souffrez-vous de bon cœur, ou du moins avec patience ? regardez-vous cette humiliation comme une grâce que Dieu vous fait, et dites-vous comme David : *Il étoit nécessaire*, ô mon Dieu ! *que je fusse humilié ;* c'est un grand bien pour moi, et je vous en remercie. Mon Frère, prenez garde ; si les humiliations vous déplaisent ; si vous aimez les honneurs, la gloire, les vanités de ce monde ; si vous cherchez à être flatté ; vous pensez autrement que J. C. ; vous ne croyez pas en lui, vous n'êtes pas chrétien.

La Providence vous a donné du bien, vous vivez à votre aise, vous n'avez besoin de personne ; à la bonne heure. Si je vous disois comme J. C. à ce jeune homme de l'Evangile : *Allez, vendez tout ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres ;* vous pourriez me répondre que vous n'êtes point

obligé à une telle perfection. Cela est vrai. Vous pouvez donc conserver votre bien, même l'augmenter par des voies justes et légitimes. Mais je demande : avez-vous, à l'égard des biens dont vous jouissez, les mêmes sentimens que J. C., qui a prononcé tant de malédictions contre les riches ? et en pensez-vous ce qu'il en a pensé ? Ne pensez-vous pas, au contraire, qu'il vaut infiniment mieux être riche que pauvre ? et ne regardez-vous pas la pauvreté comme un des plus grands maux qu'il y ait au monde ? ne mettez-vous pas votre confiance dans vos richesses ? n'y attachez-vous pas votre cœur ? Pensez-vous, et pensez-vous bien sérieusement, que la grâce de Dieu est préférable à tous les trésors de la terre ? Aimeriez-vous mieux perdre tout votre bien, que de perdre la grâce de Dieu ? et si dans ce moment il vous demandoit le sacrifice de tout ce que vous possédez, seriez-vous prêt à le lui faire ? le lui feriez-vous de bon cœur ? Si vous n'êtes pas dans ces dispositions ; si vous pensez tout différemment, vous ne croyez point en Jésus-Christ, vous n'êtes pas chrétien.

Et vous, M. C. F., qui ne vivez que du travail de vos mains, et qui très-souvent avez bien de la peine à vivre, ne désirez-vous pas d'être riches ? ne portez-vous pas envie à ceux qui le sont ? vous estimez-vous bienheureux de ressembler à J. C., qui, pendant sa vie mortelle, n'a pas eu où reposer sa tête ; et qui dès sa plus tendre

jeunesse, a vécu dans le travail et la pauvreté ? Avez-vous sur votre état les mêmes sentimens que J. C. ? ne pensez-vous pas, au contraire, que vous êtes très-malheureux ? et n'est-ce pas de là que viennent vos murmures, la mauvaise foi, le défaut de probité qu'on vous reproche ? Si vous vous déplaisez dans un état que J. C. lui-même a choisi par préférence, et par lequel vous avez le bonheur de lui ressembler, vous ne croyez donc pas en lui ; vous n'êtes donc pas chrétiens ?

Eh ! M. C. F., croyons-nous en J. C., lorsque nous regardons et que nous fuyons comme le poison de notre vie, les afflictions, les souffrances, les persécutions, les traverses, pendant que J. C. attaché à la croix, nous crie : *Heureux ceux qui pleurent : heureux ceux qui sont persécutés ; heureux ceux qui souffrent pour la justice !* pendant que la foi nous enseigne que les souffrances sont le chemin du Ciel, et comme les arrhes de la vie éternelle ? pendant que nous voyons tous les Saints aller au-devant des croix, les embrasser, nager dans la joie au milieu des tribulations ? Bon Jésus ! que notre manière de penser est différente de la vôtre ! Nous craignons comme un très-grand mal, ce qui selon vous est un très-grand bien ; nous disons bonheur et bénédiction, à ceux à qui vous dites malédiction et malheur. Et avec cela, M. F., nous prétendons croire en J. C. ; mais peut-on croire en J. C., et avoir sur toutes les

choses de ce monde, des pensées et des sentimens opposés à ses sentimens et à ses pensées ? Croit-on véritablement en Jésus-Christ, quand on hait ce qu'il aima ; quand on fuit ce qu'il a cherché ; quand on loue ce qu'il a méprisé ; quand on estime ce qu'il a réprouvé ; quand on se trouve presque partout en contradiction avec lui ? Non ; et il faut convenir, à notre honte, que la plupart de ceux qui se disent chrétiens, n'en ont rien moins que les sentimens. Aussi en voyons-nous très-peu qui en aient le langage...., Seconde réflexion.

ILS sont passés ces beaux jours du Christianisme, où le nom de J. C. et les maximes de l'Evangile étoient mêlés dans tous les entretiens des Fidèles. On ne disoit point comme aujourd'hui : *La Religion à part ; abstraction faite de l'Evangile.* On savoit que toutes les actions du chrétien, devant se rapporter à J. C., toutes les pensées et tous les raisonnemens, en fait de religion et de morale, doivent nécessairement être fondés sur J. C. ; parce que, sans lui, il ne sauroit y avoir ni vraie Religion, ni vraie morale, ni vertu solide. Nous le savons aussi, et nous faisons profession de le croire, et néanmoins nous raisonnons souvent, comme s'il n'y avoit point d'Evangile, comme si nous ne connoissions pas J. C. Le langage de la Religion ne se trouve presque plus que dans les sermons, dans nos

prières, et dans les livres de piété. Hors de là, on ose à peine prononcer le nom de J. C. comme si c'étoit un déshonneur à un enfant, de parler le langage de son père. On trouve bon, et il est permis à chacun de s'entretenir, et chacun s'entretient volontiers de ce qui a rapport à son état et à sa profession. N'y aura-t-il donc que les chrétiens qui n'oseront plus parler en chrétiens, qui rougiront de prononcer le nom de leur maître, de raisonner conformément à ses maximes, et de faire connoître qu'ils sont Disciples de J. C.

Je ne veux pas dire que l'Evangile fasse la matière de tous les entretiens, ni qu'on doive mêler le nom de J. C. dans les conversations profanes. Il y a certaines compagnies dans lesquelles il faut suivre, à la lettre, cet avis de Notre-Seigneur: *Ne donnez pas les choses saintes aux chiens, et ne jetez pas les pierres précieuses devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds, et ne déchirent* celui qui, par un zèle indiscret et sans nécessité, parleroit des choses saintes devant certaines personnes qui ne peuvent souffrir ni l'Evangile, ni ceux qui le pratiquent; et qui se font une espèce de gloire de tourner la piété en ridicule.

Mais je voudrois, M. C. P., que quand vous parlez du vice et de la vertu, des richesses et de la pauvreté, des plaisirs et des afflictions, de ce qui est bon ou mauvais, heureux ou malheureux, on reconnût, à votre langage, que vous êtes chrétiens, et

que vous en avez les sentimens. Je voudrois, ce sont les paroles de l'apôtre S. Jacques, que dans les choses que vous projetez pour l'avenir, vous disiez toujours : *Si c'est la volonté de Dieu, et son bon plaisir, je ferai telle chose.* Je voudrois que vous mêlassiez dans vos conversations, quelques paroles qui eussent rapport à la Religion et à la piété, qui sentissent le Christianisme, si je puis m'exprimer ainsi, et qui fissent connoître que vous êtes chrétiens. Je voudrois que vous vous entretinssiez, au moins quelquefois, de ce que vos Pasteurs vous enseignent dans leurs instructions, de *Psaumes*, de *Cantiques*, comme S. Paul y exhorte les Fidèles, et de ce que vous avez lu dans les livres de piété. Car enfin, si nous faisons profession d'être chrétiens, pourquoi ne parlerions-nous pas, en toute occasion, le langage de la Religion chrétienne ?

Pères et mères, je voudrois que dans les avis que vous donnez à vos enfans, pour se bien conduire dans le monde, vous y fissiez entrer la Religion. Pourquoi ne leur dites-vous pas : mon fils, ayez la crainte de Dieu, et gardez ses Commandemens; car, c'est en cela que consistent tous les devoirs et tout le bonheur de l'homme; quelque riche que vous soyez, vous serez véritablement pauvre, si vous n'avez pas la grâce de J. C.; et, quelque pauvre que vous puissiez être, vous serez riche, si vous vivez dans sa crainte et dans son amour. Attachez-vous à lui, et ne rougissez jamais de lui

appartenir. Vous trouverez, dans le monde, des maximes, des préjugés, des usages absolument contraires à son Evangile ; je vous en préviens ; mais, sachez que tout doit céder à l'Evangile ; que tout doit plier sous la loi de J. C., et se réformer sur elle. Fuyez donc, mon fils, fuyez les maximes et les vanités du monde, qui est l'ennemi de la croix de J. C., autrement vous vous perdriez ; soyez charitable envers les pauvres, parce qu'ils sont les membres de J. C. ; soyez affable, obligeant, officieux envers tout le monde, parce que nous sommes tous frères de Jésus-Christ.

Et vous, ma fille, si vous voulez vous préserver de cet esprit de vanité, de cette envie de plaire, de cet amour de la parure et des plaisirs, qui sont les défauts les plus ordinaires à votre âge et à votre sexe ; défauts qui conduisent presque toujours au vice ; jetez les yeux sur votre crucifix, c'est là le vrai miroir des chrétiens ; c'est dans celui-là qu'il faut vous regarder, et vous y verrez les taches de votre ame ; vous y apprendrez à l'orner des vertus chrétiennes. Lisez l'Evangile, et non point les romans : soyez plus curieuse de vous rendre agréable aux yeux de Dieu, que de paroître aimable aux yeux des hommes.

Voilà ce que j'appelle parler en chrétien : j'en ai fait l'application aux pères et mères, parce que les enfans parlent ordinairement le langage de ceux qui les instruisent. Tout dépend de l'éducation ; si on leur parloit le

langage de l'Evangile, ils en prendroient le goût, ils contracteroient peu à peu l'habitude de penser et de raisonner conformément à ses maximes. Heureux les enfans dont les parens puisent dans l'Evangile toutes les leçons qu'ils leur donnent! à qui l'on ne dit pas seulement : soyez honnête homme, mais soyez chrétien; attachez-vous à J. C., sans lequel tous ces prétendus sentimens d'honneur ne sont qu'orgueil, et ne peuvent jamais produire les vertus solides. Si les enfans étoient instruits et élevés de la sorte, l'esprit et le langage de l'Evangile seroient plus communs dans tous les états; les vrais chrétiens ne seroient pas si rares, et nous ne verrions pas des personnes, d'ailleurs estimables, qui ne sont au fond que d'honnêtes Païens, et n'ont aucune vertu chrétienne.

M. C. P., ayons J. C. dans le cœur, et il sera plus souvent sur nos lèvres; pensons en chrétiens, et nous parlerons en chrétiens. Mais cela ne suffit pas; l'essentiel est d'agir en chrétiens, et de se conduire, en toutes choses, suivant les maximes de l'Evangile.... Troisième réflexion.

A quoi me sert de dire et de penser que les riches entrent difficilement dans le Ciel; que la pauvreté, par conséquent, est préférable aux richesses, si je ne suis occupé d'ailleurs qu'à amasser, qu'à joindre maison à maison, terre à terre? A quoi me servira

de penser que tout n'est que vanité, que la figure de ce monde passe; que c'est une folie d'y attacher son cœur, et d'y mettre sa confiance, si, d'un autre côté, je ne travaille que pour m'avancer et m'élever dans ce monde? si je ne regarde qu'avec jalousie ceux qui, dans le même état où je suis, sont plus avancés ou plus riches que moi?

J'admire l'humilité profonde, le détachement, la mortification, la patience des Saints; quand je lis ce qu'ils ont souffert pour l'amour de J. C., je les estime bienheureux, j'envie leur sort, je voudrois avoir été à leur place: voilà de beaux sentimens. Mais si, avec ces beaux sentimens, je ne laisse pas de courir après ce qui flatte l'orgueil ou la sensualité, et d'éviter soigneusement tout ce qui afflige le corps, et déplaît à la nature; si les jeûnes de l'Eglise me sont à charge; si je fuis les plus petites mortifications; si, au moment de l'affliction, je m'abandonne à l'impatience; si je me laisse aller à la tristesse, à l'abattement, au murmure, reconnoîtra-t-on, dans cette conduite, le disciple de J. C.?

Permettez-moi, M. C. P., de vous dire librement ma pensée: lorsque je vous vois ici assister à nos saints Mystères, écouter la parole de Dieu, chanter ses louanges, je dis: voilà des chrétiens. Mais, si je vous suis dans vos maisons; si j'examine vos démarches, et votre façon d'agir, en toutes choses, je ne vois presque plus que les ennemis de la croix et de l'Evangile; je ne

vois que l'ivrogne, l'impudique, l'avare; l'envieux, le médisant, le vindicatif; au lieu du disciple de J. C., je trouve le disciple du monde, l'esclave du péché, le serviteur du démon.

Et certes, vous ne me persuaderez pas que vous croyez en J. C., lorsque, bien loin de régler votre vie sur son Evangile, vous ne consulterez en tout que vos intérêts temporels, votre plaisir, votre humeur, vos inclinations, et cet amour mal-entendu dont vous êtes remplis pour vous-mêmes; quand je vous verrai vous quereller, vous noircir, vous déchirer, vous piller, vous venger de vos ennemis, ne vouloir pas faire la moindre démarche pour vous réconcilier avec eux, refuser un morceau de pain à votre frère qui est dans la misère; enfin, quand je vous verrai aussi attachés à la terre que si vous ne deviez jamais la quitter, ne pas plus faire d'effort pour éviter le mal et faire le bien, que si vous n'aviez rien à espérer ni à craindre après votre mort; certainement vous ne me persuaderez pas que vous croyez en J. C., que vous faites profession d'être ses serviteurs et ses disciples. Ses disciples sont ceux qui s'efforcent de lui ressembler; de sorte que nous sommes plus ou moins chrétiens, suivant que nous avons plus ou moins de ressemblance avec lui. D'où il faut conclure que ceux qui n'ont point de ressemblance avec J. C., ne sont pas ses disciples, leur foi n'a rien de plus que la foi des démons; elle ne servira qu'à les rendre

plus

plus coupables ; aussi seront-ils punis plus rigoureusement que ceux qui n'auront pas reçu la foi, je veux dire, les idolâtres et les païens : c'est J. C. qui l'a dit.

Levez donc les yeux, M. F., et regardez J. C. l'auteur et le consommateur de notre foi. Dans quelque état que vous soyez placés, quoi que vous pensiez, regardez J. C., afin que vos pensées et vos sentimens, vos paroles et vos actions soient formées sur les pensées, sur les sentimens, sur les paroles, sur les actions de J. C., et alors vous pourrez dire que vous croyez en lui.

O mon Sauveur, accordez-moi cette grâce, qu'en toute occasion, je pense, je parle, j'agisse en chrétien ; que je vous sois uni par une foi vive, par une foi agissante ; que je vive de la vie de la foi, pour mourir de la mort des justes, et pour vivre ensuite éternellement avec vous dans le Ciel.

Ainsi soit-il.

POUR LE QUATORZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur le service de Dieu.

Quærite primùm regnum Dei et justitiam ejus. Cherchez par-dessus tout, le royaume de Dieu et sa justice. *S. Matth.* 6.

LA plus sérieuse, la plus indispensable, ou, pour mieux dire, l'unique affaire que nous ayons dans ce monde, c'est de mériter, par nos bonnes œuvres, la couronne de justice que Dieu réserve dans le Ciel à ceux qui l'auront fidèlement servi sur la terre. Par conséquent, notre unique affaire est de nous attacher au service de Dieu, puisque c'est là le seul moyen qui puisse nous conduire à la vie éternelle. Vous le savez, M. F., et les plus grands pécheurs en conviennent; d'où vient donc que nous voyons si peu de chrétiens travailler à sauver leur ame, et à gagner le Ciel en vivant avec piété en J. C., et en suivant les maximes de l'Evangile? c'est que la plupart des chrétiens regardent le service de Dieu, comme un service dur et désagréable, quoique lui-même nous assure que son joug est plein de douceur, que son fardeau est léger, et que nous y trouverons le repos de notre ame.

Examinons les choses de près, et voyons lequel des deux mène une vie plus dure, ou celui qui remplit avec fidélité les devoirs de la Religion, ou celui qui les abandonne pour suivre ses passions, et vivre à sa liberté.

VENEZ, mon C. F., voyez les choses comme elles sont, et apprenez enfin à ne pas vous faire un monstre de la piété, pendant qu'elle n'a rien qui, loin de vous effrayer, ne soit fait au contraire pour gagner votre cœur, pour vous attirer et vous attacher à elle.

Si je vous disois qu'en vous attachant au service de Dieu, vous serez obligé d'abandonner tout ce que vous avez et tout ce que vous aimez dans le monde, votre état et votre fortune, vos amis et votre famille, tous les plaisirs, tous les agrémens dont vous pouvez jouir sur la terre, pour n'avoir de commerce qu'avec Dieu, pour le prier du matin au soir, pour ne penser qu'à lui, pour passer le reste de vos jours dans la retraite et la pénitence, il y auroit de quoi vous effrayer. Et cependant, si cela étoit absolument nécessaire pour sauver votre ame, encore faudroit-il bien vous y résoudre? Car, après tout, qu'est-ce que le monde entier, en comparaison de votre ame? et si malheureusement vous venez à la perdre, que donnerez-vous pour la racheter?

Mais ce n'est point là ce qu'on exige de vous ; le service de Dieu n'a rien qui ne puisse s'accorder avec votre état, votre avancement, votre fortune, et même avec vos plaisirs, quand vos plaisirs n'auront rien que de juste, d'honnête et de raisonnable. Exercez votre profession, vaquez à vos affaires, faites valoir votre bien, établissez votre famille, aimez vos parens, vivez avec vos amis, remplissez les devoirs et les bienséances de la société, donnez aux exercices du corps et aux amusemens de l'esprit, autant de temps qu'il en faut pour le délassement de l'un et de l'autre. L'Evangile ne défend point les plaisirs, quand ils sont conformes à la droite raison ; il ne défend que les excès.

Quel est donc le changement que la piété apportera dans votre personne et dans votre manière de vivre ? Elle vous rendra plus attentif et plus assidu aux devoirs de votre état, plus humain, plus doux, plus affable envers tout le monde, plus sobre dans vos repas, plus réservé dans vos discours, plus modéré et plus sage dans le choix de vos plaisirs, plus soigneux de bien employer votre temps, moins sensible aux revers de la fortune, plus patient dans les afflictions, c'est-à-dire, qu'en vous attachant au service de Dieu, vous deviendrez en tout plus estimable ; vous serez plus tranquille, et par conséquent plus heureux. Excepté le mal que votre conscience vous reproche, vous ferez ce que vous faites ; vous agirez seu-

lement par des motifs plus relevés, plus dignes d'un honnête homme et d'un chrétien; au lieu de travailler par ambition, vous travaillerez dans un esprit de soumission, pour obéir à Dieu qui vous a condamné au travail; au lieu de faire l'aumône, et de rendre service au prochain, par un sentiment de compassion purement humain, vous le ferez en vue de J. C., et pour l'amour de lui. En un mot, vous sanctifierez toutes vos actions, et sans y rien changer, (pourvu néanmoins qu'elles ne soient pas mauvaises) vous en ferez autant de bonnes œuvres, en les rapportant à la gloire de Dieu. Que trouverez-vous jusqu'à présent qui vous effraie, et vous dégoûte de la piété?

Seroient-ce les pratiques extérieures de la Religion; la prière, l'office divin, l'abstinence, les jeûnes que l'Eglise prescrit, la fréquentation des Sacremens? Eh! qu'y a-t-il, dans tout cela, qui puisse donner à un honnête homme de l'éloignement pour le service de Dieu? Ne reconnoissez-vous pas qu'il vous a créé, qu'il vous conserve, que vous ne pouvez rien sans lui, qu'il vous a donné tout ce que vous avez, qu'il vous a fait tout ce que vous êtes? Les sentimens de la nature, indépendamment de ceux que la Religion inspire, ne vous portent-ils pas à rendre à l'Etre suprême l'hommage de vos adorations, de votre reconnoissance, de votre amour? Un enfant bien-né se fait-il une peine de donner à son père des mar-

ques extérieures de sa tendresse et de son respect, sur-tout lorsqu'il est assez heureux pour trouver, dans la personne de son père, tout ce que l'on peut désirer de plus intéressant et de plus aimable ?

Vous faites-vous une peine de donner à vos amis des marques d'attachement et d'amitié ? n'avez-vous pas, pour eux, de l'attention et des complaisances ? ne vous gênez-vous jamais pour plaire à vos supérieurs ? Quoi ! mon C. F., celui qui est tout-à-la-fois votre maître, votre Seigneur, votre père, votre meilleur ami, seroit le seul à qui il vous coûteroit de donner des signes extérieurs des sentimens que vous lui devez à tant de titres ! Et vous regarderiez comme une tâche incommode, pénible, ennuyeuse, de vous prosterner à ses pieds, chaque jour, du moins le matin et le soir, pour lui rendre vos hommages, pour lui demander les grâces dont vous avez besoin, et pour lui offrir vos actions.

Et vous regarderiez comme une tâche incommode de consacrer un jour de chaque semaine au service de celui à qui tous les jours appartiennent, ou bien de décharger de temps en temps votre conscience aux pieds du ministre qui tient sa place, et de recevoir avec l'absolution de vos péchés, la tranquillité de votre esprit et la joie de votre ame ? La confession, bien loin d'être une chose dure, comme on le dit, n'est-elle pas, au contraire, de l'aveu de tous les pénitens, ce qu'il y a de plus conso-

lant pour les pécheurs, dans notre sainte Religion.

En quoi trouvez-vous donc que le service de Dieu soit pénible? sont-ce les jeûnes commandés par l'Eglise, qui vous effraient? Mais l'Eglise n'y oblige pas ceux de ses enfans qui ne le peuvent point; et ne porte-t-elle pas aujourd'hui l'indulgence sur cet article aussi loin qu'elle peut être portée? Mais ne se condamne-t-on pas soi-même à des abstinences et à des jeûnes mille fois plus sévères que ceux de l'Eglise, pour rétablir ou pour conserver sa santé.

Non, mon Dieu! non; ce n'est point à cause de tout cela que la Religion paroît dure, et qu'on l'abandonne. S'il étoit possible d'allier votre service avec celui du démon; l'ambition avec l'humilité, l'avarice avec l'esprit de détachement, la corruption des mœurs avec la sainteté de votre loi; c'est-à-dire, le Paradis avec l'Enfer; si vous permettiez la haine et la vengeance, les fornications, les adultères, et tous les plaisirs honteux de la chair; on ne refuseroit pas à ce prix-là de croire en vous et de vous servir: le libertinage et l'ambition ne feroient plus d'impies. Mais pour vous servir il faut se contraindre, et l'on veut vivre à sa liberté; vous voulez qu'on s'humilie, et l'on veut s'élever; vous voulez qu'on pardonne, et l'on veut se venger; vous voulez que l'on soit chaste, et l'on veut satisfaire ses passions; c'est là ce qui effraie, ce qui rebute, ce qui paroît impraticable.

Impraticable, mon Dieu ! et comment y a-t-il donc des Chrétiens qui, non contens de faire ce qui est d'une obligation étroite pour tous les hommes, vont beaucoup au-delà de ce qui est commandé, et s'assujettissent eux-mêmes volontairement à tout ce que l'Evangile conseille de plus parfait ? Comment y a-t-il dans tous les états des personnes de tout âge, de toute complexion, qui, sans sortir du monde, pratiquent toutes les vertus chrétiennes, et trouvent leur félicité dans le service de Dieu ? Il faut donc que le joug de J. C. ne soit pas si pesant et si déagréable qu'on se l'imagine ; puisque ceux qui le portent, le trouvent si doux ; et que ceux qui ne le portent pas, sont les seuls qui s'en plaignent. Certes pour savoir si un maître est difficile à servir, il faut avoir essayé de son service, ou le demander à ceux qui en ont fait l'expérience. Or, de tous ceux qui ont renoncé au monde et à leurs passions, pour embrasser les exercices de piété, et mener une vie chrétienne, il n'y en a pas un seul qui ne dise avec David, qu'un jour passé dans la maison de Dieu, est préférable à mille jours passés dans la maison des pécheurs ; et avec S. Augustin, que la privation des plaisirs, dans l'usage desquels il faisoit autrefois consister son bonheur, a mille fois plus de douceurs que tous les plaisirs ensemble.

Je pourrois donc vous dire, mon C. F., que vous avez sur le service de Dieu les idées les plus fausses ; que vous ressemblez

à ces Israélites qui se figuroient la terre promise comme un pays inaccessible et inhabitable. *C'est une terre qui dévore ses habitans*, disoient-ils ; *ce ne sont pas des hommes qui l'habitent, mais des géans monstrueux :* nous sommes trop foibles pour leur résister ; nous ne viendrons jamais à bout de les vaincre. Je pourrois ajouter que ce qui paroît impossible à la foiblesse humaine, devient non-seulement possible, mais facile et agréable avec le secours de la grâce. Je laisse toutes ces réflexions, et je demande s'il n'en coûte rien aux pécheurs pour satisfaire leurs passions ; et si, tout bien examiné, leur vie n'est pas plus pénible et plus dure que celle d'un homme sage, qui aime la vertu, et qui la pratique. Nous allons l'examiner.

Qui est-ce qui voudroit du service de Dieu, s'il falloit essuyer autant de mortifications, de soucis, de déchiremens de cœur qu'en essuient ceux qui sont dévorés par la soif des richesses, ou tourmentés par l'esprit de vengeance, ou entraînés par l'amour du plaisir ! Quelles peines ne se donne pas celui qui s'est mis en tête d'amasser du bien ? Il voyage la nuit comme le jour, en toute saison et par toutes sortes de temps : il souffre le froid, le chaud, la faim, la soif : il sacrifie son corps, sa santé : il expose quelquefois sa vie. Sans entrer dans un plus grand détail, il est visible que si cet homme-là se donnoit, pour le service de Dieu,

autant de peine qu'il s'en donne pour contenter sa cupidité, il deviendroit un Saint. Si, pour gagner le Ciel, il falloit se tourmenter autant qu'il le fait, le nombre des vrais Chrétiens, quoiqu'il soit bien petit, le seroit infiniment davantage.

Pardonner à ses ennemis et les aimer, cela est dur, j'en conviens. Il en coûte, sans doute, pour réprimer les desseins de vengeances. Mais ne vous en coûte-t-il rien, lorsque vous vous y abandonnez? N'en êtes-vous pas occupé le jour et la nuit? Le fiel que vous conservez dans votre cœur contre votre ennemi, n'est-il pas un serpent qui vous ronge et vous déchire? Prenez ainsi toutes les passions les unes après les autres; examinez, pesez, combinez, et vous serez forcé de convenir, que s'il en coûte pour les dompter, il en coûte encore plus pour les satisfaire.

Ici, je prendrai la liberté d'interroger un de ces hommes qui, faisant consister le bonheur de cette vie dans le plaisir des sens, se livre à corps perdu à la plus honteuse des passions; et je lui demande : si avant que vous eussiez commencé de donner dans le libertinage, quelqu'un vous eût fait la peinture de la vie que vous avez menée depuis, et qu'il vous eût dit : mon ami, écoutez-moi. Vous avez deux partis à prendre, ou de réprimer vos passions, ou de vous y abandonner. L'un et l'autre a ses plaisirs et ses peines. Les voici, et vous choisirez.

En prenant le parti de la vertu, il faudra que vous évitiez d'abord, autant qu'il vous sera possible, la compagnie des libertins. Vous aurez soin de ne vous lier qu'avec des personnes sages et de bonnes mœurs. Vous ne lirez que des livres honnêtes et utiles; vous ne serez point oisif, vous chercherez des plaisirs innocens, dans certains exercices qui fortifient le corps, et le préservent de la corruption d'une jeunesse efféminée, telle qu'on la voit aujourd'hui presque partout. Vous remplirez sans affectation, mais avec fidélité, tous les devoirs du Chrétien, et enfin, vous choisirez un homme sage qui dirigera votre conscience, et dont vous suivrez les avis. Voilà, mon cher ami, les peines que vous trouverez dans le service de Dieu. Les douceurs et les avantages dont vous jouirez en vivant de la sorte, seront d'avoir toujours l'ame tranquille et le cœur content; de vous faire une bonne réputation, de mériter l'estime et l'amitié des gens de bien; de vous préparer une vieillesse heureuse et exempte d'un grand nombre d'infirmités qui sont ordinairement la suite d'une jeunesse déréglée; de n'être point déchiré par les remords, à votre dernière heure, et de mourir en paix avec la douce expérance de recevoir dans le Ciel la récompense de votre vertu et de vos bonnes œuvres. Voici maintenant quel sera votre sort, si vous prenez le parti de vous livrer au libertinage.

Vous commencerez d'abord par oublier les principes de Religion, et les leçons de sa-

gesse que vous avez reçues dans votre enfance, et que vous avez suivies jusqu'à ce moment. Vous mettrez de côté non-seulement l'Eglise et tout ce que l'on appelle livre de dévotion, mais encore tous ceux où l'on apprend à jouir vraiment de soi-même en se rendant maître de ses passions ; au lieu de ces lectures qui seroient un préservatif contre les écarts et les écueils ordinaires à votre âge, vous vous nourrirez l'esprit et le cœur de ces misérables romans, de ces livres corrupteurs qui font perdre la foi et les bonnes mœurs. Vous ne vous en tiendrez pas là ; vous mettrez en pratique la nouvelle religion et la nouvelle morale que vous y aurez apprises. Et regardant avec pitié les années de votre innocence, où vous croyiez en J. C., où vous alliez à confesse, et où vous faisiez vos Pâques, vous prendrez une nouvelle route, vous ne croirez plus à la religion, et vous serez *philosophe*.

C'est alors que rompant le frein qui jusques-là vous avoit retenu, vous suivrez la fougue des passions qui vous emporteront de précipice en précipice. Et livré aux excès d'une jeunesse bouillante, vous sacrifierez à vos penchans, votre repos, votre santé, votre réputation ; je ne dis pas votre ame, parce que vous aurez oublié que vous en avez une.

Tantôt, cherchant à séduire une jeune personne, vous userez de mille artifices, vous jouerez toute sorte de personnages, vous ferez mille bassesses. Tantôt, sans aucun respect pour les droits sacrés du mariage,

foulant aux pieds toutes les lois de la Religion, de la justice, et de la nature elle-même, vous serez infâme adultère ; et ce commerce criminel sera pour vous la source journalière de mille soucis, qui renaîtront sans cesse pour vous tourmenter. Vous en viendrez même jusqu'à cet excès exécrable *de faire des membres de J. C.*, comme dit l'Apôtre, *les membres d'une prostituée.*

Mais les peines d'esprit et de cœur ne seront pas les seules épines que vous aurez à dévorer, en vivant dans le libertinage. Les infirmités du corps, un sang appauvri, une vie languissante ; voilà ce qu'il en coûte ordinairement à ceux qui se livrent aux excès de cette misérable passion, sans parler des remords dont elle est suivie, qui reviendront toujours malgré les efforts que vous ferez pour les étouffer ; et qui, après avoir empoisonné vos plaisirs pendant cette vie, vous feront peut-être mourir dans le désespoir.

Je vous demande donc à présent, si quelqu'un vous eût parlé de la sorte, dans le temps que vous aviez l'esprit et le cœur libres, et que vous n'aviez point encore abandonné le service de Dieu, n'auriez-vous pas été effrayé du portrait que je viens de vous faire ? ne vous auroit-il pas fait horreur ? Et n'auriez-vous pas regardé alors la vie que vous menez aujourd'hui, comme la vie non-seulement la plus honteuse, mais la plus dure et la plus amère ? Ah ! vous avez quitté J. C., le plus doux et le meilleur des maîtres, pour servir un tyran qui

vous tourmente et ne vous donne point de repos. Vous l'avez abandonnée cette source d'eau vive qui rejaillit à la vie éternelle, pour vous plonger dans des cloaques qui ne peuvent étancher la soif qui vous dévore. Vous avez brisé le joug; vous avez cru être libre, et vous n'êtes qu'un esclave; cela est si vrai, que quand on vous exhorte à secouer le joug de vos passions, vous dites que vous ne le pouvez pas. Il y a plus : car dans certains momens d'ennui et de dégoût, vous le trouvez si pesant, que vous portez une secrète envie à ceux qui vivent dans la crainte de Dieu; qui, sages et réglés dans leurs mœurs, ne sont pas maîtrisés par leurs passions, comme vous l'êtes.

Ah ! M. F., que nous sommes à plaindre, lorsque nous abandonnons le service de Dieu, pour suivre les penchans déréglés de notre cœur, et la vanité de nos pensées ! Au lieu d'un maître qui fait le bonheur de tous ceux qui le servent, nous en trouvons mille qui nous tyrannisent. Bon Jésus ! loin de vous, que de tyrans, que de chaînes, quelle servitude ! Beaucoup de peines sans consolation, point de plaisir sans amertume. Au lieu que dans votre service, ô mon Dieu ! il n'y a point de peine sans consolation, et l'on y goûte des douceurs qui ne sont point mêlées d'amertume.

Seigneur, éclairez-nous afin que nous voyions et que nous goûtions, combien il est doux de vous servir; combien il est dur de s'éloigner de vous, et de s'égarer dans

cette voie large où l'on espère trouver un bonheur qu'on pense toujours tenir, et qui toujours échappe. Voie trompeuse où les fleurs que l'on croit apercevoir, se changent en épines, quand on les cueille, où les plaisirs et la joie sont une source d'amertume; pendant qu'avec vous, ô mon Dieu, et dans le sentier étroit de l'Evangile, la tristesse et les pleurs se changent en joie, et les épines en de divines consolations. Consolations ineffables qui sont pour vos fidèles serviteurs, non-seulement le gage, mais les prémices et l'avant-goût des douceurs infinies que vous leur réservez dans l'éternité bienheureuse. Je vous les souhaite, etc.

POUR LE QUINZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur le saint Sacrifice de la Messe.

Propheta magnus surrexit in nobis, et visitavit Deus plebem suam. Un grand Prophète a paru parmi nous, et Dieu a visité son peuple. *S. Luc.* 7.

QU'ILS furent heureux, M. F., les peuples qui eurent le bonheur de voir J. C., et les grands prodiges qu'il opéra. Ils le virent ressusciter les morts, rendre la vue aux aveugles, guérir toutes sortes de maladies; et ce qui est plus admirable encore, ils le virent par-

donner avec bonté aux pécheurs, et verser son sang sur la croix pour les sauver. Quel touchant spectacle ! Mais y pensons-nous ! Nous avons le même bonheur ; il est réellement présent sur nos Autels, et tous les jours il y opère le plus grand de tous les miracles. Tous les jours, à la voix du prêtre, il y descend en personne, et s'y immole pour notre salut, comme il s'immola autrefois sur le Calvaire. Etes-vous attentifs à ce grand prodige ? Répondez-vous par les sentimens de votre amour à un amour si excessif de la part de votre Sauveur ? Il n'est rien parmi nous de plus grand, de plus auguste, de plus respectable que le S. Sacrifice de la Messe ; mais ne le traitez-vous pas avec légèreté, avec froideur, avec irrévérence ? Hélas ! si l'on excepte un petit nombre d'ames fidèles, qui est-ce qui connoît, qui est-ce qui sent l'excellence de ce grand sacrifice, où un Dieu fait homme s'immole à la gloire de son père, pour le salut des hommes ?

Vous voyez que c'est sur ce divin Sacrifice que je viens vous entretenir aujourd'hui, M. C. F. ; mais vous sentez qu'il n'est pas possible de renfermer dans un seul discours toutes les réflexions que l'on peut faire sur un sujet aussi vaste que celui-là. Je me bornerai donc à quelques-unes, pour vous inspirer les sentimens dont vous devez être pénétrés, lorsque vous assistez à la sainte Messe. Fasse le Ciel que vous en soyez touchés et que vous en profitiez !

Je pourrois vous dire d'abord que le mystère de l'Incarnation se renouvelle en quelque sorte dans le sacrifice de la Messe, où la substance du pain et du vin devient par la vertu des paroles de la consécration ce même corps et ce même sang qui furent formés, par la vertu du S. Esprit, de la pure substance d'une Vierge. Je pourrois ajouter que la présence de J. C. parmi nous est aussi sensible qu'elle l'étoit pendant les jours de sa vie mortelle. On ne voyoit alors qu'un homme, quoiqu'il fût véritablement Dieu. Nous ne voyons aujourd'hui que du pain, quoique ce pain soit véritablement un Homme-Dieu; avec cette différence néanmoins que la nature humaine qui paroissoit en J. C., y étoit réellement, au lieu que le pain sous lequel il est caché aujourd'hui, n'est pas réellement du pain et n'existe qu'en apparence; avec cette différence encore qu'il étoit alors assujetti aux infirmités de notre nature, au lieu qu'il est maintenant impassible et immortel. Mais à cela près, *le Dieu sauveur d'Israël est* aussi visible aujourd'hui qu'il l'étoit alors : *il étoit aussi caché* alors, qu'il l'est aujourd'hui.

Pendant sa vie mortelle, il alloit et venoit d'un lieu dans un autre; tantôt sur la montagne et dans le désert pour prier; tantôt dans les villes et les campagnes, instruisant les peuples, convertissant les pécheurs, guérissant les malades, ne vivant et ne res-

pirant que pour le salut des ames. Ne fait il pas aujourd'hui la même chose ? soit qu'il demeure renfermé dans son tabernacle, ou qu'il soit publiquement exposé sur nos Autels, ou qu'il vienne nourrir de sa propre chair ceux qui se présentent à sa sainte Table; soit qu'il paroisse dans nos rues et qu'il entre dans nos maisons, pour donner la vie, la santé, la consolation aux malades ? Sa présence et ses bienfaits ne sont pas renfermés comme autrefois dans quelques pays. Il est présent en corps et en ame dans toutes les Eglises du monde. Quelque partie de la terre que les chrétiens habitent, ils y trouvent J. C. en personne, suivant cette promesse qu'il fit avant de monter au Ciel : *je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.*

Je pourrois admirer ici avec vous, M. F., la divine et immortelle fécondité de l'Eglise Catholique, dans le sein de laquelle J. C. est perpétuellement conçu et enfanté. Dieu avoit dit au commencement des siècles : *Que la lumière soit faite, et la lumière fut faite.* En vertu de ces paroles, les hommes jouissent, depuis six mille ans, du spectacle ravissant que leur offre la nature entière. La veille de sa mort, J. C. dit : *Ceci est mon Corps.* En vertu de ces paroles, les Chrétiens jouissent, depuis dix-huit siècles, des avantages infinis que la présence réelle de l'Homme-Dieu leur procure.

Enfin, et c'est à cette réflexion que je m'arrête, par le saint sacrifice de la Messe, où nous mangeons ce pain, et où nous bu-

vons le calice que Notre-Seigneur nous a laissé, nous annoncerons continuellement sa mort, jusqu'à ce qu'il vienne juger le monde. De sorte que l'Eglise célèbre tous les jours à l'Autel *les funérailles de J. C.*, suivant la belle expression de S. Ambroise.

Les prières et les cérémonies qui se font à la Messe, depuis le commencement jusqu'à l'offertoire, et qui sont comme une espèce de préparation au Sacrifice, me représentent ce que J. C. a fait depuis sa naissance jusqu'au temps de sa passion, comme pour s'y disposer. Lorsque je vois le Prêtre revêtu des habits sacerdotaux, sortir de la sacristie et s'avancer vers l'Autel, il me semble voir le Fils de Dieu qui vient au monde, revêtu de notre chair, volontairement assujetti aux infirmités de notre nature, chargé de nos iniquités, préparant à son Père, pendant trente-trois ans, la seule victime capable d'apaiser sa justice, d'effacer tous les péchés, et de réconcilier le monde avec lui.

Lorsque je vois ensuite le Prêtre offrir le pain et le vin, au nom et pour le salut de tous les fidèles, je me représente mon Sauveur dans le jardin des Olives, s'offrant lui-même à son Père comme une hostie sans tache, lui faisant pour l'amour de nous le sacrifice de sa vie; résolu de boire jusqu'à la dernière goutte le calice affreux qui lui étoit préparé, quoiqu'il en connût et qu'il en sentît d'avance toute l'amertume. Je le vois entre les mains des Juifs, traîné d'un

tribunal à l'autre, accusé, calomnié, condamné, raillé, souffleté, couvert de crachats, battu de verges, couronné d'épines, rassasié d'opprobres; et vous savez, mes chers Frères, comment ce divin Agneau fut enfin immolé sur le Calvaire.

Eh! ne vous semble-t-il pas, au moment de l'élévation, le voir élevé entre le ciel et la terre? Entre le ciel, d'où vous laissiez tomber, grand Dieu! le poids de votre colère sur ce Fils innocent; et la terre, d'où ce Sang précieux crioit vers vous et apaisoit votre justice. Il coule encore aujourd'hui, M. F., et il coulera sur nos Autels jusqu'à la consommation des siècles, d'une manière différente, il est vrai, en ce que J. C. notre victime ne peut plus souffrir ni mourir; mais d'une manière ineffable qui renouvelle l'effusion de ce sang adorable, en ce que les espèces du vin sont aussi réellement séparées des espèces du pain, que le sang du divin Agneau fut séparé de sa chair, lorsque cette chair fut immolée sur le Calvaire.

Dès-lors nous adorons l'Agneau sans tache, étendu et comme expirant de nouveau sur l'Autel. Nous adorons ce même Sang dont la terre fut autrefois arrosée, nous recueillons toutes les paroles et jusqu'au dernier soupir de l'Homme-Dieu, qui, après avoir accompli les oracles des Prophètes, et rempli en sa personne les ombres de l'ancienne loi, s'écrie que tout est consommé, baisse la tête, et séparant son ame d'avec son corps, fait volontiers à Dieu son Père, le

sacrifice de sa vie; triomphe du péché, brise les portes de l'enfer, enchaîne les démons, sauve le monde, consomme la prédestination des élus, et laisse à tous les hommes la seule victime qui puisse les racheter de la mort éternelle.

Cette consommation, la sépulture de J. C., la descente de son ame dans les limbes, puis sa résurrection glorieuse, ses différentes apparitions pendant quarante jours, les instructions qu'il donna à ses Apôtres, pour l'établissement et le gouvernement de son Eglise; tous ces objets occupent notre foi et nourrissent notre piété, depuis le moment de la consécration jusqu'à ce que le Prêtre, bénissant le peuple, nous représente J. C. bénissant ses Disciples, montant au Ciel, d'où il envoie le Saint-Esprit aux Apôtres, qui annoncent l'Evangile premièrement aux Juifs, ensuite à toutes les nations de la terre.

C'est ainsi, M. F., que la sainte Messe, avec les prières qui précèdent, qui accompagnent, qui suivent la consécration de la victime adorable que nous immolons sur l'Autel, retrace journellement à nos yeux le sacrifice sanglant offert sur la croix, dont le fruit et les suites ont été la rédemption des hommes, la prédication de l'Evangile, l'établissement de l'Eglise; et qui depuis le commencement du monde jusqu'au moment où il fut accompli, avoit été annoncé par les oracles les plus précis, par les figures les plus frappantes, je veux dire, la mort d'Abel, le

sacrifice d'Abraham, l'Agneau pascal, les différentes victimes de l'ancienne loi, et les cérémonies différentes avec lesquelles on devoit les offrir et les immoler. De là vient que l'apôtre S. Jean appelle J. C. l'*Agneau mis à mort dès l'origine du monde.*

Arrêtons-nous, M. F., et venons à ce qui est de pratique.

D'après les réflexions que nous venons de faire sur l'excellence et la grandeur du saint sacrifice de la Messe, je vous le demande, M. C. F., quels doivent être, je ne dis pas, l'attention, le respect, la sainte frayeur de ceux qui ont le bonheur d'y assister ? (Ah ! les saints Anges eux-mêmes, en y assistant, se couvrent de leurs ailes, et ne l'adorent qu'en tremblant !) mais, je vous demanderai seulement quelle confiance ne devez-vous pas avoir dans un sacrifice si efficace ? et quel doit être votre empressement à y assister ?

Tous les Chrétiens ne devroient-ils pas se faire un devoir d'assister à la Messe tous les jours, et de n'y jamais manquer, à moins qu'il ne leur soit absolument impossible de l'entendre ? Les ouvriers ne devroient-ils pas interrompre leur travail pour se procurer ce bonheur; les mères de famille disposer pour cela les occupations de leur ménage ; les voyageurs ne point partir sans l'avoir entendue, ou s'arrêter pour l'entendre ; les personnes de toute condition consacrer une

demi-heure, tous les jours, à cette bonne œuvre ? Ne devroit-on pas y aller comme on seroit allé au Calvaire, y assister dans les mêmes sentimens qu'on auroit eus, si l'on eût été témoin du crucifiement et de la mort de J. C. ? Ah ! avec de telles dispositions, on trouveroit dans cet auguste Sacrifice, la source de toutes les grâces et de toutes les bénédictions du Seigneur.

Oui, mon Dieu, vous béniriez le travail de cet ouvrier, le commerce de ce marchand, les pas de ce voyageur, votre saint Ange l'accompagneroit, veilleroit sur lui, le conduiroit, le ramèneroit, le préserveroit de tout danger. Vous béniriez cette mère de famille, vous répandriez sur son mari, sur ses enfans, sur toute sa maison, les fruits et la récompense de sa piété.

Si le sang des animaux que l'on égorgeoit dans l'ancienne loi, avoit quelque pouvoir auprès de vous, ô mon Dieu ! si la fumée des holocaustes s'élevant jusqu'à votre trône, apaisoit quelquefois votre colère, et attiroit vos bienfaits, par la seule raison que ces sacrifices étoient la figure de celui que votre Fils bien-aimé devoit vous offrir sur la Croix et sur l'Autel, comment ne seriez-vous pas attendri, à la vue de cette divine victime que nous vous offrons ? C'est elle, c'est l'Agneau sans tache, qui expie réellement le péché, qui purifie les cœurs, qui satisfait pleinement à votre justice. Par cette victime, et par elle seule, nous payons véritablement à votre Majesté

souveraine, le tribut d'adoration, de louange, d'actions de grâces que toutes les créatures lui doivent.

Ah ! M. F., si, malgré nos désordres et la dépravation affreuse de notre malheureux siècle, le bras de Dieu suspendu sur nos têtes coupables, ne tombe pas enfin pour nous écraser, si le feu du Ciel ne réduit pas nos villes en cendres ; si le grain de blé germe encore dans nos campagnes ; si nos arbres portent encore du fruit ; si la terre ne se lasse pas de nous porter, et le soleil de nous éclairer, c'est que le sang de J. C. coule sur des millions d'Autels dans toutes les parties du monde ; c'est que du levant au couchant, on sacrifie, on offre à votre saint Nom, grand Dieu, une oblation toute pure, qui, non-seulement désarme votre justice, mais qui vous arrache, pour ainsi dire, vos grâces, et répand sur la terre les trésors de votre infinie bonté.

En effet, M. C. F., lorsque nous offrons à Dieu d'autres œuvres de piété, notre offrande n'est jamais parfaitement pure. L'amour-propre y mêle toujours quelque chose d'humain, qui en diminue le prix ; mais quand nous lui offrons la chair et le sang de ce Fils adorable, l'unique et éternel objet de ses complaisances, un tel sacrifice n'a rien que d'infiniment pur et d'infiniment précieux à ses yeux. Il doit nécessairement lui plaire et le fléchir. La voix toute-puissante de ce sang divin qui crie en notre faveur, lui fait, si j'ose m'exprimer ainsi, une

une sorte de violence à laquelle il ne peut résister. Il peut rejeter nos prières et nos offrandes, nos jeûnes, nos mortifications, et toutes nos bonnes œuvres, ainsi que nos vertus, lorsqu'elles n'ont pas les qualités qu'elles doivent avoir pour lui plaire ; mais il ne peut pas rejeter le sang de son propre Fils. Il ne peut pas dédaigner une victime qui réjouit le ciel et la terre. Il ne peut pas fermer les yeux sur celui qui est la splendeur de sa gloire, l'image parfaite de sa substance. D'où je vous laisse à juger, sans qu'il soit nécessaire d'en dire davantage, quelle doit être la vertu, l'efficacité de la sainte Messe.

Pourquoi donc cependant est-elle inutile à la plupart de ceux qui y assistent ? Nous l'examinerons dans une autre Instruction. Mais recueillons le fruit de celle-ci.

Le saint sacrifice de la Messe est la représentation réelle du sacrifice de la Croix. J. C. est véritablement sur nos Autels, comme il étoit sur le Calvaire. Il s'y immole pour l'expiation de nos péchés, pour nous réconcilier avec son Père, pour attirer sur nous toutes les bénédictions du Ciel, comme il le fit au moment de sa mort. Il faut donc apporter à la sainte Messe, les mêmes dispositions que nous aurions eues au pied de la Croix, lorsqu'il y étoit attaché. Il faut donc sur-tout être animé d'une foi vive.

Ah ! qu'elle est ici nécessaire, cette vive foi, M. C. F. ! car est-il un mystère plus profond que le saint sacrifice de la Messe,

POUR LE SEIZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur les mauvaises dispositions avec lesquelles on assiste à la sainte Messe, et le peu de fruit qu'on en retire.

Ipsi autem observabant eum. Les Pharisiens observoient Jésus-Christ. *S. Luc.* 14.

QUELS hommes que les Pharisiens ! J. C. ne donne partout que des exemples de douceur, de charité, de sagesse, et ils l'observent avec méchanceté, espérant pouvoir le trouver répréhensible ! Ils lui font un crime de guérir les malades le jour du Sabbat, et ils le profanent eux-mêmes par la plus criante de toutes les injustices, en conspirant contre la vie de ce Dieu Sauveur ! Ils se glorifient d'être les enfans d'Abraham, de connoître et d'adorer le vrai Dieu, et ils agissent comme s'ils ne connoissoient ni Abraham, ni le vrai Dieu ! Malheur à nous, s'écrie dans une autre occasion saint Jérôme, malheur à nous qui avons hérité de l'esprit et des vices des Pharisiens ! Nous sommes pires à bien des égards : Chrétiens de bouche, Pharisiens de cœur. Ce qui paroît surtout dans la manière dont nous assistons à la sainte Messe. Quel auguste mystère que

ce saint Sacrifice ! Quelle source de grâces et de bonheur pour les Chrétiens ! et néanmoins la plupart d'entr'eux n'ont que du dégoût et de l'indifférence pour ce divin Sacrifice. Et de combien de profanations et de scandales ne sommes-nous pas journellement témoins ? On devroit y porter un cœur contrit et humilié, un cœur plein d'amour et de reconnoissance, un cœur pénétré d'une religieuse attention et d'un profond respect. Mais, hélas ! qu'il en est peu qui apportent au saint Sacrifice ces dispositions ! Faut-il s'étonner s'il en est si peu qui en profitent ? Voyons d'abord quelles sont les mauvaises dispositions de la plupart de ceux qui assistent à la sainte Messe, et après cela, nous verrons comment on doit y assister.

QUATRE sortes de personnes assistèrent au Sacrifice sanglant que J. C, offrit sur la croix. Sa bienheureuse Mère, l'apôtre saint Jean et quelques femmes pieuses, qui tous auroient voulu pouvoir se sacrifier et mourir avec lui. Le bon larron, le centenier, et ceux dont il est dit qu'ils s'en retournèrent frappant leur poitrine. Le mauvais larron, les bourreaux, et d'autres qui insultoient à J. C. et vomissoient des blasphèmes contre lui ; enfin une foule de spectateurs indifférens, qui n'étoient venus là que pour être témoins de ce spectacle.

Nous voyons à peu près la même chose aujourd'hui, parmi ceux qui assistent à la

Messe, les jours de Dimanches et de Fêtes. Il s'y trouve, à la vérité, quelques ames pieuses et innocentes qui s'immolent avec leur Sauveur, et qui peuvent dire avec saint Paul : *Je suis attaché à la croix avec J. C.* Il s'y trouve quelques pécheurs sincèrement convertis, dont le cœur se brise et se fond au souvenir de leurs crimes et de la mort qu'ils ont tant de fois donnée au Sauveur du monde. Mais le grand nombre est celui des mauvais Chrétiens qui n'assistent à la Messe que par habitude, par une certaine routine de religion; sans attention, par conséquent, sans piété, sans respect, souvent même avec des intentions criminelles et d'une manière scandaleuse. Et plût à Dieu qu'il ne se trouvât jamais parmi eux des blasphémateurs et des impies !

Je demanderai d'abord à ceux qui ne font point de Pâques, ou qui ont abandonné l'usage des Sacremens, pourquoi ils viennent à la Messe ? s'ils croient en J. C. ou s'ils n'y croient pas ? S'ils n'y croient pas, ils viennent donc ici pour se moquer de lui ; s'ils y croient, ils prononcent leur condamnation. Car, la même Eglise qui leur fait un précepte d'assister à la Messe, les jours de Fêtes et de Dimanches, leur enjoint aussi, et sous des peines bien plus graves encore, (celles de l'excommunication), de faire les Pâques. Mais, grâces à Dieu, ceux-ci sont en très-petit nombre.

Si je demande également aux autres, pourquoi ils viennent à la Messe, les jours de

Dimanches et de Fêtes, ils me répondront que c'est pour obéir à l'Eglise qui l'ordonne. Fort bien. Mais, pour entendre la Messe et pour satisfaire au précepte de l'Eglise, il ne suffit pas d'y être présent de corps; il faut que l'esprit et le cœur y assistent. On peut même dire, dans un sens, que la présence du corps est moins nécessaire que l'attention de l'esprit; car, un malade qui entendant sonner la Messe, et s'imaginant être aux pieds des autels, unit son intention à celle du Prêtre et des assistans, entend la Messe plutôt que celui qui, quoique présent de corps au Sacrifice, a néanmoins l'esprit et le cœur à toute autre chose.

Vous n'entendez donc pas la Messe, mon Frère, lorsque vous êtes occupé, pendant qu'on la dit, de vos affaires domestiques, de vos peines ou de vos plaisirs; de ce que vous avez fait avant de venir à l'Eglise, et de ce que vous ferez, lorsque vous en serez sorti. Vous n'entendez pas la Messe, fille mondaine, lorsque vous y êtes occupée de vos ajustemens ou de ceux d'autrui, lorsque vous ne cherchez qu'à voir et à être vue; vous vous rendez coupable de profanation. Vous ne l'entendez pas, jeune libertin, lorsque vous employez ce temps sacré à fixer l'objet de votre passion, à nourrir votre esprit et votre cœur de mauvaises pensées et de désirs criminels. Vraisemblablement votre intention alors n'est pas d'entendre la Messe. Mais votre intention est-elle d'insulter à Dieu et aux hommes, à la majesté de ce

lieu terrible, à la sainteté de ce Sacrifice redoutable? Votre intention est-elle de scandaliser les assistans, par un extérieur qui annonce l'irréligion et le libertinage? Sans doute vous n'êtes pas capables d'avoir des intentions si noires et des motifs si détestables. Mais enfin, quels que puissent être vos motifs et vos intentions, voilà pourtant ce que vous faites ici.

Et vous, mon cher ami, pensez-vous avoir entendu la Messe, lorsque vous y avez dormi. Vous êtes fatigué par le travail de la semaine: soit. Mais la tiédeur et le dégoût des choses saintes, ne vous accablent-ils pas autant que la lassitude? Dormiriez-vous, si l'on distribuoit après la Messe une grosse somme d'argent à ceux d'entre vous qui l'auroient entendue avec plus de respect et de piété? Ah! mes Frères, on y distribue le sang et les mérites de J. C. Est-il possible que cela ne vous touche point assez, pour vous tenir éveillés pendant une heure? Et Jésus-Christ ne pourroit-il pas vous faire ce sanglant reproche qu'il fit à ses Apôtres, qui s'étoient endormis pendant qu'il suoit sang et eau dans le jardin des Olives? *Quoi! vous n'avez pas eu la force de veiller seulement une heure avec moi!*

Concluez de là, M. C. F., que vous n'avez point satisfait au précepte de l'Eglise, lorsque vous n'avez été présens à la Messe que de corps, et que votre esprit a été à toute autre chose. Vous allez peut-être me demander si les distractions que l'on a pendant

la Messe, empêchent qu'on ne l'entende. Oui, M. C. F., quand ces distractions sont volontaires; c'est-à-dire, quand on s'y arrête le sachant et le voulant; quand on y donne volontairement occasion; quand, au lieu de les éviter, on les cherche; quand, au lieu de se recueillir, on se dissipe, en regardant de côté et d'autre, parlant, riant, ayant une posture trop commode et peu respectueuse.

L'intention de l'Eglise, en vous faisant un commandement d'assister à la Messe, est que vous y assistiez avec foi, avec attention, avec respect, avec crainte, avec amour, avec confiance. La foi réveille et fixe l'attention. L'attention produit le respect; le respect inspire la crainte. L'amour fait naître la confiance; la confiance, à son tour, rend l'amour plus vif et plus tendre. Entrons dans le détail de ces dispositions.

Lorsque le vrai Chrétien voit le prêtre venir à l'autel, tenant un calice dans ses mains, il se représente J. C. venant au monde pour boire le calice affreux que les hommes lui préparoient depuis la chute de notre premier père. Il pense alors à ses péchés, il les repasse tous dans son esprit, et les regardant comme autant de gouttes qu'il a lui-même versées pour sa part dans ce calice d'amertume, pénétré de douleur, il s'écrie: malheureux que je suis, c'est pour moi que J. C. a tant souffert. S'il a sué sang et eau,

s'il a gémi et pleuré si amèrement, c'est moi qui en suis la cause. C'est moi qui ai préparé les cordes dont il a été lié ; c'est moi qui ai fourni les verges dont il a été déchiré; c'est dans mon cœur que sont venues les épines dont il a été couronné. Ses souffrances, ses opprobres, sa mort, sont mon ouvrage. Dans ces tristes pensées, il se rappelle ses péchés. Cette douloureuse revue fixe son attention, le fait gémir, et l'occupe depuis le commencement de la Messe jusqu'à l'Offertoire.

Voyant alors le prêtre offrir au Père très-saint, au Dieu tout-puissant et éternel, une hostie sans tache pour tous les péchés ; se souvenant que Jésus-Christ est la véritable hostie qui s'offre elle-même pour nous, il se sent rempli d'une sainte confiance. Comme dans l'ancienne Loi, le prêtre et les assistans mettoient la main sur la tête de la victime offerte pour l'expiation des péchés, de même il décharge ses péchés sur le divin Agneau ; il les jette, pour ainsi dire, dans les entrailles de sa miséricorde. Puis, par un retour d'amour, par un tendre sentiment de reconnoissance, il s'offre lui-même à J. C. Ce bon Sauveur ayant tout donné, tout sacrifié, tout souffert pour l'amour de nous, le Chrétien lui fait de bon cœur et sans réserve, le sacrifice de tout ce qu'il a, de tout ce qu'il est, de tout ce qu'il souffre dans ce monde.

En suivant J. C., depuis le jardin des Olives jusques sur le Calvaire, et se le

représentant abandonné par les siens, trahi par Judas, renié par Pierre, accusé par de faux témoins, insulté par la populace, horriblement maltraité par les soldats, injustement condamné à la mort, chargé d'une infâme croix, traîné au supplice comme un malfaiteur, l'ame fidèle se dit à elle-même : si des amis me trahissent, si des ennemis me persécutent, si mes proches m'abandonnent, si l'on me calomnie, si l'on me maltraite, si l'on me fait des injustices, si j'ai des infirmités et des douleurs à supporter, j'ai donc le bonheur d'avoir quelque part aux souffrances de mon Sauveur. Elle lui en rend mille actions de grâces ; elle lui demande la force de souffrir, non-seulement avec patience, mais avec amour, mais avec joie. Voilà ce qui l'occupe jusqu'à la Consécration.

Lorsqu'ensuite le prêtre, élevant l'hostie et le calice, retrace à ses yeux l'image du Sauveur du monde élevé en croix, une foule de réflexions se présentent à son esprit, la pénètrent tout-à-la-fois de frayeur, d'admiration, de reconnoissance et d'amour. Se rappelant alors ce que J. C. avoit dit à ses Disciples : que quand il seroit élevé de la terre, il attireroit tout à lui ; elle s'écrie, avec l'Epouse des Cantiques : ô bon Jésus ! attirez-moi vers vous ; élevez-moi, attachez-moi sur la croix avec vous. Que ce vieil-homme, pour lequel vous êtes crucifié, soit aussi crucifié en moi, et qu'il meure sur votre croix avec tous ses vices et toutes ses

convoitises? Oui, divin Jésus, arrachez de mon misérable cœur toute sa corruption, et donnez-lui une vie toute nouvelle.

Quel sujet de réflexion, M. C. F., pendant tout le temps que ce divin Agneau, immolé sur l'autel, paroît à nos yeux sans mouvement et sans vie! C'est ici, ô mon Sauveur! que vous êtes sur-tout mon modèle. Mais quelle ressemblance y a-t-il, ô Dieu de toute patience et de toute bonté, entre la manière dont vous souffrez dans le Sacrement de votre amour, notre froideur, notre mépris, nos irrévérences, nos profanations, nos sacriléges, et la manière dont je souffre ce qui m'humilie et me déplaît? Vous paroissez insensible aux plus grands outrages, et je suis excessivement sensible aux moindres mortifications, à la plus légère douleur! Vous vous laissez conduire partout sans ouvrir la bouche, ô Dieu tout-puissant! et moi, foible et misérable créature, je murmure, je résiste continuellement sous la main de votre Providence. Ah! Jésus, quand serai-je aussi docile à votre voix, que vous l'êtes à celle du prêtre? quand serai-je dans vos mains, comme vous êtes dans les siennes? quand serai-je véritablement mort à moi-même, comme vous paroissez mort sur nos autels?

Que cette réflexion vous occupe M. C. F., et vous humilie depuis l'Elévation jusqu'à la Communion. Alors, dans ce moment précieux, si vous n'avez pas le bonheur de manger réellement la chair de J. C., que votre ame s'élance vers lui, pour s'unir

spirituellement à cette adorable Victime, qui, après avoir arrosé l'autel de son sang, disparoît et descend dans l'estomac du prêtre, comme elle descendit autrefois dans le tombeau ; consommant ainsi la figure parfaite de sa mort et de sa sépulture. Arrêtez-vous un instant à considérer l'Homme-Dieu enveloppé dans un suaire ; ensevelissez avec lui toutes les pensées, tous les désirs, toutes les affections qui vous attachent aux choses de ce monde.

Vous le verrez ensuite triompher de la mort, sortir glorieux du sépulcre, converser pendant quarante jours avec ses Disciples ; puis s'élever dans le Ciel, s'asseoir à la droite de son Père, d'où il fait descendre sur ses Apôtres, cet Esprit tout-puissant, par la lumière et par la force duquel douze pauvres pécheurs, devenus tout-à-coup les plus éclairés, les plus sages, les plus intrépides de tous les hommes, parcourent l'univers, en changent, en renouvellent la face.

Répandez-vous alors en actions de grâces, pour tant de bienfaits qui ont été et qui seront jusqu'à la fin des siècles les fruits du sacrifice que J. C. a offert une fois sur le Calvaire, et qu'il continue d'offrir chaque jour sur nos autels ; priez-le d'accomplir en vous le mystère de sa mort et de sa résurrection ; qu'il vous fasse mourir au péche ; qu'il vous ressuscite à la grâce ; qu'il vous remplisse de son Esprit ; qu'il triomphe de vos passions ; qu'il établisse dans votre cœur

le règne de la justice. Occupez-vous de cette pensée, depuis la Communion jusqu'à la fin de la Messe ; et faites une attention particulière aux paroles par lesquelles elle finit : Allez, mes Frères, la Messe est dite : *Ite, Missa est.*

Jésus-Christ, après avoir achevé son sacrifice sur la croix, s'écrie : tout est consommé : *consummatum est.* Le prêtre, après avoir achevé le même sacrifice sur l'autel, vous annonce que la Messe est dite : *Ite, Missa est ;* c'est-à-dire, la véritable victime est immolée, les péchés sont effacés ; la justice divine est apaisée, la grâce de J. C. est désormais répandue sur la terre, comme un fleuve de bénédiction et de paix, dont elle sera inondée jusqu'à la consommation des siècles : *Consummatum est : Missa est.*

Ah ! mes Frères, si, en assistant à la Messe, vous étiez occupés de ces différentes réflexions, nous n'aurions point à gémir sur le peu de fruit que vous en retirez, sur le peu de cas que vous en faites, sur les scandales dont nous avons la douleur d'être témoins. Vous y viendriez toujours avec un nouvel empressement, et vous l'entendriez toujours avec une ferveur nouvelle. Les Messes les plus longues, vous paroîtroient courtes ; vous n'en sortiriez qu'avec regret ; vous assisteriez à la Messe tous les jours, et tous les jours vous en reviendriez comblés de grâces. Vous y chercheriez, et vous y trouveriez, dans toutes les circonstances de votre vie, les lumières les plus pures, les

secours les plus efficaces, la source des plus douces consolations.

Seigneur, augmentez donc ma foi, ou plutôt ranimez-la; rendez-la si vive, que j'assiste au saint Sacrifice de la Messe, comme j'aurois assisté au sacrifice de la croix. Que le son des cloches qui l'annoncent, qui m'y appellent, me touche et m'attendrisse, comme l'est un fils lorsqu'il entend sonner pour les funérailles de son père : car cet auguste Sacrifice nous rappelle votre mort, et l'Eglise y célèbre vos funérailles. Faites donc, ô divin Jésus! que je vous suive jusques sur ce nouveau Calvaire, pour m'y offrir et m'y sacrifier avec vous; pour y mourir au péché, pour y ressusciter à la grâce, pour y recevoir sans cesse de nouveaux gages de la vie éternelle et bienheureuse que vous me faites espérer dans le Ciel.

Ainsi soit-il.

POUR LE DIX-SEPTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur l'amour de Dieu. En quoi il consiste.

Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et ex totâ animâ tuâ, et ex omnibus viribus tuis. Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre ame et de toutes vos forces. *S. Luc.* 10.

Si, pour aimer Dieu, M. F., il suffisoit de dire qu'on l'aime, l'amour divin seroit bien plus commun qu'il n'est. En effet, dit S. Grégoire, il n'y a personne qui, étant interrogé s'il aime Dieu, ne réponde aussitôt, qu'il l'aime de tout son cœur. Le juste le dira; mais le pécheur le dira aussi : encore le juste, à l'exemple de S. Pierre, ne le dira qu'en tremblant; au lieu que le pécheur le dira peut-être avec une assurance qui semblera répondre de sa sincérité. Mais qu'il se trompe! Car l'amour de Dieu, dit S. Jean, ne consiste pas dans les sentimens et dans les paroles, mais dans les œuvres. Aimer Dieu de tout son cœur, est une chose si raisonnable, si juste, et en quelque sorte si naturelle, que ceux d'entre vous, dont la façon de vivre est la plus incompatible avec l'amour de Dieu, ne laissent pas de prétendre et de se persuader qu'ils l'aiment.

Qu'est-ce que cet amour de Dieu, que tout le monde se flatte d'avoir, et qui cependant est si rare ? En quoi consiste-t-il ? et à quoi pouvons-nous connoître si nous l'avons, ou si nous ne l'avons pas ? C'est ce que nous allons voir. Après cela, nous examinerons quel est notre aveuglement, et combien nous sommes à plaindre, lorsqu'au lieu de nous attacher à Dieu par-dessus tout, nous mettons notre affection dans les choses du monde. Accordez-moi, etc.

IL n'est pas nécessaire de faire ici de longs raisonnemens pour vous expliquer, M. F., ce que c'est que l'amour de Dieu, en quoi il consiste, et comment vous pourrez connoître si vous l'avez. Notre Seigneur nous l'apprend en deux mots : *Celui qui m'aime*, dit-il, *gardera mes Commandemens, et celui qui ne m'aime pas, ne se met point en peine de les garder.*

Or, quels sont ses Commandemens, quelle est sa volonté ? Sa volonté est que vous remplissiez les obligations de votre état, sans humeur, sans impatience, sans négligence, sans fraude, dans la vérité, dans la bonne foi, avec exactitude et fidélité.

Sa volonté est que vous soyez soumis et respectueux, envers ceux que la Providence a placés au-dessus de vous; que vous commandiez, sans hauteur et sans dureté, à ceux qui doivent vous obéir; et que, ne faisant jamais à autrui ce que vous ne vou-

driez pas qu'on vous fît à vous-mêmes, vous soyez pleins de douceur et de charité envers tout le monde. Si on vous loue, il veut que vous vous humiliez; si on vous insulte, il veut que vous pardonniez; il veut que vous rendiez le bien pour le mal. Dans vos repas, il vous ordonne la sobriété; dans vos conversations, la prudence et la retenue; dans vos plaisirs, l'innocence et la modération; dans vos peines, la résignation et la patience.

Sa volonté, en un mot, est que, cherchant en tout et par-dessus tout le royaume de Dieu et sa justice, vous fassiez servir à sa gloire, et à la sanctification de votre ame, les richesses et la pauvreté, les honneurs et les humiliations, les peines et les plaisirs, les biens et les maux de cette vie. Telle est sa volonté, tels sont ses Commandemens; et il vous déclare que celui qui l'aime véritablement, les gardera; mais si vous dites que vous l'aimez, quoique vous ne les observiez pas, l'Apôtre S. Jean vous répond que *vous êtes un menteur, et que la vérité n'est pas dans votre bouche.*

Examinez donc votre vie, entrez dans le détail de vos actions et de toute votre conduite; ne vous arrêtez point à ce que vous pensez, ni à ce que vous dites, ni à ce que vous croyez sentir. Les bonnes pensées, les affections pieuses, les mouvemens sensibles d'une dévotion passagère; par exemple, être touché en lisant un bon livre, en écoutant la parole de Dieu; former de belles résolu-

tions : tout cela n'est qu'illusion ; si d'ailleurs vous ne vous appliquez point à faire ce que Dieu commande, si vous ne vous efforcez point d'éviter ce qu'il défend.

Le soir et le matin, vous vous mettez à genoux, vous joignez les mains, et faisant votre prière, vous dites : mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur, et par-dessus toute chose. Vous croyez dire vrai ; et cependant, quelques momens après, vos mains sont ouvertes pour prendre des libertés criminelles, pour voler le bien d'autrui, pour faire du mal à vos ennemis, pour vous remplir de vin et vous livrer à la crapule. Cette même bouche, qui vient de prononcer un acte d'amour de Dieu, va se souiller, dès que l'occasion s'en présentera, par des juremens, par des rapports, par des médisances, par toutes sortes de paroles qui offensent, qui déshonorent ce même Dieu, à qui vous venez de dire que vous l'aimez de tout votre cœur. Vous l'aimez de tout votre cœur ! eh ! quelles preuves lui en donnez-vous ?

On dit communément, et cela est vrai, que les véritables amis se montrent dans l'occasion, et qu'il faut des occasions pour les connoître. Si, en vous protestant que je suis de vos amis, je ne fais rien d'ailleurs de tout ce qui peut vous être agréable ; si je fais, au contraire, habituellement, mille choses qui vous déplaisent ; si, dans toutes les occasions où je pourrois, où je devrois vous donner des marques de mon attachement, vous ne recevez, de ma part, que

des marques d'aversion, de mépris ou d'indifférence, croirez-vous que les protestations d'amitié que je vous fais, soient sincères? Non, vous croirez, avec raison, que je vous hais plutôt que je ne vous aime.

Mes chers Frères, l'application est aisée à faire; en vain, direz-vous, cent fois le jour: mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur; cela ne suffit pas, il faut en donner des preuves. Entre nous, nous pouvons nous aimer sincèrement, sans que notre amitié se manifeste autrement que par des paroles, parce que nous n'avons pas toujours le pouvoir, ni l'occasion d'en donner d'autres marques. Il n'en est pas de même à l'égard de Dieu; nous avons journellement occasion de lui prouver, par les effets, notre amour, notre attachement, et le désir que nous avons de lui plaire. Les différentes passions qui nous agitent mettent continuellement notre amour à l'épreuve; et il n'y a guères de jours où nous n'ayons occasion de faire à Dieu quelque sacrifice, et de lui donner, par conséquent, quelque marque de notre amour: pensée d'orgueil, mouvemens d'ambition, désirs de vengeance, sentimens de haine ou de jalousie, mouvemens d'impatience, tentations impures, désirs des richesses, que sais-je enfin? notre misérable penchant nous porte sans cesse au mal, pendant que les lumières de notre conscience, et les impressions de la grâce, nous portent au bien. Or, c'est en résistant au mal, pour suivre les impressions de la grâce, que nous

donnons à Dieu des preuves de notre amour. Et celui qui l'aime véritablement par-dessus toutes choses, est dans la disposition habituelle de tout sacrifier, de tout perdre, plutôt que de le perdre lui-même.

Hélas ! quels sacrifices ne fait-on pas tous les jours, aux personnes à qui l'on veut plaire ? Jetez un coup-d'œil sur ce qui se passe dans le monde, et voyez ce que l'amour des plaisirs, des biens et des honneurs produit dans la vie des hommes ; que ne sacrifient-ils pas à leur ambition, à leur avarice, à leur libertinage ? On sacrifie son repos, sa santé, sa réputation ; on sacrifie la probité, la justice, la religion, sa conscience, son ame ; on vous sacrifie vous-même, ô mon Dieu ; vous, pour l'amour de qui on devroit tout sacrifier ; et, après cela, on ne craint pas de dire qu'on vous aime ! Mais, encore une fois, M. F., où sont les preuves de votre amour ?

Lorsque vous aurez travaillé pour le Ciel, autant que vous avez travaillé pour la terre ; lorsque vous vous donnerez autant de mouvement, pour amasser de bonnes œuvres, que vous vous en donnez pour agrandir vos possessions ; lorsque vous souffrirez, pour l'amour de Dieu, la maladie, les afflictions, la pauvreté, avec autant de patience que vous souffrez le chaud, le froid, les veilles, les fatigues, et mille autres incommodités, pour amasser du bien, et pour contenter vos passions ; lorsque je vous verrai aussi occupés de votre salut que vous l'êtes de

votre santé, de vos plaisirs, de vos affaires; enfin, lorsque vous travaillerez à régler vos pensées, vos désirs, vos attaches, toute votre vie, non pas suivant vos passions et vos intérêts temporels, non pas suivant vos goûts et vos fantaisies, non pas suivant ce qu'on dit et ce qu'on fait dans le monde; mais suivant les Commandemens de Dieu et de son Eglise, dites alors que vous l'aimez, et vous direz vrai; quand même vous ne le diriez pas, vos actions parleroient pour vous : ce n'est que par les actions que l'amour de Dieu se fait connoître.

Mais si, au lieu de faire sa volonté, vous ne cherchez qu'à faire la vôtre; si la crainte de l'offenser ne retient jamais ni vos yeux, ni vos mains, ni votre langue; si la crainte de lui déplaire ne réprime point les saillies de votre orgueil; si elle ne réprime pas votre attache aux biens de la terre, si elle ne retient pas votre colère; si elle n'étouffe pas vos ressentimens; si elle ne calme pas vos impatiences; si elle n'arrête pas vos murmures; si elle ne met pas un frein à toutes les inclinations vicieuses qui vous portent au mal, ou qui vous détournent du bien; ne vous y trompez pas, mes Frères, l'amour de Dieu n'est pas dans vos cœurs : quand on l'aime, on garde ses Commandemens; celui qui ne s'efforce pas de les garder, ne l'aime pas.

Je ne prétends pas néanmoins que l'amour de Dieu nous rende impeccables. Non; mais il nous inspire une telle horreur pour le

péché, que nous ne craignons rien tant que de le commettre. Il nous rend attentifs et circonspects; il nous engage à prier souvent; à veiller sur nous-mêmes; à fuir les occasions; à user, pour nous maintenir dans la grâce, des moyens que Dieu a établis; à prendre, pour cet effet, les précautions que nous savons être les plus nécessaires, eu égard à notre position, à notre tempérament, et à nos dispositions particulières. L'amour de Dieu ne nous rend pas impeccables, mais il est incompatible avec des habitudes criminelles, avec la persévérance et l'obstination dans le mal. Le juste aime Dieu, et cependant il pèche; mais c'est plutôt par fragilité, que par la mauvaise disposition de son cœur; son retour à Dieu est aussi prompt, que sa chute a été subite.

Mais vous qui, après avoir commis un péché mortel, le gardez tranquillement sur votre conscience, des années entières, ajoutant péché sur péché, quoique vous sachiez que cet état déplaît souverainement à Dieu; vous qui ne faites point d'efforts pour réformer votre manière de vivre, quoique votre manière de vivre n'a rien qui puisse vous rendre agréables aux yeux de Dieu; vous, en un mot, qui ne faites rien pour lui, et qui ne craignez pas de l'offenser, comment osez-vous lui dire que vous l'aimez de tout votre cœur? que feriez-vous de plus ou de moins, si vous ne l'aimiez pas? Hélas! si vous le haïssiez, l'offenseriez-vous davantage? Dites que vous aimez le monde, que

vous aimez vos plaisirs, que vous aimez vos biens, que vous vous aimez vous-mêmes. Quand vous ne le diriez pas, on le voit bien; mais, dire que vous aimez Dieu! Non, mes Frères, ce n'est point ainsi qu'on se comporte à son égard, quand on l'aime: convenez donc que vous ne l'aimez pas. Mais, en cela, quel est votre aveuglement et votre malheur! Plus qu'un instant d'attention.

Il est étrange de voir les hommes s'attacher passionnément les uns à une chose, les autres à une autre, chacun suivant son goût et ses inclinations particulières. Regardez, par exemple, celui qui se laisse dominer par le désir d'amasser du bien: que de peines, que d'inquiétudes, que de soucis, que de travaux! Plus il en a, plus il en veut avoir; ses désirs augmentent; sa cupidité s'irrite; il n'est jamais content. De combien d'amertumes ne sont pas mêlés tous les plaisirs dont on est si avide! mille peines les empoisonnent, en altèrent la douceur, et réduisent presque à rien la satisfaction qu'on y a cherchée; satisfaction qu'on achète souvent bien cher, et qu'on paie quelquefois encore plus cher dans la suite. Salomon, qui en avoit fait l'expérience, après avoir essayé de tout, s'écrioit qu'il n'y avoit en tout cela *que vanité*, *que peine et affliction d'esprit*. Ne disons-nous pas de même, lorsque nos plaisirs sont passés, et ne convenons-nous pas aussi que c'est une folie de

s'attacher aux choses du monde, et d'y mettre son bonheur et sa confiance.

Il n'y a que vous, ô mon Dieu, il n'y a que vous qui puissiez procurer à notre ame un bien-être solide, et des douceurs sans amertume, puisque, avec vous, les amertumes se changent en douceurs et en consolations. Vous seul méritez d'être l'objet de nos recherches, de notre attachement et de notre amour, parce que vous seul êtes capable de remplir notre cœur, et de le satisfaire. Hors de vous, ô mon Dieu, nous ne trouvons qu'inquiétude, que peine et affliction d'esprit.

Supposons néanmoins, M. F., que les choses de ce monde auxquelles nous sommes attachés, nous procurent une satisfaction telle que nous le désirons; supposons que nos plaisirs soient sans amertume, et notre bonheur parfait, il n'est point à l'abri des révolutions humaines. Tout ce que nous aimons sur la terre ne tient à rien, et peut nous être enlevé d'un instant à l'autre. Nos parens, nos amis disparoissent successivement, et nous échappent. A quoi tiennent nos biens et notre fortune? combien d'accidens et de revers peuvent nous ravir ce que nous avons de plus cher? Et quel chagrin n'éprouve-t-on pas, quand on vient à perdre ce à quoi on avoit eu l'imprudence de s'attacher?

Il n'en est pas ainsi de vous, ô mon Dieu! vous êtes un trésor que rien n'est capable de nous enlever. On pourra me dépouiller

dépouiller de mes biens, m'enlever ma réputation, m'arracher la vie; on pourra m'éloigner de mes parens, me séparer de mes amis; mais de vous, ô mon Dieu, jamais. Dans quelque lieu que j'aille, quoi qu'il m'arrive, je vous trouverai partout. Oh! qu'il est bon de s'attacher à vous! heureux celui qui vous aime, et qui n'a d'espérance qu'en vous!

Mais enfin, fussiez-vous assurés, M. F., de jouir paisiblement, toute votre vie, de ce que vous aimez dans le monde; la mort vous enlèvera vous-mêmes, et vous séparera de tout ce que vous aimez. Cette séparation est immanquable, elle n'est pas fort éloignée; et bientôt viendra le moment où vous serez forcés de dire comme les autres: adieu, parens, amis; adieu, mes biens, tous mes plaisirs, et toute la gloire de ce monde. Dans ce moment-là, de quel côté vous tournerez-vous? il n'y aura plus que Dieu sur qui vous puissiez porter vos regards. Vous pousserez des soupirs, vous crierez: Seigneur, Seigneur; mais l'aimerez-vous? L'amour qu'il exige est un amour de choix et de préférence; mais, pourrez-vous dire que vous l'aimez par choix, lorsque vous ne pourrez plus choisir? que vous le préférez à tout le reste, lorsque tout le reste vous échappera malgré vous? Eh! qu'est-ce donc, ô mon Dieu! que l'amour d'un chrétien qui, ne vous ayant point aimé pendant sa vie, se tourne vers vous, en mourant, et dit, d'une voix languissante: mon Dieu, je vous

aime de tout mon cœur ? Rendez-lui la vie, la santé, les forces ; rendez-lui tout ce qu'il aimoit dans le monde, et nous verrons si les protestations d'amour qu'il vous fait, sont sincères ?

Attachons-nous donc à Dieu, M. F., pendant que nous pouvons encore lui donner des preuves de notre amour, en le préférant à tout ce que nous avons de plus cher dans ce monde, de sorte que nous puissions lui dire, dans toute la sincérité de notre cœur, comme S. Pierre : *Seigneur, vous savez que je vous aime.*

O mon Dieu ! brisez, brisez tous les liens qui nous tiennent attachés au monde et à nous-mêmes, et remplissez-nous de votre amour ; de cet amour qui se manifeste, non par des paroles et des protestations sans effet, mais par une fidélité constante à pratiquer vos Commandemens ; par une attention continuelle à éviter tout ce qui pourroit vous déplaire, et nous faire perdre votre grâce. Ouvrez nos yeux, et faites-nous connoître le néant de tout ce qui est dans le monde, afin que nous vivions sans attaches. Soyez, ô mon Dieu, soyez, vous seul, l'objet de notre amour, pendant cette vie, afin que nous n'en sortions que pour vous aimer éternellement. Ainsi soit-il.

POUR LE DIX-HUITIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur le bon usage des maladies.

Offerebant ei paralyticum jacentem in lecto. On présentoit à Jésus un paralytique couché dans son lit. *S. Matth.* 9.

NOTRE-SEIGNEUR, voulant guérir ce paralytique, commence par lui dire que ses péchés lui sont remis; et il veut que les Pharisiens regardent cette guérison comme une preuve du pouvoir qu'il a de remettre les péchés. Afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir de remettre les péchés, levez-vous, dit-il au paralytique, emportez votre lit, et retournez dans votre maison.

Qu'est-ce que cela signifie, M. F.? sinon que les maladies sont une suite et une punition du péché, aussi-bien que la mort, laquelle vient enfin consommer la dissolution de ce corps fragile, après qu'il a été miné peu à peu par les infirmités de la nature. D'où il suit que ces infirmités, en affligeant notre corps, sont, en même temps, très-salutaires à notre ame; car elles nous rappellent deux grandes vérités, que nous oublions presque toujours: la première est que nous sommes pécheurs; la seconde, que nous sommes mortels.

Les maladies, en nous faisant souvenir de nos péchés, nous mettent dans l'heureuse nécessité de les expier par la pénitence; et, en nous rappelant la pensée de notre mort, elles nous détachent du monde, et nous préparent à bien mourir. C'est ce qui va faire le sujet de cette Instruction.

Nous trouvons, M. C. F., au dehors et au dedans de nous, une infinité de choses qui nous font souvenir que nous sommes pécheurs, et que nous avons mérité d'être malheureux. Notre vie n'est qu'un tissu de misères: la foiblesse et les humiliations de l'enfance; les passions de la jeunesse, qui est l'âge de l'imprudence et des égaremens; les travaux et les inquiétudes d'un âge plus mûr; la foiblesse encore, et les infirmités de la vieillesse; tout cela nous avertit que nous sommes des enfans de colère; et il semble que la justice de Dieu nous poursuive comme des coupables, depuis notre naissance jusqu'à notre dernier soupir.

Mais les misères de l'humanité, qui nous sont communes avec tous les hommes, ne nous touchent point; il nous faut des malheurs personnels, et des afflictions particulières, pour nous faire souvenir que nous avons péché. Les mauvais traitemens que les enfans de Jacob avoient exercés envers Joseph leur frère, ne leur revinrent à l'esprit, et ils ne sentirent l'énormité de leur crime, que lorsqu'ils se virent eux-mêmes dans les

fers. Le superbe Antiochus ne se souvint de tous les maux qu'il avoit causés à Jérusalem, que quand il se vit abandonné de la fortune, accablé de malheurs, et prêt à mourir. C'est au temps de l'affliction, et sur-tout dans les douleurs d'une maladie aiguë et dangereuse, que le pécheur jette les yeux sur sa vie passée, et que ses péchés viennent se présenter avec leur grièveté et leurs circonstances.

Je dis sur-tout dans la maladie, parce que notre corps étant la partie la plus sensible de nous-mêmes, et la cause de tous nos dérèglemens, les douleurs qu'il souffre nous les rappellent, ces dérèglemens, comme les coups que l'on donne à un enfant, le font souvenir des fautes pour lesquelles on le châtie. Nous voyons que le saint homme Job, après avoir essuyé sans murmures, la perte de ses enfans, de ses domestiques, de ses troupeaux, et de tous ses biens, dès le moment que Dieu le frappe dans sa chair, ne peut plus retenir ses plaintes, et s'écrie, tout juste qu'il est : *J'ai péché, je le confesse ; eh ! que ferai-je donc pour vous apaiser, ô Sauveur des hommes ?*

La plupart des chrétiens, tant qu'ils jouissent d'une parfaite santé, ne pensent à rien moins qu'aux péchés dont ils sont coupables. Les uns, totalement livrés à la passion qui les domine, oublient qu'ils ont dans le Ciel, un témoin éternel de toutes leurs actions et de leurs plus secrètes pensées. Les autres se faisant une fausse conscience et une

espèce de morale qui s'accommode avec leurs inclinations vicieuses, n'aperçoivent aucun mal où il y en a beaucoup; et les péchés même qu'ils ne peuvent se dissimuler, leur paroissent toujours moins énormes qu'ils ne le sont.

D'un autre côté, nous voyons des chrétiens qui vivent maintenant d'une manière irréprochable, mais qui ont commis autrefois une multitude de péchés, sur lesquels il ne paroît pas qu'ils aient beaucoup d'inquiétude. Ah! que David agissoit bien autrement; il ne perdoit jamais de vue son péché; il gémissoit continuellement sur les fautes de sa jeunesse; il trembloit même pour celles qu'il avoit commises par ignorance. C'est qu'il connoissoit la sainteté de ce Juge terrible, aux yeux duquel les hommes les plus purs ne sont pas sans tache; et qui réserve nos iniquités dans les trésors de sa justice, pour nous en punir dans le temps, lors même qu'il nous les a pardonnées. Et voilà ce que nous sommes forcés de reconnoître, quand la main de Dieu s'appesantit sur nous, quand elle frappe cette chair coupable; quand elle attache sur un lit de douleur, ces membres que nous avons fait servir à nos passions, et qui ont été les instrumens ou la cause de nos désordres. C'est alors que toutes les parties souffrantes sont comme autant de bouches qui rappellent au pécheur les dérèglemens de sa vie.

Ces yeux languissans, ou extraordinairement animés par les ardeurs de la fièvre, vous

feront souvenir, mon C. F., des péchés que vous avez commis par ces misérables yeux, Ces lèvres pâles et tremblantes, ce palais desséché, cette langue chargée et épaissie, vous rappelleront vos juremens, vos médisances, vos discours impudiques, votre intempérance, votre ivrognerie, vos excès; et sans entrer dans un détail que vous pouvez faire aisément vous-même, ce corps souffrant de la tête aux pieds, vous rappellera toutes les iniquités dont vous êtes coupables, et dans lesquelles il a toujours été de moitié.

Heureux, si regardant alors vos douleurs comme un remède appliqué sur les plaies de votre ame, vous baisez la main paternelle de ce médecin tout-puissant qui ne blesse que pour guérir, et ne châtie que parce qu'il aime. Vous crierez; la tête, le cœur, les reins, la poitrine! mais les plaintes que la violence du mal vous arrachera, deviendront, par votre résignation, autant d'actes de pénitence.

Ah! malheureuse tête qui as été si souvent remplie de pensées d'orgueil et d'impureté, que j'ai ornée avec tant de soin et de vaine complaisance, il est juste que tu souffres et que tu sois punie par où tu as péché. Maudite chair, qui as servi à tant de désordres, il est juste que tu en portes la peine! que la fièvre exerce donc sur moi toute sa malignité; que la douleur déchire tous mes membres, qu'elle pénètre jusques dans la moëlle de mes os; Seigneur, en multipliant mes infir-

mités, vous avez hâté mon repentir et accéléré ma pénitence. Vous ramenez à vous une ame égarée, qui, sans les maux que vous lui faites souffrir, ne seroit peut-être jamais revenue.

Pénétré de ces sentimens, vous souffrirez, mon C. F., avec une résignation capable d'édifier les personnes qui seront auprès de vous. Les remèdes que l'on vous prescrira pour le rétablissement de votre santé, serviront eux-mêmes à votre pénitence. La diète, les potions amères, les opérations douloureuses, tout cela deviendra méritoire par votre soumission. Mon bon Sauveur, vous fûtes abreuvé de fiel sur la croix, vous qui étiez innocent; je m'en abreuverai aussi, moi qui suis coupable.

Quelle consolation pour un malade vraiment chrétien, de retrouver dans ses souffrances au moins quelque légère image de ce que J. C. a souffert! Peut-il jeter les yeux sur celui que le Prophète appelle l'homme de douleur, sans oublier les siennes? Ne regarde-t-il pas le lit de son infirmité comme la croix sur laquelle il est étendu avec son divin Maître, et ne s'écrie-t-il pas alors: *ce n'est plus moi qui vis, c'est J. C. qui vit en moi; je suis attaché à la croix avec lui!*

Ah! mes F., que de péchés expiés, quel trésor de mérites amassés dans le courant d'une maladie, où l'on a l'esprit rempli de ces pensées, et le cœur bien pénétré de ces sentimens!

Et vous, qui, étant sujets à des infirmités habituelles, n'êtes presque jamais sans souffrir, quel trésor de mérites n'amasseriez-vous pas, si vous souffriez avec patience, si vous unissiez vos douleurs à celles de J. C., si vous aviez soin de les sacrifier, et de sanctifier en même temps les remèdes dont vous usez pour les adoucir ? Certes nous regarderions comme un chrétien très-pénitent celui qui pratiqueroit en esprit de mortification, les abstinences que vous pratiquez à cause de votre santé; ou celui qui, pour châtier son corps, lui feroit souffrir des douleurs semblables aux vôtres. Pourquoi ne deviendriez-vous pas vous-même un saint pénitent, en joignant les sentimens de la piété aux douleurs que vous souffrez, et au régime de vie que vous êtes obligé de vous prescrire ?

C'est une pénitence forcée, direz-vous. Sans doute; mais en la recevant, avec un esprit de soumission; mais en reconnoissant que vos péchés en méritent bien davantage; mais en souffrant avec patience, dans l'intention de les expier, votre pénitence deviendra volontaire, et vous n'aurez pas moins de mérite que si vous vous y étiez condamné vous-même. Eh ! pourquoi les pénitences que Dieu nous choisit lui seroient-elles moins agréables que celles que nous aurions choisies nous-mêmes ? Il est donc vrai que les maladies et les infirmités du corps sont infiniment avantageuses au salut de notre ame, lorsque nous en faisons bon usage. Elles

nous rappellent nos péchés, et les expient, outre qu'elles nous font souvenir de la mort, et qu'elles nous y préparent.... Seconde réflexion.

TOUT ce qui nous environne nous parle de notre fin. Les années, les mois, les jours et toutes les heures, à mesure qu'elles s'écoulent, sont comme autant de retranché sur le peu de temps que nous avons à vivre. Les besoins de la nature toujours satisfaits et toujours renaissans, les précautions que nous sommes obligés de prendre pour conserver notre vie, nous avertissent qu'elle doit finir, et qu'elle ne tient à rien. Nous ne saurions parler de nos amis, de nos proches, de tous ceux que nous avons vus successivement disparoître, sans penser que nous disparoîtrons à notre tour; sans entendre, pour ainsi dire, une voix qui s'élève de leurs tombeaux, et qui nous appelle.

Et cependant, ô insensibilité du cœur humain! il n'y a rien dont nous soyons moins occupés que de ces pensées? L'image même de la mort, quand nous sommes forcés de la voir dans les cadavres que nous accompagnons au tombeau, et le sentiment de frayeur qu'elle produit, ne fait sur nous qu'une impression passagère. La santé dont nous jouissons nous fait oublier qu'elle ne durera pas toujours. Nous ne voyons pas que les alimens qui servent à sustenter notre corps, l'usent en même temps; et

qu'à le bien prendre, ils sont comme une espèce de poison qui ronge peu à peu nos intestins, et qu'enfin notre corps est une maison de boue que le moindre souffle peut renverser. Ainsi la plupart des hommes ne pensent point qu'ils doivent mourir, quoiqu'ils aient continuellement sous les yeux et sous la main, les preuves les plus frappantes de leur mortalité.

Y pensoit-il ce fameux Alexandre, qui gagnoit tant de batailles, qui prenoit les villes fortes de toutes les nations, qui tuoit ou subjuguoit les rois, passoit aux extrémités de la terre, et forçoit l'univers à se taire devant lui ? Non. Mais il y pensa, lorsqu'il fut malade dans son lit. Il reconnut alors ce qu'il sembloit ignorer auparavant, qu'il étoit mortel comme les autres hommes, et qu'il alloit mourir.

Lorsque l'impie Antiochus, si célèbre par ses cruautés envers les sept frères Macchabées, couroit comme un furieux à Jérusalem, jurant d'ensevelir le peuple de Dieu sous les ruines de la ville sainte, pensoit-il qu'il étoit mortel ? Non ; mais il s'en souvint, et il y pensa, lorsqu'il vit sa chair fourmiller de vers, et exhaler une puanteur insupportable ; il confessa qu'il n'étoit qu'un homme mortel.

Et vous, mon C. F., lorsque dévoré d'ambition et d'avarice, vous ne songez qu'à vous élever et à vous enrichir, à agrandir vos héritages par quelque voie que ce soit, pensez-vous que la mort est à vos côtés,

et qu'elle vous frappera peut-être la nuit prochaine ?

Lorsque vous livrant à la jalousie, à la haine, aux désirs de vengeance, vous noircissez la réputation de celui-ci, vous cherchez à nuire à celui-là ; lorsque dans les accès de votre colère, vous scandalisez vos enfans, votre femme, vos voisins, par des juremens et des malédictions affreuses ; pensez-vous que vous n'êtes qu'un ver de terre, et qu'avant la fin du jour peut-être vous serez écrasé ?

Lorsque vous passez des journées entières, et même le saint Dimanche, au cabaret et dans la débauche ; lorsque vous suivez les mouvemens de cette passion honteuse à laquelle vous sacrifiez votre ame, pensez-vous que vous en avez une, et que cette nuit peut-être on viendra vous la redemander ? Non, et la pensée de la mort est bien loin de vous.

Mais vous y penserez, et vous y serez bien forcé, quand la maladie et les infirmités viendront fondre sur vous. Chaque membre qui souffre, élève la voix et semble dire alors à la pourriture : *vous êtes mon père ;* aux vers, *vous êtes ma mère et ma sœur ;* à la terre, *vous êtes le lieu de mon repos.* La douleur qui annonce le dérangement des différentes parties dont cette maison de chair est composée, annonce en même temps leur fragilité. Nous sentons alors ce que les passions qui nous aveuglent et nous étourdissent, nous empêchent de sentir dans un autre temps ;

que la vie de l'homme est vraiment semblable à une fleur qui se fane presqu'aussitôt qu'on l'a vue éclore ; que nos jours s'évanouissent comme l'ombre, que la vie de l'homme le plus robuste n'est qu'un souffle.

Voilà, M. C. F., les réflexions salutaires dont il n'est guère possible de se défendre, soit dans le cours d'une maladie dangereuse où l'on flotte entre la crainte de la mort, et la misérable espérance de prolonger sa vie de quelques années ; soit dans un certain état d'infirmité habituelle, où il semble qu'on ne vive que pour souffrir, et où l'on ne peut espérer de voir finir ses douleurs qu'avec la vie. C'est alors que l'homme chrétien jette les yeux sur le tombeau dans lequel il doit bientôt descendre. Il y descend en esprit, et là il considère l'état futur de cette chair corruptible qui lui cause tant de maux, qui lui est si fort à charge, qui ne demande qu'à rentrer et à se reposer dans la poussière d'où elle est sortie ; pendant que son ame, lassée de cette prison où elle ne trouve que des angoisses, soupire après le moment de sa délivrance : et comme le mercenaire attend la fin d'un travail long et pénible, elle attend avec la destruction de ce corps de péché où elle habite, la fin de ses douleurs et de toutes ses misères.

Telle est l'utilité de la maladie et des infirmités.

Divin Jésus, dont la chair innocente a été meurtrie et déchirée pour effacer mes iniquités, lorsque par un effet de votre mi-

séricorde, vous affligerez cette chair mortelle qui tant de fois s'est révoltée contre vous, faites que mes pensées et mes regards se fixent sur votre croix adorable : que la vue de cette croix me rappelle le souvenir de mes péchés, afin que je les expie, en unissant mes douleurs à celles que vous avez souffertes pour l'amour de moi. Qu'en même temps je pense à la mort dont la maladie et les infirmités sont les avant-coureurs, et que je me prépare à descendre dans le tombeau, où la pourriture et les vers m'attendent. Et vous, mon ame, préparez-vous à quitter cette habitation terrestre, et à rendre compte de votre vie. O mon Dieu ! inspirez-nous ces sentimens, afin que les maladies dont vous affligez nos corps pour sauver nos ames, servent à nous purifier de plus en plus, et à nous faire mériter la couronne que vous avez promise à ceux qui souffriront avec patience dans l'union de votre croix et de vos douleurs. Je vous la souhaite, M. C. F., cette couronne immortelle.

POUR LE DIX-NEUVIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur les dispositions pour la Communion fréquente.

Intravit Rex ut videret discumbentes, et vidit ibi hominem non vestitum veste nuptiali; tùm dixit: mittite eum in tenebras exteriores. Le Roi entra pour voir ceux qui étoient à table, et ayant aperçu un homme qui n'avoit point de robe nuptiale, il dit: jetez-le dans les ténèbres extérieures. *S. Matth.* 22.

SI rien n'est plus consolant pour un cœur embrasé d'amour, que de s'unir souvent à son Dieu dans la sainte Communion, rien aussi n'est plus effrayant pour un chrétien lâche que de recevoir souvent ce Dieu d'amour dans un cœur froid et languissant. Malheur au chrétien insensible qui s'éloigne de la sainte Table, qui, invité à ce sacré banquet, refuse, sur des prétextes frivoles, de s'y présenter; mais malheur aussi au chrétien qui, comme ce serviteur infidèle de l'Evangile, ose s'en approcher sans avoir la robe nuptiale.

De laquelle de ces deux classes êtes-vous, M. F.? Etes-vous du nombre de ces chrétiens insensibles à l'amour de leur Dieu, ou bien de ces chrétiens téméraires; j'ai presque dit, sacriléges? Dans le premier cas, vous ne

devez point prétendre à la vie éternelle; dans le second, vous mangez votre jugement et votre condamnation.

Je viens vous exhorter à la Communion fréquente, parce qu'elle nous procure des avantages précieux. Je viens aussi vous instruire sur la Communion fréquente, parce que l'abus en seroit funeste. Je viens examiner avec vous quel est le motif qui vous conduit à la sainte Table. Si ce motif vient de Dieu, vous porte à Dieu, rassurez-vous; entrez avec confiance dans la salle du festin, vous y recevrez des bénédictions abondantes. Si ce motif ne vient pas de Dieu, s'il ne vous conduit pas à Dieu; tremblez: il peut vous être dangereux et funeste. Je viens examiner avec vous les fruits que vous recueillez de la Communion fréquente. Cet examen doit ou vous consoler, ou vous affliger; vous consoler, si vous avez profité des grâces attachées à ce Sacrement; vous affliger, si vous en avez abusé. Il doit ou vous fortifier dans la pratique de la fréquente Communion, ou vous inspirer plus de respect pour la Communion.

En deux mots, voici ce que je me propose. Quel est le motif de la fréquente communion? Quels doivent en être les fruits? Deux réflexions importantes que je vous prie d'écouter avec attention.

Je ne veux point, M. F., jeter l'alarme dans les consciences pures, et troubler la paix d'un cœur qui désire s'unir à son Dieu; d'un cœur qui s'y prépare et par l'amour dont il est pénétré pour J. C., et par la crainte qu'il a d'abuser de ses grâces. Je ne veux point non plus affoiblir en vous le goût de la sainte Communion. Au contraire, je désire le faire naître en vous; je voudrois voir revivre au milieu de vous ces beaux siècles où tous les fidèles recevoient chaque jour le corps et le sang de J. C. Hélas, ne sais-je pas, et l'expérience ne nous l'apprend-elle pas, que les vertus sont devenues rares dans l'Eglise, à mesure que les Communions sont devenues moins fréquentes? Ne sais-je pas que la foi ne s'est affoiblie, que les mœurs ne se sont corrompues qu'à mesure que les Chrétiens se sont éloignés de la sainte Communion; et qu'on a cessé d'aimer J. C., dès qu'on a cessé de le recevoir? Ne sais-je pas que le vrai moyen de voir la religion pratiquée, les mœurs respectées, le vice banni, c'est de faire renaître l'usage fréquent de la sainte Communion?

Mais plus je désire que la Communion soit fréquente, plus aussi je dois en craindre l'abus, plus je désire que vous vous en rendiez dignes. Or, pour être digne de communier fréquemment, il faut être animé par un motif d'amour et de crainte. Un

Chrétien conduit par ce motif, écoute avec docilité la voix de J. C., qui l'appelle et qui lui dit : *Venez à moi.* Mais il écoute aussi la voix du Dieu de Sainteté qui lui crie : *Soyez Saints, parce que je suis Saint.* Il pense à ces paroles du Sauveur : *si vous ne mangez point ma chair, vous n'aurez pas la vie ;* mais il n'oublie pas ces paroles de l'Apôtre : *Que l'homme s'éprouve avant de manger ce pain sacré ; parce que celui qui le reçoit indignement, mange sa condamnation.* Il se réjouit en pensant au trésor de grâce qui va s'ouvrir pour lui ; mais il tremble en pensant au jugement terrible dont est menacé le téméraire qui ose profaner le plus saint des Sacremens : il s'éprouve donc.

2.° Il médite la grandeur et l'excellence de la sainte Communion. Sa foi l'élevant au-dessus de ce qui frappe les sens, il découvre dans la sainte Hostie, le Fils de Dieu même, J. C.... Pénétré de cette vérité, il juge quelle doit être sa pureté pour oser en approcher. Il entend sortir du sanctuaire, ces paroles terribles que le Diacre prononçoit autrefois avant la Communion : *le Sacrement de sainteté n'est que pour les Saints.* Il entend saint Grégoire, qui dit que le crime qui profane le sang de J. C. à la sainte Table, est le même que celui qui le répandit sur le Calvaire. Désirant de communier, mais craignant d'abuser de la Communion, son étude principale est donc de s'y préparer et d'orner son cœur de toutes sortes de vertus.

J. C. dans le Saint Sacrement est un Dieu humilié et anéanti. L'ame fidèle qui veut le recevoir souvent, aimera, chérira les humiliations, travaillera à détruire les sentimens de l'amour-propre.

Le Dieu de l'Eucharistie est un Dieu pur, saint, innocent. Elle ne se contentera pas de renoncer à ces péchés grossiers, de s'abstenir de ces fautes énormes qui ôtent la vie à l'ame. Elle ira jusqu'à retrancher les imperfections volontaires qui l'affoiblissent, jusqu'à faire tous ses efforts pour retracer dans elle les vertus du Dieu qu'elle veut recevoir.

Le Dieu de l'Eucharistie est un Dieu de paix et de charité. Elle ira jusqu'à sacrifier les affronts, les injures qu'elle peut recevoir. Elle s'occupera à connoître les besoins des indigens; elle s'empressera à les soulager. Si elle aperçoit des défauts dans le prochain, elle les cachera; elle ne se permettra aucun jugement, aucune parole capable de l'attrister ou de lui nuire.

Le Dieu de l'Eucharistie est un Dieu caché. Aussi s'accoutumera-t-elle au silence et à la retraite. Retenue dans le monde par les devoirs de son état, elle y sera recueillie. Séparée du monde par piété, elle ne s'y trouvera que par nécessité, elle le quittera par goût.

Le Dieu de l'Eucharistie est le Dieu de pureté. Elle évitera ces regards curieux, ces paroles oiseuses et équivoques. Elle rejètera avec soin ces pensées impures qui naissent

en elle, malgré elle. Elle concevra la plus grande horreur de tout ce qui pourroit porter au vice honteux.

Le Dieu de l'Eucharistie est un Dieu soumis et obéissant à la volonté de son Père. Elle n'ira point à la sainte Table d'elle-même ; elle s'y laissera conduire par la volonté du Ministre de J. C.

Voilà, M. F., les vertus que le désir de la Communion fréquente, doit produire en vous. Ce n'est pas encore assez. Chaque jour, il faut rendre grâces à Dieu de sa Communion faite, et se préparer à la Communion à faire. Il faut qu'une Communion serve de préparation à l'autre Communion. Car, prenez garde : si le respect pour l'auguste Sacrement de nos autels s'affoiblit en vous ; si vous vous en approchez avec indifférence ; si vous pensez plutôt à communier qu'à vous y disposer, le motif qui vous anime n'est plus de Dieu ; il n'est plus saint ; et l'action que vous faites deviendra funeste pour votre salut.

Ah ! M. F., si au moment où vous vous présentez à la sainte Table, cette Table sainte devenoit le tribunal où vous devez être jugés un jour, combien de motifs n'y découvriroit-on pas, tout humains, et peut-être criminels ?

Motif de bienséance et de respect humain. On a coutume, à certaines fêtes, à certains jours, de communier ; y manquer, ce seroit se faire remarquer ; on le craint, et on vient à la sainte Table pour le monde, plutôt que pour Dieu.

Motif de présomption. On se croit vertueux, parce qu'on passe pour tel. On vient à la sainte Table, plutôt pour nourrir sa vanité, que pour nourrir sa ferveur : c'est plutôt l'amour de soi-même, que l'amour de Dieu qui y conduit. Souvent, si l'on ne recevoit pas la Communion à l'époque que l'on a fixée, on s'abandonneroit à la tristesse ; on murmureroit contre le Ministre fidèle, qui en éloigne par devoir.

Motif d'habitude. On communie, parce qu'on a coutume de communier. Les jours marqués, on n'y manque point, quoiqu'on ait manqué à ses devoirs les plus essentiels. Le cœur est froid pour Dieu, on ne vient pas moins le recevoir ; et, parce qu'on ne change rien dans le nombre de ses Communions, on se flatte d'être toujours fidèle.

Motif d'imitation. D'autres communient souvent : on veut faire comme eux ; hélas ! peut-être pour faire parler de sa vertu. Peu inquiet de devenir saint, on veut imiter à l'extérieur ceux qui le sont. Si on les accompagne à la Communion, ce n'est pas pour égaler leur ferveur, mais pour partager leur réputation.

Que dirai-je enfin de tous ces motifs qui conduisent à la sainte Table ? L'homme ne les connoît pas ; mais vous les connoissez, ô mon Dieu ! vous les jugez ; et tel qui vient se mettre au nombre de vos enfans, est quelquefois votre ennemi.

M. F., je le répète : il faut communier souvent ; mais il faut que votre motif soit

saint : il faut qu'il vous engage à mettre tout en œuvre pour vous préparer à la Communion, crainte d'en abuser. Il faut que vos Communions honorent Dieu ; et pour cela, plus vous les multiplierez, plus il faut travailler à avancer dans la piété. J'entends cette piété qui consiste non-seulement à confesser ses péchés, mais à s'en corriger ; non pas à prier beaucoup, mais à bien prier ; non pas à critiquer les autres, mais à les édifier. C'est ainsi que vous sanctifierez le motif de la Communion fréquente, et que vous en recueillerez les fruits précieux. Quels doivent être ces fruits ? C'est ce qui nous reste à examiner.

On juge un arbre par ses fruits ; il en est de même de la Communion fréquente. Pour juger si elle nous est salutaire, il suffit d'examiner les fruits que nous en retirons. La divine Eucharistie est la source et la plénitude de la grâce. Recevoir dignement ce Sacrement, c'est ne vivre plus que de la vie et de l'esprit de J. C.

Hélas ! je le sais, ils ne sont plus ces jours de ferveur où la présence de J. C. opéroit sur les premiers fidèles, ces prodiges que nous admirons, et que nous ne nous efforçons pas d'imiter. Dès que l'orage de la persécution commençoit, ils couroient à la sainte Table tremblans et timides. Mais à peine avoient-ils goûté le pain des forts, que transportés d'un saint zèle, et animés du divin

amour, ils voloient sur les échafauds, et étonnoient les bourreaux par leur constance. Ils ne craignoient plus ; la mort leur paroissoit douce. Ah ! que ces temps sont changés ! Nous recevons le même Dieu, mais nous ne sommes plus à son égard le même peuple. Alors le sang de J. C. devenoit une source de vertus, parce qu'il couloit sur des cœurs bien disposés. Nous le recevons comme eux. Eh ! quelles vertus produit-il en nous ?

Le Chrétien, qui approche souvent de la sainte Communion, doit être intimement uni à Jésus-Christ. Il doit sans cesse descendre dans son cœur, pour y adorer ce Dieu Sauveur qui y repose, en bannir tout ce qui pourroit l'en éloigner. Pénétré du bonheur qu'il y a de posséder son Dieu, il doit soupirer sans cesse après l'heureux moment où il pourra le recevoir encore. Mais, pénétré aussi de la sainteté du Dieu qui le visite, il rentre en lui-même, il purifie son ame de tout ce qui pourroit blesser l'œil du Seigneur.

Convaincu que pour le fréquent usage de la Communion, ce n'est point assez d'être exempt de certains vices grossiers, il s'étudie à détruire jusqu'aux imperfections, à gémir sur les fragilités inséparables de notre nature. Il s'applique à acquérir la ferveur de la piété, et la fidélité aux moindres devoirs.

Voulant communier souvent, mais utilement, il conclut qu'il doit sanctifier sa conduite ; qu'il doit vivre dans la séparation du monde, parce que la fréquente Communion ne peut s'accorder avec une vie mondaine et

dissipée. Il conclut qu'il doit veiller à la garde de son cœur, en régler les mouvemens, en combattre les passions, en déraciner les plus légères habitudes, qui déplaisent à Dieu, parce que la fréquente Communion ne peut s'accorder avec des imperfections que l'on entretient volontairement, sans faire d'efforts pour les détruire. Il conclut qu'il doit être humble, patient, charitable, mortifié, assidu à la prière, à toutes les œuvres qui honorent Dieu et sanctifient le prochain, parce que la fréquente Communion et le désir de la véritable sainteté, ne sont qu'un seul et même désir. Voilà, M. F., quels doivent être les fruits de la Communion fréquente. Jugez-vous maintenant; voyez devant Dieu si ce sont les fruits que vous en avez recueillis.

Hélas! nous nous réjouissons de voir les Sacremens fréquentés. C'est là en effet la plus douce consolation que nous puissions goûter dans les pénibles fonctions de notre ministère. Mais ne devons-nous pas avoir là-dessus de vives inquiétudes? Nous voyons des Communions; mais trop souvent nous ne voyons ni les vertus qui disposent à ce divin Sacrement, ni les vertus qu'il doit produire. On sort de la sainte Table avec toutes les mêmes foiblesses. Une seule Communion bien faite suffiroit pour donner toutes les vertus; et après tant de Communions, on n'a peut-être pas encore quitté un seul défaut. Ce cœur, tant de fois arrosé du sang de J. C., est encore insensible à son amour, et attaché aux

aux créatures. Il est encore ennemi des humiliations et des croix. Trop sensible aux injures, retenu par le respect humain, porté à la médisance, il ne sait encore ni s'abaisser par humilité, ni s'attendrir par la charité, ni se mortifier par la pénitence, ni fuir ce qu'il aime, ni souffrir ce qu'il n'aime pas.

Que faire donc pour recueillir les fruits abondans de la sainte Communion? Il faut régler nos communions sur notre conduite, et régler notre conduite par nos communions. Je m'explique; ou plutôt écoutons S. François-de-Sales, ce sage directeur des ames: « Ce qui n'empêche pas de communier » rarement, dit ce grand Saint, peut em- » pêcher de communier souvent. Pourquoi? » Parce que l'union que nous contractons » avec J. C., par la Communion fréquente, » étant plus étroite, plus intime et plus ha- » bituelle, exige de nous une plus grande » pureté. »

Ainsi, M. C. F., êtes-vous de ces ames ferventes et fidèles à la grâce? venez, venez souvent à la sainte Table; votre Dieu vous y ouvrira les trésors de son amour.

Mais, direz-vous, la fréquente Communion ne peut donc être utile, elle ne doit donc être permise qu'aux ames parfaites? Ce n'est pas ce que je veux dire. Je sais que tout péché léger, n'est pas par lui-même un obstacle à la fréquente Communion. Mais quels péchés? Des péchés de surprise, des péchés d'occasion imprévue, ou difficile à prévoir; des péchés de fragilité;

qui viennent plutôt d'inattention que de malice ; des péchés promptement détestés, et sévèrement punis et réparés. Telles sont les imperfections, les fragilités, qui, loin de rendre dangereuse la fréquente Communion, la rendent utile ou nécessaire.

Mais des péchés réfléchis, des péchés dont on ne prévient pas, dont on n'évite pas l'occasion ; des péchés que l'on ne punit point, ou que l'on punit mal ; des péchés qu'on est accoutumé à confesser et à ne point quitter, dans lesquels on tombe sans scrupule, comme on les avoue sans douleur : voilà ce qui doit nous faire craindre pour nos communions. Aussi, M. F., une ame qui conserve, qui nourrit, qui entretient des affections au péché véniel, volontaires et habituelles, s'expose au péril trop certain de profaner le Sacrement, parce que l'affection libre et volontaire au péché véniel blesse la sainteté de J. C. J'ai donc eu raison de dire, qu'il falloit régler ses communions sur sa conduite. J'ai ajouté, qu'il faut régler sa conduite par ses communions.

Oui, M. F., plus nous nous approchons du Dieu des vertus, plus nous devons nous appliquer à lui ressembler. Ce seroit trahir les intérêts de la piété, que de communier souvent, et de mener une vie aussi dissipée que le commun des fidèles, qui ne communient que rarement. Ce seroit manquer de respect pour le plus redoutable de nos mystères, et outrager indignement J. C., qui, s'unissant si intimement à nous par la

fréquente Communion, a droit d'attendre de nous plus de sainteté et de vertu.

Pour prévenir ces suites funestes, réglons donc notre conduite par nos communions; c'est-à-dire, que toutes nos actions, nos pensées, nos désirs, nos démarches, marquent à J. C. notre reconnoissance. Allons à lui par une sainte confiance; mais que le motif qui nous y conduit soit saint : alors nous recueillerons de nos communions des fruits abondans de salut. Mais souvenons-nous aussi que plus les grâces que nous recevons dans la fréquente Communion sont grandes, plus nous devons craindre d'en abuser; plus nous devons nous y disposer; plus nous devons avancer dans la vertu : alors la fréquente Communion deviendra pour nos frères un sujet d'édification; pour nous, une source de bénédiction, et le gage de la vie éternelle.

Ainsi soit-il.

POUR LE VINGTIÈME DIMANCHE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur le bon et le mauvais exemple.

Credidit ipse et domus ejus tota. Il crut, lui et toute sa famille. *S. Jean.* 4.

Si l'Officier, dont il est parlé dans notre Evangile, ne s'étoit pas converti, en voyant la guérison miraculeuse de son fils, sa famille vraisemblablement ne se fût pas non plus convertie. Parmi les moyens ordinaires de salut, il n'en est donc point qui ait plus de force que le bon exemple, comme aussi les mauvais exemples sont une source de damnation pour la plupart des hommes; d'où je conclus qu'étant tous obligés de travailler à la sanctification les uns des autres, un de nos principaux devoirs est de donner le bon exemple à nos frères. Cependant, de toutes nos obligations, c'est celle qui nous inquiète le moins : nous poussons même quelquefois l'aveuglement jusqu'à penser que ce n'en est pas une. Oui, M. C. F., que le bon exemple soit un tribut de charité que tous les hommes se doivent mutuellement; que chacun de nous soit responsable devant Dieu de tout le mal qu'il fait au prochain, en lui donnant

de mauvais exemples ; voilà ce que personne ou presque personne n'entend.

Pour nous convaincre de ce devoir, nous n'avons qu'à jeter un coup-d'œil sur le bien et le mal que les bons et les mauvais exemples produisent dans la société..... Ecoutez-moi, etc.

Que diriez-vous d'un homme, qui s'en iroit, disant à tout le monde : soyez ivrognes et libertins ; soyez colères et vindicatifs ; soyez impies et blasphémateurs ; méprisez la Religion ; déchirez la réputation du prochain, ne craignez pas de prendre son bien ? Oh ! le malheureux, vous écrieriez-vous. Hé bien ! M. F., celui qui donne de mauvais exemples fait encore plus de mal. Comment cela ? Parce que l'exemple est la leçon la plus forte et la plus persuasive ; parce que c'est le moyen le plus sûr d'entraîner les autres dans le vice.

D'ailleurs, aux mauvais exemples, on ajoute presque toujours de mauvais propos : car on cherche ordinairement à diminuer l'énormité des vices auxquels on est sujet, et à dépriser les vertus que l'on n'a pas. Ainsi, quelqu'un qui n'a pas de piété, tourne en ridicule celui qui la pratique ; le libertin, se moque de celui qui a des mœurs ; l'amateur des maximes et des plaisirs du monde, se raille de celui qui les fuit.

Que vous êtes simples, vous diront ces gens-là, de croire tout ce que disent les

Prêtres ; de ne pas vous divertir comme les autres ! Quel mal y a-t-il à cela ? Que s'il y en a, il n'est pas aussi grand qu'on veut le dire. Faites comme moi, qui n'y regarde pas de si près. Pourquoi se confesser si souvent ? pourquoi tant de pratiques de dévotion ? Cela n'est pas nécessaire.

Voilà le langage ordinaire des pécheurs. Non contens de donner le mauvais exemple, ils invitent les autres à le suivre ; parce que la honte que le vice entraîne après lui, diminue en quelque sorte, à mesure que le nombre des gens vicieux est plus considérable. S'il n'y avoit qu'un libertin dans une Paroisse, s'il n'y avoit qu'un ivrogne, qu'un médisant, tout le monde le montreroit au doigt ; il porteroit tout seul la honte attachée à sa mauvaise conduite. Au lieu qu'ayant beaucoup de semblables, il partage sa honte avec eux. Il voudroit donc que tout le monde lui ressemblât.

O que le scandale est un péché énorme ! que les gens scandaleux font de mal ! que de péchés occasionnent leurs mauvais exemples ! Assassiner un homme, c'est sans doute un crime affreux ; mais du moins cet homme assassiné n'en assassinera pas d'autres. Au lieu qu'une ame pervertie, par le mauvais exemple, en pervertit d'autres : celles-ci, à leur tour, font le même ravage ; ce qui va à l'infini. Le mauvais exemple est comme une racine de péchés, qui portera des fruits peut-être jusqu'à la fin du monde. Chose étrange ! les péchés de celui qui a donné le mauvais

exemple se multiplient encore, lors même qu'il ne pèche plus ; les personnes qu'il a portées au mal, pèchent pour lui et pour son compte. Cela fait trembler. Lorsque vous ne pensez à rien moins qu'à faire le mal, M. C. F. ; lorsque vous dormez, pendant même que vous faites de bonnes œuvres, les fruits de vos mauvais exemples se multiplient. C'est un grain de peste, qui de votre personne, s'est communiqué successivement à une infinité d'autres. L'imagination se perd dans cette génération de péchés.

Tant pis, direz-vous, peut-être, pour ceux qui se scandalisent : ce n'est point à eux à examiner ma conduite. Mais est-on le maître de ne pas sentir une mauvaise odeur, quand elle est répandue partout ? Peut-on s'empêcher de voir que vous êtes un homme sans mœurs, lorsque vous affichez, pour ainsi dire, le libertinage ? un homme sans religion, lorsque vous paroissez à l'Église avec l'air et dans la posture d'un homme qui ne croit pas en Dieu ? une mauvaise langue, lorsque les bruits que vous avez répandus courent les maisons ? un ivrogne, lorsque vous paroissez ivre-mort ? Et quand même parmi ceux qui vous voient et qui vous entendent, il n'y auroit personne qui se sentît porté à vous imiter, n'êtes-vous pas responsable de toutes les médisances, de tous les rapports, de toutes les calomnies auxquelles vous donnez occasion par votre mauvaise conduite ? Quel est donc votre crime, lorsque toute la Paroisse

sait que vous manquez habituellement aux devoirs les plus sacrés de la religion ? Point de jeûne, point d'abstinence pendant le Carême ; point de confession, point de communion, même à Pâques. Quel est votre crime, lorsqu'on vous voit pendant les Offices avec un air d'ennui, de dégoût, d'immodesties, que vous ne vous permettriez pas dans une société honnête ! Lorsque vous tenez des propos, tantôt contre la religion, vous raillant des choses les plus saintes ; tantôt contre la pudeur, vous faisant un jeu des plaisanteries les plus indécentes ? Jugez-en par cet anathème de Jésus-Christ : *Malheur à celui par qui le scandale arrive ; il lui seroit plus avantageux d'être précipité au fond de la mer.* Malheureux ! vous auriez horreur de tremper vos mains dans le sang de votre frère : cependant le mal que vous lui faites, par vos mauvais exemples, est infiniment plus horrible. Vous seriez moins cruel à son égard, si vous lui enfonciez le poignard dans le sein, et si vous lui arrachiez la vie du corps. Ah ! cette ame que vous avez portée au mal, criera éternellement vengeance contre vous, et ses cris seront entendus du souverain Juge.

Que s'il en est ainsi de quiconque scandalise le prochain, que seroit-ce d'un père qui scandaliseroit ses enfans ? d'un maître qui scandaliseroit ses domestiques ? d'un homme en place qui scandaliseroit ses inférieurs ? Un tel désordre n'a point de nom. Ce n'est plus un simple scandale ; c'est un

crime que nul terme ne peut exprimer. C'est un père qui égorge ses enfans ; c'est une mère qui étouffe le fruit de son sein ; c'est une nourrice qui empoisonne son lait ; c'est un monstre. O Dieu ! et il n'y fait pas attention ; il ne se doute pas même que ce soit un mal. Ecoutez-le : je ne fais pas grand mal ; je n'ai ni tué, ni volé. Ajoutez donc, si vous l'osez, que vous n'avez scandalisé personne ; que vous n'êtes pour rien dans les péchés d'autrui ; que de ce côté-là, vous n'avez aucun reproche à vous faire.

Ce qui rend le péché de scandale encore plus énorme, c'est la difficulté qu'il y a d'en réparer les suites. Cependant, sans cette réparation, point de pardon. Et que faire pour cela ?

Il faut que la régularité de vos mœurs soit aussi connue, que l'a été votre mauvaise conduite ; que votre sobriété devienne aussi publique, que l'a été votre ivrognerie ; que vos restitutions et vos aumônes fassent autant de bruit, qu'en ont fait vos usures, vos vols, votre avarice, votre dureté envers les pauvres : que l'on vous voie aussi doux, aussi modéré que l'on vous a vu emporté, mordant, vindicatif ; que votre respect, votre zèle, votre amour pour la religion, soient aussi remarquables, que l'a été votre peu de foi et de piété ; que le monde s'aperçoive de votre assiduité aux saints Offices, de votre recueillement et de votre modestie dans le lieu saint, comme il s'est aperçu de votre négligence à y venir, de

votre indévotion et de vos irrévérences, lorsque vous y paroissiez ; que vous soyez aussi réservé dans vos paroles, que vous y avez été libre et licencieux. Votre mauvais exemple a été comme un poison que vous avez fait avaler à qui l'a voulu, et contre lequel il n'y a point d'autre remède que la publicité de votre vertu, de votre piété, et de vos bonnes œuvres. Lorsqu'on veut ôter la mauvaise odeur d'une chambre, on ne se contente pas de mettre dehors ce qui la produit, on y jète des herbes odoriférantes ; et n'est-ce pas ce que fit Magdelaine en versant des parfums sur les pieds du Sauveur ? l'Evangile remarque que toute la maison fut remplie de la bonne odeur qu'ils exhaloient. Voilà ce que doit faire un chrétien qui a eu le malheur de donner mauvaise opinion de lui ; il faut que sa maison, que sa Paroisse, soient remplies de l'odeur de ses bons exemples. La raison suffit seule pour prouver ce que j'avance. Il n'y a personne qui ne sente que cette réparation est indispensable.

Ne croyez pas, M. F., que l'obligation de donner de bons exemples ne regarde que ceux qui en ont donné de mauvais. Ce devoir nous regarde tous.... Ecoutez-moi encore un moment.

LA sanctification des hommes est le grand ouvrage de la Providence, l'objet, la fin, l'abrégé de toutes ses œuvres. Par

conséquent, celui qui contribue au salut des hommes, est comme l'instrument de la bonté, de la sagesse, de la puissance, de toutes les merveilles que vous avez déployées, ô mon Dieu, pour la rédemption et pour le salut des hommes. Il n'y a donc rien de plus beau, de plus excellent, de plus méritoire à vos yeux, que de contribuer à ce grand ouvrage.

Or, il y a trois moyens de travailler au salut de nos frères : l'autorité, les sages conseils, le bon exemple. 1.° L'autorité : la plus douce satisfaction que puisse goûter celui qui en est revêtu, c'est de pouvoir par-là réprimer les abus, corriger les mœurs, dissiper les scandales, faire respecter le vertu. Que de bien peut faire un homme qui a l'autorité en main !

Le second moyen, ce sont les instructions sages, les bons conseils, la correction fraternelle ; éclairer les ignorans, reprendre les pécheurs, détourner du mal, exhorter au bien ceux que l'on est à portée de voir et d'entendre. Que de bonnes œuvres en ce genre, pour qui aime Dieu et le prochain !

Le troisième moyen, c'est le bon exemple ; et il faut avouer qu'il est bien plus efficace que les deux autres. Outre qu'il est au pouvoir de tout le monde, il n'est pas sujet aux inconvéniens qui rendent l'autorité et le conseil souvent inutiles, et quelquefois impraticables.

L'autorité fait respecter la vertu ; mais elle ne la fait pas aimer. Les avis charitables,

s'ils ne sont pas accompagnés du bon exemple, sont ordinairement inutiles; ils sont même ridicules, dans la bouche de celui qui fait le contraire de ce qu'il dit. Au lieu que le bon exemple seul, sans autorité, sans conseil, a une vertu toute singulière. C'est une leçon muette qui produit toujours un bon effet, ne fût-ce que pour donner de la confusion à ceux à qui elle s'adresse. Ajoutez que tout le monde ne peut avoir l'autorité, et qu'il n'est pas permis à tous de donner des leçons. Lors même qu'on est en droit d'en donner, que de précautions à prendre, que de mesures à garder!

Il n'en est pas ainsi du bon exemple. Ce moyen de faire le bien, est à la portée de tout le monde. Le dernier des hommes peut prêcher d'exemple en tout temps, en tout lieu, à toutes sortes de personnes indifféremment et sans exception. Oh! quel prédicateur que le bon exemple! Un vrai chrétien, par sa vie exemplaire, prouve la vérité de la Religion et ferme la bouche aux incrédules. Il la ferme aux pécheurs; sa conduite est leur jugement et leur condamnation; c'est comme un Evangile vivant, ouvert à tous les yeux, et dans lequel chacun peut lire les vertus que J. C. nous prescrit. L'exemple d'un homme juste, placé dans le même état que nous, est une réponse sans réplique à toutes les difficultés que le monde, la chair et l'amour-propre ne cessent d'opposer aux maximes de l'Evangile.

Choisissez donc, M. F., parmi les personnes de votre état, quelqu'un de ceux qui paroissent mener une vie plus exemplaire et plus chrétienne. Voyez comme il parle, comme il agit, comme il se conduit, et dites avec saint Augustin : Pourquoi ne pourrois-je pas vivre comme un tel ? Animé par son exemple, travaillez à la réforme de votre conduite, et à la pratique des bonnes œuvres. O que ce moyen est puissant ! quelle impression ne fera pas sur l'esprit de son mari, l'exemple d'une femme vraiment chrétienne et sincèrement pieuse ! Quoi de plus propre à sanctifier une famille, que l'exemple de celui qui en est le chef ?

Pères et mères, voulez-vous que vos enfans soient vertueux ? faites qu'ils trouvent dans votre personne le modèle des vertus auxquelles vous les exhortez ; qu'il leur suffise de vous voir, pour apprendre ce qu'ils doivent être. Ce que je dis de vos enfans, je le dis de vos domestiques. Tel est le maître, tels sont ceux qui sont à son service.

Prêchez donc, M. F., prêchez d'exemple, non-seulement dans votre maison, mais encore en quelque lieu que ce soit. Êtes-vous dans une compagnie où l'on déchire la réputation du prochain ? prêchez d'exemple : ou dites du bien de ceux dont on médit, ou montrez, par un air triste et sérieux, que vous avez horreur de la médisance. Parle-t-on en votre présence contre la Religion ou la pudeur ? prêchez d'exemple,

laissant voir la peine que cela vous fait, détournant la conversation, paroissant pénétré de respect pour les choses saintes et pour les bonnes mœurs. Etes-vous à l'Eglise? prêchez d'exemple; que tous ceux qui ont les yeux sur vous, apprennent avec quelle attention, avec quel recueillement, avec quelle piété ils doivent assister aux saints mystères. Prêchez d'exemple en tout et partout; que l'odeur de votre vertu se répande dans la paroisse, non point pour vous attirer les louanges des hommes, (à Dieu ne plaise que vous ayez un motif si bas et si criminel) mais *afin que les hommes, en vous voyant, rendent gloire à votre Père qui est dans le Ciel*, et désirent de le servir comme vous faites.

Je finis, M. F., par une réflexion que vous avez déjà faite sans doute. C'est que le bon exemple qui est un devoir commun à tous les Chrétiens en général, est d'une obligation plus étroite encore et toute particulière pour ceux qui sont élevés au-dessus des autres. Vous donc qui êtes les principaux de ma Paroisse, souvenez-vous que le bon exemple est un tribut, non-seulement de charité, mais de justice, que le reste de mes ouailles attend de vous, et que je vous demande pour elle au nom de J. C. Venez, ah! venez à mon secours; aidez-moi dans la plus importante et la plus pénible fonction de mon ministère. Prêchez par vos actions ce que je prêche par mes paroles, vous ferez infiniment plus de fruit que moi.

Si vous m'abandonnez, je n'en ferai presque point du tout, c'est-à-dire, que le salut de mon cher troupeau dépend en partie de vous, de vos bons exemples. Ce pauvre peuple que voilà, fera ce qu'il vous verra faire. Si vous avez de la piété, ils en auront ; si vous fréquentez les Sacremens, ils les fréquenteront ; si vous êtes exacts à remplir tous les devoirs du christianisme, ils deviendront de parfaits Chrétiens. Que si vous leur donnez de mauvais exemples, tout est perdu ; je travaille en vain ; vous détruisez ce que je bâtis ; vous entraînez dans les enfers, des ames pour lesquelles J. C. est mort, et que votre Pasteur s'efforce de conduire dans les voies du salut.

Mon Dieu, préservez-nous d'un si grand malheur ; animez-nous, au contraire, d'un saint zèle qui nous porte à nous édifier les uns les autres, afin que nous arrivions tous à la céleste patrie. Ainsi soit-il.

POUR LE XXI.me DIMANCHE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur l'obligation de se supporter les uns les autres.

Nonne ergò oportuit et te misereri conservi tui, sicut et ego tui misertus sum ? Ne falloit-il donc pas que vous eussiez compassion de votre compagnon, comme j'ai eu pitié de vous ? *S. Matth.* 18.

NOTRE-SEIGNEUR ne pouvoit rien dire de plus positif, pour nous faire sentir à quel point il veut que nous nous aimions, et que nous nous supportions les uns les autres. La conduite qu'il tient lui-même à l'égard de nous, doit être le modèle de celle que nous devons tenir à l'égard de notre prochain. Comme il nous aime et qu'il nous supporte avec bonté, malgré nos vices et les outrages que nous lui faisons, de même il veut que nous aimions nos frères, malgré le mal qu'ils pourroient nous faire, malgré les défauts qu'ils pourroient avoir. Hélas ! que deviendrons-nous, s'il nous juge, à cet égard, suivant la rigueur de son Evangile ? La vertu qui nous est plus expressément recommandée, est précisément celle qu'on pratique le moins. Mes C. F., prenons-y garde, et supportons-nous les uns les autres.

C'est à quoi je viens vous exhorter aujourd'hui, en remettant sous vos yeux deux raisons biens simples et bien propres à nous y engager ; les voici :

1.° Nous avons chacun nos défauts, et nous sommes bien aise qu'on les supporte : il est donc juste que nous supportions ceux d'autrui. En second lieu, Dieu nous supporte les uns et les autres, tout imparfaits et tout pécheurs que nous sommes : à plus forte raison devons-nous nous supporter mutuellement. Rien ne commande plus votre attention que cette morale.

Nous apportons en naissant un fond de misère et d'imperfection, qui infecte tout le cours de notre vie ; nous avons, dès notre enfance, que des inclinations vicieuses à réprimer, que des vices à déraciner, que des passions à combattre. N'ayant de nous-mêmes que le mal et le penchant au mal, nous ne sommes sages et vertueux qu'à force de nous faire violence ; et encore, malgré nos efforts, malgré les secours de la grâce, il n'y a pas un seul homme qui, avec toute sa vertu, puisse se flatter d'être irrépréhensible. De sorte que les plus vertueux, les plus sages, tout bien examiné, ne sont que les moins vicieux et les moins imparfaits : chacun a ses défauts. C'est une vérité dont tout le monde convient, qui s'est tournée en proverbe, et dont personne ne se fâche.

Mais, pourquoi les hommes conviennent-ils aisément, en général, d'avoir des défauts, et ne souffrent-ils qu'avec peine qu'on les accuse de tel ou tel défaut en particulier? Pourquoi le plus orgueilleux ne se croit-il point offensé quand on dit de lui qu'il n'est pas parfait, et que le plus modeste n'aime pas qu'on lui reproche nommément quelqu'imperfection qui est en lui? C'est que les défauts et les imperfections en général, sont une maladie commune à tous les hommes, au lieu que tel défaut en particulier ne se trouve pas chez tous. Or, comme celui qui est exempt de tel défaut, vaut mieux en ce point que celui qui en est atteint; comme d'ailleurs notre amour-propre est blessé, quand on dit qu'un autre vaut mieux que nous; de là vient que nous n'aimons pas à convenir de nos défauts, que nous trouvons mauvais qu'on les aperçoive, et qu'on nous les reproche, quoique nous disions sans rougir: je ne suis pas parfait, j'ai mes défauts comme tout le monde.

Vous en avez donc, mon C. F., vous en convenez, sans que votre amour-propre en souffre, parce que chacun a les siens. Mais vous ne voulez pas qu'on les nomme, ni qu'on vous les dise; vous désirez au contraire qu'on fasse semblant de ne pas les voir, qu'on les excuse, ou du moins qu'on les supporte, et qu'on vous souffre tel que vous êtes. Cela est juste: mais si vous trouvez mauvais que votre prochain relève vos défauts, plus mauvais encore qu'il vous les

reproche, ce prochain qui est de même nature que vous, doit-il trouver bon que vous releviez les siens, et que vous les lui reprochiez. Vous voulez qu'il excuse les vôtres, qu'il les souffre avec patience; il le doit: la religion et l'humanité l'y engagent. Mais n'êtes-vous pas homme? n'êtes-vous pas Chrétien vous-même? Les lois de l'Evangile et les devoirs de l'humanité ne sont-ils pas faits pour vous, comme pour les autres?

Eh! en vertu de quel privilége prétendriez-vous qu'on dût tout vous souffrir, vous passer tout, pendant que vous ne voudriez rien passer aux autres? Que si cette prétention est injuste et ridicule, pourquoi donc avez-vous les yeux continuellement ouverts sur les défauts d'autrui, pendant que vous les fermez, et que vous êtes bien aise qu'on les ferme sur vos propres imperfections? Pourquoi relevez-vous avec affectation, souvent avec malignité, presque toujours avec humeur, les défauts de votre frère, pendant que vous exigez qu'on dissimule les vôtres; et que vous êtes là-dessus d'une sensibilité insupportable? Quand il s'agit des défauts du prochain, vous exagérez, vous aggravez, vous supposez peut-être ce qui n'est pas; et quand il s'agit des vôtres, vous excusez, vous palliez, vous ne voulez pas voir ce qui saute aux yeux de tout le monde. Cela est-il juste?

Je ne suis pas parfait, cela est vrai: mais je serois bien fâché qu'on pût me reprocher des défauts semblables à ceux que je

vois dans certaines gens, avec qui on est obligé de vivre, et qui sont en vérité bien insupportables. De quoi peut-on m'accuser, après tout ? Je ne suis ni libertin, ni ivrogne ; je ne fais du mal à personne ; j'ai, grâces à Dieu, des sentimens d'honneur et de religion ; je soulage les pauvres quand je le peux ; je ne prétends pas pour cela que je sois sans défauts : chacun a les siens ; mais.... Bon, M. C. F., voilà tout juste le Pharisien qui ne se croyoit pas criminel comme tant d'autres. Mais, quel rapport y a-t-il entre les vices que vous n'avez pas, et ceux que vous croyez apercevoir dans votre prochain ?

Vous n'êtes ni libertin, ni injuste, ni vindicatif, ni avare, ni joueur, ni ivrogne. Loué soit le Seigneur qui a eu pitié de votre foiblesse ! Ah ! si vous aviez été mis à certaines épreuves ; si vous vous étiez trouvé dans certaines occasions, comme ceux que vous traitez avec si peu d'indulgence, peut-être auriez-vous fait pis, et vaudriez-vous moins qu'ils ne valent. Vous avez de la piété, vous fréquentez les Sacremens, vous faites l'aumône, tout cela est bien ; prenez garde cependant, que d'autres en font encore davantage. N'importe : vous n'avez aucun de ces vices grossiers qui vous révoltent dans la personne de votre frère ; mais enfin vous n'êtes pas sans imperfections. Ne parlons point ici de ces foiblesses qui sont un secret entre Dieu, votre confesseur et vous ; parlons seulement de cer-

tains défauts que tout le monde peut voir : et quels sont-ils? Ce n'est point à vous qu'il faut le demander : il faut le demander à vos voisins, à vos amis, à vos domestiques, à ceux qui vivent habituellement avec vous, et qui sont à portée de vous connoître. Que ne diroient-ils pas, si la charité que nous prêchons ici ne leur fermoit la bouche.

Ils diroient, qu'à la vérité, vous êtes un honnête homme, incapable de faire tort à qui que ce soit; plein de sentimens, d'honneur et de religion; mais qu'il y a dans votre caractère et dans votre conduite, des misères, des foiblesses, des inconséquences, des caprices qui ne laissent pas d'exercer la patience de ceux qui vous approchent : ils diroient, par exemple, que vous êtes trop attaché à votre sentiment, que vous trouvez bien tout ce que vous faites, et que les autres ne font jamais assez bien à votre fantaisie.

Ils diroient, que sans être ni avare, ni dissipateur, vous paroissez quelquefois l'un et l'autre, lorsque vous chicanez avec un ouvrier pour quelques sous, et que d'un autre côté vous faites des dépenses inutiles; que dans le fond vous êtes bon père, bonne mère, mais que vos enfans sont mal élevés, que vous êtes à leur égard quelquefois trop indulgent, d'autres fois trop sévère; qu'aujourd'hui vous faites beaucoup de bruit pour un rien, et que demain vous fermerez les yeux sur des choses essentielles.

Voilà ce qu'on diroit ; et mettez-vous dans l'esprit, mon C. F., qu'on ne diroit pas encore tout. Moins vous apercevez vos défauts, plus les autres s'en aperçoivent, plus ils les trouvent incommodes ; parce qu'en ne les voyant point, vous ne vous mettez pas en peine de les corriger, ou de les rendre plus supportables.

Enfin, et voici, M. F., en quoi personne ne se rend justice. Nous ne voyons certains défauts dans notre prochain, et ils ne nous sont si fort à charge, que parce que nous avons les mêmes défauts, ou les défauts contraires. Vous supporteriez aisément cet homme qui manque de douceur et de patience, si vous aviez vous-même de la douceur, de la patience, et vous ne seriez pas si choqué de sa vivacité si vous n'étiez pas vous-même si vif et si sensible. Vous ne vous plaindriez pas que cet autre, dans les affaires d'intérêt que vous avez ensemble, dispute pour un écu de plus ou de moins, si vous ne regardiez pas vous-même un écu d'aussi près que lui ; vous croyez avoir raison ; il croit l'avoir aussi, et vous contestez ensemble. D'autres fois votre prochain ne vous paroît répréhensible, et vous n'êtes choqué de sa conduite, que parce que vous avez le défaut opposé à celui dont vous l'accusez. Par exemple, un caractère vif et bouillant, ne peut souffrir quiconque ne va point assez vîte à sa fantaisie ; un caractère mou, appelle étourdis tous ceux qui vont plus vîte que lui.

Ainsi les hommes tous contens d'eux-mêmes, apercevant la paille qui est dans l'œil de leur frère, y voyant quelquefois celle qui n'y est point, et ne sentant pas la poutre qui est dans le leur, vont toujours se plaignant les uns des autres, parce qu'ils sont tous plus imparfaits les uns que les autres; et leurs défauts réciproques, qui devroient les engager à se supporter mutuellement, sont au contraire la cause pour laquelle ils ne peuvent pas se souffrir.

Il faut donc le dire, M. C. F., et le dire à notre confusion : ce monde-ci est une grande infirmerie pleine de malades de toute espèce, qui, au lieu de penser à leur guérison, se reprochent leurs infirmités les uns aux autres ; les aveugles se moquent des sourds ; les sourds, des boiteux ; les boiteux, des paralytiques. Eh! malheureux que nous sommes, regardons-nous plutôt nous-mêmes; et levons ensuite les yeux vers Jésus-Christ, ce médecin tout-puissant, qui tient dans sa main le remède efficace à toutes les maladies; et lui demandant qu'il nous guérisse, admirons la bonté avec laquelle il nous souffre. Ah! que la vue de cette infinie bonté nous ferme la bouche, les yeux, les oreilles, sur les défauts et sur les imperfections de nos semblables!.... Seconde réflexion.

Les richesses de la bonté, de la douceur, et de la longue patience de notre Dieu, ne paroissent pas seulement en ce qu'il souffre

tant de crimes qui révoltent, comme nous le remarquâmes, il y a quelque temps ; ce Dieu souverainement bon, ne montre pas moins sa patience, en souffrant les foiblesses et les infidélités journalières de ceux qui faisant profession de le servir, en reçoivent de plus grandes grâces. Nous pouvons même ajouter que cette divine patience éclate davantage en quelque sorte, à l'égard de ses serviteurs, qu'à l'égard de ceux qui l'outragent par une vie toute païenne. Ecoutons-le s'en plaindre lui-même dans les livres saints.

Si mon ennemi s'étoit élevé contre moi, j'y aurois été moins sensible ; mais vous qui viviez dans ma maison comme mon ami, que je nourris de ma propre chair ; vous que j'appelle mon fils, et qui m'appelez votre père ; vous, ame chrétienne, ma bien-aimée ; vous, offenser ma bonté ! être infidèle à ma grâce ! vous écarter de la loi sainte que je vous ai donnée ! Ah ! la plus petite infidélité de votre part, ne fût-ce qu'un seul de vos regards, une seule parole, une seule pensée ; tout ce qui ne s'accorde pas avec la fidélité que vous m'avez promise, que vous me devez à tant de titres, et que je dois attendre de vous, tout cela me blesse et me perce le cœur : *Vulnèrasti cor meum.*

Bon Jésus ! que sommes-nous donc à vos yeux, avec notre piété, nos bonnes œuvres, et toute notre prétendue régularité ? Que sommes-nous donc avec nos Confessions, nos Communions, nos prières, nos aumônes,

nos

nos jeûnes, et tous ces dehors du Christianisme ? Hélas ! que sommes-nous ? des brebis qui s'égarent sans cesse, et que vous ramenez sans cesse ; des enfans indociles qui vous désobéissent tous les jours, et à qui vous pardonnez tous les jours ? Ils reviennent à vous le matin, et ils vous abandonnent pendant le jour ; ils ne se lassent pas de vous offenser, et vous ne vous lassez pas de leur faire grâce.

Mes chers Paroissiens, que chacun de nous examine sa propre vie. Interrogez ceux même qui paroissent les plus fervens ; hélas ! vous diront-ils, cette misérable vie n'est qu'un tissu de foiblesses et d'infidélités, du matin au soir, et d'un bout de l'année à l'autre ; toujours imparfaits, toujours pécheurs, toujours incorrigibles. Aujourd'hui nous confessons nos péchés ; demain nous y retombons de nouveau. Le matin nous formons de bonnes résolutions, avant la fin du jour nous les avons oubliées. Dans certains momens nous avons de la ferveur ; le moment d'après c'est le relâchement et le dégoût. Tantôt forts, tantôt foibles ; tantôt pleins d'une sainte ardeur, tantôt froids comme la glace ; tantôt recueillis, tantôt dissipés ; tantôt résignés, tantôt impatiens ; tantôt remplis d'une douce confiance, tantôt abattus, presque jusqu'au désespoir. Nos confessions ne roulent que sur des rechutes, et nos rechutes rendent la plupart du temps nos confessions inutiles. Toujours enclins vers le mal, nous n'avons pour le bien ni

fermeté, ni consistance; et cela, malgré les grâces de toute espèce qui nous préviennent, nous touchent, nous soutiennent, nous fortifient; malgré l'abondance des secours extérieurs qui nous environnent. Mon Dieu! que nous sommes insupportables, et que vous êtes patient! En faut-il davantage, mes Frères, pour faire rougir, et pour confondre le Chrétien qui manque d'indulgence pour les défauts et pour les imperfections de ses frères?

Mais il est Dieu, et je ne suis qu'un homme. — Eh! c'est parce qu'il est Dieu que les moindres fautes ont à ses yeux une malice infinie. C'est parce qu'il est Dieu, qu'il devroit les souffrir, ce semble, avec moins de patience, puisque sa justice en demande sans cesse la punition.... Mais sa miséricorde l'emporte sur sa justice. — Eh bien! imitez-la donc, cette bonté; faites-donc aussi que la miséricorde et la douceur, quand il s'agit des défauts d'autrui, l'emportent sur votre sensibilité, sur votre mauvaise humeur, sur vos caprices, et sur tous ces sentimens d'aigreur ou de mépris, d'indignation, de malignité, qu'excitent en vous les défauts et les infirmités de vos semblables.

Il est Dieu; et je ne suis qu'un homme. — Eh! c'est précisément par la raison que vous n'êtes ni plus puissant, ni plus juste, ni plus sage que Dieu, que vous devez souffrir les imperfections de vos frères, parce que Dieu les souffre, quoiqu'elles

l'offensent, quoiqu'elles lui déplaisent plus qu'elles ne sauroient vous déplaire. Etes-vous plus jaloux de sa gloire qu'il ne l'est lui-même ? votre frère est-il l'ouvrage de vos mains ? vous a-t-il coûté trente-trois ans de peines, de sueurs, d'humiliations ? avez-vous répandu votre sang pour le racheter ? l'aimez-vous plus que J. C. ne l'a aimé ? Ah ! dites plutôt que vous ne l'aimez pas. Dieu le souffre, parce qu'il l'aime ; vous ne sauriez le supporter, parce que vous ne l'aimez pas. *Et, si vous n'aimez pas votre frère, comment*, dit S. Jean, *osez-vous dire que vous aimez Dieu ?*

Je ne suis qu'un homme ! Eh ! c'est parce que vous êtes homme, que vous devez souffrir les autres hommes, que vous devez savoir, par votre propre expérience, combien les hommes sont foibles et imparfaits ; combien ils sont aveugles sur leurs propres défauts. C'est parce que vous êtes homme, que vous n'avez aucun droit de réformer les autres hommes ; à moins que le devoir ou la charité ne vous engagent à les reprendre ; et alors, ce ne sera pas l'humeur, mais la raison ; ce ne sera pas l'impatience, mais la douceur qui règlera vos mouvemens et vos démarches. Les défauts de votre prochain pourront exciter votre charité, mais ils n'aigriront pas votre cœur ; ils pourront vous inspirer des sentimens de compassion, mais non pas de mépris. Il n'y aura ni fiel, ni dureté, ni raillerie piquante dans vos paroles. Plus vous désirerez son amende-

ment, plus vous le supporterez avec patience, plus vous le reprendrez avec douceur. Bien que ses défauts vous portent à l'humilier, ils serviront à vous humilier vous-même, en vous faisant ressouvenir de vos propres défauts, dont la réforme vous intéresse, et doit vous occuper encore plus que celle des autres.

Et voilà malheureusement ce qu'on ne veut point entendre. On craint de se regarder et de se connoître, parce qu'on ne veut pas se réformer. Et en ouvrant sur les défauts d'autrui, des yeux de mépris ou de malignité, on s'oublie soi-même, on s'applaudit de n'avoir pas les mêmes vices, pendant qu'on en a quelquefois de plus considérables dont les autres s'aperçoivent, et qu'ils critiquent à leur tour.

O mon Dieu! découvrez-nous donc nos propres défauts, et détournez nos yeux des défauts de notre prochain. Que votre infinie bonté qui nous supporte, qui nous aime, qui ne cesse de nous faire du bien, tout imparfaits, tout pécheurs que nous sommes, fasse que nous nous aimions et supportions les uns les autres, comme les enfans d'une même famille dont vous êtes le père, comme les membres d'un même corps dont vous êtes le chef, et qui doivent, après cette vie, s'ils suivent votre sainte loi, ne faire qu'une même chose en vous et avec vous, pendant l'éternité bienheureuse. Je vous la souhaite, mes Frères, au nom du Père, etc.

AUTRE, POUR LE MÊME JOUR.

Sur le pardon des ennemis.

Sic et Pater meus cœlestis faciet vobis, si non remiseritis unusquisque fratri suo de cordibus vestris. C'est ainsi que mon Père, qui est dans le Ciel, vous traitera, si chacun de vous ne pardonne point à son frère, du fond du cœur. *S. Matth.* 18.

Vous le savez, mes Frères, et c'est un article de foi; pour entrer dans le Ciel, il faut non-seulement aimer Dieu de tout son cœur, mais encore, aimer son prochain comme soi-même. Et, parce que nos ennemis, quelque mal qu'ils nous fassent, n'en sont pas moins notre prochain, il s'ensuit que, pour entrer dans le Ciel, nous devons aimer nos ennemis comme nous-mêmes, et à plus forte raison, leur pardonner. Il s'ensuit que quiconque ne pardonne point, ne peut espérer de pardon; et qu'il n'y aura jamais de miséricorde pour celui qui refusera de faire miséricorde.

Vous êtes si bien convaincus de cette vérité, que dans le tribunal de la Pénitence, quand on vous interroge sur vos dispositions à l'égard de vos ennemis, vous répondez sans hésiter: je leur pardonne; et que dans vos prières, vous ne craignez point de dire, parlant à Dieu: Seigneur, *pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.*

Il est donc inutile que je m'arrête à prouver l'obligation indispensable où nous sommes de pardonner à nos ennemis, et de les aimer, puisque tout le monde en convient : mais il ne sera pas inutile de fouiller dans votre cœur, et de voir s'il est vrai que vous pardonniez à vos ennemis. Il est très-utile encore, d'examiner s'il est vrai que ce Commandement soit aussi difficile et aussi dur que vous le prétendez. Ecoutez-moi donc attentivement.

Je lui pardonne de tout mon cœur ; je ne lui veux aucun mal ; et, pour me servir de vos termes, *que le mal que je lui veux, m'arrive !....* Cela est bientôt dit ; mais, savez-vous, mon Frère, ce que cela signifie dans la bouche d'un Chrétien qui parle sincèrement ? Le voici, et prenez-y bien garde.

Seigneur, qui connoissez toutes choses, et qui découvrez tout ce qu'il y a de plus caché dans le fond de mon cœur, vous savez que dans ce moment, je ne conserve aucune espèce de fiel contre un tel ou un tel, malgré toutes les raisons que j'ai de m'en plaindre, malgré tout le mal qu'il m'a fait, ou qu'il cherche à me faire. Il m'a dit des injures atroces, il a noirci ma réputation, il a voulu me ruiner, en me suscitant un procès injuste, il a cherché à m'enlever mes pratiques ; que sais-je enfin ? il a cherché toutes les occasions de me perdre, s'il avoit pu : tout cela est vrai. Mais il n'en est pas

moins une créature faite à votre image, ô mon Dieu ! il n'en est pas moins tout couvert du sang de J. C., qui l'a aimé, qui est mort pour lui, qui l'attend à pénitence, qui lui offre le pardon de ses péchés. Il est mon ennemi, cela est vrai; mais il n'en est pas moins mon frère, régénéré par le même Baptême, nourri dans le sein de la même Eglise, invité à la même table, appelé au même bonheur. Il est mon ennemi, cela est vrai; mais ce caractère d'ennemi ne lui ôte pas les droits qu'il a sur mon cœur, en qualité d'homme et de chrétien; parce que la haine qu'il a contre moi, n'efface point en lui l'image de Dieu, ni le caractère de Chrétien, qui est ineffaçable. Cette haine, dont il est animé contre ma personne, est infiniment plus injurieuse à Dieu qu'à moi-même : cependant Dieu souffre mon ennemi, et au lieu de lui faire du mal, il ne cesse de lui faire du bien. Quoi ! Seigneur, vous l'aimez, et je pourrois le haïr ! vous le souffrez en votre présence, et je ne pourrois pas supporter la sienne ! vous allez au-devant de lui, et je détournerois les yeux pour ne pas le voir ! vous veillez à la conservation de ses biens et de sa personne, et je voudrois nuire à sa personne et à ses biens ! je maudirois celui que vous bénissez, je ferois la guerre à celui à qui vous offrez la paix et la miséricorde ! les malédictions que je lui donnerois, retomberoient sur vous; et le haïr, ce seroit vous haïr vous-même ! Non, mon Dieu,

non. J'aimerai celui que vous aimez, je répondrai à ses malédictions par des bénédictions, à sa haine par des bienfaits, à ses persécutions par des prières. Recevez donc, ô Jésus, le sacrifice que je vous fais de mes ressentimens; effacez dans mon cœur jusqu'à la plus légère impression d'amertume, jusqu'au souvenir des mauvais traitemens que j'ai reçus de mon ennemi. Eclairez-le lui-même; donnez-lui d'autres sentimens; faites-lui comprendre que sa haine retombe sur vous, qui regardez le bien et le mal que nous faisons à notre prochain, comme si nous le faisions à votre personne elle-même. Qu'il ouvre les yeux, et qu'il voie ce qu'il fait; car il ne le voit pas, et il n'en sait rien: *Non enim sciunt quid faciunt.*

Voilà, M. F., quels sont les sentimens d'un Chrétien qui pardonne sincèrement à ses ennemis. Etes-vous dans les mêmes dispositions? Et lorsque vous dites: je lui pardonne, votre cœur s'accorde-t-il avec votre bouche, votre conscience ne vous donne-t-elle pas un démenti? Fouillez dans ce cœur, écoutez-la, cette conscience: nous voici devant Dieu, qui voit tout, et que vous ne sauriez tromper; seriez-vous bien aise qu'il vous pardonnât comme vous pardonnez à vos ennemis, qu'il vous aimât comme vous les aimez, et non autrement? Parlez-vous dans toute la sincérité de votre ame, quand vous dites: Seigneur, pardonnez-moi comme je pardonne; traitez-moi comme je traite mes ennemis; conduisez-

vous, à mon égard, de la manière dont je me conduis à l'égard de ceux qui me haïssent et me persécutent. Voilà ce que je vous demande, mon C. F.; ne vous flattez point, et pensez-y bien avant de répondre.

Mais, s'il est vrai que vous pardonniez à votre ennemi, et que vous l'aimiez comme Dieu vous l'ordonne; d'où vient que nous avons une peine infinie à vous déterminer, quand il s'agit de faire vis-à-vis de lui quelques démarches de réconciliation? — Moi, le prévenir! moi; faire des avances! s'il me salue, je le saluerai; s'il me parle, je lui répondrai. — Est-ce là le langage d'un homme qui n'a plus rien sur le cœur?

Pouvez-vous dire que vous pardonnez à votre ennemi, et que vous l'aimez, lorsque vous répétez à tout propos les griefs que vous avez contre lui? lorsque, dans toutes les occasions, vous renouvelez vos plaintes? lorsque vous regardez de mauvais œil les personnes qui lui sont attachées? Mais si vous lui pardonnez sincèrement, d'où viennent ces mouvemens d'indignation qui s'élèvent de temps en temps dans votre ame? d'où vient ce ton d'indifférence, de mépris, d'amertume que l'on aperçoit dans vos discours, toutes les fois qu'il est question de votre ennemi? A-t-on la bouche amère, quand il n'y a pas de bile sur le cœur?

Mais enfin, si vous lui pardonnez sincèrement; pourquoi sentez-vous un plaisir secret, lorsqu'on déchire sa réputation, ou que vous le voyez dans la peine? Pourquoi

souffrez-vous, au contraire, si quelqu'un vous en dit du bien, ou s'il lui en arrive? Pourquoi fuyez-vous les occasions de le voir? Quelle est cette répugnance que vous avez à lui parler? Pourquoi ne voudriez-vous pas lui rendre les services que vous lui rendiez autrefois? Pourquoi seriez-vous fâché qu'il vous en rendît lui-même? Vous lui pardonnez, vous l'aimez: eh! si vous ne lui pardonniez point, si vous le haïssiez, tiendriez-vous à son égard un autre langage, auriez-vous une autre conduite?

Ce n'est pas ainsi que vous en agissez avec nous, ô mon Dieu! Quand une fois vous nous avez pardonné nos offenses, vous en perdez jusqu'au souvenir; vous les mettez au rang des choses qui ne sont plus, ou qui n'ont jamais été. Malheur à celui qui n'oublie pas de même les offenses qu'il a reçues de ses ennemis; vous n'oublierez jamais les siennes.

Et certes, M. F., si pour remplir, à cet égard, ce que la Religion nous commande, vous vous contentez de dire: je lui pardonne, sans vous faire aucune violence, ni pour effacer de votre souvenir les insultes que votre ennemi vous a faites, ni pour le convaincre par votre façon d'agir que vous les oubliez sincèrement, et que vous conservez pour lui tous les sentimens de la charité chrétienne; si, en disant: je lui pardonne, vous ne pouvez pas le souffrir; si, en disant: je ne veux pas me venger, vous êtes bien aise qu'un autre vous venge;

en disant : je ne lui souhaite pas du mal, vous vous réjouissez intérieurement de celui qu'il souffre ; certes, le pardon des ennemis n'est pas bien difficile ; les Païens en feroient tout autant : votre justice n'a rien de plus que celle des Scribes et des Pharisiens, et vous n'entrerez jamais dans le royaume du Ciel. *Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous font du mal, bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous persécutent ;* c'est J. C. qui parle, et qui parle avec toute l'autorité d'un Dieu qui veut être obéi : et nous ne pouvons pas changer l'Evangile.

Cela est dur. Oui, cela est dur à la nature orgueilleuse, aveugle, corrompue ; mais pour un homme qui croit en Jésus-Christ ; mais pour un pécheur qui se rend justice ; mais pour un Chrétien qui voit les choses sans passion, avec les yeux d'une raison éclairée par les lumières de la foi, ce commandement n'est pas, à beaucoup près, aussi difficile, ni aussi dur qu'il paroît l'être.... Seconde réflexion.

Je pourrois vous dire, mon C. P., que votre ennemi n'est peut-être pas aussi coupable que vous l'avez imaginé : vous vous plaignez de lui, et je veux croire que vous avez de bonnes raisons : mais il se plaint de vous, et il a les siennes qui valent peut-être mieux que les vôtres. Il a des torts ; vous en avez aussi ; car il est rare que deux per-

sonnes se brouillent, sans qu'il y ait des torts de part et d'autre : la différence n'est ordinairement que du plus au moins. Il a tenu des propos sur votre compte, il a déchiré votre réputation.... Quelles preuves en avez-vous ? Des rapports qu'on vous a faits ? Mais, depuis quand est-il permis de condamner les gens sans les entendre ? Où en serions-nous, s'il falloit croire tout ce que l'on dit ? Seriez-vous bien-aise que vos amis ajoutassent foi aux discours d'une personne mal-intentionnée, qui chercheroit à vous brouiller avec eux ? Ne savez-vous pas qu'on trouve partout des esprits méchans qui sèment la zizanie ? Ils iront chez votre voisin rapporter ce que vous n'aurez pas dit, et au sortir de là, ils viendront vous rapporter des choses qu'il n'aura jamais dites. Quand on prête l'oreille à de tels rapports, on commence par se regarder de mauvais œil, on ne se parle plus avec la même cordialité, on n'a plus la même confiance, et parce qu'on se suppose mutuellement de mauvaises intentions, on interprète de travers les démarches les plus innocentes, les discours les plus simples. De la méfiance, on passe à la froideur ; de la froideur, au mépris, à l'aigreur, à la haine qui éclate ensuite, dès que l'occasion s'en présente ; et le tout, parce qu'on a eu l'imprudence d'écouter un brouillon, qui a débité des mensonges.

Voilà ce que j'ai trouvé la plupart du temps, lorsque j'ai voulu remonter à la source de vos inimitiés. Vous êtes trop

crédules, M. C. F. Quand une fois vous vous êtes mis dans la tête que tels et tels vous en veulent, vous croyez qu'ils n'ouvrent la bouche que pour vous décrier, qu'ils ne cherchent qu'à vous nuire; tandis, peut-être, qu'ils ne parlent jamais de vous, et qu'ils n'y pensent pas. Rabattez donc d'abord tous les rapports et les ouï-dire; ayez au moins la charité de penser en vous-mêmes que tout cela peut n'être pas vrai; et dès ce moment, la personne contre laquelle vous êtes si irrités, commencera par ne plus vous paroître si odieuse.

— Ce ne sont pas des ouï-dire; il m'a chargé d'injures, parlant à moi, et j'ai tout entendu de sa propre bouche. — Mais est-il vraisemblable qu'un homme, à moins qu'il ne soit ivre ou insensé, dise des injures à un autre, sans que cet autre lui ait donné aucun sujet de mécontentement? — Il m'accuse de choses qui ne sont point. — Tant mieux, si elles ne sont point: il y en a d'autres qui sont, que Dieu seul connoît, et dont on ne vous soupçonne certainement pas. Mais ne l'avez-vous pas accusé à votre tour, ne vous êtes-vous pas défendu? Vous vous ressouvenez très-bien de ce qu'il vous a dit de piquant, et vous ne faites pas attention que vous lui avez répondu des choses tout aussi piquantes: cela est-il juste? Quand on a jeté tant de fiel, devroit-on en conserver encore?

Mais je laisse toutes ces réflexions, ainsi que beaucoup d'autres semblables. Je mets

la chose au pis aller, et je suppose que votre ennemi vous hait et vous persécute, sans que vous lui en ayez donné aucun sujet. Je vais plus loin, et je suppose que vous lui avez rendu autrefois des services essentiels, qu'il vous a des obligations considérables, qu'il ajoute l'ingratitude à la haine, et qu'il vous rend le mal pour le bien; voilà sans doute ce qu'il y a de plus fort et de plus dur à digérer. Si vous écoutez les mouvemens de la nature, un ennemi de cette espèce sera pour vous l'objet le plus odieux et le moins supportable; mais si vous écoutez la voix de la raison, de la religion et de la vraie sagesse, cet ennemi, tout méchant qu'il est, deviendra l'objet de votre compassion, et il cessera par conséquent d'être l'objet de votre haine.

En ouvrant les yeux de la foi, vous ne verrez plus dans sa personne qu'un instrument dont la Providence se sert pour vous châtier, pour vous humilier, pour exercer votre patience, pour éprouver votre charité, pour purifier votre vertu, comme le saint roi David ne voyoit que la main de Dieu, lorsque ce misérable vomissoit des injures contre lui, le chargeoit de malédictions et lui jetoit des pierres. *Laissez-le faire*, dit-il, *c'est le Seigneur qui lui a commandé de me maudire : eh! qui suis-je pour m'opposer aux volontés de Dieu, ou pour lui demander raison de sa conduite?*

Je ne mérite point, de la part de mes ennemis, les mauvais traitemens que j'en

essuie, je ne leur ai fait aucun mal, je ne les ai jamais offensés : cela est vrai ; mais il n'y a rien que je ne mérite de la part de Dieu : j'ai péché contre lui, j'ai commis le mal en sa présence ; il faut que j'en porte la peine. S'il juge à propos de faire servir la malice de mes ennemis à ma pénitence, et aux desseins de miséricorde qu'il a sur moi ; si mes ennemis sont les verges qu'il a choisies pour me châtier, est-ce à moi de maudire ces verges et de les briser ? Ah ! ce qui m'afflige, c'est qu'il les brisera elles-mêmes et les jettera au feu, après s'en être servi ; c'est que la haine de mes ennemis, qui est l'instrument de mon salut, est en même temps la cause de leur perte.

Oui, M. F., ce qui doit vous affliger davantage, c'est la perte de l'ame de votre frère. Que si vous êtes insensible pour son ame, prenez au moins pitié de la vôtre dont le salut ou la damnation dépendent du pardon que vous accordez ou que vous refusez à vos ennemis. Pour vous faire sentir jusqu'où va l'aveuglement d'un Chrétien qui cherche à se venger, écoutez J. C. dans la parabole de notre Evangile.

Voilà un homme riche à qui vous devez une somme considérable, qu'il vous est impossible de lui payer ; il vous appelle et vous dit : mon ami, tu me dois quatre fois plus que tu n'as, et il ne tient qu'à moi de te faire pourrir dans les prisons ; mais je te tiendrai quitte de tout, si tu veux remettre à ton voisin l'écu qu'il te doit.

Ne tomberiez-vous pas à ses pieds ? n'embrasseriez-vous pas ses genoux ? votre reconnoissance ne seroit-elle pas au-dessus de toutes vos expressions ? n'iriez-vous pas sur-le-champ trouver ce voisin, et en lui remettant la petite somme qu'il vous doit, ne le regarderiez-vous pas comme un homme à qui vous êtes redevable en quelque sorte de votre fortune et de votre repos ? L'application est aisée à faire.

J. C. vous appelle : Venez, pécheur ; vous êtes redevable à ma justice d'une multitude de péchés. Quand vous feriez pénitence mille ans, vous ne seriez pas encore quitte envers moi ; et vous ne pouvez attendre que l'enfer, si je ne vous fais miséricorde. Mais rassurez-vous ; je vous la promets, cette miséricorde, à une condition seulement : c'est que vous ferez miséricorde à vos ennemis, que vous leur pardonnerez ; que vous les aimerez, que vous leur ferez du bien, et que vous en agirez avec eux ; comme j'en agis aujourd'hui avec vous. A cette condition, je vous pardonne tout ; j'oublie tout, et votre ame sera à mes yeux plus blanche que la neige.

Ah ! mon Sauveur, qu'elles sont aimables les ressources de votre amour ! J'ai mérité les peines éternelles de l'enfer, et vous m'en tenez quitte, pourvu que je pardonne à mes ennemis et que je les aime ! Eh ! qu'est-ce donc que les insultes dont j'ai à me plaindre de leur part, en comparaison de ce que vous avez souffert de la mienne ? Qu'est-ce

que le mal qu'ils m'ont fait, en comparaison de celui que j'ai fait moi-même contre vous? Non, mon Dieu, non : à ce prix-là, le pardon des offenses les plus grièves, l'amour des ennemis les plus cruels n'ont plus rien de dur ni de difficile. Vous exigez que je leur remette un denier, et vous me remettez vous-même des sommes innombrables. Ah! Seigneur, quand vous m'ordonneriez de verser mon sang et de donner mille vies si je les avois, pour l'amour de mes ennemis, ce ne seroit encore rien au prix de la grâce que vous me faites, en oubliant ainsi toutes mes iniquités.

M. C. F., s'il y a quelqu'un parmi vous qui ne soit pas touché de cette dernière réflexion, je ne crains pas de dire qu'il est sans foi, sans sentiment, et qu'il n'a pas de plus cruel ennemi que lui-même, qu'il a consommé sa réprobation, qu'il est déjà jugé par sa propre bouche, et que nous désespérons de son salut.

Ah! pécheurs, votre pardon est à votre disposition. Profitez donc de la miséricorde qui vous est offerte. Pardonnez du fond du cœur à vos ennemis, et Dieu vous pardonnera : oui, pardonnez, et vous êtes assurés de la grâce de Dieu en ce monde, et de sa gloire dans le Ciel. Je vous le souhaite.

POUR LE XXII.me DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur le respect dû aux Puissances.

Cujus est imago hæc et superscriptio? De qui est cette image et cette inscription ? *S. Matth.* 22.

LE défaut de soumission aux Puissances a été, dans tous les temps, M. C. F., la source principale des troubles qui se sont élevés et dans l'Eglise, et dans l'Etat, où l'on trouve toujours malheureusement de ces esprits dont parle l'Apôtre, qui *méprisent la domination, blasphèment la souveraine Majesté.* Et pourquoi ? parce qu'en regardant la personne de ceux qui nous gouvernent, ils voient purement et simplement des hommes que l'ambition, la faveur, ou la fortune et le hasard ont élevés au-dessus des autres.

La Religion chrétienne nous en donne une idée bien différente. Elle nous apprend que la Providence, et non pas le hasard, qui n'est rien, règle et ordonne elle-même tout ce qui se fait sur la terre ; *que toute Puissance vient d'en-haut ; et que résister aux Puissances, c'est aller contre l'ordre que Dieu a établi.* Vérité précieuse, qui est seule capable de réprimer efficacement l'esprit

de rebellion, d'étouffer tous les murmures, et de retenir les peuples dans le devoir de l'obéissance. Que chacun de nous, en voyant l'éclat extérieur qui environne et les chefs de l'Eglise, et les chefs de l'Etat, dise donc en lui-même : *De qui est cette image ?* Qu'il écoute, et qu'il apprenne de J. C., *à rendre à César, ce qui appartient à César, et à Dieu, ce qui appartient à Dieu ;* c'est-à-dire, au Prince, tout ce qui lui est dû, et aux Ministres de l'Eglise, le respect et l'obéissance que Dieu ordonne. C'est ce qui fera le sujet de cette Instruction.

C'EST moi qui fais des Rois, qui les élève sur le trône, qui leur mets le sceptre dans la main et la couronne sur la tête : *Per me reges regnant.* Ainsi parle le Maître des Maîtres, sans distinguer les bons Rois d'avec les méchans, ni ceux qui succèdent à leurs pères d'avec ceux qui sont élus par les peuples, ni les usurpateurs d'avec les souverains légitimes, ni les infidèles d'avec les Chrétiens ; tous règnent par lui ; et quels qu'ils soient, nous devons respecter en eux son image.

Je dis l'image de cette Puissance souveraine, à laquelle tout l'univers doit être soumis ; l'image de cette Providence universelle qui veille à tout, et pourvoit aux besoins de toutes ses créatures ; l'image de cette justice immuable qui récompense les

bons, punit les méchans, et traite chacun suivant ses mérites.

Le Roi, dit l'apôtre S. Paul, *est le Ministre de Dieu, qui l'a revêtu de son autorité.* Autorité, par conséquent souveraine, dont il peut bien communiquer une portion à quelques-uns de ses sujets; mais dont la plénitude demeure toujours en lui, comme dans la source d'où elle émane.

Et d'où vient le respect que nous avons pour les Ministres de l'Etat, pour les Officiers de la justice, pour ceux qui commandent les armées, et pour toutes les personnes que le Souverain emploie dans les différentes parties du Gouvernement dont il est le chef unique: *Cujus est imago hæc?* C'est que nous reconnoissons en eux la portion d'autorité que sa Majesté leur a confiée; qu'il leur conserve ou qu'il leur retire, suivant l'esprit de conseil, de justice et de raison qui est le caractère propre de sa puissance souveraine. C'est que, les uns sont comme la bouche du Monarque qui juge, les autres, comme le bras du Monarque qui combat; d'autres, comme les yeux du Monarque qui veille; c'est que nous reconnoissons, enfin, dans le Monarque lui-même, le Ministre et l'image de Dieu.

C'est de Dieu seul que l'Empereur tient son caractère et sa puissance; c'est à Dieu seul, par conséquent, qu'il doit rendre compte de l'usage qu'il fait de son autorité, parce que c'est à Dieu seul qu'il a prêté serment dans son sacre. C'est donc l'Evangile,

et l'Evangile seul qui juge entre l'Empereur et son peuple ; c'est donc vous, ô Religion sainte, qui êtes vraiment placée entre nous et le Monarque auguste qui nous gouverne ; c'est donc vous, qui êtes vraiment, auprès de lui, notre organe et notre avocate ; c'est vous, qui avez gravé, qui conservez et protégez, dans son cœur, la liberté, les intérêts et les droits de la nation qui lui est soumise ; c'est vous, ô Religion divine, qui êtes vraiment la gardienne des liens sacrés qui nous unissent à lui ; c'est vous enfin qui, en garantissant au Souverain la fidélité, l'obéissance, l'amour de son peuple, garantissez au peuple la sagesse, la justice, la modération, la bonté, qui leur rendent cher son Souverain, et qui l'attachent à sa personne sacrée. Ah ! M. F., que nos intérêts et tous nos droits sont bien placés entre les mains d'un Monarque, auprès duquel nous avons pour garans, pour médiateurs, pour avocats, J. C. et son Evangile !

Quelle doit donc être notre reconnoissance, à la vue de tous les avantages dont nous jouissons, à l'ombre, et par le bienfait de cette autorité souveraine ? C'est par elle que les Ministres de la Religion exercent en paix les fonctions sacrées du sacerdoce ; c'est à l'ombre de cette autorité que les Fidèles reposent, avec confiance, *sous les pavillons de Jacob et dans les tentes d'Israël.*

C'est la Majesté impériale qui remplit le temple de la justice, qui préside à tous ses tribunaux, et qui nous les rend si respec-

tables. C'est là que le Prince, dans la personne des Magistrats qu'il a choisis pour remplir, au nom de sa Majesté, la plus auguste de ses fonctions, c'est là, dis-je, que le Prince veille sur les droits de chaque citoyen; c'est là, qu'il est le protecteur de la veuve, le défenseur de l'orphelin, le père de son peuple; c'est là, qu'il justifie l'innocent accusé, qu'il punit le coupable, et qu'il fait rendre à chacun ce qui lui appartient. Si nos biens, notre réputation, notre vie, sont en sûreté; si nous nous reposons tranquillement dans notre lit; si nous voyageons avec autant de confiance, sur les grands chemins, que dans le milieu de nos villes, nous devons tous ces avantages au ministère public; et l'ordre de ce ministère public émane du Prince: en quoi il est véritablement l'image de cette Providence universelle qui veille à tout, qui conserve et protége tout.

D'après cela, il est aisé de comprendre quel doit être notre amour et notre respect pour la personne de l'Empereur. Aussi, voyons-nous que Dieu lui-même avoit prescrit la manière de consacrer les Chefs de son peuple, qui, dans l'Ecriture sainte, sont appelés les *Oints du Seigneur*. De là cette vénération religieuse dont David étoit pénétré pour la personne de Saül, lors même que le Seigneur eut réprouvé ce Roi; de là cette soumission parfaite que l'Evangile nous commande envers nos Souverains, lorsqu'il n'y a rien dans leurs ordres qui soit évi-

demment opposé à la loi de Dieu ; de là vient enfin, que les Chrétiens des premiers siècles étoient les plus fidèles sujets des Empereurs, quoique ces Empereurs fussent païens, quoiqu'ils fussent les ennemis et les persécuteurs de l'Eglise.

Que si les premiers Fidèles honoroient les Empereurs païens, et leur étoient soumis, en tout ce qui pouvoit s'accorder avec l'Evangile de J. C., le Maître des Maîtres ; à combien plus forte raison devons-nous respecter l'autorité souveraine, nous qui avons le bonheur d'avoir un Prince qui, par son attachement à la Religion Catholique, Apostolique et Romaine, qui, par son respect pour le Saint-Siége et pour le Vicaire de J. C., a mérité aussi-bien que ceux qui régnoient avant lui, le titre glorieux d'*Empereur très-chrétien.*

Honorez-le donc, M. F., et honorez-le dans la personne de tous ceux qui le représentent, et qui l'aident à porter le poids immense de l'autorité souveraine. N'écoutez point les calomnies qu'on pourroit débiter sur leur compte : hélas ! ils sont hommes ; leurs foiblesses, s'ils en avoient, devroient-elles nous faire oublier les services qu'ils rendent à l'Etat, et les obligations que nous leur avons ? Eh ! ne savez-vous pas qu'il est impossible de plaire à tout le monde ; que ceux qui occupent les grandes places, étant forcés de mécontenter une infinité de personnes, doivent nécessairement avoir beaucoup d'ennemis ; qu'ils ne peuvent faire

tout le bien qu'ils voudroient? Et ne voyez-vous pas que c'est la plus criante des injustices, de vouloir les rendre responsables et de tout le mal qui arrive, et de tout le bien qui ne se fait pas? Combien sont donc coupables ceux qui jugent, condamnent, déchirent tantôt le Souverain, tantôt ceux qui soutiennent avec lui le poids immense de l'univers : *qui portant orbem?*

Enfin, nous devons les impôts à notre Prince; J. C. nous en a donné l'exemple, en payant le tribut à César, quoiqu'il ne dût rien à personne. Nous payons les impôts, pour les besoins de l'Etat qui sont les nôtres; pour l'entretien des Magistrats qui jugent nos différends, qui veillent à la conservation de nos biens, de nos droits, de nos personnes; pour l'entretien des troupes qui gardent nos frontières, qui combattent nos ennemis, qui nous protégent du glaive de sa Majesté, qui nous couvrent du bouclier de sa puissance; nous les devons pour la gloire du Monarque, qui est la nôtre, puisque lui et son peuple ne font qu'un. C'est donc pour nous, et, en quelque sorte, à nous-mêmes que nous payons les impôts.

De là l'obligation de les payer; de là la condamnation des fraudes qui se commettent au préjudice des droits de sa Majesté, ou contre ses ordres, dans l'achat, le débit, le transport, l'entrée, la sortie de certains effets, et dans une infinité de cas, dont le détail ne seroit pas assez convenable dans un Prône.

Ces

Ces ordres, ces défenses, cette police auxquelles la plupart ne se font pas une peine de contrevenir, émanent de l'autorité impériale. Quelle erreur donc, d'imaginer que l'on peut y contrevenir sans blesser sa conscience! Si la crainte d'encourir la peine portée contre les infracteurs de la loi, est le seul motif qui doive nous la faire observer; si nous pouvons contrevenir aux ordres du Prince, sans nous rendre coupables devant Dieu, saint Paul se trompe en disant que celui *qui résiste à l'autorité royale, résiste à Dieu même.* Et il n'est donc pas vrai que nous soyons obligés, en conscience, de rendre à César, ce qui appartient à César.

Concluons, M. F., que nous devons à nos Souverains, et les impôts et l'obéissance, et le respect et l'amour. Revenons-en toujours aux paroles de notre Evangile : *De qui est cette image et cette inscription?* Souvenez-vous que leur manquer, c'est manquer à Dieu lui-même : *Rendez à César, ce qui appartient à César.*

Rendez aussi à Dieu, ce qui appartient à Dieu. Car, si la puissance temporelle est souverainement respectable, la puissance spirituelle ne l'est pas moins..... Seconde réflexion.

Les deux puissances temporelle et spirituelle, quoiqu'indépendantes l'une de l'autre, se tiennent, pour ainsi dire, par la main.

Le Trône est appuyé sur l'Autel, comme l'Autel s'appuie sur le Trône; ils se soutiennent mutuellement, en sorte que tout ce qui tendroit à ébranler les fondemens de la Religion, devroit nous faire craindre la décadence et la ruine de l'Etat. Or, les fondemens de notre Religion sont établis sur le caractère et l'autorité dont J. C. a revêtu les Ministres de son Eglise.

Mais, si l'on méprisoit ce caractère, si l'on résistoit à cette autorité, si l'on rejetoit les décisions des premiers Pasteurs, si on les censuroit, où en serions-nous? hélas! nous l'avons vu dans ces malheureuses années qui viennent de s'écouler. Cet esprit d'indépendance, ce mépris de l'autorité la plus sacrée, quels affreux malheurs n'avoient-ils pas appelés sur la France? Qu'étoit devenu ce tendre respect dont on étoit pénétré autrefois, pour la personne du souverain Pontife, le Père commun des Fidèles, le Vicaire de J. C., le chef visible de l'Eglise universelle? Qu'étoit devenu cet attachement inviolable pour l'Eglise Romaine, la mère et la maîtresse de toutes les Eglises, le centre immuable de la foi et de l'unité catholique? N'a-t-on pas vu de simples Fidèles insulter à son autorité, et mépriser ses décisions? Mais, grâces vous soient rendues, ô mon Dieu! le plus grand nombre est revenu de ses égaremens. Un Héros, en rétablissant la Religion, a fait cesser ces désordres; et la présence du souverain Pontife, dans notre patrie, a gagné les cœurs, et les a rendus

à l'Eglise Catholique. L'esprit d'impiété et d'incrédulité existe encore, il est vrai; mais il diminue chaque jour. Puisse-t-il se perdre entièrement! ah! que nous en serions plus heureux!

En effet, M. F., quel avantage peut-il revenir, soit au public, soit aux particuliers, du mépris que l'esprit d'impiété s'efforce d'inspirer aux Fidèles, pour les Ministres de la Religion? Si les peuples n'étoient soumis ni au Pape, ni aux Evêques; si les Curés ne trouvoient ni obéissance, ni respect dans leurs Paroissiens, la fidélité, la probité, la justice, le bon ordre, règneroient-ils davantage dans chaque Paroisse? La principale fonction de notre ministère n'est-elle pas d'exhorter continuellement les peuples qui nous sont confiés, à la pratique de toutes les vertus qui font l'honnête homme, le bon citoyen, le sujet fidèle? Ne prêchons-nous pas la soumission au Prince, et à toutes les personnes qui le représentent? n'exhortons-nous pas les sujets à payer les impôts sans murmurer, à ne pas frauder les droits du Prince, à craindre la justice, et à respecter ceux qui sont chargés de la rendre? N'est-ce pas les Ministres de l'Eglise, en un mot, qui, par leurs instructions soit publiques, soit secrètes, travaillent sans cesse à réprimer tous les vices, dans leur source; à maintenir, autant qu'il est en eux, la paix et le bon ordre dans chaque famille, et par conséquent, dans chaque Paroisse, et par conséquent, dans tout

l'Empire ? Et les Ministres de l'Eglise, envisagés sous ce point de vue, ne sont-ils pas les personnes les plus utiles et les plus précieuses à l'Etat ?

Mais, si on avilit leur caractère aux yeux du peuple ; si on lui apprend à mépriser leur autorité ; le peuple n'aura plus de confiance en ses Pasteurs. S'il n'a plus de confiance en eux, leur ministère sera sans fruit ; il deviendra tout-à-fait inutile ; ou bien, ils seront regardés, non plus comme les dispensateurs des saints Mystères, mais comme des commis gagés : et de là, quels désordres !

Il faut cependant convenir de ce qui est vrai : les impies, qui déchirent les Ministres de la Religion, n'en veulent pas à leur personne. Eh ! comment pourroient-ils haïr leurs concitoyens, leurs parens, leurs alliés, leurs amis, leurs frères ? Non ; ce sentiment est contre nature. C'est donc l'Eglise elle-même qu'ils haïssent ; et ils n'ont que trop réussi à faire mépriser son autorité. Hélas ! plusieurs se moquent aujourd'hui de ses commandemens ; dans grand nombre de maisons on ne connoît presque plus ni jeûne, ni abstinence, ni Carême, ni Confession, ni Pâques. La peine d'excommunication dont elle menace les Fidèles qui lisent de mauvais livres, qui ne confessent pas leurs péchés, au moins une fois l'an, qui manquent au devoir pascal, qui n'assistent pas à la Messe de Paroisse ; toutes ces menaces sont tournées en ridicule. Les enfans déchirent le sein de

leur mère ; ils la rassasient d'opprobres; ils renouvellent, ô mon Sauveur, dans votre corps mystique, les humiliations, et tous les outrages que vous souffrîtes autrefois dans votre sainte humanité.

Vous gardez aujourd'hui un profond silence ; mais un jour viendra où vous vous éveillerez, grand Dieu, pour confondre vos ennemis. Enfans dénaturés, un jour viendra, et ce jour n'est pas bien éloigné, où les frayeurs de la mort vous environneront, où toutes les horreurs de l'enfer que vous avez perdues de vue, vous retrouveront et viendront fondre sur vous; vous les appellerez alors, ces Ministres que vous avez méprisés ; ils vous présenteront le crucifix, en disant : De qui est cette image : *cujus est imago hæc?* Vous la reconnoîtrez pour lors cette image, aujourd'hui l'objet de vos mépris et de vos railleries ; vous la reconnoîtrez, mais sera-t-il temps ? lui restituerez-vous sa gloire ? réparerez-vous les maux affreux que vous aurez causés par vos écrits, par vos discours, par vos exemples ?

Ah ! M. F., mes très-chers Frères, ne vous laissez point entraîner par le torrent de ces discours et de ces exemples contagieux. Ne vous laissez pas corrompre par le souffle empesté de ces bouches infernales *qui vomissent des blasphèmes contre le Seigneur, et contre son Christ ; qui foulent aux pieds les Saints du Très-Haut ; qui bouleversent le temps*, les mœurs, l'Evangile ; qui, après avoir secoué le joug, s'efforcent de le briser

et de l'anéantir; et dont la tête insolente s'élève contre ce qu'il y a de plus respectable et de plus saint parmi les hommes.

Soyez, en tout et partout, les enfans soumis de l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine, dans le sein de laquelle vous avez été nourris, et hors de laquelle vous ne trouverez jamais le salut éternel; respectez, dans la personne de ses Ministres, l'image et l'autorité de J. C.; vous rappelant ses promesses : *Ceux qui vous écoutent, m'écoutent; ceux qui vous méprisent, me méprisent;* reconnoissant leur autorité, confirmée particulièrement par ces paroles du Sauveur : *Toute puissance m'a été donnée dans le Ciel et sur la terre; comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie; allez, enseignez toutes les nations, les baptisant, leur enseignant tout ce que je vous ai prescrit.* Ne vous laissez point *emporter çà et là à tout vent de doctrine;* défiez-vous de toute nouveauté; souvenez-vous que l'Evangile ne change point; que *Jésus-Christ étoit hier, qu'il est aujourd'hui, et qu'il sera dans tous les siècles;* recevez tout ce que l'Eglise Catholique approuve; rejetez tout ce qu'elle condamne, et dites anathème à tout ce qui s'éloigne du respect et de la soumission parfaite qui lui sont dûs.

Apprenez d'elle à voir et à respecter l'image de Dieu, dans la personne de son Chef visible Notre Saint Père le Pape, vrai représentant de Jésus-Christ sur la terre; dans les Evêques unis au Pape, et dans vos

Pasteurs et autres prêtres soumis aux Evêques. Conduisez-vous, en toute occasion, comme de bons Chrétiens, obéissant, non avec peine, mais par amour. Priez, et priez souvent pour vos Pasteurs, pour la paix et le triomphe de l'Eglise, afin que Dieu la console dans les chagrins que lui causent ses enfans prévaricateurs.

Gravez, ô mon Dieu! gravez dans le cœur de tous les Fidèles, l'amour, le respect et l'obéissance pour ceux qui vous représentent sur la terre, dans le gouvernement de l'Eglise et de l'Etat; éloignez de nous cet esprit d'orgueil, d'indépendance, de rebellion, qui est la première cause de tous les malheurs; confondez les ennemis de l'Eglise, qui sont nécessairement les ennemis de l'Etat; mais confondez-les dans votre miséricorde, en les éclairant, afin qu'ils voient la profondeur de l'abîme où ils se précipitent, eux et ceux qui les écoutent. Que vos Ministres, ô mon Sauveur, soient revêtus de cette force divine que vous leur avez promise, pour abattre tout ce qui s'élève contre votre éternelle vérité. Que votre bras tout-puissant soutienne et protége *l'Homme de votre droite* sur le trône où vous l'avez placé. Conservez en lui l'esprit de sagesse et de discernement qu'il a reçu avec l'onction *de votre huile sainte*, afin qu'il comprenne, de plus en plus, que si le bonheur de l'Etat dépend du respect, de la fidélité et de l'amour que les sujets doivent à leur Prince, tous ces sentimens n'ont de solidité,

qu'autant qu'ils sont fondés sur les maximes de l'Evangile que nous prêchons, et sur la morale de J. C. dont nous sommes les Ministres ; qu'il n'oublie point que cette Religion divine est le plus ferme appui du Trône, et que les Souverains, en la protégeant, travaillent à leur propre gloire. Enfin, mon Dieu, faites que tous, Rois et sujets, nous remplissions si exactement nos devoirs, que nous méritions tous de régner avec vous, ô Roi des Rois, dans l'éternité bienheureuse.

Ainsi soit-il.

POUR LE XXIII.me DIMANCHE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur la tiédeur.

Non est mortua puella, sed dormit. Cette fille n'est pas morte, mais elle dort. *S. Matth.* 9.

J'APPLIQUE ces paroles à l'ame tiède, pour vous entretenir aujourd'hui, M. F., sur un sujet aussi important qu'il est peu connu. Notre-Seigneur, en parlant de la sorte, avoit en vue une autre espèce de sommeil, et une autre espèce de mort ; je veux dire, le sommeil et la mort de nos ames ; et je veux, à cette occasion, vous parler d'un certain sommeil qui, détruisant peu à peu les principes de notre vie spirituelle, nous conduit

insensiblement à la mort terrible du péché. Notre ame, dans l'état de tiédeur, n'est pas morte, il est vrai, mais elle dort ; sommeil funeste, qui est le signe et l'avant-coureur d'une mort prochaine ; voie trompeuse qui paroît droite, et qui aboutit à l'enfer ! Seigneur, apprenez-nous à la connoître, à la craindre, et à l'éviter.

Qu'est-ce que la tiédeur ? et quels sont les moyens de la fuir ? c'est ce que je vais vous apprendre.

Je n'entends point, par les ames tièdes, ces chrétiens qui cherchent à concilier les maximes du monde avec la morale de J. C. ; qui sont attachés au monde, et qui servent Dieu par contrainte ; qui voudroient bien ne pas se damner, mais qui ne veulent rien souffrir de ce qui les gêne à un certain point ; ils ne veulent pas se jeter dans le précipice, mais ils vont, sans crainte, jusques sur le bord ; ils ne veulent pas marcher dans la voie large, mais ils ne veulent pas non plus marcher dans la voie étroite ; ils marchent entre deux, dans un sentier qu'ils se sont eux-mêmes tracé, et qui rentre nécessairement dans la voie large ; parce qu'il est impossible de servir deux Maîtres, et que quiconque n'est pas tout entier à J. C., est contre lui.

Je n'entends pas non plus par la tiédeur, ces sécheresses, ces dégoûts involontaires que les ames les plus ferventes éprouvent

quelquefois dans la pratique de la vertu et dans les exercices de piété. Vous leur cachez de temps en temps, ô mon Dieu, la lumière de votre visage pour la leur faire désirer avec ardeur, et pour leur faire sentir que sans vous elles ne sont rien. Vous paroissez quelquefois vous retirer et les abandonner. Dans cet état, elles gémissent, elles soupirent après vous. Mais bien loin que cet état ait rien de criminel, il est, au contraire, un grand sujet de mérite pour le chrétien qui le souffre avec patience, et qui vous demeure fidèle, ô mon Dieu, quoiqu'il ne trouve aucun goût, aucune douceur dans votre service.

Je ne parle donc ici, M. F., ni de ceux qui voulant être chrétiens, et mondains, ne servent Dieu que par crainte ou par routine; ni de ceux qui sincèrement détachés du monde, ne trouvent cependant aucune consolation sensible dans le service de Dieu, Les premiers sont froids plutôt que tièdes; et la tiédeur apparente des seconds suppose une ferveur extraordinaire.

J'entends par une ame tiède, un chrétien qui remplit, à la vérité, les devoirs extérieurs du christianisme, mais qui les remplit négligemment. Il ne voudroit pas tomber dans de grandes fautes; mais il ne se fait pas une peine d'en commettre beaucoup de petites. La tiédeur est un état mitoyen entre l'habitude du péché mortel et la ferveur, c'est-à-dire, une espèce d'état mitoyen entre la mort et la vie. Une ame tiède

n'est pas morte devant Dieu, parce qu'elle a la foi, l'espérance, et la charité, qui sont les sources de la vie spirituelle, mais c'est une foi sans zèle, une espérance sans fermeté, une charité sans ardeur. Entrons dans quelques détails ; faisons le portrait d'un chrétien fervent et celui d'une ame tiède, mettons-les à côté l'un de l'autre ; et voyez, M. C. F., auquel des deux vous ressemblez davantage.

Le chrétien fervent ne se contente pas de croire les vérités de la Religion : il les aime, il les médite, il s'en occupe sans cesse. Il écoute toujours avec un nouvel empressement les instructions dans lesquelles nous lui expliquons ces vérités précieuses ; et le désir qu'il a de les connoître, ne vient que du désir qu'il a de les pratiquer.

Le chrétien qui vit dans la tiédeur croit, mais il ne s'occupe guères des vérités qui sont l'objet de sa croyance. Les instructions de ses Pasteurs l'ennuient, il les écoute par bienséance ou par habitude, il les écoute comme quelqu'un qui pense en savoir assez ou en faire assez. Telle est sa foi : par-là il est aisé de juger quelle doit être son espérance.

L'espérance du vrai chrétien est ferme ; sa confiance en Dieu est inébranlable. Comme il a sans cesse devant les yeux les biens et les maux de l'autre vie, il voit indifféremment les biens et les maux de celle-ci. Le bonheur dont il espère jouir dans le Ciel, le console de tous les malheurs qu'il peut

essuyer sur la terre. Fermement appuyé sur cette espérance, les afflictions n'abattent point son courage ; il ne s'enfle jamais de bien être. Dans l'adversité, il espère en Dieu ; dans la prospérité, il ne met sa joie qu'en Dieu. Il voit, il adore, il aime, il baise la main paternelle de Dieu, dans quelque situation qu'il se trouve.

Le tiède n'est pas de même, à beaucoup près. Rarement occupé de ce qu'il craint et de ce qu'il espère dans l'autre vie, on le voit toujours très-sensible aux biens et aux maux de celle-ci ; non qu'il veuille renoncer aux biens du Ciel, pour ceux de la terre ; mais tant qu'il se trouve bien sur la terre, il ne se sent rien moins que pressé d'aller au Ciel. Dans l'adversité, il ne s'abandonne pas au désespoir, mais il lui échappe souvent de se plaindre et de murmurer. Dans la prospérité, il ne va pas jusqu'à oublier Dieu, mais il ne s'oublie pas lui-même : il se compte en cela pour quelque chose.

Le vrai chrétien tremble continuellement à la vue de sa foiblesse et de ses misères. Il fuit tant qu'il peut les occasions du péché. Il ne compte ni sur ses résolutions, ni sur ses forces, ni sur sa vertu ; mais sur Dieu seul ; et en conséquence il prie sans cesse, il ne se lasse jamais de prier. Le tiède a confiance en Dieu, mais il ne se méfie pas assez de lui-même : peu de vigilance, peu de précautions ; beaucoup d'imprudence.

L'amour de Dieu dans le cœur du juste est un feu qui s'enflamme de plus en plus.

Comme il ne perd jamais de vue le divin modèle de la perfection à laquelle nous devons tendre, et compte pour rien tout ce qu'il a fait en comparaison de ce qui lui reste à faire pour y arriver, il va toujours en avant ; il s'élève de vertu en vertu, jusqu'au grand jour de l'éternité.

L'amour de Dieu dans une ame tiède, est comme une petite étincelle cachée sous la cendre ; je veux dire, sous une infinité de pensées, de désirs, d'affections terrestres qui, à la vérité, ne l'étouffent pas absolument, mais qui l'empêchent de s'enflammer, en sorte qu'elle se consume peu à peu, et s'éteint enfin d'elle-même. C'est un amour sans tendresse, un amour sans activité, sans force, qui se soutient à peine dans les points essentiels, et ne se montre pas du tout dans les choses qui lui paroissent de peu de conséquence.

Un chrétien qui vit dans la tiédeur, remplit assez régulièrement les devoirs extérieurs du christianisme. Il prie soir et matin, il assiste aux offices de paroisse, il approche des Sacremens à Pâques, et [illegible] dans d'autres temps ; mais en tout cela il paroît si lâche, qu'il semble le faire par habitude et par manière d'acquit, plutôt que par un sentiment de piété. Ses Confessions et ses Communions ne sont pas sacriléges, mais elles sont sans fruit. Il n'est pas volontairement distrait en priant, mais il ne fait rien ou presque rien pour prévenir les distractions dont ses prières sont remplies. Il observe les

jeûnes de l'Eglise ; mais il les adoucit tant qu'il peut, et trouve le moyen de les réduire à très-peu de chose.

Négligence dans les devoirs de son état. Il y a bien des choses qu'il pourroit faire et qu'il ne fait pas. Il agit presque toujours par des vues humaines : il ne s'applique point à purifier ses intentions. Avec lui tout ce qui n'est pas mal, est assez bien.

Négligence dans la pratique des bonnes œuvres. Il pourroit visiter les malades, et il s'informe à peine de leur santé. Il pourroit consoler ceux qui sont dans l'affliction, et il n'y prend pas garde. Il pourroit prévenir les besoins des malheureux qu'il connoît, et il attend qu'on vienne le prier ; il assiste les pauvres à cause de leur importunité, plutôt que pour plaire à Dieu. Il aime son bien, sa santé, sa tranquillité, non pas jusqu'à leur sacrifier son ame ; mais il n'aime point assez Dieu jusqu'à se gêner dans ce qui ne lui paroît pas d'une obligation étroite.

Négligence enfin par rapport aux fautes vénielles. Une légère médisance, une petite raillerie, une conversation inutile, quelques heures de temps perdu, quelque retour de complaisance sur soi-même, de petites impatiences, un attachement trop marqué pour des plaisirs innocens, pour certaines commodités permises ; manquer la Messe un jour ouvrable par pure paresse, ou les Vêpres du Dimanche sans nécessité ; ces sortes de fautes ne lui font guères de peine. Il s'en

confesse néanmoins, mais il ne travaille point à les corriger, parce qu'il les compte pour rien ou pour peu de chose.

Telles sont, M. F., les dispositions, telle est à peu près la conduite de ceux qui vivent dans la tiédeur. Hélas! que le nombre en est grand! Rien cependant de plus dangereux que cet état, rien de plus à craindre.... Seconde réflexion.

Que n'êtes-vous froid ou chaud, dit le Seigneur! *parce que vous êtes tiède, je commencerai à vous vomir et à vous rejeter loin de moi.* D'où l'on peut conclure que la tiédeur est plus dangereuse dans un sens, et peut avoir des suites plus funestes que l'état du péché mortel.

Un chrétien qui est dominé par quelque habitude criminelle, gémit au moins de temps en temps sur son misérable état. Son dessein n'est pas de persévérer toute sa vie dans le péché, il a quelques désirs de conversion, et il se propose de se convertir un jour; au lieu que les tièdes ne pensent à rien moins qu'à se convertir, parce qu'ils s'imaginent n'avoir pas besoin de conversion. Persuadés qu'ils vivent assez bien, ils ne désirent pas de mieux vivre; et leur ame ainsi disposée, devient comme un objet insipide, fade, dégoûtant, que Dieu vomit enfin, et qu'il rejette sans qu'elle s'en aperçoive. Or, comme personne ne reprend ce qu'il a vomi, la tiédeur peut donc être regardée comme

le signe, l'avant-coureur, le prélude d'une damnation éternelle. En effet, qui est-ce qui sera rassasié dans le Ciel? ceux qui ont faim et soif de la justice; ceux qui étant justes, s'efforcent de devenir encore plus justes; ceux qui étant saints, travaillent à se sanctifier davantage. Or, l'ame tiède n'a ni cette faim ni cette soif; elle ne désire ni plus de sainteté, ni une plus grande justice. Elle ne sera donc pas rassasiée dans le Ciel. La tiédeur est donc un signe de réprobation.

Après cela, mon F., tranquillisez-vous sur ce que vous ne commettez pas des fautes considérables, sur ce que vous remplissez les devoirs extérieurs de la religion. Vous croyez répondre à tout, en disant que vous évitez le péché mortel, que vous seriez fâché d'en commettre aucun, et que cela suffit pour conserver la grâce sanctifiante. Mais est-il toujours facile de distinguer dans la pratique les fautes vénielles d'avec les péchés mortels? Et les fautes vénielles, quand on les néglige, ne refroidissent-elles pas la charité, ne conduisent-elles pas insensiblement à la perte de la grâce?

D'ailleurs, peut-on se sauver sans aimer Dieu? Et si vous l'aimiez sincèrement, ne chercheriez-vous pas à lui plaire dans les petites choses comme dans les grandes? Ne savez-vous pas que ces fautes qui vous paroissent légères lui déplaisent souverainement; qu'elles ont une malice infinie, et qu'elles ne sont excusables à ses yeux qu'à cause de notre fragilité? Réfléchissez bien

là-dessus : souvenez-vous que le vrai amour de Dieu nous inspire nécessairement de l'horreur pour les plus petites fautes, qu'il renferme par conséquent le désir de la perfection ; d'où je ne crains pas de conclure que celui-là n'a pas l'amour de Dieu, qui ne désire pas de se corriger, de se purifier, de se perfectionner de plus en plus, et qui n'y travaille pas de toutes ses forces. Ames tièdes, voilà de quoi vous faire trembler. Puissiez-vous profiter de ce qui me reste à vous dire, pour vous aider à sortir d'un état infiniment plus dangereux que vous ne sauriez l'imaginer !

1.° Mettez-vous bien dans l'esprit qu'en qualité de Chrétiens, vous êtes appelés à la perfection, et que par conséquent vous devez faire tous vos efforts pour y arriver. Dire, *je ne veux pas être un Saint*, est le langage d'un réprouvé. Quiconque ne veut pas être un Saint, n'entrera jamais dans le Ciel, parce qu'il n'y a que les Saints qui y entrent. Eh ! pourquoi ne voudriez-vous pas devenir aussi Saint que ceux dont vous lisez la vie, et dont l'Eglise honore la mémoire ? Ne prétendissiez-vous qu'à la dernière place du Paradis, souvenez-vous qu'elle ne peut être donnée qu'à un Saint.

2.° Ne vous comparez jamais à ceux qui vous paroissent plus imparfaits que vous. Comparez-vous plutôt avec ceux qui ont des vertus que vous n'avez pas, qui font des bonnes œuvres que vous ne faites pas. Quelle folie de dire : je ne suis pas un usurier

comme celui-ci, je ne suis pas un avare comme celui-là, un impie, un libertin comme cet autre ; tel et tels qui vivent dans le même état que moi, ne s'y comportent pas si bien que moi. Ils ne font pas ceci, et je le fais. Ils font cela, et il s'en faut bien que je le fasse.

Pourquoi ne pas dire plutôt, je ne suis pas à beaucoup près si humble, si modeste, si doux, si patient, si mortifié, si détaché du monde qu'un tel et un tel; je ne suis pas si charitable que celui-ci, je n'ai pas tant de piété que celui-là ? Voilà ce que se dit à lui-même un Chrétien qui est tant soit peu zélé pour sauver son ame. Point du tout, pour se trouver bon, ou assez bon, l'on se compare à ceux qui paroissent plus méchans ou moins bons que soi, et là-dessus, on se tranquillise, comme si la malice du prochain faisoit notre bonté, comme si ses imperfections faisoient nos vertus, comme si sa damnation nous assuroit la vie éternelle.

Ah ! vous ne raisonnez pas ainsi, lorsqu'il s'agit des biens et des honneurs de ce monde. Vous regardez toujours au-dessus, jamais ou presque jamais au-dessous. Je veux encore ceci, dites-vous, je voudrois encore cela. Pourquoi ne pourrois-je pas devenir aussi riche qu'un tel ? Hélas ! nous courons comme des insensés dans le chemin de la fortune. C'est à qui réussira le mieux : rien ne nous lasse, rien ne nous rebute ; et dans le chemin du Ciel, on ne voit que des lâches qui s'arrêtent à chaque instant ; qui, après avoir

fait un pas, reculent; qui, au lieu de regarder devant eux, regardent derrière; qui, au lieu de se piquer d'une sainte émulation, en voyant la ferveur de ceux qui les passent, s'applaudissent intérieurement à la vue des autres qui leur paroissent moins avancés. Nous courons avec ferveur après des chimères, nous nous les arrachons, pour ainsi dire, les uns aux autres; et quand il s'agit de ravir le Ciel, nous sommes toujours contens de nous-mêmes, nous croyons toujours avoir assez de vertu, assez de piété: il semble que nous craignons d'en avoir trop. Quelle honte!

3.° Remède contre la tiédeur. Faites-vous un règlement de vie, et suivez-le sans jamais vous en écarter. Réglez votre journée conformément aux occupations de votre état. Ayez une heure marquée pour votre lever, pour votre coucher, pour vos exercices de piété, pour votre travail, pour vos récréations, pour tout. Mais prenez garde, il ne suffit pas de mettre de l'ordre dans l'extérieur, il faut que l'intérieur soit réglé aussi; autrement ce règlement de vie ne seroit qu'une routine. Ayez donc pour maximes de ne rien faire, sans avoir auparavant dirigé et purifié votre intention. Préparez votre ame, non-seulement avant la prière et les autres exercices de piété; mais avant de commencer votre travail, avant d'entrer en conversation, et dans quoi que ce soit que vous fassiez, ou que vous ayez à dire.

4.° Remède contre la tiédeur. Quelles que puissent être vos vertus et vos bonnes œuvres, regardez tout cela comme rien : imaginez-vous que vous avez à peine commencé. Que n'avoit pas fait saint Paul; que n'avoit-il pas souffert pour la gloire de J. C., et pour sa propre sanctification ? Cependant comptant tout cela pour rien, il ne pensoit qu'à ce qu'il devoit faire encore. M. F., disoit-il aux Philippiens, *j'oublie ce qui est derrière moi, mes désirs s'étendent et se portent vers J. C.* qui marche devant moi, et qui m'appelle toujours plus loin. *Je le suis, je m'élance, je fais continuellement de nouveaux efforts pour l'atteindre, jusqu'à ce que je le tienne.*

Plus donc on avance dans la connoissance de Jésus-Christ et dans la pratique de la vertu, plus on voit de chemin à faire. Mais hélas! qui sont ceux qui en agissent ainsi ? combien qui n'ont que l'ombre du Christianisme, qui vivent dans la tiédeur ? Ne suis-je pas moi-même dans ce funeste état ? je puis maintenant le connoître facilement.

O mon Dieu ! fondez la glace de mon cœur, attendrissez-le, dilatez-le, afin que je marche, que je coure dans la voie de vos commandemens. Donnez-moi la faim et la soif de la sainteté et de la justice. Faites que je soupire sans cesse après vous, que je tremble de vous déplaire en quoi que ce soit, et que j'aie pour les fautes les plus légères, autant d'horreur que pour les plus

grandes. Que je travaille sans relâche à corriger mes imperfections, pour devenir conforme à J. C., afin que je puisse recevoir de votre miséricorde, ô mon Dieu, la couronne que vous n'avez promise qu'à ceux qui lui seront trouvés semblables.

POUR LE XXIV.me DIMANCHE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur le peu de fruit qu'on retire de la parole de Dieu.

Verba mea non præteribunt. Mes paroles ne passeront point. *S. Matth.* 24.

LA plus grande et même la seule consolation que puisse avoir un Pasteur dans les travaux de son ministère, est de voir que ses Paroissiens deviennent meilleurs à mesure qu'il les instruit. Si ceux qui nous écoutent, se ressouvenoient de ce que nous leur disons dans cette chaire ; si l'Evangile que nous leur prêchons étoit en tout et partout la règle de leur conduite, notre joie seroit parfaite, et nous n'aurions plus rien à désirer dans ce monde.

Mais hélas ! nous parlons, on nous écoute ; et dès que nous sommes descendus de chaire, on oublie ce que nous avons dit. On nous écoute, et chacun va son train

ordinaire, comme s'il n'avoit entendu que des fables. C'est la réflexion que j'ai faite en lisant les paroles que je viens de vous rapporter. Réflexion bien triste, à laquelle je m'arrête néanmoins, quoiqu'elle me navre le cœur, et me remplisse d'amertume. Je prie Dieu que vous en soyez touchés et qu'elle ne vous devienne pas inutile comme tant d'autres.

NE pourrois-je pas, en commençant, faire à la plupart d'entre vous, M. F., le reproche que le Seigneur faisoit autrefois à son peuple. *Je n'ai cessé d'étendre les mains et d'élever ma voix au milieu d'un peuple indocile*, qui n'a cessé de résister à mes paroles et de les contredire par ses actions. Je n'ai pas gardé le silence, ni sur l'énormité des vices, ni sur les châtimens qu'ils méritent, ni sur les remords qui les accompagnent, ni sur les moyens de s'en corriger. J'ai employé tour à tour et souvent tout à la fois la sévérité, la douceur, les exhortations, les menaces, les reproches, les prières, les larmes. J'ai remis sous leurs yeux ce que les jugemens du Seigneur ont de plus terrible, ce que sa miséricorde et sa bonté ont de plus touchant. Je ne me suis pas tû, j'ai élevé la voix; et suivant l'ordre que vous m'en aviez donné, ô mon Dieu, *j'ai annoncé à votre peuple ses prévarications et vos vengeances.* Mais votre parole a été dans le cœur du plus grand nombre,

comme ces figures qu'on trace sur le sable, et que le premier vent fait évanouir ; ou comme les sillons d'un vaisseau qui fend la mer, et ne laisse après lui aucun vestige de la route qu'il a tenue. *Les Prophètes ont parlé en vain ;* on les a écoutés, et on n'a fait ni plus ni moins que si on ne les avoit pas entendus.

Nous avons, il est vrai, la consolation passagère de voir votre parole écoutée avec empressement ; lorsque nous élevons nos mains pour vous offrir, ô mon Dieu, le saint Sacrifice, lorsque nous élevons la voix pour annoncer votre Evangile et pour publier votre gloire, nous sommes environnés d'un peuple qui nous réjouit d'abord par l'attention qu'il fait paroître, et nous en concevons de la joie. Mais quand je fais réflexion qu'au sortir de votre Temple, la plupart ne se souviendront plus ni de ce qu'ils ont vu, ni de ce qu'ils ont entendu, et qu'ils ne se mettront point en peine de suivre les avis que nous leur avons donnés, ma joie se change en tristesse, et mon cœur en demeure flétri.

Mon C. F., je vous rends justice ; vous avez écouté, avec une attention singulière, l'instruction que le Ministre du Seigneur a faite, sur la nécessité de fuir les occasions du péché, sur-tout de ce vice honteux auquel vous êtes sujet depuis long-temps ; vous avez senti la force des raisons qu'il a exposées, pour tâcher de vous les faire éviter ; vous avez trouvé qu'il disoit vrai. Mais pour-

quoi donc a-t-il dit tout ce que vous avez entendu, sinon pour que vous le mettiez en pratique, dès que l'occasion s'en présentera ? Point du tout ; en sortant de l'Eglise, avant même d'en sortir, vous roulez, dans votre esprit, le projet de suivre votre passion ; vous courez chercher l'occasion de la satisfaire. Et quand ? lorsque cette parole du Saint-Esprit : *Quiconque aime le danger, y périra*, retentit encore dans vos oreilles ! N'est-ce pas là se moquer de la parole de Dieu, et de ses menaces ?

Vous aviez paru touché de l'instruction que j'avois faite contre les désordres qui se commettent dans les rapports. Je vous avois fait sentir que rien n'étoit plus injurieux à Dieu et à ses Saints, que les divertissemens qu'on s'y permet ; et au sortir de là, vous y avez couru ; vous avez donné des scandales tels qu'on n'en avoit pas encore vus de semblables. N'est-ce pas là fouler aux pieds la parole de Dieu, se moquer de ses défenses et de ses châtimens ?

Ne la méprisez-vous pas, cette divine parole, lorsqu'au sortir d'un Prône sur l'ivrognerie et contre les cabarets, où nous n'avons rien dit dont vous ne conveniez, vous allez de l'Eglise au cabaret, où vous passez la plus grande partie du jour et même de la nuit ; lorsqu'au sortir d'un Prône sur la médisance, et pendant leque vous disiez tout bas, cela est vrai, vous allez de l'Eglise, dans cette maison, dans cette compagnie, déchirer la réputation de votre prochain ;

chain ; lorsqu'au sortir d'un Prône où l'on vient de vous dire, de la part de J. C., qu'il n'y aura point de pardon pour celui qui ne pardonnera pas du fond du cœur, vous refusez de parler à votre ennemi, de le saluer, de lui rendre service ? Enfin, lorsque venant d'entendre ce que Dieu nous a ordonné de vous dire sur la patience, sur la charité, sur le bon ordre qui doit régner dans votre famille, de retour dans votre maison, vous criez, vous jurez contre votre femme, contre votre mari, contre vos enfans ou vos domestiques ?

Le traître Judas avoit encore le Corps de J. C. dans sa bouche, ses lèvres perfides étoient encore teintes de son Sang adorable lorsqu'il sortit du Cénacle pour aller vendre son divin Maître, et le livrer aux Juifs. Et vous, pendant que la parole de J. C., qui est le prix de son Sang, est encore dans vos oreilles, vous la profanez, en faisant le contraire de ce qu'elle vous dit ! Ne vaudroit-il pas mieux pour vous, ne l'avoir jamais entendue ?

Notre-Seigneur disoit, en parlant des Juifs endurcis : *Si je n'étois point venu, si je n'avois pas parlé à ce peuple, il seroit moins coupable : mais je suis venu, J'ai parlé, je me suis fait entendre : il n'a plus d'excuse.* Voilà ce que nous devons vous dire aussi, mes Frères ; la première, la plus indispensable obligation de mon ministère, est de vous prêcher la parole de Dieu, et de vous instruire de ce qu'il ordonne et de ce qu'il

défend ; et vous devez me rendre témoignage que je suis fidèle à ce devoir. Quelle excuse aurez-vous donc, lorsque Dieu vous appellera à son jugement ? Ah ! si je manquois de vous instruire, de vous exhorter, de vous reprendre, vous pourriez dire : Seigneur, personne ne nous a fait connoître vos volontés. Mais toujours instruits, et vivant toujours comme si vous ne l'étiez pas ; toujours exhortés, et toujours vicieux ; toujours repris, et toujours incorrigibles, ne travaillez-vous pas à votre endurcissement ? n'accumulez-vous pas sur vos têtes, des trésors de colère qui éclateront au dernier jour ?... Donnez-moi encore un moment d'attention.

Moïse étant descendu de la montagne, tenant les tables de pierre sur lesquelles Dieu avoit lui-même gravé la Loi qu'il vouloit donner à son peuple, Moïse trouva ce malheureux peuple, dansant autour d'un veau d'or qu'il avoit fabriqué, pour l'adorer à la place du vrai Dieu. Ce saint homme, pénétré d'horreur et d'indignation, à la vue d'un crime si abominable, jeta par terre les tables de la Loi, et les mit en pièces.

Mes chers Frères, nous avons reçu de J. C. les mêmes Commandemens, et il nous a aussi chargés de vous les annoncer. Hélas ! n'avons-nous pas la même douleur que Moïse ? Si, descendant de cette chaire, nous vous suivions dans vos maisons, si nous

examinions vos démarches, votre conduite, ne vous trouverions-nous pas dansant aussi autour de l'idole que chacun de vous s'est choisie; oubliant votre Dieu, et vous livrant l'un, au démon de l'impureté, l'autre, au démon de l'ivrognerie; celui-ci, au démon de la colère, celui-là, au démon de la médisance? Que ferons-nous? briserons-nous, comme Moïse, les tables de la Loi? brûlerons-nous l'Evangile, au lieu de vous l'annoncer? déchirerons-nous les Livres sacrés qui contiennent la Loi du Seigneur? Non, M. F., vous pourriez bien abuser plus longtemps de cette divine parole; mais, avec le secours de la grâce, nous ne nous lasserons point de vous l'annoncer. Au contraire, nous redoublerons de zèle, nous élèverons la voix plus fort, à mesure que les scandales s'augmenteront; et peut-être que Dieu, touché de notre persévérance, amollira enfin vos cœurs, et que vous vous rendrez à nos instances.

Mes Paroissiens, mes chers enfans en Jésus-Christ, vous qui êtes l'unique objet de mes soins et de ma sollicitude, de mes peines et de mes consolations; vous, de qui dépendent et les douceurs et les amertumes de ma vie, faut-il que vous me forciez à vous dire des choses dures. Ah! qu'il en coûte à mon cœur de m'exprimer de la sorte! que je serois heureux d'avoir des louanges à vous donner, jamais de reproches à vous faire! Pardonnez-les, je vous en conjure, mes très-chers Frères, à l'inquiétude que

me donne votre salut, à cause du peu de fruit que plusieurs d'entre vous retirent de la parole qu'ils entendent depuis si long-temps, et qu'ils n'auront, hélas ! entendue que pour consommer peut-être leur réprobation !

Si nous vous parlions de notre propre chef, si la parole que nous vous annonçons étoit celle de l'homme, vous pourriez n'en faire aucun cas. Mais, ne savez-vous pas que ce n'est point en mon nom que je vous parle, mais au nom de J. C.; que la doctrine que je vous prêche n'est point à moi, mais à J. C.; que ma parole n'est point la parole de l'homme, mais qu'elle est vraiment la parole de Dieu ? Combien ne doit-elle donc pas vous être précieuse ! avec quel soin ne devez-vous donc pas la recueillir, la conserver, et y conformer votre conduite ! Quand il paroît une Loi du Prince, on l'observe exactement, on la suit à la lettre. Chose étrange ! et la Loi de Dieu, on la foule aux pieds, on fait tout le contraire de ce qu'elle ordonne ou de ce qu'elle défend.

Si les vérités qu'on vous prêche étoient au-dessus de votre portée, si elles n'avoient aucun rapport avec vos actions, je comprendrois comment vous oubliez sitôt ce que nous vous disons. Mais, dans toutes nos instructions, il n'y a pas une parole qui ne se rapporte à ce que vous faites; vos repas, vos travaux, votre commerce, vos conversations, vos devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers vous-mêmes,

votre bonheur ou votre malheur éternel : voilà la matière ordinaire de nos Prédications. Il n'y a donc pas un instant de la vie où la parole de Dieu ne doive se présenter à votre esprit, pour vous diriger et pour vous conduire.

Mais ce n'est point ainsi qu'on l'entend, ô mon Dieu ! on vient à l'Eglise, on fait des prières, on écoute des instructions touchantes ; et au sortir de là, le libertin court à ses plaisirs ; l'ivrogne, au cabaret ; la femme, à ses médisances ; l'usurier, à ses rapines ; chacun suit la voie dans laquelle il s'est égaré, sans penser à votre parole, ô mon Dieu, pas plus que si l'on avoit raconté des fables, ou comme si l'on n'avoit parlé pour personne.

C'est qu'on n'auroit jamais fini, dit-on, s'il falloit faire tout ce que les Prédicateurs disent ; ils en exigent trop. Voilà comment raisonnent certaines gens ; et dans la fausse idée où ils sont, qu'il y a beaucoup à rabattre sur ce qu'on leur prêche, ils écoutent, sans aucun dessein de faire ce qu'on leur dit ; ils n'en font ni plus, ni moins.

J'ai dit, par exemple : mon C. F., je vous en avertis, prenez-y garde, c'est un péché mortel de ne pas sanctifier le Dimanche ; et vous êtes dans l'erreur, en imaginant que pour le sanctifier, il suffit d'entendre la Messe ; qu'on peut faire, après cela, ce qu'on veut le reste du jour, et l'employer soit à ses affaires, soit à se divertir. Voilà ce que nous vous prêchons ; vous l'écoutez ; mais,

vous pensez ensuite, et vous décidez qu'après avoir assisté à la Messe, vous n'êtes obligé à rien. Il est vrai que je ferois bien de passer les jours de Dimanches et de Fêtes dans le service de Dieu et dans la pratique des bonnes œuvres; mais, la Messe une fois entendue, le reste est de pure dévotion, et je ne serai pas damné pour ne l'avoir pas fait. Voilà ce que vous dites; et comme d'ailleurs vous n'avez point assez de piété, pour aller au-delà de ce qui est d'une obligation absolue, vous ne vous mettez point en peine de pratiquer ce que l'on vous prêche, parce que vous croyez que le Prédicateur exagère, et que vous n'êtes point obligé de faire tout ce qu'il dit. Examinez-vous bien là-dessus, M. F., et vous verrez que c'est ce qui rend, presque toujours, nos instructions inutiles à la plupart de ceux qui les entendent.

Le Prédicateur fait son devoir, dit-on encore; il est obligé de parler comme il fait. Oui, sans doute, le Prédicateur fait son devoir; mais, prenez garde que son devoir est de dire la vérité. Lorsque vous l'entendez crier, avec l'Apôtre, qu'il n'y a point de Paradis pour les avares, pour les ivrognes, pour les voleurs, pour les impudiques, pour les amateurs de ce monde; il fait son devoir, qui est de dire la vérité. Il est donc vrai qu'il n'y a point de Paradis pour vous, qui êtes ou un avare, ou un ivrogne, ou un impudique, ou un voleur, ou un amateur des plaisirs criminels de ce

monde, à moins que vous ne changiez de conduite, en faisant ce que dit le Prédicateur. En disant que nous faisons notre devoir, vous prononcez votre condamnation. Si ce que nous prétendons être mal, n'est pas mal; si ce que nous appelons péché mortel, n'est qu'une faute légère; si ce que nous assurons être d'obligation, ne l'est pas; nous ne disons donc pas la vérité, nous sommes donc des menteurs: vous êtes donc des insensés de dire que nous faisons notre devoir.

Mais enfin, croyez-vous que vous ne rendrez pas compte à Dieu des instructions que vous avez entendues? Pouvez-vous lire, sans trembler, ces paroles du Saint-Esprit: *Vous avez négligé les avis que je vous avois donnés; vous avez méprisé mes exhortations: vous vous êtes moqués de mes réprimandes.* Lorsque l'heure de la mort, ce moment terrible que vous ne sauriez envisager sans frémir, sera venu, *je me rirai de vous à mon tour*, et je me vengerai du mépris que vous faites aujourd'hui de ma parole.

Cette menace est effrayante; prévenez-en les effets, M. C. F., en recevant désormais la parole de Dieu, non-seulement avec respect et attention, mais encore, et sur-tout dans le dessein d'en profiter, et avec une volonté sincère de la mettre en pratique. Que cette divine parole passe de vos oreilles dans votre cœur, et de votre cœur dans toute votre conduite, pour la régler et pour la sanctifier.

C'est là votre ouvrage, Seigneur; vous seul, pouvez donner à votre parole cette efficacité : *Celui qui plante, n'est rien; celui qui arrose, ne peut rien; il n'y a que vous, ô mon Dieu, qui donniez l'accroissement.* Faites-le donc, Seigneur, afin que tout mon troupeau, étant fidèle à écouter votre parole et à la pratiquer, obtienne la récompense que vous avez promise à ceux qui l'observeront fidèlement. Ainsi soit-il.

POUR LE JOUR DE LA DÉDICACE.

Sur le respect dans les Eglises, et sur le recueillement pendant les saints Offices.

Intravit Jesus in Templum Dei, et ejiciebat omnes vendentes et ementes in Templo. Jésus entra dans le Temple, et il en chassa tous ceux qui y vendoient et qui y achetoient. *S. Matth.* 21.

D'où vient aujourd'hui à J. C., M. F., cet air de zèle et d'indignation qui éclate sur son visage? Nous l'avons vu établi juge sur la femme adultère, et il ne l'a pas condamnée. Nous avons vu à ses pieds la pécheresse, et il lui a pardonné avec bonté ses désordres et ses scandales. Il vient même de répandre des larmes sur Jérusalem, cette ville criminelle, qui a tué les Prophètes et qui va mettre le comble à sa malice, en cru-

cifiant son Sauveur et son Dieu. Partout il a paru plein de douceur et de bonté.

Quels sont donc les outrages qui triomphent aujourd'hui de sa clémence, et qui arment ses mains bienfaisantes des verges de la justice? On profane le Temple saint; on déshonore la maison de son Père; on change le lieu de la prière en une retraite de voleurs et en une maison de trafic: voilà ce qui l'irrite. Là-dessus son zèle ne peut se contenir. A peine est-il entré à Jérusalem, qu'il court au Temple pour en chasser ceux qui en oublioient la sainteté: *ejiciebat*, etc.

Apprenons de là, M. F., combien les irrévérences que l'on commet dans les Eglises, outragent Dieu, et combien il est nécessaire de s'y tenir avec recueillement et modestie: ce sera le sujet de cette instruction. Je vais vous rappeler quelles sont les dispositions que nous devons avoir, lorsque nous venons à l'Eglise, pendant que nous y sommes, et lorsque nous en sortons. Ne perdez rien d'une instruction si importante.

Il est bien étonnant, M. F., de voir le peu d'empressement et d'attention que la plupart des chrétiens font paroître dans tout ce qui a rapport au service de Dieu. S'agit-il d'affaires temporelles, et même d'amusemens et de plaisirs? Ils s'en occupent d'avance, ils pensent, ils réfléchissent. Et quand il est question de votre service, ô mon Dieu! on

n'agit que par routine et avec une indifférence inconcevable. Veut-on parler à un grand et lui demander quelque grâce? on s'occupe, chemin faisant, de ce qu'on a à lui dire, de ce qu'on veut lui demander; et l'on se dispose à paroître devant lui, avec cet air de respect et de retenue, qu'inspire la présence d'un supérieur. Mais quand on vient à l'Eglise, quel est celui qui ait l'esprit occupé des affaires qui doivent l'y amener, et de la grandeur du Dieu tout-puissant qui y habite? Quel est celui qui se dise: où vais-je? Est-ce dans la maison d'un Prince, dans le palais d'un Roi? Non. C'est dans la maison de Dieu même. Oh! quel honneur pour moi, quel bonheur! Car, c'est là que ce Dieu de bonté daigne distribuer ses grâces. C'est là, qu'il a les yeux ouverts sur nous, les oreilles attentives à nos prières, les mains pleines de bienfaits et toujours prêtes à les répandre. Mon ame, réjouissons-nous donc: nous allons dans la maison du Seigneur, lui rendre nos hommages, lui exposer nos besoins, écouter sa divine parole, recevoir les richesses de sa miséricorde. Ah! que de choses j'ai à lui dire; que de grâces j'ai à lui demander; que de remercîmens j'ai à lui faire! Je lui parlerai de ma foiblesse, et il me fortifiera; de mes peines, et il me soulagera; de mes péchés, et il me pardonnera; de ma famille, et il la bénira. Seigneur, j'entrerai dans votre maison, je vous adorerai dans votre saint Temple, et j'en reviendrai chargé de bénédictions.

Dites-moi, M. F.; sont-ce là les pensées qui vous occupent, lorsque les devoirs de la Religion vous appellent à l'Eglise? Ah! sont-ce là vos sentimens, lorsqu'après avoir employé toute la matinée à parler d'affaires temporelles, à faire des marchés, à vous entretenir de misères et de bagatelles, vous venez à la hate chercher une Messe, quelquefois à moitié dite, regardant comme un temps perdu celui que vous employez à l'entendre! sont-ce là vos sentimens, lorsqu'après avoir passé deux ou trois heures au cabaret, ou au jeu, vous venez aux saints Offices, la tête échauffée par le vin, ou toute remplie de pensées vaines, vous entretenant jusqu'à la porte d'affaires, de plaisirs, d'inutilités? Sont-ce là vos sentimens, filles mondaines, lorsque pour venir à l'Eglise, vous vous parez dans le dessein d'attirer les regards; et vous, jeunes libertins, pour satisfaire les désirs corrompus de votre cœur?

Mais, c'est à tous que je parle, ou du moins au plus grand nombre, lorsque je me récrie sur le peu d'empressement, sur la nonchalance, le dégoût et la dissipation qu'on remarque parmi vous, M. F., quand il faut vous rassembler dans l'Eglise. Nous voyons, il est vrai, un certain nombre de personnes pieuses, qui assistent tous les jours à la Messe, et qui, outre cela, viennent dans le cours de la journée, rendre leurs hommages à J. C. La piété, l'amour de Dieu, le désir de leur sanctification les

amènent dans la maison du Seigneur; mais la plupart des autres qu'on voit ici, à peine les jours de Dimanche et de Fêtes, comment et pourquoi y viennent-ils? Vous le savez, ô mon Dieu, et vous connoissez les dispositions de leur ame. Hélas! quand ils sortent de leur maison, pour venir dans la vôtre, on diroit qu'ils y viennent malgré eux; il semble qu'on les y traîne. En y venant, ils pensent à tout autre chose qu'à ce qu'ils doivent y faire. Ils parlent, ils causent, ils s'entretiennent de leur gain, de leurs pertes, de leurs plaisirs. Pas une seule réflexion sur Dieu, ni sur les besoins de leur ame. Ils entrent sans attention dans le lieu saint, et toujours le plus tard qu'ils peuvent. Il y en a même qui n'y entrent pas; ils restent dehors. Là, ils trouvent mieux à dissiper leur ennui; la parole de Dieu n'alarme point leur conscience; ils peuvent regarder à leur gré ceux qui vont et viennent. Mon Dieu! sont-ce là des chrétiens? où est votre amour? où est votre crainte?

Mes chers Frères, souvenez-vous que Dieu est ici; qu'il y réside d'une manière particulière pour vous combler de ses grâces; qu'il ne vous appelle aux saints Offices qu'afin que vous lui rendiez vos devoirs, et que vous vous occupiez de la grande affaire de votre salut. Venez-y donc, avec un saint empressement. Regardez comme les jours les plus heureux, comme les momens les plus précieux de votre vie, ceux où vous pouvez venir à l'Eglise, et occupez-vous, en

y venant, de ce que vous avez à y faire. Telles sont les dispositions qui doivent vous conduire ici. Voyons celles que vous devez avoir pendant que vous y êtes..... Seconde réflexion.

Regardez tout autour de vous, M. F., et d'une extrémité de cette Eglise à l'autre. Tout nous y parle de Dieu, de notre vocation, de nos espérances, de ce que nous avons été, de ce que nous sommes et de ce que nous deviendrons. Tout ici est bien propre à réveiller notre foi, à fixer notre attention, à nous inspirer les sentimens de la dévotion la plus tendre.

En y entrant, nous trouvons l'eau bénite. Cette eau sanctifiée par les prières de l'Eglise, nous apprend qu'il faut être pur pour entrer dans la maison de Dieu, et pour oser paroître en sa présence. Voilà d'abord de quoi nous humilier et nous anéantir.

De là, le premier objet qui se présente à notre vue, c'est le Crucifix. Ah! que cet objet est digne de nos regards, et qu'il nous rappelle de grandes vérités! Regardez-moi, semble nous dire J. C. du haut de sa croix; voyez et comprenez combien le péché est énorme, et combien mon amour est immense. Oui, chrétiens, ce sont vos péchés qui m'ont attaché à la croix, et c'est mon amour pour vous qui m'a engagé à souffrir une mort si humiliante et si douloureuse. Quelle touchante instruction!

Si vous jetez les yeux au bas de l'Eglise, vous y voyez les fonts baptismaux. Eh ! que vous disent ces fonts sacrés? Ils vous disent qu'étant à votre naissance des enfans de colère et les esclaves du démon, vous êtes devenus par le baptême les enfans de Dieu et de l'Eglise ; que par ce Sacrement le Ciel est devenu votre héritage. Ils vous rappellent les engagemens que vous y avez contractés et que vous avez mille fois violés. Quel sujet de confusion et de larmes !

Regardez ensuite le Confessionnal, l'asile, l'espérance et la consolation des pécheurs. C'est là, qu'après avoir perdu par le péché l'innocence de votre baptême, vous pouvez la recouvrer par une humble Confession. Ah ! quelle confiance n'inspire-t-il pas à ceux qui s'en approchent avec de bonnes dispositions? Mais quels reproches ne fait-il pas à ces pécheurs qui aiment mieux croupir dans leurs péchés, que de recourir à un remède si consolant et si salutaire ?

Cette chaire, lors même que je ne vous parle point, ne vous fait-elle pas souvenir de l'Evangile qu'on y annonce, de la loi qu'on y explique, des vérités qu'on y prêche? Ne vous reproche-t-elle pas votre ignorance, la dureté de votre cœur, le dérèglement de votre vie, qui est toujours la même, malgré les exhortations, les prières et les menaces dont elle ne cesse de retentir? Ah! pécheurs, regardez-la bien cette chaire, et sachez qu'elle s'élèvera contre vous au jour du juge-

ment, si vous continuez à mépriser la parole de Dieu, ou à en abuser.

Et la sainte Table, que vous dit-elle ? Que J. C. nous y nourrit de sa chair adorable; qu'il ne tient qu'à vous de la recevoir, puisque sa table vous est toujours ouverte. A cette vue, pouvez-vous ne pas vous écrier, comme le Prophète : ô mon Sauveur, *mon ame soupire après vous, avec toute l'ardeur d'un cerf altéré pour les eaux d'une fontaine.* Pour vous, mon C. P., qui n'en approchez jamais, ou qui n'en approchez qu'une fois l'année, rappelez-vous, en voyant cette sainte Table, cet anathème de J. C. : *Je vous déclare que celui qui ne mangera pas ma chair, n'aura pas la vie éternelle.*

Mais l'Autel sur-tout, que de pieux sentimens il doit nous inspirer. Il nous rappelle à lui seul tous les mystères de notre sainte Religion. Oui, mon Dieu, c'est sur cet Autel que vous consommez votre justice, en immolant tous les jours votre propre Fils. C'est sur cet Autel que vous consommez votre miséricorde, en sacrifiant pour notre salut ce Fils bien-aimé, et en nous le donnant pour nourrir nos ames. C'est sur cet Autel que vous accomplissez les oracles des Prophètes, les figures et les cérémonies de l'ancienne loi. Cet Autel, ô divin Jésus, est comme le sein de Marie où vous vous incarnez, comme la Crèche où vous naissez, comme le Calvaire où vous vous immolez, comme le Ciel où vous êtes assis à la droite de votre Père. C'est là, que vous détruisez

la mort pour nous rendre la vie, et que vous acquittez toutes nos dettes par l'effusion de votre sang. Oh! M. F., comment, à cette vue, ne nous sentons-nous pas tout embrasés d'amour? Et comment notre cœur devant l'Autel ne se fond-il pas, comme la cire devant le feu?

En un mot, tout ici nous fournit de pieuses réflexions. La lampe allumée nous avertit que J. C. est présent et vivant dans le Tabernacle. Les images et les statues des Saints nous rappellent leurs vertus, et nous encouragent à les imiter pour parvenir à la même gloire. Les tombeaux que nous foulons aux pieds nous font souvenir de la mort, et nous apprennent où vont se perdre les vanités, les plaisirs et les espérances de ce monde même. Les pierres et la structure de ce Temple, nous instruisent de l'union qui doit régner entre tous les Chrétiens, qui ne doivent faire qu'un cœur et qu'une ame, comme toutes ces pierres ne composent qu'un seul édifice.

Que dirai-je enfin, de toutes les cérémonies qui se font dans l'Eglise! les bénédictions, les aspersions, les cierges, l'encens, les habits sacrés et mystérieux des prêtres, le chant, tout, en un mot, instruit le chrétien et doit le porter à Dieu. Les cierges nous avertissent que nous devons consumer notre vie au service de Dieu. La fumée de l'encens, que nous devons élever nos esprits et nos cœurs vers le Ciel. Le chant doit attendrir et pénétrer notre ame, à l'exemple

de saint Augustin, qui répandit si souvent des larmes de piété, dans l'Eglise de Milan, en entendant les Hymnes et les Cantiques qu'on y chantoit à l'honneur de Dieu.

Ah ! si nous faisions attention à tout cela, de quelle dévotion ne serions-nous pas pénétrés pendant les saints Offices ! Des objets si touchans, ne devroient-ils pas enflammer notre ame d'amour et de reconnoissance, remplir notre esprit de saintes pensées, et notre cœur des sentimens de la plus tendre piété ? Lorsque nous sommes ici, ne devrions-nous pas nous écrier, comme David : *O Dieu des vertus, que vos Tabernacles sont admirables ! oui, Seigneur, un jour passé dans votre sainte maison, vaut mieux que mille jours passés dans les assemblées du monde.*

M. C. P., si vous pensiez sérieusement que cette Eglise est un autre Ciel où Dieu a daigné habiter parmi nous ; que celui qui réside dans ce Tabernacle, est le même J. C. que les Anges adorent en tremblant, ne seriez-vous pas comme anéantis devant cette suprême Majesté ? Elle est voilée, j'en conviens ; mais en est-elle moins digne de nos adorations. Comment donc, osez-vous vous tenir à l'Eglise sans respect, sans recueillement, sans modestie, quelquefois même avec la dissipation la plus scandaleuse ; y promener vos regards de côté et d'autre ; vous y permettre des paroles inutiles, et des ris immodérés ? Ah ! si vous étiez bien convaincus que c'est ici la maison de Dieu ; le trône de sa miséricorde, le canal de ses grâces et de

ses bénédictions, auriez-vous tant de répugnance à y venir, y seriez-vous occupés de pensées vaines, pour ne pas dire criminelles? Tant de monumens de la bonté de Dieu, ne diront-ils rien à votre cœur? ne répondrez-vous à son amour que par une mortelle indifférence, et à tous ses bienfaits que par de nouveaux outrages?

Assistez donc désormais aux saints Offices, dans les sentimens d'un profond recueillement, d'une modestie religieuse et d'une véritable piété. Pénétrez-vous de toutes les merveilles que vous avez ici sous les yeux, et vous sortirez toujours de l'Eglise, meilleurs et plus chrétiens.... C'est la troisième réflexion.

LA Reine de Saba voyant la beauté du Temple de Salomon, la magnificence et le bel ordre qui y régnoient, s'en retourna chez elle, dit l'Ecriture, pleine d'admiration et toute pénétrée des grandes merveilles qu'elle avoit vues. C'est ce que doit faire un Chrétien au sortir de nos Eglises et des saints Offices. Touché de la parole de Dieu qu'il y a entendue, des saintes pensées que lui ont fournies les cérémonies qu'il a vues, et les prières qu'il a faites, il doit s'en entretenir, en retournant dans sa maison, et s'en occuper encore quand il y est arrivé.

Je viens d'assister à la sainte Messe. Un Dieu y a donné son sang et sa vie pour moi. O quel amour! Que pouvoit-il me

donner de plus ? Et moi, depuis si long-temps, je lui refuse mon cœur. Je ne veux pas lui faire le sacrifice de cette passion ! Ah ! c'en est fait : je veux me donner tout entier à ce Dieu de bonté, et ne plus vivre que pour lui.

Je sors de l'Office divin, où j'ai chanté des Hymnes, des Psaumes avec cette même bouche que je souille par tant de mensonges, par tant de médisances, par des juremens et des paroles malhonnêtes. Hélas, mon Dieu ! ma langue servira-t-elle toujours tantôt à vous bénir, tantôt à vous outrager ? Non, Seigneur, non. Mettez, je vous en conjure, une garde de circonspection sur mes lèvres, pour que je ne vous offense plus par ma langue.

J'ai entendu la parole de Dieu. Qu'elle est belle ! qu'elle est vraie ! ne me suis-je pas reconnu dans ce que mon Pasteur a dit ? C'est pour moi, c'est à moi-même qu'il a parlé. Il y a tant d'années que j'ai entendu prêcher les mêmes vérités : quand en profiterai-je donc ? c'est dès ce moment. Oui, mon Dieu, je vous le promets, et avec le secours de votre grâce, je marcherai dans la voie de vos Commandemens.

Ainsi pense un Chrêtien, au sortir des Offices. De retour dans sa maison, il s'entretient avec sa famille de ce qui l'a touché davantage. Il demande à ses enfans et à ses domestiques, ce qu'ils ont eux-mêmes recueilli pour leur bien spirituel. Alors, de

quelle utilité n'est pas pour lui le service divin ?

Mais, où sont les chrétiens qui agissent de la sorte ? Qui sont ceux qui font attention aux saintes cérémonies et à la parole de Dieu ? On y donne quelque attention, si vous le voulez ; mais, le moment d'après, on pense à tout autre chose. On se lève précipitamment, on court, on se presse à la porte, on n'attend pas que l'Office soit achevé, pour sortir ; et dès qu'on l'est, on se livre à toutes sortes de dissipations. Qu'arrive-t-il de là ? c'est que l'on ne retire aucun fruit de ce que l'on entend, de ce que l'on voit dans la maison de Dieu, ni des actes de religion qu'on y fait, ni des grâces qu'on y reçoit. Voulez-vous, mes chers Paroissiens, que le culte que vous rendez à Dieu dans son saint Temple, contribue à sa gloire et à votre sanctification ? résumons ce que je viens de dire : retenez-le bien et mettez-le en pratique.

Aussitôt que la cloche sonne pour annoncer l'Office, imaginez-vous que c'est Dieu lui-même qui vous appelle. Partez sur-le-champ, et ne dites pas, comme on fait quelquefois : nous y serons assez tôt. Partez avec joie, en disant comme le Prophète : *Je me suis réjoui quand on m'a dit : nous irons dans la maison du Seigneur.* En y allant, occupez-vous de ce que vous devez faire à l'Eglise ; commencez à vous recueillir, et évitez toute conversation inutile, afin

que vous n'arriviez pas ici l'esprit plein des choses de ce monde. A la porte de l'Eglise, rappelez-vous ces paroles du Patriarche Jacob : *O que ce lieu est saint ! c'est ici vraiment la maison de Dieu et la porte du Ciel.* Prosternez-vous d'abord devant Dieu, pénétrez-vous de sa divine présence, et purifiez votre ame par un acte de Contrition. Ensuite, unissez votre intention à celle du prêtre et des Fidèles. Entrez dans l'esprit des cérémonies de l'Eglise. Ecoutez la parole de Dieu avec attention et avec un vrai désir d'en profiter. Tenez-vous dans une posture décente et respectueuse. Que le recueillement et la modestie soient peints sur votre visage. Qu'on ne voie rien dans votre extérieur qui sente l'ennui et la dissipation. L'Office étant fini, ne vous hâtez point de sortir. Restez encore un moment pour remercier Dieu des grâces qu'il vous a faites, et pour renouveler les bonnes résolutions que vous avez prises, afin de vous en souvenir dès que l'occasion se présentera de les mettre en pratique. Enfin, ne sortez jamais de l'Office, sans être remplis d'un nouveau goût pour les choses du Ciel, et d'un désir ardent de mener une vie plus conforme à la foi que vous venez de professer publiquement. Alors, la maison de Dieu sera vraiment pour vous la porte du Ciel, par laquelle vous arriverez à la vie éternelle, que je vous souhaite, etc.

INSTRUCTIONS

POUR LA PREMIÈRE COMMUNION.

POUR LA CONFESSION DES ENFANS.

Sur les motifs de Contrition.

Venite ad me omnes qui onerati estis, et ego reficiam vos. Venez à moi, vous tous qui êtes accablés, et je vous soulagerai. *S: Matth.* 28.

C'EST Jésus-Christ, mes Enfans, qui vous fait cette tendre invitation. Hélas! en commettant le péché, vous vous êtes chargés d'un fardeau bien accablant; vous désirez sans doute d'en être déchargés; vous voudriez bien rentrer en grâce avec ce bon Père que vous avez outragé; il le désire bien plus que vous: Venez, vous dit-il avec tendresse, venez à moi, vous qui êtes accablés du poids de vos péchés, et je vous en déchargerai: *Venite ad me.*

Mais, que vous demande-t-il pour cela? vous le savez. Il veut que vous confessiez tous vos péchés avec humilité, avec sincérité, avec une vive contrition, avec un ferme propos de n'y plus retomber.

Déjà vous avez apporté tous vos soins à examiner votre conscience; de mon côté, je vous ai aidés, autant que j'ai pu, à faire cet

examen. Lorsque je vous proposois les différentes questions sur les Commandemens et sur vos devoirs, vous avez entendu, au dedans de vous, une voix secrète qui, de temps en temps, vous disoit : voilà un péché que tu as commis ; celui-là aussi ; cet autre encore ; tu as fait cela, en tel endroit. Cette voix, mes enfans, c'est celle du Saint-Esprit ; oui, c'est lui qui vous a parlé au cœur, et qui vous a rappelé le mal que vous avez fait, afin que vous puissiez le déclarer au prêtre ; remerciez-l'en de toute votre ame. Maintenant, il faut le prier de toucher vos cœurs, et de les pénétrer d'une vive et sincère contrition de vos fautes ; car, sans cette contrition, il vous seroit impossible d'en obtenir le pardon. Adressez-vous donc à lui avec ferveur ; lui seul peut toucher votre ame ; tout ce que je puis faire, c'est de vous mettre sous les yeux les motifs capables de vous exciter à la contrition. Ecoutez-moi avec la plus grande attention.

Quiconque a commis un péché mortel, a encouru la peine de la mort éternelle. C'est une vérité que la Religion nous apprend et que Dieu nous a révélée ; oui, ce souverain vengeur du péché, a menacé de précipiter dans le feu éternel, ceux qui violent un seul de ses Commandemens.

Cependant, mes Enfans, pouvez-vous vous flatter de les avoir tous observés ! A mesuse que je vous en ai fait l'explica-

tion, n'avez-vous pas aperçu, au contraire, que vous les aviez souvent enfreints, peut-être même dans des points importans ? Eh bien ! que seriez-vous devenus, si la mort vous eût enlevés ? que deviendriez-vous encore, en ce moment, si Dieu vous citoit à son jugement, avant de vous avoir pardonnés ? La mort, pour vous frapper, n'attend qu'un signe de la part de ce Dieu que vous avez outragé ; il n'auroit qu'à le vouloir, et à l'instant vous seriez précipités dans le feu de l'enfer.

Oh ! mes Enfans, qu'il est terrible, ce feu ! il ne s'éteindra jamais. Pendant toute l'éternité, ses flammes dévorantes feront souffrir aux damnés des maux incompréhensibles. Là, ils seront condamnés pour toujours aux larmes, aux grincemens de dents, à la rage, au désespoir ; là, ils seront dans la compagnie des démons qui seront éternellement occupés à les tourmenter, à inventer de nouveaux supplices pour les faire souffrir davantage.

Tel est le malheur que vous avez mérité par chacun des péchés mortels que vous avez commis. Ce moment, où je vous parle, pourroit être le moment de votre mort. La terre pourroit s'entr'ouvrir sous vos pieds, et vous engloutir tout vivans dans ses abîmes. Quelle affreuse position ! oh ! M. F., qu'il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant ! Hélas ! combien de milliers d'enfans pleurent actuellement leurs péchés dans les brasiers éternels ! et peut-être que plusieurs d'entr'eux

d'entr'eux étoient moins coupables que vous. Il n'y a cependant plus d'espérance pour eux. Enfans, le Ciel vous est donc fermé! Ah! si J. C. n'a pitié de vous, votre perte est donc inévitable; vous êtes donc perdus pour l'éternité!

Mais, non; ce bon Sauveur ne veut pas votre mort éternelle. Il est bien vrai que vous êtes indignes que Dieu vous fasse miséricorde, et qu'il vous pardonne. Mais, c'est pour vous obtenir cette grâce, que son Fils est venu sur la terre, et qu'il s'est fait homme. Comme des brebis égarées, vous vous êtes éloignés de Dieu et du Ciel; et Jésus-Christ, comme un bon Pasteur, vient vous chercher; il s'offre à vous reporter au bercail. Non, mes Frères, votre malheur n'est pas sans ressource; Jésus-Christ a institué le sacrement de Pénitence pour vous purifier de tous vos pechés; il peut vous retirer du triste état où vous êtes: et il le veut. Mettez donc en lui votre confiance.

Que de témoignages de bonté n'avez-vous pas déjà reçus de ce Dieu Sauveur? Est-il un moment de votre vie qui n'ait été marqué par quelqu'un de ses bienfaits? Portez, mes chers Enfans, portez vos esprits vers ce consolant souvenir.... Oui, toutes les grâces que vous avez reçues, découlent des mérites de J. C. C'est en considération de ce Fils bien-aimé que Dieu les a répandues sur vous avec tant d'abondance; qu'il a bien voulu être jusqu'à présent, à votre

égard, un père plein de tendresse; qu'il l'est encore, et qu'il s'offre à l'être éternellement.

Voilà, M. E., le bon Père, le tendre Sauveur que vous avez osé outrager; hélas! non contens d'être insensibles à ses bienfaits, vous en avez fait l'abus le plus criminel. Tandis qu'il vous combloit de biens, et qu'il faisoit tout pour vous, vous avez désobéi à ses Commandemens, vous vous êtes révoltés contre lui. Ah! quelle ingratitude!

Il n'est aucun de vous qui ne désire d'être heureux; mais, ce bonheur, vous ne pouvez le goûter que dans l'amitié de votre Dieu; car il est l'unique bien, le souverain bien. Or, cette amitié si précieuse, le péché mortel vous l'a enlevée; non, vous n'êtes plus agréables aux yeux du Seigneur; que dis-je, vous n'êtes plus devant lui qu'un objet d'horreur; et tant que vous resterez dans l'état du péché, vous ne pouvez pas espérer de jouir de sa divine présence. Hélas! si vous mouriez, à ce moment, J. C. prononceroit contre vous ces désespérans anathèmes: *Retirez-vous de moi, maudits*; je vous rejette pour toujours: *je ne vous connois point; éloignez-vous de moi*; fuyez de ma présence; *allez, maudits, allez au feu éternel; jamais vous ne me verrez.*

On déplore le sort d'un enfant qui a perdu son père; quel malheur, en effet, n'est-ce pas pour lui? Ah! mes Enfans, que le vôtre est bien plus déplorable! c'est, c'est le

meilleur de tous les pères, c'est le Père céleste que vous avez perdu ! Et qui est-ce qui vous l'a fait perdre ? Le péché.

Qu'avez-vous donc fait, en commettant le péché ? Vous avez méprisé Dieu ! vous vous êtes révoltés contre Dieu ! vous l'avez abandonné, pour suivre le démon ! oui, vous avez préféré le démon à Dieu ! Pouvez-vous faire à ce Dieu souverainement grand, infiniment parfait, la bonté même, la souveraine beauté, un outrage plus sanglant ? Quand il ne vous auroit jamais fait de bien, quand il ne vous auroit promis aucune récompense ; encore devriez-vous l'aimer par-dessus tout, parce qu'il est seul souverainement aimable. Oh ! que le péché mortel est donc affreux ! mon Dieu ! comment ai-je pu le commettre ! je ne vous connoissois pas, ô mon Dieu ! non, je ne vous connoissois pas. Apprenez-moi donc à vous connoître, et je comprendrai combien le péché vous outrage ; combien j'ai été aveugle et ingrat, en tombant dans le péché !

Ce motif de contrition est le plus parfait ; mais comme je crains, mes Enfans, qu'il ne fasse pas sur vos cœurs l'impression qu'il devroit y faire, je vais vous en proposer un plus sensible. Renouvelez votre attention.

C'est aux pieds de la croix que je veux vous conduire, mes Enfans ; rien de plus

propre à vous faire comprendre l'énormité du péché, et à briser vos cœurs du regret de l'avoir commis, que la vue du Fils de Dieu souffrant et crucifié. Si vous voulez arrêter vos regards sur ce divin objet, votre cœur, fût-il dur comme la pierre, en sera certainement attendri.

Représentez-vous d'abord Jésus, au jardin des Olives; ce Dieu Sauveur y conçut une douleur si excessive de vos péchés, qu'elle lui causa une sueur de sang, et la plus cruelle agonie. Un Dieu suant le sang, à cause du péché! un Dieu réduit à l'agonie la plus douloureuse, à cause du péché! Ah! votre cœur ne se briseroit-il pas de douleur à ce premier spectacle? Quoi! votre Dieu pleure vos péchés avec des larmes de sang, et vous seriez insensibles!

Considérez ensuite ce divin Sauveur attaché à la colonne; comptez, si vous le pouvez, tous les coups que les bourreaux déchargent sur son corps sacré. Hélas! il en est tellement meurtri, que depuis la tête jusqu'aux pieds, tout son corps n'est qu'une plaie; et ce sont vos péchés qui l'ont ainsi frappé. Oui, vos péchés ont été ces fouets cruels, ces bourreaux barbares qui l'ont meurtri, flagellé, ensanglanté! et vous ne les détesteriez pas? et vous ne les pleureriez pas amèrement?

Enfin, envisagez-le attaché à la croix, expirant dans l'excès des douleurs les plus vives. Voyez sa tête couronnée d'épines, ses pieds et ses mains percés avec de gros clous,

son cœur ouvert par une lance ! Demandez maintenant au prophète Isaïe, qui est-ce qui l'a mis en cet affreux état ? il vous répondra que ce sont vos péchés ; demandez-le à son Père céleste : il vous dira que c'est parce que son Fils s'étoit chargé de vos offenses qu'il l'a frappé si rudement ; demandez-le à lui-même : il vous répondra que vous êtes la cause de ses douleurs et de sa mort ; et vous montrant ses plaies, il vous dira : c'est vous, pécheurs, c'est vous qui m'avez maltraité de la sorte ; vous, que j'avois tant aimés ; vous, qui aviez tant d'obligation de m'aimer. Oui, c'est vous qui m'avez fait ces blessures ; vos mauvaises pensées sont les épines qui me couronnent ; vos mauvais regards ont éteint mes yeux ; les mauvais discours, auxquels vous avez pris part, m'ont fermé les oreilles ; vos mensonges, votre gourmandise, vos juremens, vos paroles déshonnêtes ont abreuvé ma langue de fiel ; vos mauvaises actions, vos vols, vos démarches criminelles ont cloué mes pieds et mes mains ; ce sont vos péchés qui m'ont donné le coup de la mort ; ils sont la lance qui a ouvert mon cœur ; ils ont arraché de mes veines jusqu'à la dernière goutte de mon sang. Pécheurs, mes larmes, mes douleurs, ma mort : voilà votre ouvrage.

Oui, mes Enfans, pendant sa passion, J. C. pensoit à vous ; il voyoit les fautes que vous deviez commettre un jour, et c'est pour ces péchés qu'il a souffert et qu'il est mort. Par conséquent, plus vous avez

commis de péchés, plus vous avez contribué à ses souffrances et à sa mort. Sentez-vous quelle douleur vous devez en avoir? comprenez-vous combien vous devez à J. C., et quelle reconnoissance il a droit d'exiger de vous?

Dites-moi, mon cher Enfant, si étant tombé dans le feu, si étant investi de toute part par les flammes, et prêt à en être étouffé, un de vos amis se jetoit au milieu des flammes pour vous en retirer, avec quels transports ne lui témoigneriez-vous pas votre reconnoissance? croiriez-vous pouvoir trop faire, pour obliger ce charitable ami qui auroit exposé sa vie pour sauver la vôtre? Ah! M. E., vous devez beaucoup plus à J. C. Les feux dont cet ami vous auroit garantis, ne sont rien en comparaison des feux de l'enfer. Cet ami ne seroit qu'un homme comme vous, et J. C. est votre Dieu. Cet homme n'auroit fait qu'exposer sa vie pour vous, et J. C. a sacrifié la sienne pour vous sauver; il a versé son sang pour vous préserver de la damnation éternelle; il l'a versé jusqu'à la dernière goutte; il l'a versé dans les dernières ignominies; il l'a versé dans les douleurs les plus cruelles! Après cela, vous l'avez attaqué de nouveau! Par chacun de vos péchés mortels, vous avez renouvelé sa Passion et sa mort, autant qu'il a été en vous! O excès d'ingratitude et de barbarie! Mon fils, vous crie-t-il du haut de sa croix, que vous ai-je donc fait pour me traiter de la sorte?

Je vous ai aimé d'un amour éternel ; avant que vous fussiez au monde, je m'occupois de votre bonheur : est-ce pour cela que je vous ai été si odieux ? J'ai ouvert les yeux sur vos besoins et sur vos misères pour vous soulager : est-ce pour cela que vous les avez couverts d'un voile d'ignominie ? J'ai étendu les bras pour vous attirer à moi, pour vous combler de bienfaits : est-ce pour cela que vous les avez liés et enchaînés ? J'ai couru après vous, brebis égarée, pour vous ramener au bercail : est-ce pour cela que vous avez cloué mes pieds à la croix ? Je vous nourris avec bonté sur la terre, et je vous prépare dans le ciel un bonheur infini : est-ce pour cela que vous m'avez fait endurer les fouets, les épines, les clous et la croix ? Est-ce pour vous avoir promis la vie éternelle, que vous m'avez donné le coup de la mort ?

Que pouvez-vous répondre à des plaintes si justes et si douloureuses, M. E. ? et que vous reste-t-il pour votre défense, que les pleurs, les soupirs, les gémissemens ? Saint Grégoire de Nysse ne pouvoit voir, sans attendrissement, le tableau du sacrifice d'Isaac. Quand il considéroit cette innocente victime baissant la tête pour recevoir le coup de la mort, de la main de son propre père, il ne pouvoit retenir ses larmes. Ah ! M. E., la vue du Fils de Dieu expirant sur la croix, frappé par son Père, à cause de vos péchés, ne doit-elle pas vous attendrir davantage ? Jetez les yeux sur lui.... voyez-le

sur cette croix.... Ah ! pouvez-vous le contempler, et penser que ce sont vos péchés qui l'ont crucifié et fait mourir, sans être déchiré par la douleur ?....

O mon Sauveur ! c'est moi qui vous ai mis dans cet état affreux ; et je vis encore ! et je ne meurs pas de regret ! Versez, mes yeux, versez des torrens de larmes sur cet orgueil, sur ces intempérances, sur ces emportemens, sur ces juremens, sur ces médisances, sur ces injustices, sur ces vengeances, sur ces impuretés, sur tous ces crimes qui ont jeté mon Sauveur dans cet abime d'humiliations et de souffrances. O péché, maudit péché ! comment ai-je pu te commettre si souvent, si facilement ? Ne devrois-je pas mourir de douleur, de t'avoir tant aimé ? Mais c'en est fait, je te renonce. O mon Sauveur, plus de péché ; non, jamais, jamais plus de péché.

Sont-ce là vos sentimens, M. E. ? êtes-vous sincèrement contrits d'avoir commis le péché ? pourriez-vous conserver encore de l'attache pour le péché ; vous exposer volontairement à l'occasion de le commettre, et ne pas le fuir avec horreur ! Je le lis sur vos visages ; oui, vous détestez tous les péchés que vous avez eu le malheur de commettre ; vous les avez en horreur plus que tout autre mal, parce qu'ils ont outragé le Dieu de votre cœur, parce qu'ils ont crucifié votre Sauveur et votre Dieu. N'est-il pas vrai que, s'il étoit en votre pouvoir, vous donneriez tout au monde pour n'avoir

jamais péché ? Et pour l'avenir, quelles sont vos résolutions ? Voulez-vous encore commettre le péché ? N'est-ce pas pour toute votre vie que vous y renoncez ? N'aimez-vous pas Dieu maintenant plus que vos plaisirs, plus que vos passions, plus que tout ce qu'il y a sur la terre, plus que vous-même ? Ne l'aimez-vous pas de tout votre cœur, de toute votre ame et de toutes vos forces ?....

S'il en est ainsi, venez, M. E., venez avec confiance vous jeter à ses pieds. Il vient lui-même au-devant de vous, comme le père de l'Enfant prodigue ; il vous tend les bras pour vous embrasser ; il vous donnera le baiser de paix ; il vous remettra au nombre de ses enfans ; il vous rétablira dans tous les priviléges dont le péché vous a dépouillés ; et pour gage de votre réconciliation, il se donnera lui-même à vous dans la sainte Communion. A votre aspect, le Ciel tressaillira d'alégresse, et votre pénitence fera goûter aux Anges une joie plus grande encore, que celle que leur faisoit goûter votre innocence.

A présent, Dieu ne vous demande plus qu'une chose, c'est que vous fassiez la confession de tous vos péchés. Vous l'avez déjà commencée ; mais il faut qu'il ne reste plus rien sur votre conscience, il faut la purifier de tout ce qui la souille.

Au reste, M. E., quelqu'humilians que puissent être les aveux que vous avez à faire, qu'ils ne vous effraient pas ; c'est à moi que

vous devez les faire, et vous n'ignorez pas combien je vous aime. Rassurez-vous ; je saurai alléger votre peine ; oui, je vous aiderai.

Venez donc à moi, brebis égarées ; venez vous jeter entre mes bras ; je vous recevrai avec tendresse pour vous porter entre les bras du souverain Pasteur. Voilà le tribunal de la pénitence ; n'oubliez pas que je ne fais qu'y tenir la place de J. C. Rappelez-vous que ce n'est pas moi, mais ce bon Sauveur qui va vous entendre ; oui, J. C. lui-même, ce bon Jésus qui a toujours témoigné aux enfans une tendresse particulière. Ne craignez donc pas de m'accuser, ou plutôt d'accuser à J. C., en ma personne, tout le mal que vous avez fait. C'est avec une sainte inquiétude que je prendrai place au confessionnal ; et je ne serai tranquille, que lorsque je pourrai apercevoir que mes chers enfans y viennent dans les sentimens d'une vraie pénitence, et qu'ils s'y accusent avec sincérité.

A peine aurez-vous fait cette accusation, M. E., que vous en serez amplement récompensés. En effet, qu'arrivera-t-il au moment où vous recevrez l'absolution ? apprenez-le. Le Ciel s'ouvrira sur vous ; le Saint-Esprit descendra dans votre ame ; les démons en seront chassés ; J. C. la lavera de son sang ; il la revêtira de cette belle robe d'innocence que vous aviez reçue dans votre Baptême, et qui vous rendoit si aimables aux yeux de Dieu. Comme d'autres Lazare, vous

sortirez du tombeau de vos péchés, vous ressusciterez comme lui ; vous recouvrerez le droit à l'héritage du Ciel : il sera à vous, si vous persévérez dans la grâce. O grâce précieuse ! avec quelle ardeur devez-vous la désirer ! que ne devez-vous pas faire pour vous la procurer ?

Mon Dieu ! je vous la demande, cette grâce, pour ces chers Enfans et pour tous les pécheurs. O Jésus ! par cet amour qui va vous faire immoler entre mes mains ; par votre Sang précieux qui va couler sur cet Autel, pour effacer les péchés du monde ; touchez leur cœur d'une véritable contrition, purifiez leur ame de tout péché, afin que, parfaitement purs, ils puissent être admis à votre sainte Table, et y recevoir le gage de la vie éternelle.

Ainsi soit-il.

LE JOUR
DE LA PREMIÈRE COMMUNION.

Avant la Communion.

Omnia parata sunt, venite. Tout est prêt pour le festin; venez-y. *S. Matth.* 22.

RIEN ne convient mieux à la cérémonie qui nous rassemble, M. E., que cette parabole de l'Evangile. Un homme, dit J. C., fit un grand festin. Il y invita beaucoup de monde. A l'heure du souper, il envoya son serviteur dire à ceux qui y étoient invités de venir, parce que tout étoit prêt. Tous les conviés étant dans la salle du festin, le maître y entra, et ayant aperçu un homme qui n'étoit point revêtu de la robe nuptiale, il se mit dans une grande colère, et fit jeter ce téméraire, pieds et mains liés, dans les ténèbres extérieures.

Ce père de famille, c'est J. C.; ce festin préparé, c'est la sainte Eucharistie; ceux qui y sont invités, c'est vous, M. C. E., ainsi que tous les fidèles. Et c'est moi que J. C. envoie, comme son ministre, vous annoncer que tout est prêt de son côté.

Qu'il est consolant pour moi, M. E., de vous annoncer cette heureuse nouvelle! Qu'il doit être doux pour vous de l'entendre! mais ne dois-je pas vous demander si

tout est également prêt de votre part ? Plus les préparatifs que J. C. a faits pour vous recevoir à sa sainte Table sont grands, plus vos dispositions doivent être saintes. La démarche que vous faites, l'empressement que vous témoignez de répondre aux invitations de votre Sauveur, réjouissent le Ciel, édifient cette Paroisse et me consolent. Mais, M. C. E., sondez votre cœur ; il n'y a plus de temps à perdre ; le moment approche, et votre sort éternel va peut-être se décider. Encore un instant, et vous serez au nombre ou des fidèles disciples de J. C., ou des perfides Judas. Encore un instant, et Dieu va vous combler de ses faveurs les plus signalées, ou il va vous jeter dans les ténèbres extérieures, comme ce téméraire, qui osa entrer dans la salle du festin, sans avoir la robe d'innocence.

Tout est prêt de la part de J. C. ; il vous l'annonce : *omnia parata*. C'est à vous d'examiner si tout est prêt de la vôtre. Deux réflexions que je vous prie de faire avec moi.

O mon Dieu ! plus ces enfans que je vous offre aujourd'hui sont chers à mon cœur, plus je vous conjure de les préparer à la visite que vous allez leur rendre. J'ai tâché de les y préparer, en jetant dans leur cœur les semences de la vertu, et en leur inspirant l'horreur du vice. Mais, mon Dieu ! sans votre grâce, mes travaux seront inutiles. Répandez-la donc avec abondance sur ces chers enfans, afin qu'ils vous reçoivent dignement, et qu'ils deviennent la gloire

de votre Eglise et ma consolation. Esprit saint, descendez sur eux, et remplissez-les de vos dons.

TOUT est prêt de la part de Jésus-Christ, et c'est son amour qui a fait tous les préparatifs du festin délicieux auquel il vous invite. Oh! qu'il est grand ce festin! grand, par le maître qui le donne; c'est votre Dieu: grand, par sa sainteté; c'est l'innocence qui donne droit d'y assister: grand, par les mets qui y sont préparés; c'est la chair, c'est le sang, c'est toute la personne divine de Jésus-Christ; grand, par ses effets; il nous unit, il nous incorpore à ce Dieu fait homme. Comprenez-vous, mes Enfans, le bonheur d'une ame appelée à y participer? bonheur qui surpasse, en quelque sorte, celui des Anges même. Ces esprits bienheureux voient, il est vrai, ils contemplent le Dieu qui vous appelle; mais il ne leur est pas donné, comme à vous, de le recevoir. Heureux, M. C. E., heureux, si vous êtes innocens et purs!

Tout est prêt de la part de Jésus-Christ. Après avoir institué le sacrement de l'Eucharistie, ce divin Sauveur dit à ses Apôtres et à leurs successeurs: *Faites ceci en mémoire de moi.* Elles sont prononcées, ces paroles toute-puissantes, et elles ont leur effet. Le Prêtre dit sur le pain: *Ceci est mon Corps.* Il dit sur le vin: *Ceci est mon Sang.* A ces paroles, le Ciel s'ouvre; et Jésus-

Christ obéissant à la voix d'un homme, descend sur nos Autels, et sous un pain qui n'est plus, il se donne en nourriture à ses serviteurs.

Craignant que vous ne compreniez pas assez l'amour qui le retient dans nos Tabernacles, et pour exciter en vous le désir de le recevoir dans cet auguste Sacrement, J. C. vous découvre l'abondance des grâces qu'il renferme. *Venez à moi*, M. E., vous dit-il, et si vous êtes dans la peine, je vous consolerai; si vous êtes accablés, je vous soulagerai; si vous êtes foibles, je vous fortifierai; je demeurerai en vous, et vous demeurerez en moi. Qu'auriez-vous donc à craindre désormais? il vous reste encore un long voyage à faire dans cette terre d'exil et de larmes; vous y êtes exposés à mille dangers, à toutes sortes de tentations. Mais la divine nourriture que je vous donne, vous rendra victorieux de tous les piéges de l'ennemi de votre salut; et après ce pénible voyage, vous arriverez enfin à la céleste patrie. Car, je vous le déclare, *celui qui mangera ma chair, aura la vie éternelle.*

Qu'ai-je pu faire pour vous que je n'aie pas fait? Dès le moment de votre naissance, je vous ai adoptés pour mes enfans; je vous ai remis entre les mains de l'Eglise, mon épouse, pour qu'elle prît soin de vous; elle ne vous a pas perdus de vue un seul instant. Avec quel soin ne vous a-t-elle pas enseigné le chemin de la vertu? Plus vous avez avancé en âge, plus je vous ai prodigué

mes faveurs. Aujourd'hui je vous invite à ma table, je vous y servirai ma chair et ma divinité. Tout est préparé, venez-y donc : *Omnia parata, venite.* O mes Enfans, quel amour ! quelle tendresse !

Mes chers Paroissiens, ce n'est pas seulement à ces enfans que Jésus-Christ tient ce langage ; c'est à vous tous, qui que vous puissiez être. Mais, comment répondez-vous à des invitations si tendres et si solennelles ? Hélas ! dans le malheureux siècle où nous vivons, combien de chrétiens qui y sont insensibles, et qui bravant les menaces de Jésus-Christ et de l'Eglise, se tiennent des années entières éloignés de la sainte Table ? Dans les premiers siècles, c'étoit un opprobre et une douleur amère, d'être privé de la sainte Communion. Aujourd'hui, des chrétiens en sont venus à ne plus en rougir, à ne plus s'en affliger ; il en est même qui s'en font gloire. Et parmi ceux qui sont fidèles à ce devoir, en est-il beaucoup qui le remplissent véritablement ? Hélas ! au lieu de la joie que devroit leur inspirer l'approche des Pâques, ils ne les voient arriver qu'avec une peine qu'ils ne peuvent dissimuler. Ils ne se soumettent à une loi si douce et si salutaire, que comme au joug le plus dur. Il faut, pour les faire entrer dans la salle de ce festin délicieux, les presser et les contraindre. Le grand nombre, il est vrai, paroît y venir avec empressement, et cela nous console. Mais si celui dont les regards pénètrent les cœurs,

déchiroit le voile qui nous dérobe le fond des consciences, au lieu de la joie que nous ressentons, ne serions-nous pas saisis d'une affliction profonde ? Hélas ! nous verrions souvent Jésus-Christ placé dans des consciences criminelles, dans des cœurs encore esclaves de leurs passions. Nous sommes heureux de ne point apercevoir tant de profanations. Mais ne pouvons-nous point en juger par ce qui précède ces communions, et par ce qui les suit ? Où voyons-nous les vertus qui y en résultent ? Quel court intervalle entre le péché et la communion, entre la communion et les rechutes !

Pour vous, mes Enfans, si je voyois vos cœurs à découvert, comme les voit le Dieu que vous allez recevoir, j'aime à croire que je n'y trouverois que des sujets de consolation. Examinons néanmoins si tout est prêt de votre côté, comme il l'est de la part de Jésus-Christ. Seconde réflexion.

JÉSUS-CHRIST promet la vie éternelle à celui qui mangera sa chair ; mais qui la mangera avec les dispositions convenables. Le Ciel, en effet, ne peut pas être la récompense de la tiédeur, beaucoup moins du sacrilége. La première, et la plus essentielle disposition pour communier dignement, est donc la pureté de conscience. Car le même cœur ne peut pas être le sanctuaire de Jésus-Christ et la demeure du démon. Jésus-Christ et le péché, ne peuvent pas habiter ensemble,

Si, par un examen sérieux; si, par une confession sincère vous avez purifié votre conscience, venez avec confiance, mes Enfans, votre Dieu fera ses délices d'entrer dans vos cœurs et d'habiter en vous. Mais, si votre conscience vous reproche quelque péché secret; si la honte ou la crainte vous ont fermé la bouche dans le tribunal de la Pénitence; arrêtez, n'ayez pas la témérité d'approcher de la Table sainte. Ah! vous vous rendriez coupables du Corps et du Sang de Jésus-Christ, vous mangeriez votre jugement et votre condamnation. Sans doute, vous ne pouvez penser sans horreur au déicide que commirent les Juifs, en crucifiant Jésus-Christ. Cependant vous renouvelleriez cet horrible attentat, si vous osiez communier avec un cœur souillé par le péché. Jésus-Christ viendroit en vous, il est vrai, aussi-bien que dans le cœur du juste; mais il y viendroit en vengeur irrité. Il y viendroit apportant avec lui, non pas comme à l'ame fidèle, l'abondance de ses bénédictions, mais ses plus redoutables malédictions. Le premier pas que vous feriez vers la sainte Table, vous précipiteroit dans un abîme dont on ne se retire presque jamais; et sous les dehors de la piété, vous consommeriez l'impiété et le sacrilége. Epouvantés vous-mêmes, dans la suite, de ce sacrilége, vous tomberiez, comme Judas, dans un affreux désespoir.

Mais pourquoi, M. E., m'alarmé-je par des idées si affligeantes? Vous sentez l'énor-

mité d'une communion indigne ; vous en avez sans doute une juste horreur, et vos dispositions me font espérer que Jésus-Christ, bien loin de vous regarder avec indignation, vous voit avec complaisance, et qu'en entrant dans votre cœur, il vous dira, comme à Zachée : *Aujourd'hui le salut est entré dans cette maison.* Oui, mes Enfans, vous entendrez cette parole consolante, si vous approchez de la sainte Table, avec la pureté de conscience, qui est la première disposition que Jésus-Christ exige de vous.

La seconde, est une foi vive et sincère, qui vous pénètre de sa présence réelle dans la sainte Hostie ; une foi active et pure, qui vous fasse désirer ardemment de vous unir à lui, et qui vous inspire un profond respect pour cet auguste Sacrement.

Réfléchissez, M. E., sur les motifs que ce Dieu-Sauveur emploie, pour exciter en vous ce désir ardent. Tantôt il nous invite avec tendresse à venir à la sainte Table ; tantôt son amour menace de priver de la vie éternelle, celui qui ne viendra pas le recevoir. Ici, il se compare à un grand Roi, qui force d'entrer à son festin, jusqu'aux pauvres et aux infirmes. Là, c'est un père de famille, qui déploie sa colère sur les ingrats qui ont négligé ses invitations.

Pour vous, mes Enfans, ce ne sont point les menaces, mais les promesses et l'amour qui vous conduisent aujourd'hui à la sainte

Table. Le désir que vous avez de recevoir Jésus-Christ, se manifeste depuis long-temps par le soin que vous avez de vous instruire des vérités et des mystères de la foi, par les précautions que vous avez prises pour vous purifier de vos fautes, et par les efforts que vous avez faits, pour rendre vos cœurs dignes de lui. Aujourd'hui, ce désir est encore plus vif en vous. Tout votre extérieur l'annonce. Votre ferveur, votre piété, votre air modeste et respectueux, et les larmes qui coulent de vos yeux attendris, nous apprennent que vous sentez votre bonheur.

Dieu de bonté, qui désirez faire la Pâque avec ces enfans, soutenez et ranimez le désir qu'ils ont de s'unir à vous. Lorsque vous serez dans leur cœur, faites-leur goûter si sensiblement combien vous êtes doux à ceux qui vous aiment, qu'ils ne désirent rien tant que de vous recevoir encore; qu'à mesure qu'ils vous recevront, ce goût et ce désir s'augmentent, afin que jusqu'à la fin de leur vie, ils soient fidèles à s'approcher fréquemment de la sainte Communion, et à la recevoir toujours avec les mêmes dispositions où ils sont aujourd'hui.

Aux dispositions que je viens de vous indiquer, M. E., joignez une humilité profonde. Ce fut en se déclarant indigne de recevoir J. C. dans sa maison, que le centenier se rendit digne d'en être exaucé. Vous allez répéter, dans un moment, les paroles de ce modèle d'humilité; prononcez-les

dans les mêmes sentimens. Non, mon Dieu, devez-vous dire, non, nous ne sommes pas dignes que vous entriez en nous. Eh ! qui sommes-nous ? De misérables créatures, des vers de terre, d'indignes pécheurs. Et vous, Seigneur, vous êtes un Dieu d'une majesté, d'une sainteté infinie. Comment donc oserons-nous nous approcher de vous ? Ah ! notre indignité nous effraie, mais votre bonté nous rassure ; votre puissance, votre miséricorde nous consolent. Dites une seule parole ; il n'en faut pas davantage : oui, Seigneur, dites une parole, et notre ame deviendra pure, et vous ne dédaignerez pas de l'honorer de votre divine présence.

O doux Jésus ! ô le Dieu de nos cœurs ! vous savez combien de fois, et avec quelle ardeur nous avons soupiré après vous ; nous n'avons pas encore eu le bonheur de nous nourrir de votre chair sacrée. Vous le voyez, nos cœurs en ont une faim ardente. Ah ! ne différez donc plus de nous accorder cette grâce. Venez, venez apaiser la faim qui nous dévore. Que vous êtes aimable, ô Dieu de bonté ! que vous êtes aimable. Non, rien au monde ne nous plaît autant que vous ! Nous soupirons après le bonheur de vous être unis. Venez donc contenter nos désirs ; venez vous unir à nous, et tous nos vœux seront comblés ! Hélas ! que n'avons-nous la sainteté des Anges, pour vous recevoir, ô Dieu de toute sainteté ? Mais vous êtes tout-puissant, vous pouvez nous purifier. Divin Sauveur, nos cœurs sont entre vos mains ;

vous pouvez les changer à votre gré. Lavez-les donc, sanctifiez-les. O Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, effacez les nôtres. Détruisez en nous jusqu'à la moindre apparence du péché. Venez ensuite dans nos cœurs ; venez, venez.

Si vous êtes dans ces dispositions, mes Enfans, tout est prêt de votre part pour recevoir J. C. ; et en venant à vous, il vous comblera de ses grâces ; il fera ses délices d'habiter dans vos cœurs. Oh ! que le Dieu tout-puissant et tout miséricordieux vous accorde cette grâce !

Pour vous, M. E., qui, l'année dernière, nous avez édifiés par les dispositions que vous apportâtes à la cérémonie que nous renouvelons aujourd'hui ; vous qui, pour la plupart, avez fait pendant le cours de cette année, ma consolation et ma joie, par la bonne conduite que vous avez tenue, et par votre assiduité à approcher tous les mois des Sacremens ; renouvelez aujourd'hui les sentimens qui vous conduisirent la première fois à la sainte Table. Continuez de vous y présenter chaque mois, et vous y trouverez le salut et la vie.

Pères et mères de ces heureux Enfans, et vous tous, M. C. P., prenez part à cette édifiante cérémonie. Intéressez-vous pour ces Enfans ; unissez vos prières aux nôtres, pour attirer sur eux les grâces dont ils ont besoin dans ce moment. Disons tous avec une piété sincère, et avec une tendre charité :

Père saint, daignez écouter la prière que nous vous adressons pour nos enfans. Mais que disons-nous ? nos enfans. Ils sont les vôtres, puisque c'est vous qui les avez créés à votre image, divin Sauveur ! ils sont à vous, puisque vous les avez rachetés au prix de votre sang. Esprit saint, ils sont votre domaine et votre temple, puisque vous les avez sanctifiés. Père saint, daignez les bénir. Sauveur du monde, purifiez-les. Esprit saint, ornez-les de vos dons, afin qu'ils reçoivent dignement le pain de vie, et que ce pain sacré soit pour eux le gage de la vie éternelle.

O divin Jésus ! les enfans furent spécialement les objets de votre prédilection. Vous vouliez qu'on vous les présentât, pour leur donner votre bénédiction. Voici les nôtres, daignez les bénir. Préparez-les à vous recevoir. Venez fixer en eux votre demeure. Vivez dans leurs cœurs ; vivez-y à jamais, afin qu'ils aient le bonheur de vivre en vous pendant toute l'éternité.

Ainsi soit-il.

APRÈS LA COMMUNION.

Qu'il est grand ! qu'il est magnifique en ses dons ! qu'il est riche en miséricorde, le Dieu que nous servons, M. C. E. ! Il est le souverain maître de l'univers ; l'univers entier ne peut le contenir, et néanmoins

il daigne se renfermer dans nos cœurs! O merveille incompréhensible! ô prodige d'amour et de tendresse que Dieu seul peut opérer, et que l'homme ne pourra jamais comprendre! Livrez-vous aux transports de la reconnoissance et de l'amour. Dans l'admiration de ces prodiges, dites avec le Prophète : Que vous rendrai-je, ô mon Dieu! pour le don inestimable que vous venez de me faire? Ou plutôt, pénétrés de votre insuffisance, invitez, à son exemple, toutes les créatures à louer le Seigneur, parce qu'il a signalé sur vous sa miséricorde.

M. F., réunissons nos voix pour publier les miséricordes du Seigneur. Vous sur-tout, pères et mères, témoins des faveurs qu'il vient de faire à vos enfans, faites éclater votre reconnoissance. Le Très-Haut a établi son trône dans leur cœur; il y réside comme dans son sanctuaire. Le Fils de Dieu s'est incorporé à vos enfans; son sang coule avec le vôtre dans leurs veines. O excès de charité! ô mon Dieu! qu'est-ce que l'homme, pour que vous daigniez vous souvenir de lui? il ne mérite pas seulement un de vos regards, et vous daignez faire votre demeure dans son cœur! Divine Marie, Anges du Ciel, saints Apôtres, illustres Confesseurs, invincibles Martyrs, Vierges pures, Ames justes, Saints du Ciel et de la terre, faites retentir les voûtes célestes de vos sacrés cantiques. Répétez sans cesse, redites sans fin : que Dieu est bon, qu'il est admirable, et que sa miséricorde est sans bornes!

Mon

Mon ame, tu es unie à ton Dieu; tu ne fais plus avec lui qu'une même substance? De nouveaux cieux, une nouvelle terre sont donc créés pour toi. Oui, Seigneur, tout ce qui vous adore dans le Ciel, tout ce qui vous adore sur la terre, vous adore maintenant au-dedans de moi. Tout ce qui est en moi, s'unit à cet accord des Anges et des Saints, pour vous rendre hommage. Mes os tressaillent de joie. Tout mon être s'écrie: ô Dieu, qui est semblable à vous? Mon cœur et ma chair reconnoissent avec transport que c'est le Dieu vivant qui habite en eux. Il me semble que toute créature me dit maintenant pour me féliciter: *Le Saint d'Israël est au milieu de toi.* O union ineffable! je ne puis l'exprimer, mais je la sens. O glorieuse alliance! mon Dieu est à moi, et je suis à lui; il demeure en moi, et je demeure en lui. O mon ame, *goûte et vois combien le Seigneur est doux.* Oh! que sa miséricorde est ineffable!

Oui, M. C. E., goûtez et voyez combien le Seigneur est doux; mais ne vous contentez pas de le goûter rapidement. Hélas! le plus affreux des malheurs seroit de violer une si sainte alliance, de rompre une si belle union. Cette pensée me fait frémir. Ah! si après votre communion, nous vous voyions dissipés, peu recueillis dans la prière, infidèles aux exercices de notre sainte Religion et aux devoirs de votre état, et peu dociles à vos parens, nous présumerions avec douleur que le Seigneur ne demeure plus en

vous. Car, le fruit d'une bonne Communion, doit être aussi manifeste, que la dévotion dont vous nous donnez aujourd'hui des marques sensibles.

Ah ! dans ce moment où vous possédez Jésus-Christ dans votre cœur, conjurez-le avec instance de vous faire persévérer dans son amour. Montrez-lui votre foiblesse, exposez-lui vos besoins, il s'empressera de vous exaucer. Eh ! pourroit-il vous refuser quelque grâce, dans le moment où il s'est donné lui-même à vous ? Dites-lui donc, avec la plus vive confiance : ô mon Dieu ! soyez ma force ; ne permettez pas que je m'éloigne de vous. Hélas ! les ennemis de mon salut, vont faire tous leurs efforts pour m'attirer à eux. Ils m'attendent, au sortir de votre sainte Table, pour m'arracher à votre service. Ils me diront, comme ces pécheurs dont il est parlé dans votre Ecriture : *Venez avec nous.* Ah ! mon Dieu ! éloignez-les de moi ; que je ne prête jamais l'oreille à leurs tentations ; que je leur réponde toujours comme votre Apôtre : *A qui irai-je*, et en qui trouverai-je ailleurs qu'en mon Dieu, le salut et la vie ? Attachez-moi à vous, aimable Jésus, attachez-moi à vous par les liens de la charité, qui est plus forte que la mort ; de sorte que je puisse défier le démon et ses artifices, le monde et ses attraits, la mort même et ses terreurs, de me séparer jamais de vous, mon Seigneur et mon Dieu. Eloignez de moi toute occasion, tout danger de vous offenser, et fortifiez-moi dans ma foi-

blesse. Faites que je ne vous perde pas un seul instant de vue ; tenez mon esprit, mon cœur et mes sens, toujours unis à vous. Dirigez toutes mes actions vers le bien, et que je ne fasse jamais que ce qui peut vous plaire. Mon Dieu, mon Dieu ! voilà le vœu de mon ame, voilà le désir le plus ardent de mon cœur, c'est que vous demeuriez toujours avec moi.

Me voilà élevé à la dignité de membre de votre corps : ô l'auguste dignité ! faites que je ne la perde jamais. Ne cessez jamais d'être ma vie. Conservez-moi pur et sans tache tant que je serai sur la terre ; et lorsque je serai sur le point de la quitter, au moment de ma mort, daignez venir à moi, divin Sauveur. Donnez-moi alors votre corps sacré, et que je ne sorte de cette terre d'exil que pour aller m'unir à vous dans ma céleste patrie, dans l'heureuse éternité.

Qu'aurions-nous à désirer, M. C. E., si nous vous voyions toujours dans ces dispositions ? Que nous serions heureux, si pour prix de nos travaux, nous vous avions rendus pour toujours fidèles à J. C. ? Du moins apprenez aujourd'hui à aimer la vertu, en en goûtant les douceurs. Goûtez et voyez combien le Seigneur est bon. Reconnoissez que rien n'est si doux que d'être à lui.

Mes chers Enfans, avez-vous jamais éprouvé une joie aussi pure, aussi délicieuse que celle que vous goûtez en ce moment ? Répondez-moi. Vous pleurez ?..... Pleurez, pleurez, M. C. E., peut-être ne verserez-

vous jamais des larmes aussi douces. Peut-être n'éprouverai-je jamais moi-même tant de consolation. Oui, me dirai-je, en vous voyant vertueux, ce sont là les enfans que j'ai acquis à J. C., ils seront ma joie et ma couronne, s'ils persévèrent dans la vertu. Aussi ne cesserai-je jamais de les exhorter à la persévérance. Ce sera désormais le but des instructions et des avis que je vous donnerai dans la suite.

Mais, persévèrerez-vous ? hélas ! voilà le sujet de ma crainte. J'ai vu tant d'enfans qui paroissoient aussi-bien disposés que vous l'êtes, qui m'avoient fait les plus belles promesses, et aujourd'hui ce sont des libertins, des gens sans piété et sans conduite. Ne ferez-vous pas comme eux ? Ah ! que je le crains ! vous allez trouver tant d'écueils ! vous verrez autour de vous tant de mauvais exemples ! et ces mauvais exemples, ces écueils, vous les trouverez peut-être parmi vos parens et vos amis. Leur vie lâche et peu chrétienne sera pour vous une sollicitation continuelle au relâchement. Hélas ! de quelque côté que vous vous tourniez, vous verrez de mauvais exemples. M. E., il faut du courage et de la force pour résister à ces mauvais exemples. Vous la trouverez, cette force, dans la prière, dans la sainte Communion, et dans la fuite des plaisirs du monde. Souvenez-vous que la voie qui conduit en enfer est large, que le nombre de ceux qui y marchent est le plus grand; qu'au contraire, le chemin qui mène au Ciel est étroit, et

que ceux qui le suivent sont le plus petit nombre. Ne suivez donc pas la multitude qui se perd ; mais le petit nombre de bons Chrétiens qui pratiquent la vertu. Premier ennemi à combattre et à fuir, le monde.

Il y en a un autre encore plus dangereux et plus terrible ; ce sont vos passions. Hélas ! M. E., elles vont croître avec votre âge. Ce fond de corruption que vous portez au-dedans de vous, se fortifiera de jour en jour. Peut-être ne l'avez-vous déjà que trop suivi. Ah ! si les commencemens sont déjà corrompus, jugez quelles seront les suites ! Si vos passions qui ne font que naître, sont déjà si fortes, que ferez-vous lorsqu'elles seront arrivées au plus haut point de leurs forces ? Ecoutez, M. E., les conseils que va vous donner le meilleur de vos amis.

Résistez à la tentation dès le commencement ; c'est le moyen le plus sûr de la vaincre. Accoutumez-vous dès à présent à combattre vos passions, et elles seront toujours foibles. Ces premiers efforts attireront sur vous des bénédictions abondantes pour toute la suite de votre vie. Dieu sera plus disposé à vous préserver. Vous vivrez au milieu de la corruption du monde, sans en être souillés. Vous ressemblerez à ces trois enfans hébreux que le Seigneur préserva au milieu des flammes, parce qu'ils avoient passé leurs premières années dans la piété et l'innocence. Tout dépend des commencemens, M. E. Si votre jeunesse est sage et réglée, la vertu et la crainte de Dieu vous accompagneront

dans tous les âges. *Si vous avez semé dans les bénédictions, vous cueillerez des bénédictions abondantes*, dit saint Paul.

Sur-tout, M. C. E., recourez souvent à la sainte Communion. Ne passez jamais plus d'un mois sans la recevoir. Elle vous préservera du péché. Elle vous soutiendra au milieu de toutes les tentations de la vie. Elle vous fortifiera contre les attaques du monde, du démon et de la chair. En effet, portant J. C. dans votre cœur, quelle force n'aurez-vous pas contre le démon ? S'il vient vous tenter, vous lui répondrez avec assurance, comme saint Martin : Retire-toi, bête cruelle, il n'y a rien en moi qui t'appartienne. Fuis dans le feu auquel tu es condamné avec tous ceux qui te suivent. Pour moi, je suis à Dieu ; je possède J. C. dans mon cœur. O le précieux trésor ! non, non, je ne veux pas l'abandonner.

Croyez moi, M. E., le démon ne peut résister à J. C. A la présence de ce divin Sauveur, il est forcé de prendre la fuite. Vous serez donc victorieux de ses attaques. Tel est le fruit de la fréquente Communion.

Mais si vous n'en approchez que rarement, vos forces s'affoibliront. Peu à peu vous vous relâcherez. Le relâchement vous conduira au péché. Alors le démon ne voyant plus J. C. dans votre cœur, ne trouvera plus rien en vous qui lui résiste. Vous deviendrez son jouet : il vous fera tomber de plus en plus dans le péché. Vous avancerez dans le crime à mesure que vous avancerez en

âge. Vous aurez commencé par oublier Dieu ; vous finirez par le mépriser. Ainsi vous préparerez-vous des jours malheureux et criminels, une vie agitée et toute pleine de passions, une vieillesse triste et abandonnée, et une mort affreuse. O mon Dieu! préservez ces enfans d'un si grand malheur.

Heureux, M. C. E., heureux celui qui porte le joug du Seigneur dès sa jeunesse! Dieu le bénira. Ses passions réprimées de bonne heure, seront plus dociles; la vertu lui coûtera moins. Ses penchans, tournés d'abord vers la loi de Dieu, et ses devoirs l'y porteront d'eux-mêmes. Ses jours seront tranquilles, sa vieillesse honorée, et sa mort précieuse aux yeux de Dieu.

Voilà, pères et mères, ce que vous devez répéter sans cesse à vos enfans. Dites-leur avec le Sage, que celui qui sert Dieu dès sa jeunesse, sera béni de Dieu : qu'ils n'ont qu'une chose à faire, servir Dieu et l'aimer. Nous vous rendons vos enfans innocens et purs; c'est à vous à les conserver dans cette innocence et dans les sentimens où vous les voyez actuellement. C'est à vous que Dieu demandera compte des grâces qu'il leur a accordées aujourd'hui. Aujourd'hui, vous contractez une nouvelle obligation avec Dieu et avec vos enfans : c'est de veiller sur leur conduite avec plus de soin que jamais, c'est de les faire approcher souvent des Sacremens, et sur-tout de leur en donner l'exemple. Malheur à vous, si par votre faute ils se perdent. Heureux, si par vos soins et vos

bons exemples, ils persévèrent dans la vertu; vous serez tous réunis dans le Ciel.

Dieu tout-puissant! c'est de vous seul que vient la persévérance. Donnez-la, je vous en conjure, à ces chers enfans. Père saint, vous me les avez confiés, je me suis employé à leur faire connoître votre nom et votre amour. Achevez par votre grâce l'œuvre que vous avez daigné commencer par mon ministère. Je ne vous demande pas de les retirer de ce monde. Il faut qu'ils combattent; il faut qu'ils méritent la couronne que vous ne promettez qu'à ceux qui auront généreusement combattu. Mais je vous supplie de les préserver de la contagion du monde et du péché. Je vous conjure par l'amour que vous avez pour votre divin Fils; je vous conjure, vous-même, ô Fils de Dieu, par votre corps et par votre sang que vous leur avez donnés aujourd'hui, de les conserver dans votre amour.

O Vierge sainte, ô Marie, ô notre tendre Mère, je vous recommande ces enfans. Prenez-les sous votre maternelle protection. Défendez-les des attaques du démon. Conservez-les dans l'innocence. Maintenez-les dans la résolution qu'ils ont prise aujourd'hui d'être toujours fidèles à Dieu, afin qu'ils lui soient réunis dans l'éternité. Ainsi soit-il.

POUR LA RÉNOVATION

DES VŒUX DU BAPTÊME.

Salvos nos fecit Deus, per lavacrum regenerationis. Dieu nous a sauvés par l'eau du Baptême. *Tit.* 3.

QUAND Dieu vous a accordé la grâce du baptême, M. E, vous n'étiez pas en état de connoître la grandeur de ce bienfait, ni de l'en remercier. Il vous a prévenus de l'abondance de ses miséricordes, dans le temps où vous ne pouviez ni les désirer, ni les sentir. Mais aujourd'hui que vous connoissez ce don ineffable : aujourd'hui que pour gage de la grâce baptismale qu'il a bien voulu vous rendre, il s'est donné lui-même à vous ; n'est-il pas de votre devoir de lui en rendre de solennelles actions de grâces, et de renouveler par votre propre bouche et par le choix de votre volonté propre, les vœux que votre parrain et votre marraine lui avoient faits pour vous et en votre nom.

Pensez-y, M. C. E., vous aviez été conçus dans le péché : par le baptême, vous en avez été délivrés. Vous étiez par votre naissance les esclaves du démon ; par le baptême, le Seigneur vous a adoptés pour ses enfans. vous aviez reçu de vos parens une vie

périssable ; par le baptême, Dieu vous a communiqué une vie divine. Oh ! quel bienfait, quelle grâce ! n'exige-t-elle pas de votre part la reconnoissance la plus vive ?

Les registres de baptême attestent que vous avez reçu ce Sacrement précieux. Mais qu'y avez-vous reçu ? Comment vous l'a-t-on administré ? Que faisiez-vous en ce moment intéressant ? Et que devez-vous faire aujourd'hui pour marquer votre reconnoissance d'un bienfait si signalé ? Autant de questions sur lesquelles il est nécessaire de vous instruire. Ecoutez-moi donc avec attention, M. E., et conjurez le Saint-Esprit qu'il ouvre vos cœurs à des vérités si importantes.

UN débiteur insolvable dont on auroit acquitté les dettes énormes, un malheureux qu'on auroit sauvé du supplice, oublieroient-ils aisément l'horreur de leur ancienne position ? s'exposeroient-ils à se replonger dans leur abîme, en manquant aux engagemens qu'ils auroient pris eux-mêmes, ou qui leur auroient été imposés par leur libérateur ? Oh ! M. E., et les chrétiens arrachés par le baptême à l'esclavage de l'enfer, délivrés du péché originel qui devoit les perdre pour l'éternité, élevés à la dignité éminente d'enfans de Dieu, destinés à le posséder éternellement ; les chrétiens, dis-je, oublient, dédaignent, blasphèment leurs sermens ?

Cependant ils ont été bien solennels, ces sermens. Les Anges du Seigneur en ont été témoins. J. C. présent sur l'Autel, les a reçus et consacrés. L'Eglise a dressé l'acte de leur adoption. Quel châtiment ne mérite donc pas une telle apostasie ?

Revenez sur vos pas, et revenez-y, mes chers Enfans, avec un cœur droit et sincère. Rappelez-vous les engagemens d'après lesquels la grâce du baptême vous a été accordée. Sans doute vous serez saisis d'horreur, en voyant le précipice que vous vous creusiez. Sans doute vous prendrez des précautions plus sûres pour vous garantir des dangers qui perdroient éternellement votre ame.

Quand vous vîntes au monde, vos parens alarmés sur la foiblesse de votre enfance et sur l'incertitude de votre vie ; certains par la foi que vous étiez nés dans le péché, et que vous ne pouviez entrer dans le Ciel que par le baptême, voulurent s'assurer de votre pardon, et pourvoir à votre salut. On courut donc à l'Eglise. Mais les portes en étoient fermées pour vous. Votre parrain et votre marraine engagèrent le ministre de Dieu à écouter la supplique qu'ils lui présentoient en votre nom. Ils se firent vos cautions ; ils assurèrent qu'ils vous feroient ratifier un jour ce qu'ils alloient promettre pour vous. Alors le Prêtre vous dit, (car c'étoit toujours à vous seul qu'il adressoit la parole, et vous répondiez par la bouche de vos parrain et marraine,) le Prêtre vous

dit : que demandez-vous ? je demande le saint Baptême. Mais, ajouta-t-il, êtes-vous dans la volonté de vivre et de mourir dans la foi catholique, apostolique et romaine? vous protestâtes que c'étoit votre intention. Alors, comme ministre du Dieu vivant, il ordonna impérieusement au démon de se retirer de vous, et de faire place dans votre cœur au Saint-Esprit. Il fit sur votre front le signe salutaire de la Croix, il le répéta encore sur votre cœur, comme s'il vous eût dit d'aimer pour toujours Jésus et sa Croix, et de vous glorifier toute votre vie, d'être devenu le disciple d'un Dieu crucifié. Il mit dans votre bouche le sel béni, symbole de la sagesse, qui devoit pour toujours animer vos actions. Enfin, après que vous eûtes récité la profession de foi, les portes de l'Eglise vous furent ouvertes, le Prêtre vous conduisit à la fontaine sacrée.

Là, bien loin de vous dissimuler les engagemens que vous alliez prendre, il exigea de vous les sermens les plus sacrés. Renoncez-vous, dit-il, à Satan ? Renoncez-vous à ses pompes ? Renoncez-vous à ses œuvres? Ces paroles sont formelles, et par trois fois vous y renonçâtes solennellement. Ce ne fut que d'après vos sermens qu'il consentit à combler vos vœux. En vertu de l'institution de Jésus-Christ, qui dit à ses Ministres: *Allez, baptisez toutes les nations au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, enseignez-leur à observer tout ce que je vous ai commandé*, le Prêtre versa sur votre tête

l'eau vivifiante, il vous baptisa au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

Oh ! quel admirable changement s'opéra en vous dans cet heureux moment ! A peine l'eau eut-elle touché votre chair, que votre ame fut délivrée de la puissance du démon ; que le péché disparut, que la justice régna dans votre cœur. A ce moment, vous fûtes transférés de la famille d'Adam, dans celle de J. C., du corps des pécheurs dans celui du fils de Dieu, de la puissance des ténèbres, dans le royaume de la charité, de la mort éternelle à la vie éternelle. A ce moment, vous devîntes les enfans de Dieu le père, les frères de Dieu le fils, les temples vivans du Saint-Esprit.

O mon Dieu ! qu'ils sont prodigieux les effets de votre puissance souveraine, dans le baptême, où un peu d'eau, jointe à quelques paroles, produit dans une ame un changement si merveilleux ! Il est réservé à vous seul, ô Dieu tout-puissant ! d'opérer ainsi les plus grands prodiges.

En signe de votre consécration à la foi et à Jésus-Christ, le Prêtre fit ensuite sur votre tête l'onction du Saint-Chrême. Puis il vous revêtit de l'habit blanc, symbole de l'innocence que vous veniez d'acquérir. Présentez, vous dit-il, cette robe sainte et sans tache, au tribunal du Sauveur, à l'heure de votre mort, si vous voulez vivre éternellement avec lui. Enfin, il vous mit à la main un cierge allumé, pour vous avertir de l'éclat

que vous deviez répandre par vos vertus et par vos bonnes œuvres.

Que de prières adressées au Seigneur par son Ministre, pendant cette sainte Cérémonie, pour attirer sur vous le don de la foi, et la persévérance dans les vertus qu'elle exige ! C'est pour cela encore que l'Eglise vous donna alors un Saint pour patron, pour avocat auprès du souverain Juge.

Telle est, M. E., la grâce précieuse et inestimable que vous avez reçue à votre Baptême. L'avez-vous conservée ? Ah ! mon Dieu ! que celui-là est heureux, qui a conservé la grâce d'une consécration si sainte ! *Quel est-il ? et nous le louerons ; car vous avez signalé votre miséricorde envers lui.* Inspirez aux pères et aux mères une volonté efficace, de veiller sans relâche pour la conservation du précieux trésor de l'innocence baptismale de leurs enfans, et à ceux-ci la volonté de plutôt mourir, que de la souiller jamais.

Vous savez, M. E., à quelles conditions Dieu vous l'avoit donnée, cette belle innocence, et à quelles conditions il vient de vous la rendre. C'est d'après la promesse que vous avez faite de renoncer à Satan, à ses pompes et à ses œuvres ! c'est d'après l'engagement que vous avez pris d'être fidèles à Dieu tous les jours de votre vie, et de garder ses commandemens. Voilà vos engagemens avec Dieu : voilà vos sermens et vos vœux ; ils feront votre consolation ou votre désespoir pendant l'éternité. Oui, M. E., c'est

sur ces vœux que vous serez jugés au moment de votre mort; si vous les avez observés fidèlement, le souverain Juge vous dira alors : *Levez-vous, serviteurs bons et fidèles;* vous avez été fidèles à vos engagemens, je serai fidèle à mes promesses. *Venez, les bénis de mon Père, venez prendre possession du royaume qui vous étoit préparé depuis le commencement du monde.* Là, plus de tentations, plus d'afflictions, plus de souffrances, *Entrez dans la joie du Seigneur.* Eternellement vous me verrez, vous m'aimerez, vous me possèderez.

Mais si, à l'heure de la mort, vous êtes trouvés avoir été infidèles aux vœux de votre Baptême, le Seigneur que vous aurez méprisé, outragé si indignement, s'armera contre vous de toute sa colère, et vous dira : *Retirez-vous de moi, maudits;* vous avez violé les promesses que vous m'aviez faites; vous m'avez abandonné pour suivre le parti du démon : eh bien ! vous le suivrez dans l'éternité; *allez avec lui au feu éternel.* Jamais vous ne me verrez; éternellement vous brûlerez dans ce feu. Puis s'adressant aux démons : *Liez*, leur dira-t-il, *ce serviteur infidèle, et jetez-le dans les ténèbres extérieures. C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincemens de dents.* Et sur-le-champ les démons se précipiteront sur vous, et vous entraîneront avec eux dans les abîmes éternels.

Voyez donc, M. E., de quelle importance il est pour vous d'être fidèles aux

vœux de votre Baptême. J'aime à le croire ; aucun de vous ne voit avec peine ces engagemens que vos parrains et marraines ont pris pour vous, puisqu'ils vous assureront le Paradis, si vous y êtes fidèles ; et que sans cela vous auriez été pour toujours privés du bonheur de voir Dieu. Maintenant que vous en connoissez le prix, ne voulez-vous point les ratifier vous-mêmes, et n'êtes-vous pas résolus d'y être fidèles, moyennant la grâce de Dieu ?.... Je le vois, c'est là votre intention. Eh bien ! mes Enfans, mettez-vous à genoux, et dites de tout votre cœur :

O mon Dieu ! ô mon Père : j'ai donc le bonheur d'être votre enfant ! O Jésus, par le Baptême, j'ai donc acquis un droit à votre héritage éternel ! oui, je renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres ; je renonce à tout péché. Sauveur adorable, gravez dans mon cœur votre amour et votre crainte, afin que je vous sois toujours fidèle. Ainsi soit-il.

Levez-vous, M. E., et ne faites jamais de retour fâcheux sur les vœux que vous venez de faire. Au contraire, répétez-les souvent. Tous les ans, au jour anniversaire de votre Baptême, confessez-vous, entendez la sainte Messe ; mettez-vous en état d'y communier ; ensuite, allez aux fonts baptismaux. Là, repassez devant Dieu vos infidélités, prenez des résolutions pour l'avenir ; renouvelez vos vœux comme vous venez de le faire ; ne passez même aucun Dimanche, aucune Fête, aucune Communion, sans les

renouveler, et n'oubliez jamais que si vous vous êtes engagés à servir Dieu et à renoncer au péché, Dieu de son côté s'est engagé à vous donner le Ciel. Livrez donc vos cœurs à la joie; car vos noms sont écrits dans le livre de vie.

Mais pour que cette rénovation de vos vœux fasse plus d'impression sur vos cœurs, nous allons aller ensemble aux fonts baptismaux. Vous mettrez la main dessus, en répétant les promesses de votre Baptême. De là nous irons au confessionnal, où Dieu a bien voulu vous rendre, par le sacrement de Pénitence, la grâce du Baptême que le péché vous avoit fait perdre, et vous y renouvellerez la promesse que vous y avez faite à Dieu, de ne plus retomber dans le péché mortel. Enfin, je vous conduirai aux pieds de l'autel, d'où Jésus-Christ est venu se donner à vous dans la sainte Communion. Vous l'adorerez de tout votre cœur, vous le remercierez du don inestimable qu'il vous a fait aujourd'hui, et vous lui promettrez de le recevoir souvent dans le Sacrement de son amour.

Mon Dieu, daignez accompagner ces enfans dans toutes ces cérémonies; inspirez-leur les sentimens qu'ils doivent avoir, et rendez-les fidèles à toutes les promesses qu'ils vont faire.

Pour vous, M. C. P., que ferez-vous pendant ces touchantes cérémonies? Rentrez en vous-mêmes; voyez si vous avez conservé la grâce de votre Baptême. Que si

vous l'avez perdue, ah ! livrez-vous à la douleur la plus amère. Hélas ! cette robe d'innocence et de justice, avec laquelle vous deviez paroître devant Dieu, vous l'avez souillée par le péché ! Ce flambeau d'une foi animée de la charité, que l'on vous avoit mis en main, vous l'avez éteint par vos infidélités ! Cette beauté si admirable qu'avoit votre ame, vous l'avez défigurée; que dis-je? vous en avez fait un objet d'horreur aux yeux de Dieu ! Ah ! pourriez-vous assez pleurer un tel malheur ? Que la considération d'un état si déplorable, vous excite donc à rentrer sérieusement en vous-mêmes, et à laver votre ame dans le sang de l'Agneau, et dans un torrent de larmes. N'épargnez ni prières, ni bonnes œuvres, ni soins, ni travaux, pour parvenir à une véritable pénitence, afin que, si vous n'avez pas l'avantage de l'innocence conservée, vous puissiez jouir de celui de l'innocence réparée. C'est la grâce que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

AUTRES INSTRUCTIONS

POUR LE JOUR

DE LA PREMIÈRE COMMUNION.

AVANT LA COMMUNION.

Sur les effets de la sainte Communion.

Gustate et videte quoniam suavis est Dominus. Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux. *Ps.* 33.

N'ÊTES-VOUS pas à même de l'attester actuellement cette vérité, mes chers Enfans? Lavés par le Sacrement de Pénitence des taches qui souilloient votre ame; délivrés des remords qui troubloient votre conscience, n'éprouvez-vous pas, à ce moment, les douceurs que la grâce de Dieu verse dans un cœur bien disposé? Et, dans les transports de votre reconnoissance, ne devez-vous pas vous écrier :

Le Ciel que j'avois fermé par mes péchés, vient donc de s'ouvrir pour moi, et on m'y destine une brillante couronne! L'enfer que j'avois si souvent mérité, vient donc de se fermer! Le démon qui me retenoit captif, est donc banni de mon cœur; et le Dieu des miséricordes vient d'y établir son trône! Que les Esprits célestes qui, dans le Ciel,

se sont réjouis de mon retour, s'unissent à moi, pour publier l'excès de ses bontés! Je n'aurai donc plus à éprouver les remords du crime! je ressentirai donc les douceurs et les consolations de la vertu! Heureux, et mille fois heureux le sort que procure l'innocence!

Puissiez-vous l'éprouver jusqu'à la mort, M. C. E.! C'est l'objet le plus intéressant de nos vœux.

Vous touchez donc au moment où vous allez trouver à la sainte Table la manne céleste qui vous fera éprouver le goût le plus délicieux. Ranimez votre joie et votre ferveur: nos tabernacles vont s'ouvrir; vous entendrez bientôt ces consolantes paroles de votre Dieu, qui va devenir votre nourriture. Venez, M. C. E., approchez: vous ne serez pas éblouis par ma grandeur; je viens à vous couvert d'un voile qui en tempère l'éclat: je suis votre Roi; mais un Roi rempli de douceur. Depuis long-temps je désire faire cette Pâque avec vous, et vous donner ma chair adorable. Je veux vous rendre heureux à jamais, et vous combler de mes faveurs. Répondez à mon amour par votre reconnoissance et votre fidélité.

Quelles grâces J. C. va-t-il vous accorder dans la sainte Communion? Que devez-vous faire pour y répondre? Deux réflexions que je vous prie d'écouter attentivement. Adressons-nous au Saint-Esprit pour qu'il en pénètre vos cœurs.

La joie que j'éprouve, à ce moment, est mêlée d'une crainte bien alarmante, qui n'est malheureusement que trop justifiée par l'expérience. Je dois d'abord vous en faire part.

Lorsque J. C., la veille de sa Passion, étoit à table avec ses Apôtres, et qu'il institua la sainte Eucharistie, en leur donnant son corps et son sang, il leur adressa ces paroles : *Il y en a un parmi vous qui me trahira.* Les Apôtres, en les entendant, frappés comme d'un coup de foudre, s'écrièrent tout alarmés : *Seroit-ce moi, Seigneur, seroit-ce moi?* Le traître Judas décela bientôt la noirceur de son crime ; et bientôt après il en éprouva le juste châtiment.

M. C. E., si à ce moment où vous êtes prêts d'approcher de la sainte Table, J. C., du fond du tabernacle, vous adressoit les mêmes paroles, et vous disoit : Parmi ce grand nombre de premiers Communians qui viennent en ce jour me recevoir, il y en a un qui me trahira ; vous seriez sans doute épouvantés, vous trembleriez de tous vos membres. Mais s'il gravoit sur le front de l'indigne Communiant en caractères visibles : *Voilà le nouveau Judas ; voilà le profanateur sacrilége ;* s'il lui adressoit ces reproches foudroyans : Ingrat et perfide, que t'ai-je donc fait pour me trahir et renouveler ma mort autant qu'il est en toi ? Sur quelle partie de mon corps plongeras-tu le poignard

de ton impiété ? Sera-ce sur mon auguste visage dont les Esprits célestes ne peuvent contempler l'éclat ? mais les regards que je porte sur toi t'annoncent encore mes bontés, si tu verses les larmes du repentir. Sera-ce sur mes mains ? mais elles sont étendues encore pour t'accueillir et t'embrasser. Sera-ce sur mon sacré côté, ouvert encore pour te servir d'asile ? hé bien ! fouille dans mon cœur, et souviens-toi que, s'il y reste encore quelques gouttes de mon sang, elles sont destinées pour solliciter ton pardon, et te donner un nouveau témoignage de mon amour.

Ah ! M. C. E., en entendant des paroles aussi touchantes, vos cœurs seroient attendris sans doute, vous verseriez des torrens de larmes, et, prosternés aux pieds de votre Dieu, vous y resteriez anéantis. Vous regarderiez comme un monstre digne à l'instant d'être englouti dans les enfers, celui qui persisteroit à vouloir aller à la Table sainte, pour se rendre coupable du corps et du sang de J. C.

Mais, prenez-y garde, si le Dieu que vous allez recevoir ne vous fait pas entendre ces reproches d'une manière sensible, son cœur éprouveroit à votre égard les mêmes sentimens, si vous aviez le malheur de communier indignement. Ah ! s'il en est quelqu'un parmi vous qui ne soit pas en état de grâce, qu'il se retire donc ; qu'il n'aille pas communier ; qu'il ne vienne pas, en ce saint jour, renouveler le crime de

Judas, et mettre comme lui le comble à sa réprobation.

Mais, j'aime à le croire; non, il n'y en a aucun d'entre vous qui soit en état de péché mortel. Vous vous en êtes tous parfaitement purifiés dans le sacrement de Pénitence; vous avez de plus fait tous vos efforts pour rendre votre cœur digne de recevoir J. C. Si cela est, écoutez, M. E., les effets admirables que la sainte Communion va produire en vous, et les grâces ineffables que J. C. va répandre dans vos cœurs.

Quel bonheur, M. E.! En recevant dignement la divine Eucharistie, vous allez vous unir à J. C. de la manière la plus intime; vous allez être transformés en lui-même; sa chair va devenir votre chair, son sang coulera dans vos veines. Non, vous dit un saint Père, deux cires fondues ensemble ne sont pas liées d'une manière si étroite que vous l'êtes avec votre Sauveur adorable, en le recevant dans la sainte Communion : vous allez donc être comme divinisés. Quoi de plus propre à exciter votre admiration, et à vous embraser d'amour pour J. C.!

Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui, dit J. C. Ce qui fait dire à saint Paul, et ce que doit dire quiconque communie en état de grâce : *Ce n'est pas moi qui vis; c'est*

J. C. qui vit en moi. Vous allez donc, M. C. E., selon saint Pierre, *devenir participans de la nature divine.* O prodige! ô merveille! Cette union sainte avec un Dieu qui vous nourrit de son corps et de son sang, est le gage précieux de l'union éternelle qu'il vous réserve dans le Ciel. Premier effet d'une bonne Communion.

Autre avantage. Elle augmente et affermit la grâce. On en reçoit l'Auteur dans le sacrement de l'Eucharistie, et par-là même, de nouveaux accroissemens. J. C. s'y donne avec plénitude à celui qui s'approche de la Table sacrée avec de saintes dispositions.

Quand on possède son Dieu, dit saint Ambroise, on ne tarde pas à sentir les heureux effets de sa présence. C'est un pain mystérieux, qui, comme à Elie, communique une sainte ardeur dans le désert de cette vie, pour arriver à la montagne céleste, séjour des Bienheureux. L'ame, au sortir de la Communion, dit saint Chrysostôme, est redoutable à l'enfer même; elle met le démon en fuite. C'est ce sceau divin qui, gravé sur nos fronts, désarme l'Ange exterminateur. Le Dieu qui a établi son trône dans le cœur de l'ame fidèle, s'empresse à récompenser sa fidélité par de nouveaux bienfaits. En recevant ses lumières, elle connoît tous ses devoirs, et par l'amour divin qui l'embrase, elle les remplit dans toute leur étendue. Heureux donc l'enfant qui, à la Table sainte, est comblé de bénédictions si abondantes!

C'est

C'est alors, troisième effet de la sainte Communion, c'est alors qu'avec d'aussi puissans secours, il triomphe de ses passions, résiste aux ardeurs de la concupiscence, et les affoiblit. Hélas! mes Frères, que notre condition ici-bas est alarmante et déplorable! Le démon d'un côté, le monde de l'autre, et plus encore notre propre cœur, nous tendent continuellement des piéges. Après avoir réprimé un penchant dangereux, nous avons une passion violente à vaincre. Quel triste sort! Mais quelle force ne trouvons-nous pas dans la sainte Communion! Le Dieu que nous y recevons, nous prête son bras pour vaincre les ennemis qui ont conjuré notre perte; sa grâce est notre bouclier, et son cœur notre asile.

Oui, M. E., la divine Eucharistie, si vous la recevez dignement, affoiblira la violence de vos passions. Si la concupiscence vous incline au mal, elle sera moins forte; si les aiguillons de la chair se font sentir, ils seront moins vifs; les combats que vous aurez à soutenir seront moins violens; ou, s'ils sont pénibles, vous en serez victorieux par la puissance de celui qui d'un seul de ses regards relègue Satan dans l'abîme. O précieux effet de la sainte Communion! Ce n'est pas tout, M. E.

En vous faisant triompher de vos ennemis, elle vous donnera encore le gage de la vie éternelle. C'est ce que J. C. vous promet, lorsqu'il vous dit: *Celui qui mange*

ma chair et boit mon sang, a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour.

Vous allez faire avec votre divin Sauveur, à la sainte Table, une alliance dont il resserrera les liens. Vous lui promettez de lui être fidèles pour toujours, et il s'engagera à vous rendre heureux à jamais. Sa chair adorable sera pour vous un germe d'immortalité. A cette pensée, ne vous écrierez-vous pas avec le Prophète : *Seigneur, que vous êtes riche en miséricorde ! Mon cœur et ma chair tressaillissent de joie dans l'espérance de s'unir à vous. Mon Dieu ! qu'est-ce que l'homme pour que vous vous souveniez de lui, et que vous le visitiez avec tant de magnificence ?*

Voilà, M. E., voilà ce que vous allez recevoir dans un instant, J. C., et avec lui l'abondance de ses grâces, et le gage de la vie éternelle et bienheureuse dont il est la source. Quel bonheur ! quels bienfaits ! Mais pour cela que devez-vous faire ? C'est ce qui me reste à vous dire.

C'est un Dieu qui va se donner à vous, mais un Dieu caché sous les espèces du pain. Il faut donc animer votre foi ; croire fortement, et plus fortement que si vous le voyiez des yeux du corps, que c'est lui, que c'est J. C. que vous allez recevoir dans la sainte hostie.

Oui, je le crois, adorable Jésus, c'est vous-même que je vais recevoir dans la

sainte Eucharistie : c'est vous-même, ô mon Sauveur, qui allez vous unir à moi ; je le crois. Ah ! pour vous unir ainsi, à quels abaissemens n'a-t-il pas fallu vous réduire ? Vous êtes Dieu, et vous vous êtes fait homme ! Vous êtes immense, et vous vous êtes renfermé dans une petite hostie ! Vous avez passé du sein de votre Père céleste dans le sein d'une Vierge, du Ciel dans une étable, du trône de la gloire sur une croix ; et aujourd'hui, ô merveille incompréhensible ! vous allez sortir de votre saint Tabernacle pour entrer dans mon cœur ! ô Dieu caché ! je vous y crois véritablement et réellement présent ; je vous y adore du plus profond de mon cœur, comme mon Seigneur et mon Dieu. *Je crois : aidez et soutenez ma foi.*

C'est votre Sauveur qui vient à vous, M. E. Dilatez donc votre cœur. Il est par excellence le Dieu des miséricordes ; il est rempli de bonté et d'amour pour vous. Espérez donc avec confiance toutes ses grâces : il en est la source, et il s'empressera de les faire couler sur vous.

Oui, mon aimable Sauveur, ma plus douce espérance, je me confie entièrement en vous, dans l'attente assurée qu'en vous donnant vous-même à moi, vous me comblerez de l'abondance de vos grâces, vous pourvoirez à tous mes besoins. Et à quel autre qu'à vous pourrois-je donner ma confiance, ô mon Dieu ! Vous seul, ô Dieu infiniment bon, infiniment puissant, soyez mon appui. Venez

prendre possession de mon cœur : je désire qu'il soit, et j'espère qu'il sera pour toujours à vous.

C'est J. C., c'est le Fils de Dieu qui s'est sacrifié pour vous, qui est mort sur la croix pour vous sauver, et qui, pour vous témoigner l'excès de son amour, veut s'unir étroitement à vous, et fixer sa demeure en vous, en vous, foible et misérable créature, qui lui avez été si souvent infidèle. O amour! ô excès d'amour!

O Dieu d'amour! digne objet de tous les cœurs, je vous aime, je vous aime par-dessus tout; je vous aime plus que ma vie, plus que moi-même; je vous aime uniquement pour vous et vos amabilités infinies. O que ne puis-je vous voir aimé de tous les cœurs et de tout l'univers! Du moins vous aimerai-je jusqu'au dernier soupir de ma vie, espérant de vous aimer dans toute l'éternité. Mère de mon Dieu! aidez-moi à aimer ce Dieu de bonté que vous désirez si ardemment de voir aimé, comme vous l'avez aimé vous-même.

C'est le Dieu d'amour, mais le Dieu d'une majesté, d'une sainteté infinie que vous allez recevoir, M. E. Soyez donc pénétrés de votre néant et de votre indignité. N'en approchez qu'avec une humilité profonde.

Hélas! qui suis-je, ô mon Dieu, et qui êtes-vous? Est-il bien possible que vous, Majesté suprême, la pureté, la sainteté par essence, daigniez entrer dans une ame

qui s'est si souvent souillée par le péché ? Je rougis, et j'ai honte de paroître devant vous; je devrois m'éloigner de vous par respect. Mais, non; car si je m'éloigne de vous, ô ma vie! à qui irai-je et que deviendrai-je ? Je viens donc à vous, ô mon adorable Sauveur! je viens pour vous recevoir, confus et humilié pour mes défauts, mais plein de confiance en vos infinies miséricordes. Je ne mérite pas la grâce infinie que vous me préparez; mais vous regardez mes besoins plus que mes mérites, et vous aurez pitié d'une ame qui connoît sa misère et qui en gémit.

Oui, mon Dieu, je me repens de toute mon ame de vous avoir offensé, et je voudrois donner mille vies pour réparer les égaremens de ma vie passée; je les déteste, parce qu'ils vous déplaisent, ô bonté! ô sainteté infinie! J'ai confiance que vous m'aurez pardonné mes péchés; mais si vous ne l'avez pas encore fait, ah! daignez me les pardonner avant que je vous reçoive. Ce seroit mettre le comble à tous les malheurs, que de vous recevoir indignement. Lavez mon ame par votre sang précieux, et rendez-la une demeure capable de vous recevoir. Vous êtes l'Agneau qui effacez les péchés du monde; effacez pour toujours les miens. Je les déplorerai jusqu'au dernier soupir de ma vie.

Enfin, M. E., c'est votre Dieu, votre Sauveur, votre Roi, celui qui fait les délices des Saints dans le Ciel, celui qui seul

peut faire votre bonheur et dans le temps et dans l'éternité; c'est J. C. qui doit établir sa demeure en vous. Appelez-le donc par tous les désirs de votre cœur.

Venez, divin Jésus, venez dans mon ame *qui soupire après vous comme le cerf altéré court après les fontaines d'eau vive. Venez, Dieu de mon cœur, venez et ne tardez pas davantage.* Annoncez à mon ame que vous êtes son bonheur; fixez en elle votre séjour. C'est alors que, comblée de vos dons, elle vous bénira ici-bas sur la terre et dans le Ciel. Venez, Seigneur, je ne soupire que pour vous. Venez, je désire ardemment de m'unir à vous, ô Jésus, ô mon salut et ma vie!

Fasse le Ciel, M. E., que vous éprouviez ces sentimens. Conservez-les tous les jours de votre vie, et renouvelez-les chaque fois que vous aurez le bonheur de vous approcher de la sainte Table.

APRÈS LA COMMUNION.

O Mes Enfans! quel bonheur est le vôtre! Est-il donc vrai que votre Sauveur est venu vous visiter; qu'il réside à présent dans votre cœur? Oui, il y est pour être tout à vous, et afin que vous soyez tout à lui. O bonté! ô miséricorde infinie! ô amour immense! Mon Dieu s'est uni à moi, et s'est fait, pour ainsi dire, une

même chose avec moi! O mon ame, ranime tous les sentimens de ta foi; pense que les Anges t'environnent en adorant leur Dieu; adore-le toi-même, anéantis-toi avec eux.

Pourrois-je, ô mon Dieu, en devenant le trône de votre Majesté, n'être pas accablé sous le poids de vos grandeurs? Les Esprits célestes n'osent les fixer, et se couvrent de leurs ailes. Prosternés à vos pieds, ils adorent, et ne font entendre leur voix que pour vous publier trois fois Saint. Jaloux de ne pouvoir se nourrir de celui qui, à la Table sainte, se transforme en ma propre substance, ils me disent de la manière la plus énergique : O homme, anéantissez-vous. Oui, Seigneur, en considérant votre élévation et ma bassesse, votre sainteté et ma corruption, je ne puis que me confondre. Si votre divine Mère s'humilie à la voix de l'Ange qui lui annonce qu'elle vous donnera naissance dans son sein virginal, quelle ne doit pas être ma surprise et mon étonnement de vous voir habiter dans mon ame si misérable, si pécheresse!

C'est pour moi le plus incompréhensible des mystères. L'adorer et m'anéantir, voilà les sentimens que je dois éprouver. Dieu de majesté, Dieu d'amour que je possède, fixez-les à jamais dans mon cœur.

J'ai donc le bonheur de vous posséder, ô mon divin Jésus! A ce souvenir, je m'anéantis en votre présence, je bénis votre saint nom, j'adore vos ineffables grandeurs. Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu, et

avec les Esprits célestes je me prosterne à vos pieds. Je le reconnois et je le confesse, vous êtes le Roi du Ciel et de la terre ; tout l'univers doit se soumettre à votre empire. Régnez sur toutes les puissances de mon ame, et faites-moi connoître, en vous possédant, toute l'étendue de ma félicité. C'est alors que je goûterai les délices les plus ineffables, et que je m'écrierai dans les plus vifs transports : *Un Dieu est à moi..... Un Dieu est à moi....* Quel bonheur de posséder son Dieu ! Non, les plaisirs les plus enchanteurs de la terre ne m'offrent que dégoûts et ennuis, en comparaison des ravissemens que j'éprouve.

Dieu de gloire, Dieu de majesté, en venant établir votre trône dans mon cœur, vous y versez les plus abondantes bénédictions. Avez-vous donc oublié ce que je suis et ce que vous êtes ? Une vile créature transformée en Dieu même ! Que ce souvenir est propre à épuiser ma reconnoissance !

Comment vous l'exprimer, divin Sauveur ? Non, je ne pourrai jamais vous en donner d'assez dignes témoignages. Prêtez-moi donc l'ardeur de vos sentimens, Esprits célestes, afin qu'avec vous et comme vous, je publie l'excès des bontés d'un Dieu, qui, quelque puissant qu'il soit, ne pouvoit me donner un gage plus ineffable de son amour. Ce souvenir, jusqu'à la mort, sera pour moi le motif le plus pressant pour renouveler ma ferveur.

David s'écrioit dans ses doux transports : *Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens que j'en ai reçus ?* Ah ! M. E., combien plus de sujets n'avez-vous pas de vous écrier avec lui : Que rendrai-je à mon Dieu ? *Quid retribuam Domino ?* Si un pauvre berger avoit le bonheur de recevoir son Roi dans sa cabane, son sentiment seroit si grand, qu'il n'auroit point de paroles pour l'exprimer, et son silence même seroit la plus vive reconnoissance. Voilà mon état, ô mon Dieu ! Après la grâce que vous m'avez accordée, je n'ai ni sentiment, ni expression pour vous marquer mon juste retour, parce qu'en effet cette grâce est au-dessus de toute expression et de tout sentiment. Soyez-en loué et béni à jamais !

L'Epouse des Cantiques disoit dans les transports de son amour : *Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui.* Voilà aussi, M. E., ce que vous pouvez et ce que vous devez dire à ce moment.

Oui, mon Dieu, vous vous êtes donné tout à moi. Ah ! c'en est fait, je me donne aussi à vous sans partage et sans retour ; je veux être à vous, tout à vous, et à vous pour toujours. Je vous offre mon cœur, afin qu'il vous consacre tous ses sentimens, toutes ses affections, toutes ses inclinations. Je vous offre mon corps et mes sens pour en faire autant de victimes dévouées à votre service et à votre bon plaisir.

Je vous offre donc et je vous consacre en ce jour, ô mon doux Sauveur, tout ce

que j'ai et tout ce que je suis. Tout est à vous, et plus rien à moi. Daignez accepter, ô Majesté infinie, le sacrifice que vous fait de lui-même le pécheur le plus ingrat et le plus coupable, mais qui, en ce moment, veut pour toujours être envers vous reconnoissant et fidèle ! O feu dévorant, consumez donc en moi tout ce qui pourroit rester encore de moi-même ; faites, Seigneur, en moi votre sainte volonté en tout, et disposez souverainement de moi, comme il vous plaira, selon les desseins de votre divine Providence, à qui je m'abandonne pour toujours.

C'est ici, M. E., un temps bien favorable pour tout obtenir de Dieu. Le Père éternel considère à présent dans vous son Fils bien-aimé, l'objet de ses complaisances, à qui il ne peut rien refuser. Rejetez donc toute autre pensée, et ne vous occupez que de ce que vous devez demander au Seigneur. Entendez J. C. lui-même dans vous, qui vous dit : *Mon enfant, que voulez-vous que je fasse pour vous ? Demandez avec confiance, je suis prêt à exaucer vos vœux.* Et répondez-lui :

Ah ! mon aimable Sauveur ! ce que je vous demande, ce ne sont pas les biens de la terre, ni les douceurs de ce monde ; ce que je désire, et ce que je vous conjure de m'accorder, c'est une grande et vive douleur des péchés que j'ai commis contre vous ; c'est la lumière qui me fasse connoître la vanité de ce monde ; c'est une fidélité inviolable à votre grâce ; c'est une

sainte ferveur dans votre service ; enfin c'est votre saint amour et une constante persévérance jusqu'à la mort.

Changez mon cœur, et donnez-moi un cœur nouveau, un cœur selon votre cœur, soumis à vos ordres, conforme à votre volonté, embrasé de votre divin amour. Fixez votre séjour dans mon cœur, et n'en sortez jamais. Lorsque l'ennemi de mon salut me tendra des piéges, apprenez-moi à m'en préserver. Lorsqu'il me tentera, soutenez-moi de la force de votre bras, afin que je sois victorieux. Oui, mon Dieu! je le reconnois et je le sens, vous seul pouvez maintenant et pour toujours faire ma félicité.

Je renonce donc pour toujours au péché et à l'occasion du péché. Non, plus de mensonges, plus d'impatiences, plus de médisances, plus de pensées, de désirs, de regards, de paroles, d'actions contraires à la modestie ; plus de désobéissances, plus de gourmandises, plus de juremens, plus de négligence dans votre service. Plutôt mourir, ô mon Dieu, plutôt mourir que de vous déplaire, que de vous offenser en quoi que ce soit. O péché ! je te renonce. O mon Dieu ! je veux vous être fidèle à jamais.

Quoique je ne sois que cendre et poussière ; je parlerai encore à mon Seigneur et mon Dieu. Et comment ne me le permettroit-il pas, puisque, tout néant que je suis, il réside actuellement dans mon cœur ?

Oui, mon Dieu, animé de la plus vive

confiance, je vous conjure de jeter les regards de votre miséricorde sur votre Eglise, pour la rendre victorieuse de tous ses ennemis, et de l'étendre par toute la terre; sur notre Pasteur, pour l'animer et le remplir de votre esprit; sur notre Souverain, pour qu'il soit toujours guidé par votre bras, et plein de zèle pour la Religion; sur les justes, pour les faire persévérer dans votre amour, et sur les pécheurs, pour les ramener à vous. O Dieu de charité, qui nous ordonnez d'aimer les auteurs de nos jours, de les respecter, de leur obéir, de les assister dans tous leurs besoins, rendez-nous fidèles à ces justes devoirs, répandez sur eux toutes vos bénédictions, et faites que nous soyons désormais leur consolation et leur appui. Bénissez aussi tous nos parens, nos amis, nos bienfaiteurs, nos ennemis. Faites encore couler votre sang précieux sur les ames qui souffrent dans le Purgatoire, afin qu'elles soient délivrées de leurs peines et admises dans le séjour de votre gloire. Votre grâce et votre amour, ô mon Dieu, pour nous et pour tous nos frères, et votre heureuse éternité: voilà ce que nous vous demandons.

Seigneur, vous les entendez ces prières; exercez-les: fortifiez ces chers Enfans dans toutes leurs résolutions, conservez-les dans ces heureux sentimens. Qu'ils ne s'en écartent jamais, qu'ils y soient toujours fidèles, qu'ils vous conservent toujours dans leurs cœurs, et qu'ils vous possèdent pendant toute l'éternité. Ainsi soit-il.

POUR LA RÉNOVATION DES VŒUX DU BAPTÊME.

Vota mea Domino reddam, in conspectu omnis populi ejus. Je renouvellerai les vœux que j'ai faits au Seigneur, en présence de tout son peuple. *Ps.* 115.

Après avoir reçu votre Dieu à la Table sainte, mes chers Enfans, vous avez pris, sans doute, la résolution la plus sincère et la plus ferme, de lui rester fidèles jusqu'à la mort. Vous voulez lui faire les protestations les plus solennelles d'observer les vœux que vous fîtes sur les fonts sacrés du Baptême, par l'organe de votre parrain et de votre marraine. Vous allez les ratifier, ces promesses et ces sermens, pour témoigner à Jésus-Christ qui a daigné vous nourrir de sa chair adorable, que rien ne sera capable de vous séparer de lui, et que vous voulez lui consacrer votre cœur jusqu'au dernier de vos soupirs. Vous allez protester que la loi du Seigneur sera toujours la règle de votre conduite, que vous déclarerez une guerre éternelle au démon et à ses œuvres, au monde et à ses maximes. Quel heureux moment pour vous, M. E.! quels engagemens sacrés vous allez contracter! Le Ciel et la terre se rendent attentifs à vos paroles et aux sentimens de vos cœurs.

Et vous tous, M. C. F., dans ce jour auguste où vous avez été les témoins édifiés de la cérémonie touchante qui a attendri vos cœurs, vous voulez, sans doute, à l'exemple de ces enfans, réitérer vos sermens de prendre le Seigneur pour votre partage, et de vous dévouer sans retour à son service. Heureux, si vous êtes désormais fidèles à cet engagement. Prions ensemble l'Esprit saint, qu'il vous la donne, cette fidélité.

POUR exciter en vous les sentimens d'une juste reconnoissance, appelez ici cet heureux jour, où de pieux parens vous conduisirent, pour la première fois, dans nos temples, et où, sur les Fonds sacrés, vous eûtes le bonheur de devenir Chrétiens par le Baptême.... Qu'étiez-vous avant d'avoir reçu ce divin Sacrement ? Hélas ! enfans infortunés d'un père prévaricateur, son crime devint le vôtre, et le péché d'origine vous rendit, aux yeux du Seigneur, un objet d'anathème. Le Ciel s'étoit fermé sur vos têtes, l'enfer étoit ouvert sous vos pieds. Objets d'horreur et d'exécration aux yeux du Dieu de sainteté, que seriez-vous devenus, s'il n'eût écouté que les cris de sa justice, s'il vous eût laissé périr comme tant d'autres, sans être régénérés par ces eaux salutaires, qui vous purifièrent de vos souillures ?

Qu'il soit donc à jamais béni, le Dieu

des miséricordes, qui jeta sur vous un regard de prédilection ! C'est dans cet heureux jour que l'Eglise vous reçut dans son sein, où vous devintes l'enfant, le membre, le temple d'un Dieu ! Un Ange gardien vous fut donné pour vous protéger et vous défendre.

Mais, avant de vous conférer le Baptême, le Ministre du Seigneur vous interpella, et vous dit : Renoncez-vous au démon ? et vous répondites, par l'organe de votre parrain : J'y renonce. Renoncez-vous à ses œuvres, à ses pompes ? et vous répondîtes : J'y renonce. Vous vous engageâtes à renoncer aux maximes du siècle, à tout ce que le monde recherche et estime. Les Esprits célestes, dit S. Jérôme, écrivirent vos promesses et vos sermens dans le livre de vie. L'encre qu'on employa, c'est le sang de Jésus-Christ ; l'auguste caractère du Sacrement en fut le sceau. On les garde dans les archives du Ciel, ces promesses ; et à l'heure de votre mort, le souverain Juge vous les présentera, pour être la règle de l'arrêt qui décidera à jamais de votre sort.

En devenant Chrétiens, vous avez donc renoncé au démon, c'est-à-dire, aux pensées qu'il suggère, aux désirs qu'il inspire, aux passions qu'il fomente. Vous deviez donc le regarder comme votre ennemi le plus dangereux, et lui déclarer une guerre implacable ; ses œuvres étant autant d'iniquités, il falloit donc en préserver votre ame. L'orgueil et la vanité étant des vices,

il falloit donc vous en garantir. Vous deviez frémir à la seule ombre du vice impur; les discours, les lectures, les chansons, les entrevues, les libertés, les tableaux, les parures qui portent à l'impureté, devoient exciter en vous la plus vive horreur. Vous aviez promis, vous aviez juré que le monde, ses pompes, ses spectacles, ses danses, ses bals, ses modes ne seroient qu'un objet d'anathème à vos yeux, que vous combattriez ses maximes comme des erreurs, et que ses scandales exciteroient toujours en vous une haine sainte. Vous vous étiez engagés à marcher sous les étendards de Jésus-Christ votre Chef, et à faire de l'Evangile la règle de votre conduite. Voilà vos devoirs : tels furent vos sermens en devenant Chrétiens.

Avez-vous été fidèles à les remplir ? Que vous dit votre jeunesse ? Que rappelle à votre souvenir un âge plus avancé ? Loin de combattre le démon, ne l'avez-vous pas choisi pour maître ? N'en traînez-vous pas encore, au moment où je parle, les chaînes les plus honteuses ? Le monde n'a-t-il pas perverti votre cœur par ses goûts, ses plaisirs, ses fêtes, ses honneurs ? Qu'est devenue cette robe d'innocence, dont votre Pasteur vous revêtit sur les fonts du Baptême ? Il vous dit, en vous la donnant, qu'il vous la redemanderoit au grand jour du Jugement, et que si vous ne pouviez la montrer sans tache, cet habit précieux, teint du sang d'un Dieu, seroit changé en un vêtement

de feu, qui vous brûleroit pendant toute l'éternité.

Je vous le demande, M. F., répondez? n'avez-vous jamais fait de péchés mortels : avez-vous toujours vécu innocens? Si, après avoir promis avec serment de renoncer à Satan, de vous attacher à J. C., et de le prendre pour chef et pour modèle, vous êtes devenus parjures, tremblez au souvenir de ce que vous allez entendre.

L'empereur Julien, après avoir embrassé notre sainte Religion, eut le malheur de devenir apostat. Transporté de fureur contre Jésus-Christ et son Evangile, rougissant d'être chrétien, pour en effacer, autant qu'il en étoit en lui, le caractère, il fit offrir un sacrifice en l'honneur des faux dieux, et plongeant ses mains dans les entrailles ensanglantées des victimes immolées au démon, il prononça cet horrible blasphème : *Les dieux du paganisme, voilà les dieux que j'adore; anathème à J. C., je renonce à l'Evangile.*

Vous frémissez d'horreur, sans doute, M. F., à ces paroles, et vous bouchez vos oreilles pour ne pas les entendre; mais, nouveaux Juliens, ne vous êtes-vous pas rendus coupables de son apostasie?.... Il renonce à son caractère de chrétien : ne l'avez-vous pas déshonoré par vos crimes? Il brûla de l'encens aux faux dieux : n'avez-vous pas rendu vos hommages à l'esprit des ténèbres, en vous déclarant ses esclaves? Il dit anathème à l'Evangile : n'y avez-vous

pas renoncé, en violant les maximes qu'il renferme? Vous avez donc été infidèles, vous avez donc été parjures, vous avez donc été apostats.

Ah! combien parmi ceux qui m'écoutent, doivent, à ce moment, se rappeler avec la douleur la plus amère, ce jour infortuné qui fut l'écueil de leur vertu, ces années malheureuses dont tous les instans furent marqués par de nouveaux crimes! combien qui doivent, honteux et confus, s'écrier à ce moment, au fond de leur cœur, avec les regrets les plus amers: oui, je l'ai perdue, cette robe d'innocence, oui, je l'ai perdu, cet habit précieux, je l'ai roulé dans la boue de mes passions!

Oui, je le confesse, et je voudrois pouvoir le confesser avec des larmes de sang: ils ne sont plus ces heureux jours, où des parens pieux, où des Pasteurs zélés, après m'avoir préservé du vice par leurs discours et par leurs exemples, m'apprenoient à marcher dans la voie de la vertu, et à faire de mon Dieu l'unique objet de mon bonheur. Epoque infortunée, où, séduit par un suppôt de Satan, je fis cette chute funeste qui est devenue la source de mes désordres et de mes malheurs? Non, mes yeux ne verseront jamais des larmes assez amères; non, mon cœur ne sauroit pousser des soupirs assez profonds pour exprimer le triste sort de mon ame coupable et pervertie.... Cependant, loin de me livrer au désespoir, un souvenir ranime ma confiance. Nouveau

prodige, je viens en ce jour me jeter aux pieds du plus tendre des pères, pour solliciter mon pardon ; je les arroserai de mes pleurs, et il se laissera attendrir.

J'ai été perfide, j'ai été parjure, il est vrai, en violant les sermens les plus sacrés ; mais, désormais, je le jure, à la face du Ciel et de la terre ; je serai fidèle jusqu'à la mort aux promesses que je fais, en ce jour, sur les Fonts sacrés.

Mes chers Enfans, et vous tous, mes chers Frères, vous voulez, sans doute, renouveler les promesses de votre Baptême, que vous avez eu le malheur de violer ; car, s'il y avoit ici des pécheurs obstinés à les transgresser encore, qu'ils sortent, qu'ils sortent de ce temple ; nous ne voulons ici ni parjures, ni apostats. . . . Ah ! non, sans doute, il n'en est aucun, parmi vous, qui ne soit disposé dans toute la sincérité de son ame, à renouveler des vœux qui sont autant de liens sacrés qui vont l'unir à son Dieu d'une manière irrévocable.

Disons-le donc ici d'une voix unanime, et disons-le avec un cœur sincère :

Esprits célestes, qui fûtes les dépositaires de mes premiers vœux, que j'ai si souvent violés, en recueillant les témoignages de mon sincère repentir, daignez écrire, dans le livre de vie, mes nouvelles promesses. Anathème, et mille fois anathème au démon dont j'ai été si long-temps le captif ! sors, esprit immonde, sors de mon cœur, si tu

en avois l'empire encore. Anathème et mille fois anathème au monde imposteur qui m'a séduit ! Oui, c'est dans toute la sincérité de mon cœur, que je renonce pour toujours à ses joies insensées, à la licence de ses danses, de ses modes et de ses parures.

Je veux désormais n'appartenir qu'à vous, ô mon Dieu ! après vous avoir été si long-temps infidèle, vous ne deviez pas me souffrir à vos pieds, mais me précipiter dans l'enfer pour me punir à jamais de mes parjures. Cependant j'ose l'espérer de vos bontés, vous vous laisserez fléchir par les larmes d'un repentir sincère; vous daignerez agréer les hommages, quoique tardifs, d'un cœur contrit qui déplore ses infidélités. Je m'engage à être votre disciple, ô divin Jésus, à vous écouter comme mon maître, à vous imiter comme mon modèle, à suivre tous vos Commandemens. Et je renonce pour toujours à Satan, à ses pompes et à ses œuvres.

Vous les avez entendues, ces paroles; vous en avez retenti, voûtes sacrées du temple du Seigneur. Mais s'ils viennent un jour à violer leurs sermens, perdez votre insensibilité, armez-vous contre des ingrats, accusez-les, élevez-vous contre des sacrilèges infracteurs à leurs promesses; déposez hautement contre des parjures et des traîtres.

Ah ! Seigneur, préservez ces chers enfans d'un si grand crime; rendez-les fidèles aux promesses qu'ils vous font. Qu'au mo-

ment de leur mort, ils vous présentent la robe d'innocence que vous venez de leur rendre, et qu'ils reçoivent de votre main libérale la récompense éternelle que vous promettez à leur fidélité. Ainsi soit-il.

APRÈS LA RÉNOVATION DES PROMESSES.

Mes chers Enfans, les promesses que vous venez de faire à Jésus-Christ, et toutes les grâces dont il vient de vous combler, méritent, sans doute, que vous lui restiez fidèles jusqu'à la mort. Si vous aviez le malheur de retomber dans une faute mortelle, après avoir reçu dans votre ame le Dieu de sainteté, vous vous rendriez coupables du mépris le plus injurieux, de l'ingratitude la plus noire, de la perfidie la plus détestable. Ainsi, lorsque désormais le démon, jaloux de vous ravir le précieux trésor que vous possédez, voudra vous séduire, et vous provoquer à redevenir infidèles, répondez-lui avec une sainte indignation : quoi ! j'offenserois encore le père le plus tendre, le bienfaiteur le plus généreux ! Ah ! si je me rendois coupable d'une telle indignité, je dirois, par la dépravation de mon cœur : le Seigneur m'avoit comblé de ses faveurs, qu'il reprenne ses dons, je les rejette ; il étoit jaloux de régner dans mon ame, je

préfère que Satan y exerce son empire. Le Dieu des miséricordes me préparoit une brillante couronne dans le Ciel ; je renonce à ce bonheur, pourvu que mes sens soient satisfaits.

Ce langage vous fait frémir, sans doute, M. E. ; telle seroit cependant la noirceur de vos sentimens, si vous bannissiez de vos cœurs, par un péché mortel, celui qui en fait maintenant sa félicité, et l'inonde des délices les plus ineffables.

La persévérance est un don de Dieu qu'il ne doit à personne ; mais il a promis de l'accorder à celui qui la demandera avec humilité et avec instance. Un des moyens les plus efficaces pour l'obtenir, c'est de se préserver de la présomption, et de mettre en Dieu seul sa confiance. Redoutez votre foiblesse, M. C. E. ; loin de vous exposer aux dangers, éloignez-vous-en avec soin : veillez sur votre esprit, pour le captiver ; veillez sur votre cœur, pour en combattre les cupidités ; veillez sur vos sens, pour les réprimer. Fuyez tous les objets qui pourroient vous séduire, les danses, les veillées, les mauvaises compagnies, les plaisirs du monde : souvenez-vous que c'est déjà être vaincus que de croire qu'on n'a rien à craindre. Traitez votre corps comme le plus dangereux ennemi, et loin de lui accorder toutes les satisfactions qu'il demande, réduisez-le en servitude par des mortifications convenables à votre âge.

Je vous l'ai déjà dit, M. C. E., un des

moyens les plus propres pour maintenir en vous les sentimens de piété que vous avez eu le bonheur de puiser à la sainte Table, c'est de vous approcher fréquemment du Dieu de sainteté qui les a mis dans votre ame. Attendez-vous que l'ennemi de votre salut redouble de jour en jour ses artifices pour vous inspirer du dégoût pour le pain des forts, afin de vous affoiblir et de vous vaincre. Quand vous sentirez ce dégoût, rappelez-vous aussitôt la promesse que vous venez de faire aux pieds de l'Autel, et ne manquez pas de vous approcher chaque mois des Sacremens.

Recourez souvent à la divine Marie, pour obtenir, par sa puissante intercession, le bonheur de marcher jusqu'à la mort dans le chemin de la vertu. Elle a une prédilection, à l'exemple de son divin Fils, pour les enfans, et se plaît à les protéger. Si vous voulez qu'elle vous soit favorable, faites souvent des prières en son honneur, et mieux encore, étudiez-vous à suivre ses exemples.

Recourez souvent à votre Ange gardien: adressez-lui vos vœux, et il les fera exaucer. Il est toujours à vos côtés; respectez sa présence. Lorsque le démon voudra vous solliciter à faire des actions dont vous rougiriez devant les hommes, dites-vous à vous-mêmes: quoi! j'oserois faire, en présence de mon Ange Gardien, ce que je craindrois de faire en présence des créatures? Non, non, il n'en sera pas ainsi.

Parens, ou maîtres de ces heureux enfans, répétez-leur souvent ces avis. Rappelez-leur fréquemment, et les grâces que Dieu leur a faites en ce grand jour; et les promesses qu'ils ont faites sur les Fonts sacrés, au confessionnal et aux pieds de l'Autel. Veillez sur eux plus que jamais, et ne négligez rien pour les conserver dans l'innocence que Dieu leur a rendue: il vous en demandera un compte rigoureux.

Mon Dieu, vous me les aviez confiés, j'ai fait mes efforts pour les rendre dignes de vous plaire. Achevez, par votre grâce, ce que vous avez commencé par mon ministère; qu'ils persévèrent dans votre amour jusqu'à leur dernier soupir, afin qu'après avoir fait ma consolation sur la terre, ils soient ma couronne dans le Ciel.

Ainsi soit-il.

Fin du quatrième Volume.

TABLE

TABLE

Des Instructions contenues dans ce Volume.

LE jour de la Pentecôte. Sur l'excellence de la Religion catholique. *Page* 1
Le lundi de la Pentecôte. Sur les dons et les fruits du Saint-Esprit. 15
Le premier Dimanche après la Pentecôte. Sur la charité fraternelle. 29
La Fête de la très-sainte Trinité. Sur la reconnoissance envers Dieu. 42
La Fête-Dieu. Sur les vertus dont J. C. nous donne l'exemple dans le St. Sacrement, et sur les Bénédictions. 56
Le Dimanche dans l'Octave du S. Sacrement. Sur les visites au S. Sacrement. 67
La Fête du Sacré Cœur de Jésus. Sur l'amour du Cœur de Jésus pour les hommes. 79
Le quatrième Dimanche après la Pentecôte. Sur l'Eglise et ses ministres. 92
Le cinquième Dimanche après la Pentecôte. Sur les ennemis que nous nous faisons, et sur le pardon des ennemis. 104
Le sixième Dimanche après la Pentecôte. Sur l'attache aux biens de la terre. 118
Le septième Dimanche après la Pentecôte. Sur la Duplicité et le Mensonge. 130
Le huitième Dimanche après la Pentecôte. Sur le travail. 140

Le neuvième Dimanche après la Pentecôte. Sur la mort du juste et du pécheur. *Page* 153
Le dixième Dimanche après la Pentecôte. Sur les exercices extérieurs de la Religion. 164
Le onzième Dimanche après la Pentecôte. Sur la Médisance 177
Le douzième Dimanche après la Pentecôte. Sur l'amour de Dieu. 193
Le treizième Dimanche après la Pentecôte. Sur ce que c'est que croire en Jésus-Christ. 204
Le quatorzième Dimanche après la Pentecôte. Sur le service de Dieu. 218
Le quinzième Dimanche après la Pentecôte. Sur le saint Sacrifice de la Messe. 231
Le seizième Dimanche après la Pentecôte. Sur les mauvaises dispositions avec lesquelles on assiste à la sainte Messe, et le peu de fruit qu'on en retire. 243
Le dix-septième Dimanche après la Pentecôte. Sur l'amour de Dieu. En quoi il consiste. 255
Le dix-huitième Dimanche après la Pentecôte. Sur le bon usage des maladies. 267
Le dix-neuvième Dimanche après la Pentecôte. Sur les dispositions pour la Communion fréquente. 279
Le vingtième Dimanche après la Pentecôte. Sur le bon et le mauvais exemple. 292

Le vingt-unième Dimanche après la Pentecôte. Sur l'obligation de se supporter les uns les autres. *Page* 304

Autre pour le même jour. Sur le pardon des ennemis. 317

Le vingt-deuxième Dimanche après la Pentecôte. Sur le respect dû aux Puissances. 330

Le vingt-troisième Dimanche après la Pentecôte. Sur la tiédeur. 334

Le vingt-quatrième Dimanche après la Pentecôte. Sur le peu de fruit qu'on retire de la parole de Dieu. 357

Pour la Fête de la Dédicace. Sur le respect dans les Eglises et le recueillement pendant les saints Offices. 368

Instructions pour la première Communion. Pour la Confession des enfans. Sur les motifs de contrition. 382

Exhortation avant la Communion. 396

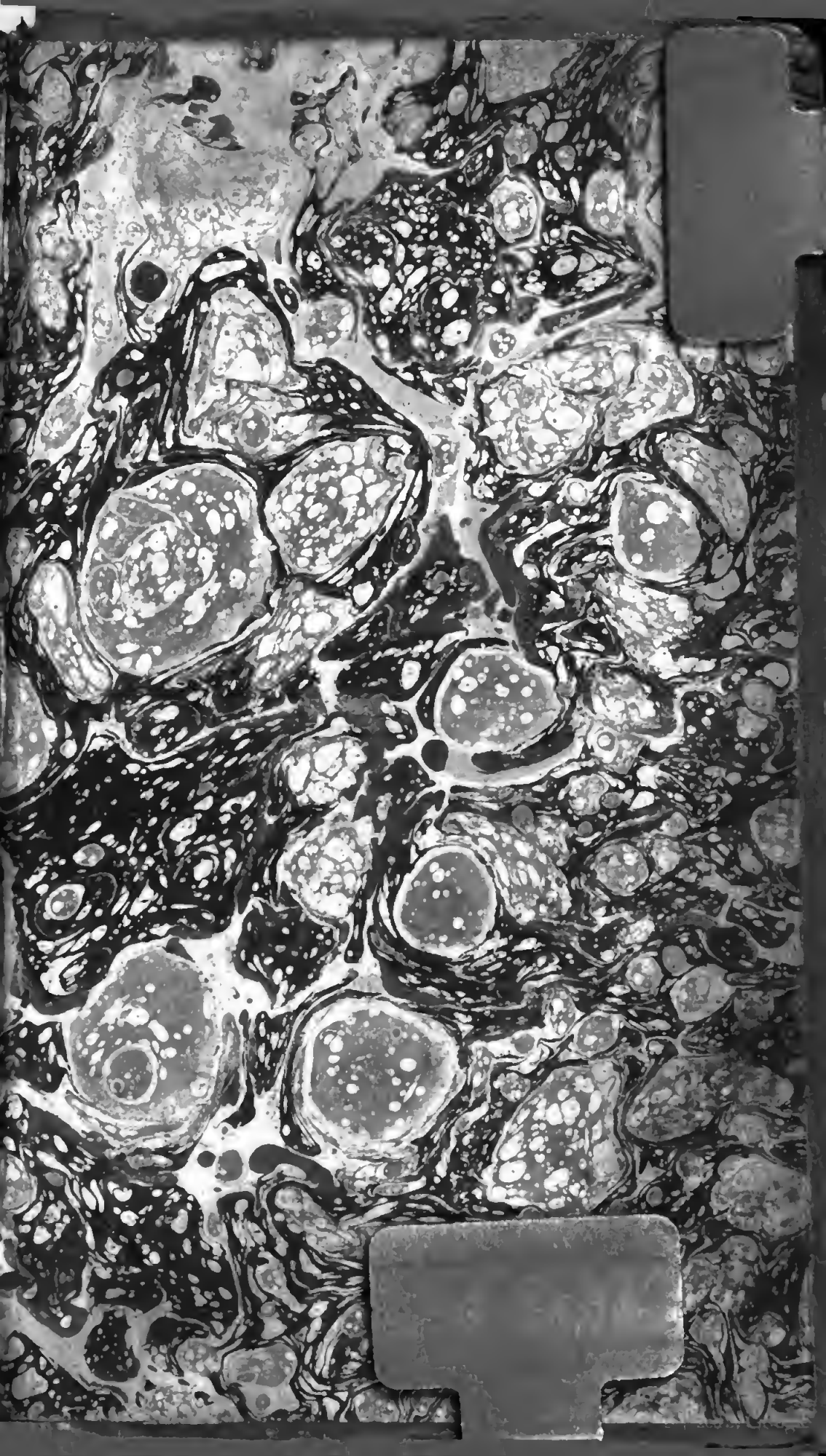
Après la Communion. 407

Pour la rénovation des vœux du Baptême. 417

(a) *Autres Instructions pour le jour de la première Communion. Avant la Communion.* Sur les effets de la sainte Communion. 427

Après la Communion. 438

Pour la rénovation des vœux du Baptême. 445

Fin de la Table du quatrième Volume.

598689
SBN